



HAL
open science

Durkheim et Mauss au travail à Bordeaux en 1890 : la naissance de la sociologie générale

Nicolas Sembel

► **To cite this version:**

Nicolas Sembel. Durkheim et Mauss au travail à Bordeaux en 1890 : la naissance de la sociologie générale. Sociologie. Université Nanterre Paris Ouest La Défense, 2015. tel-02532279v2

HAL Id: tel-02532279

<https://hal.science/tel-02532279v2>

Submitted on 8 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VOLUME 2

Durkheim et Mauss au travail à Bordeaux en 1890 : la naissance de la sociologie générale.

**Mémoire original en vue de soutenir
l'Habilitation à diriger des recherches
Université de Paris 10 / Paris-Ouest Nanterre La Défense
(Garant : Pr. Bernard LACROIX)**

4 Décembre 2015

**Nicolas SEMBEL, MCF Sociologie
Centre Émile Durkheim et ESPÉ Aquitaine, Université de Bordeaux**

MM. les Membres du jury :

Stéphane BEAUD, Professeur de Sociologie, Paris 10, Président

Massimo BORLANDI, Professeur de Sociologie, Turin, Examineur

Marcel FOURNIER, Professeur de Sociologie, Montréal, Examineur

Bernard LACROIX, Professeur Émérite de Science politique, Paris 10, Garant

Jean-Christophe MARCEL, Professeur de Sociologie, Dijon, Examineur

Christian TOPALOV, Professeur Émérite de Sociologie, EHESS, Paris, Rapporteur

William WATTS MILLER, Professeur Honoraire de Sociologie, Oxford, Examineur

Florence WEBER, Professeur de Sociologie et d'Anthropologie sociale, ENS, Paris,

Rapporteure

À Jacques Rouveyrol, agrégé de philosophie,
à qui je dois une détermination venue de loin,
et qui a contribué à mon installation dans la sociologie.

À Léa et à Henri, mes grands-parents maternels,
qui ont contribué, par une coïncidence qui vient d'encore plus loin,
entre leur vie et la mienne, à la concrétisation de cette habilitation.

À Marilyne, Gaël et Nina,
auxquels je dois ma dynamogénie du présent et du futur,
tout aussi déterminante, et encore plus profonde.

Je suis leur « Nemo », du nom de lecteur
qui m'a été attribué par hasard par des « mags »,
un jour, lors d'un de mes emprunts parisiens.

À Bernard « Charb » enfin. Grand merci.

« Une définition générale est donc seule utile.
Les anciens cherchent à instruire
chaque homme de tout ce qu'ils font, savent ou croient »
Marcel Mauss, *Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive*, 1934.

« Les idées sont des réalités, des forces »
Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912

« Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant [...]
Comprenez que les mots sont des choses »
Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1854.

« Les médecins déduisent de l'imagination toute maladie qu'ils ne connaissent pas,
et les naturalistes attribuent à un fluide tout effet qui ne se range pas sous les lois
ordinaires [...]»
Il me semble qu'il est toujours plus glorieux à un homme de bien
d'avouer franchement son ignorance dans les choses obscures qu'il ne peut atteindre,
que d'entreprendre de les expliquer par des moyens plus obscurs encore
et plus inconcevables »
José Custodio, abbé da Faria, *De la cause du sommeil lucide*, 1819.

« Parmi les motivations qui me poussèrent à étudier les procès des sorcières,
il y avait aussi le désir de démontrer qu'un phénomène irrationnel et (au moins selon
certains) atemporel, donc sans importance historique,
pouvait être l'objet d'une analyse historique, rationnelle mais non rationaliste »
Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces*, 1986.

Si vis pacem, para bellum
(Adage romain. Une traduction :
« Si tu veux la paix ici, prépare la guerre là-bas »)

Introduction

Pour Louise Durkheim,
« *la fidèle archiviste, la copiste de ses manuscrits* »
(Marcel Mauss, 1927)

Pour les femmes « docs » et « mags » du présent
qui classent, rangent, portent, communiquent
les écrits d'hommes du passé

Le point de départ de ce « mémoire original » d'Habilitation à diriger des recherches (Hdr) est un matériau brut, inédit, que j'ai découvert en mai 2012 : la liste des emprunts de É. Durkheim et de M. Mauss (et d'O. Hamelin, d'A. Espinas, de G. Richard...) à la bibliothèque universitaire de Bordeaux, regroupant les Lettres, les Sciences, la Médecine (les registres de Droit ne sont apparus que plus tard). Ces emprunts, recoupés avec des archives inédites ou relues, en regard de leurs écrits, constituent une opportunité de mieux connaître leurs pratiques de travail intellectuel. Les résultats auxquels je suis parvenu, au terme d'un processus d'enquête (auto-analyse de mon regard et de ma projection / traitement du matériau / vérification et contextualisation des données en vue de leur validation / construction des listes / production des résultats par recoupements / conjectures, propositions / généralisations et analogies contrôlées / hypothèses nouvelles, notamment en lien avec l'éducation et la religion) qui sera repris dans ce mémoire, sont sa raison d'être. Son objet est constitué par les pratiques de travail intellectuel de philosophes qui ne se satisfont pas de la philosophie, et qui construisent, plus ou moins directement, plus ou moins en concurrence ou en lutte entre eux, un regard nouveau, scientifique autant que politique, sur leur monde de la fin du XIX^{ème} siècle : la sociologie générale ; et, ce faisant, deviennent progressivement plus ou moins sociologues. Dans leur cas, le travail précède selon nous le statut : c'est ce que Durkheim et Mauss ne veulent pas être (rabbins, philosophes...) qui détermine, par l'orientation de leur travail que cela implique, ce qu'ils vont devenir. Nous pouvions le savoir déjà, malgré les interprétations divergentes, à la lecture des textes publiés et connus de Durkheim et de Mauss, malgré aussi les limites intrinsèques à cet exercice d'analyse « interne » (risque de formalisme, de logicisme, voire de fétichisme) ; mais nous ne savions pas comment cette démarche sociologique s'était élaborée, nous ne connaissions pas l'origine du processus intellectuel qui l'animait ; nous en savons plus aujourd'hui.

Ce mémoire d'Hdr a pour objectif de synthétiser ce savoir nouveau, produit directement au terme de trois intenses années d'enquête, sur archives et relectures de textes de et sur Durkheim et

Mauss, précédées d'une année de relectures intenses de textes de Durkheim sur l'éducation et la religion, en vue de notre colloque commémoratif du centenaire des *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Il est aussi le produit tout aussi direct, mais selon un cheminement à plus long terme, dont la présentation a fait l'objet du Volume 1 de cette Hdr, de notre rapport à la sociologie de l'éducation, celle de Durkheim, qui reste pourtant à formaliser, et celle du travail intellectuel, notre principal objet de recherche depuis vingt ans, qui trouve aujourd'hui, avec ces emprunts et archives, matière à être étayé.

Le premier chapitre, « La sociologie générale de Durkheim et de Mauss comme objet d'étude et pratique intellectuelle », pose le cadre en présentant des éléments synthétiques sur la notion-clé de ce mémoire, la sociologie générale telle qu'elle est définie et mise en oeuvre, de manière voisine, souvent identique, par Durkheim et par Mauss. Nous formulons également notre proposition principale sur le lien entre la sociologie générale et les emprunts bordelais des deux hommes : elle les guide, ils la nourrissent.

Le deuxième chapitre, « De la matière à la méthode : la logique du travail empirique », est consacré à la présentation du matériau et de son exploitation. Nous aborderons notre rapport de sociologue à notre objet, notre terrain, à la lecture, aux archives, faute de posséder la compétence de l'historien (sur laquelle nous avançons des arguments défendant une « sociologie du passé »), en décrivant la « mise en ordre » sociologique à laquelle nous avons procédé. Nous présenterons également notre méthode de « citations représentatives », qui consiste à considérer un corpus de textes, titres compris, délimité pour les besoins d'une enquête, comme une « population-mère », et à sélectionner, au sens d'échantillonner, des citations représentatives de cette population, selon des critères qui fondent leur représentativité, qui justifient que seul ce type de citation soit mis en avant, et que les autres types soient écartés comme moins ou non-représentatifs. Si tout chercheur, dont Durkheim et Mauss, utilise des citations sélectionnées selon ses critères, la méthode utilisée n'est, à notre connaissance, pas formalisée ; il s'agit d'une tentative. Nous décrivons ensuite les deux faits empiriques principaux que nous avons pu construire au terme de la première exploitation des données, source des résultats à venir : d'abord l'évaluation du lien entre les emprunts de Durkheim et les citations dans ses écrits, qui est objectivement faible, peu d'emprunts étant cités ; ensuite la typologie des liens forts de tous les emprunts de Mauss, lesquels sont soit identiques, soit proches, soit simultanés, avec ceux de Durkheim.

Le chapitre 3, « Le travail intellectuel de Durkheim et de Mauss à Bordeaux », commence à exposer nos résultats, certains publiés ou en voie de l'être, que ce mémoire reprend sous une forme analytique. Nous décrivons le travail caché de Durkheim, le travail parallèle de Mauss ; leur nature est commune, il s'agit d'un travail « pour soi », que nous avons découvert dans notre thèse sur

les étudiants « hérétiques » en 1997, repris dans notre ouvrage sur le travail des élèves en 2003, développé dans notre enquête sur le travail enseignant entre 1998 et 2010 comme un « travail autonome », formalisé comme un « travail intime » chez Bourdieu. Nous examinerons dans la même veine théorique le travail « sur soi » qu'a constitué la rationalisation sociologique de leur habitus religieux. « Soi » étant défini comme le « je véritable » de Bourdieu, le « hors de soi » de Durkheim et de Mauss, produits, chez ces trois auteurs, par un processus social, et ne constituant donc pas un donné, un état, plus ou moins naturalisés. Nous terminerons ce chapitre consacré au travail par leur travail ensemble, mais pas à deux, tant ils sont proches ; nous préciserons cette proximité. Également nouveaux, dans le chapitre suivant, « Une méthode pour généraliser la sociologie », sont les résultats sur les méthodes de travail de Durkheim et de Mauss (dont une première et brève formulation avait été esquissée, pour ce dernier, par C. Dubar en 1969 ; et, la même année, P. de Gaudemar avait évoqué la « vraie méthode sociologique de Durkheim », sans la préciser). Cette méthode suppose une lecture cursive, sélective, dynamique et imaginative ; et replace le rôle de la controverse dans un processus dynamique, en fin d'un « cycle » de production de connaissance « décalée » (et non au début, comme le font les approches se réclamant des « *science studies* », qui parfois réduisent l'activité scientifique à cette seule dimension).

Le dernier chapitre est consacré à « La construction d'un horizon intellectuel nouveau ». Nous présenterons nos résultats sur les prémisses du fait social total et la théorie générale de l'action dont les contours ont été définis par Durkheim et par Mauss. Nous nous intéresserons aux perspectives d'une sociologie physiologique, à partir des faits que nous avons recueillis. Nous nous appuierons enfin sur la notion de « champ réformateur (1880-1914) » (C. Topalov), sur sa naissance « officielle » en 1889 (date-clé pour Durkheim, selon notre hypothèse), sur les liens faibles qui le définissent, pour éclairer les pratiques bordelaises de travail de Durkheim et de Mauss ; puis, en prenant l'exemple du « lien Gley », du nom de « l'ami d'enfance et de toujours » (Mauss) de Durkheim, qui illustre la « force d'un lien faible » (M. Granovetter), nous explorerons les confins de la configuration intellectuelle (N. Élias) dans laquelle les deux sociologues évoluent, toujours pendant leur période bordelaise. Nous atteindrons les limites de l'horizon du pensable de Durkheim et de Mauss auxquelles nous sommes parvenus avec notre enquête, c'est-à-dire la position, dont nous avons reconstruit ce que nous pensons être la centralité, qu'ils occupent dans un espace disciplinaire inattendu, reconstitué par un dictionnaire contemporain : la psychologie et la psychopathologie des religions.

Notre conclusion générale est intitulée : « Le *blitzkrieg* symbolique de Durkheim et de Mauss », qui résume selon nous leur « moment bordelais » des années 1890. Ce terme issu de la polémologie traduit l'idée d'une offensive surprenante pour l'ennemi (qui, dans la « variante

tactique » retenue pour notre analyse, est seulement désarmé symboliquement), localisée, efficace, victorieuse, aux effets durables ; en l'occurrence sur la définition de la sociologie générale, et sur les pratiques de travail. Notre « modèle » peut être étendu au-delà de la période bordelaise, et proposer des pistes pour toute leur oeuvre. Nous aborderons enfin la suite à donner à la dynamique enclenchée par cette Hdr, avec des pistes que nous avons déjà commencé à mettre au travail, et dont les trois premières sont déjà mobilisées dans ce mémoire : les lectures naturalistes de Durkheim à Bordeaux ; le travail caché chez Durkheim ; l'édition critique de son cours sur *l'Évolution pédagogique en France* ; et aussi, Durkheim à la croisée des emprunts bordelais d'Hamelin, d'Espinasson et de Richard ; l'exploitation sociologique de ses emprunts normaliens ; ses résultats au lycée Louis-Le-Grand ; Mauss, des emprunts de Marcel Cachin à ceux de Max Bonnafous ; Durkheim, Mauss et le magnétisme animal. Enfin, parmi les travaux non encore entamés, mais déjà soumis à la réflexion, autour thématique du travail intellectuel, nous aimerions enquêter sur le rapport au travail intellectuel des quatre personnes les plus proches de Durkheim, outre Mauss : le travail illégitime de Moïse Durkheim, son père ; le travail invisible de Louise Durkheim, sa femme ; le travail scolaire d'André Durkheim, son fils ; le travail absent de Marie Durkheim, sa fille.

Chapitre 1.

La sociologie générale de Durkheim et de Mauss comme objet d'étude et pratique intellectuelle

Ce premier chapitre a pour but de présenter de façon synthétique la sociologie générale de Durkheim et de Mauss, reconstituée à partir de trois textes de Durkheim (point 2), puis d'un portrait et de citations de Mauss (point 3). Ces synthèses seront encadrées par notre lecture, mettant l'accent sur le lien de ces éléments de sociologie générale avec notre démarche empirique en éducation (point 1), et avec les pratiques intellectuelles de Durkheim et de Mauss, ouvrant vers le chapitre suivant consacré à nos données (conclusion). Précisément, le point 1 est un exemple de construction de la généralisation de la sociologie chez Durkheim, avec le croisement, à partir de textes « cruciaux », de trois sociologies « spéciales » (éducation, religion, connaissance) ; cette opération intellectuelle a été rendue possible par la rencontre de préoccupations empiriques (mes enquêtes sur l'éducation) et théoriques (ma tentative de formaliser la sociologie de l'éducation de Durkheim, notamment par sa sociologie de la connaissance et de la religion). Notre objectif est de montrer que cette thématique de la sociologie générale est centrale pour Durkheim d'une part, et pour Mauss d'autre part, ces deux points faisant débat ; et que la formalisation que nous en proposons prépare à la lecture que nous ferons de l'exploitation du matériau des emprunts et des archives.

1. Un exemple : la généralisation par croisement chez Durkheim

Nous allons montrer comment le croisement de l'éducation, de la connaissance, de la religion chez Durkheim peut produire de la sociologie générale. Il s'agit d'une reconstruction de la logique des arguments durkheimiens, dans le cadre de notre reconstitution de sa sociologie de l'éducation, de notre construction du lien entre l'éducation et les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, dans notre perspective d'une lecture généraliste. Durkheim ne l'a donc pas présenté dans ses écrits comme nous allons le faire dans les lignes qui suivent, mais il l'a rendue possible, en partie inconsciemment, au sens où il ne peut écrire sur l'éducation sans faire de la sociologie, et faire de la sociologie sans qu'elle ait une portée généraliste ; nos hypothèses et notre propre lecture, également généralistes, nous permettant de retrouver ces éléments.

Ce croisement passe par trois points communs, trois textes de Durkheim mobilisant religion et éducation, qui constituent trois ponts entre ces deux domaines, et qui fondent sa sociologie de la connaissance. À partir de ces trois textes-clés de Durkheim, nous emprunterons trois directions, qui se rejoignent au final, afin de cerner des « formes élémentaires » de la socialisation, de la pédagogie

et de la connaissance, communes à la religion et à l'éducation, sur la base des arguments de Durkheim les plus significatifs. Nous irons d'abord de la religion vers l'éducation, à partir des *Formes* (chapitre 1 du Livre 3, « Le culte négatif et ses fonctions. Les rites ascétiques », dorénavant noté L3/C1) ; puis nous ferons le chemin inverse, de l'éducation vers la religion, à partir de *l'Évolution pédagogique en France* (chapitres 1 à 3 de la Partie 1, sur le « problème général » et sur « l'église primitive » ; chapitres 5 à 7 de la partie 2, sur « les Jésuites ») ; nous terminerons par la convergence de la religion et de l'éducation autour de la connaissance, à partir de l'introduction à *l'Éducation morale* (« La morale laïque »). Nous concluerons sur la critique durkheimienne de la connaissance formelle, exemple de généralisation produite en deux temps, par l'isolement, puis par le croisement des faits élémentaires contenus dans les textes étudiés.

1.1. De la religion vers l'éducation : des formes élémentaires de la socialisation

La thématique du « jeune initié » (*Formes*, L3/C1, 434), contenue dans le chapitre un du Livre trois sur les cultes négatifs et les rites ascétiques (427-464), sur lequel notre attention a été attirée par William Watts Miller, résume la question de l'éducation par le lien entre la socialisation primaire et la socialisation secondaire au sein de la tribu, que Durkheim exprime un an avant la publication des *Formes* dans le *Dictionnaire* de F. Buisson en ces termes : « Sous le régime de la tribu, l'éducation a pour caractéristique essentielle qu'elle est diffuse ; elle est donnée par tous les membres du clan indistinctement. Il n'y a pas de maîtres déterminés, pas de surveillants spéciaux proposés à la formation de la jeunesse ; c'est tous les anciens, c'est l'ensemble des générations antérieures qui joue ce rôle » (1911/1922/1989, 74). Il s'agit donc d'une éducation pré-scolaire (Durkheim souligne l'existence d'anciens « plus spécialement désignés » pour certains enseignements), d'une socialisation secondaire proche de la socialisation primaire, que Durkheim décrit comme une « école nécessaire » (451-52). Le culte négatif, socle de cette socialisation secondaire, est « à la base de tous les autres » (431), et la « condition d'accès au culte positif » (442).

Ceci posé, Durkheim développe, dans ce même chapitre sur les rites ascétiques, une problématique de la socialisation clairement ouverte sur les éléments de sociologie générale contenus dans les *Formes* ; son utilisation des concepts de « tonus », de « sacré » et de « force » donnent au chapitre une position importante dans l'ouvrage. Ou comment, à partir d'un exemple illustrant un objet religieux, à dimension éducative, et inscrit dans une problématique de sociologie générale, Durkheim pose des jalons pour une sociologie de l'éducation. Il appuie à nouveau sa démonstration sur la critique du manque de dynamique *possible* de l'objet étudié : ici il critique l'« ascétisme systématique », aboutissant à l'« hypertrophie du culte négatif » (445), lorsque celui-ci

« s'affranchit de la subordination » au culte positif, s'il devient premier et que « le système d'interdits s'enfle et s'exagère au point d'envahir l'existence tout entière » (445). Selon Durkheim, la socialisation, et par extension l'éducation, ne peuvent être fondées seulement sur des interdits, qui les enferment dans la règle et empêchent leur dynamisation ; autrement dit, qui empêchent l'intégration (dont relèvent les cultes positifs) par une trop forte régulation (dont relèvent les cultes négatifs). Ce que l'exemple de la pédagogie des Jésuites illustre bien (*cf.* point suivant). Dans tous ses propos sur l'éducation, Durkheim pose d'abord, d'une façon qui a pu paraître rigide, et qui est souvent la seule retenue, le primat de la règle ; mais il enchaîne ensuite, d'une façon qui est souvent oubliée, avec la primauté du sens, de la dynamique, de l'intégration, de la « valeur » (*cf.* Durkheim, « Jugements de valeur et jugements de réalité », 1911/1924/2010).

L'exemple de la socialisation du jeune initié, qui passe par « un ensemble de rites d'une particulière gravité » (434), devient central pour expliquer le rôle du tonus : la socialisation doit servir à « élever le tonus religieux des individus » (442), variante de la formule : « le fidèle peut davantage » (conclusion, 595). L'hypothèse de l'existence, dans nos sociétés, d'un « tonus éducatif », qui se serait progressivement substitué au tonus religieux dans l'intégration sociale par la connaissance, peut être formulée dans le prolongement de la réflexion durkheimienne, sans que pour autant Durkheim n'ait clairement formulé une telle hypothèse, nous y reviendrons.

Le tonus est alimenté par le « mana », défini à la fin du chapitre comme une « force ambulante », une « émotion spéciale » (461 et 463), lequel mana s'inscrit dans un processus de « contagion » décisif dans l'interaction entre le sacré et le profane. Interaction puisque Durkheim définit ces termes l'un par rapport à l'autre, à tel point que leur utilisation séparée peut poser des problèmes d'interprétation. Nous avons fait l'hypothèse d'un « mana pédagogique » nécessaire pour bonifier la vie de la classe – en contexte de « forme scolaire », évidemment non abordé dans les *Formes*. Durkheim choisit ce chapitre sur les cultes négatifs et la socialisation pour préciser une de ses thématiques centrales : « L'antagonisme du sacré et du profane, combiné avec la remarquable aptitude du premier à contagionner le second » (458) ; ce qui lui permet de développer encore la problématique de la sociologie de la connaissance, dans ce même chapitre : la contagion est à la base du mécanisme d'association des idées, mécanisme non exempt de confusions, lesquelles ont toutefois « joué un rôle logique et d'une haute utilité : elles ont servi à relier des choses que la sensation laisse en dehors les unes des autres » ; la contagion n'est pas irrationnelle, « elle a ouvert la voie aux explications scientifiques de l'avenir » (464), et joue un rôle décisif pour Durkheim dans la constitution de la sociologie générale.

Enfin, les rites d'initiation associés au culte négatif, et subordonnés au culte positif, sont des rites comme les autres (dynamisés et dynamisants) ; Durkheim ne le dit aussi clairement que plus

tard dans les *Formes*, et ses rares écrits croisant pédagogie et religion le confirment, comme nous allons le voir dans le point suivant.

Pour toutes ces raisons, la socialisation secondaire par l'éducation montre que ce thème de l'éducation, comme celui de la connaissance, et plusieurs autres (corps, art, famille, économie, politique), est présent « partout et nulle part » dans les *Formes* : il en illustre les concepts centraux et la problématique générale sans pour autant faire l'objet d'un chapitre thématique explicite, « spécial », qui synthétiserait tout ce que Durkheim a pu problématiser sur l'éducation, nous obligeant ainsi à établir quelques liens, parfois complexes.

1.2. De l'éducation vers la religion : des formes élémentaires de la pédagogie

Le rapprochement des *Formes* avec les chapitres de *L'Évolution pédagogique en France* consacrés à la religion devient encore plus évident. Il l'était déjà du fait des origines religieuses du système éducatif français, phénomène connu que nous ne développerons pas ici (cf. par exemple Cherkaoui, 1976, 199 et s.), d'une part ; et d'autre part du fait de la proximité entre la méthode historique « génétique » utilisée par Durkheim dans les deux ouvrages, qui lui permet de découvrir les « formes élémentaires » des institutions scolaires : « C'est à l'autre bout de l'histoire qu'il faut nous transporter ; c'est l'idéal pédagogique le plus lointain, le premier qu'aient élaboré nos sociétés européennes, qu'il nous faut chercher à atteindre », le « germe initial » (*Évolution*, 1904-1905/1938/1990, 20 et 25).

Mais l'évidence du rapprochement se renforce encore en lisant *L'Évolution* avec les *Formes* clairement à l'esprit. Avec la dialectique des croyances et des pratiques *pédagogiques* que Durkheim illustre tout au long de son ouvrage, dont le but est de donner la possibilité de « juger » les « prescriptions », et pas seulement suivre la règle, mais la possibilité de la critiquer, c'est le « thème dominant et permanent » (Besnard, 1993) de l'oeuvre de Durkheim qui apparaît. Ce dernier le résume de la façon suivante : « L'antagoniste de la routine, c'est la réflexion » (*Évolution*, 12) ; ou encore : « La réflexion est, par excellence, la force antagoniste de la routine » (1911/1922/1989, 83) ; ou enfin : la pédagogie n'est « pas une science », elle sert à « guider l'action », elle est un « intermédiaire entre l'art et la science », l'art étant « fait d'habitudes, de pratiques, d'habileté organisée » ; elle est de l'ordre de la « réflexion », s'oppose à la « routine aveugle », et constitue finalement une « théorie pratique » (*L'Éducation morale*, 1902-1903/1925/1992, 1 et 2), qui animera selon Durkheim la « refonte de notre technique éducative » (*Ibid.*, 12), et permettra d'éviter la « perpétuité de la routine » (*Évolution*, 12).

Juste avant la publication des *Formes*, au Congrès de Bologne de 1911, Durkheim définit la routine comme « la vie que nous traînons quotidiennement », à laquelle s'oppose « l'activité très

riche » produite par les « forces collectives », « comme le supérieur s'oppose à l'inférieur, l'idéal à la réalité » (1911/1924/2010, 133).

Cette critique de la routine, pouvant encore être définie comme « habitude passive » (Boutroux, 1875, 193), qui doit être subordonnée à la réflexion, est au coeur de la dynamique qui anime la sociologie générale, qu'il commence à développer par exemple, tôt dans son oeuvre, toutes choses égales par ailleurs ; cette formule nous permet de préciser notre parti-pris méthodologique concernant les citations de Durkheim : elles sont représentatives de leur lien avec la sociologie générale ou du moyen d'y parvenir qu'elles formulent, resituées dans leur contexte historique de production, qui englobe le contexte spécifique de la dynamique interne de l'oeuvre. Tout part de la position de Durkheim, et de ses aspirations, puis obéit à la logique interne de l'oeuvre, et est enfin confronté à sa réception. Tôt, c'est-à-dire dès 1887, à travers le « cas Hommay ». Dans la nécrologie de son ancien compagnon de l'École Normale Supérieure (Ens), devenu agrégé à Mâcon, et décédé suite à une chute accidentelle ou volontaire depuis une fenêtre, Durkheim rappelle l'activité intellectuelle « un peu fiévreuse » existant au sein de leur groupe de normaliens, seul indicateur de la « véritable vie », et « l'esprit vivant » de Hommay, allant « naturellement chercher dans les choses », pour sa thèse sur la formation historique des « idées morales », « ce qu'elles avaient de vivant comme lui » (Durkheim, 1887a/1975, 421).

Si Marcel Fournier voit dans ce texte, extrêmement peu cité, un des rares témoignages sur l'expérience de normalien de Durkheim (Fournier, 2007, 40), il ne met pas en avant sa portée théorique, probablement car Durkheim lui-même ne l'a pas fait explicitement. Ce texte contient pourtant, selon nous (dans une démarche de valorisation des premiers textes durkheimiens qui fait écho à celle de Jean-Claude Filloux dans sa thèse), une phrase qui résume, dès 1887, le *principe* de la sociologie générale durkheimienne à venir. Durkheim choisit de citer l'extrait d'une lettre que lui avait récemment écrite Hommay, car « ces mots, note-t-il, le peignent tout entier » : « Sans doute le résultat des efforts, quand on l'analyse, est bien peu de chose ; mais ce peu de chose, grossi par l'imagination, met dans la vie un peu *d'idéal et sollicite l'activité* [souligné par nous] : réduite à la monotonie des habitudes journalières, il me semble, conclut Hommay, qu'elle [l'activité] est peu de chose qu'on y tient guère que par *routine* [souligné par nous] » (cité par Durkheim, 1887a/1975, 422).

La plupart des termes-clés de la sociologie générale formalisée par Durkheim sont présents à l'état à la fois embryonnaire et heuristique dans cet exemple lié à l'action scolaire et intellectuelle : la « fièvre », indicateur d'effervescence, le « vivant » et l'« idéal » opposés aux « habitudes » et à la « routine » ; et, au coeur de l'argumentaire, l'« activité » individuelle, collective, et surtout sociale, dépendant moins de la volonté que du contexte. Leur articulation annonce la dialectique des rites et

des croyances éprouvée dans les *Formes*, qui est elle-même une autre formulation de la problématique de la régulation et de l'intégration, de la critique de la régulation sans intégration. L'intellectuel vivant « peut davantage », pour reprendre la formule des *Formes* à propos du fidèle, mais, sans pairs ni idéal, son activité s'affaiblit, ne « tient » plus « que par routine » et finalement, au sens de Durkheim, meurt.

Sa réflexion ainsi systématisée sur l'éducation que, selon notre hypothèse initiale, seul le rapprochement avec sa sociologie de la religion, *via* la sociologie de la connaissance, peut formaliser en véritable sociologie de l'éducation, lui permet d'aborder l'éducation des « barbares » dans l'*Évolution* comme celle des « primitifs » dans les *Formes* (l'Église répond à leurs aspirations par les croyances qu'elle diffuse, et devient ainsi leur « institutrice », *Évolution*, 33) ; ou de critiquer, non sans l'admirer, comme frein à l'évolution de la connaissance, parce qu'ascétisme systématique (et, par conséquent, sorte d'hypertrophie du culte négatif, pédagogie fondée sur des règles et des interdits trop forts), la casuistique dogmatique et formaliste des Jésuites, produit de la dialectique entre les croyances et les pratiques, combinant « l'inflexibilité dans la poursuite du but avec la souplesse extrême dans le choix des moyens » (*Évolution*, 274).

Précisément : tous les moyens, habitudes, routines, sont bons pour assujettir les élèves dans leur apprentissage du dogme, et non de la réflexion. Conscients des limites du catéchisme, les Jésuites ont essayé de lutter contre l'évolution pédagogique en s'emparant de l'éducation (*Ibid.*, 268). À travers cet exemple, Durkheim, dans les mêmes chapitres de l'*Évolution* consacrés à la religion, formule la « contradiction » (*Ibid.*, 29) historique fondamentale qui caractérise l'évolution religieuse. L'Église a régulièrement tenté de limiter l'instruction, mais elle ne peut pas s'en passer : « prêcher, c'est enseigner » (*Ibid.*, 30). L'Église est forcée de se scolariser, et la religion favorise malgré elle le développement d'une connaissance qui va la laïciser en relativisant ses croyances (*Ibid.*, 33). L'argument durkheimien fondamental est, selon nous, que l'école peut se substituer à l'Église, et l'éducation à la religion. Une hypothèse analogue peut être avancée pour l'école républicaine, nous la formulons sans l'étayer : l'école est forcée de se démocratiser : historiquement et démographiquement, la « demande » scolaire pèse sur l' « offre » ; Durkheim en donne un autre exemple, à nouveau dans l'*Évolution*, avec la « massification » survenue au XII^{ème} siècle, en décrivant « les foules impatientes d'instruction » (*Ibid.*, 93). Et l'évolution vers la pédagogie réaliste, véritable « pédagogie sociologique » selon nous, favorise, malgré l'école (reproductrice et productrice d'inégalités sociales), le développement des apprentissages qui va « laïciser » son élitisme (Durkheim, 1883/1967/1975, 416) et son formalisme (*Évolution*, 320-321).

1.3. Entre religion et éducation : vers des formes élémentaires de la connaissance

À travers les objets « religion » et « éducation », Durkheim construit également une sociologie de la connaissance qui permet de formaliser plus précisément, elle aussi, en retour, ses sociologies de la religion et de l'éducation. La sociologie de la connaissance joue chez lui le rôle d'« intermédiaire essentiel » (Steiner, 2005) entre les spécialités et la sociologie générale.

L'introduction de l'*Éducation morale* sur la « morale laïque », située à la croisée de l'éducation et de la religion, mais aussi de la pédagogie et de la science, constitue une synthèse possible pour cerner la sociologie durkheimienne de la connaissance.

Sur religion et éducation : la religion « assoit » l'éducation comme elle le fait pour la science ; « Seules, des notions religieuses pouvaient servir d'assise à une éducation » (*Éducation morale*, 5).

Sur religion et connaissance : pas de laïcisation possible selon Durkheim sans garder les « substituts rationnels » (*Ibid.*, 8) des notions religieuses, en dégagant les « allégories religieuses » de leurs symboles pour les présenter dans leur « nudité rationnelle » (*Ibid.*, 9). Ainsi leur « force morale » pourra servir « l'idéal nouveau » (*Ibid.*, 10), qui n'a rien d'un « évangile moral », ni à voir avec la « force de l'habitude », ou encore avec des croyances pas assez fortes : « Il suffirait d'enseigner comme on [*i.e.* Ferry, selon Baubérot, 1990, 154] l'a dit, la vieille morale de nos pères, mais en s'interdisant de recourir à aucune notion religieuse », ce qui aboutirait à une « morale appauvrie et décolorée » (*Ibid.*, 7 et 10).

Sur religion, connaissance et pédagogie, enfin : les arguments développés dans cette « Introduction » de l'*Éducation morale*, reliés aux autres écrits portant sur l'éducation et la religion, permettent de valoriser le rôle « historique » conféré à la pédagogie, comme technique de connaissance, dans la sociologie de Durkheim : c'est celui d'un substitut « effervescent » à celui que la religion propose en complément de sa fonction de connaissance. Desroche (1969, 88) a raison de souligner que la religion est plus forte que la science *seule*, car elle propose à la fois une connaissance *et* une action d'adhésion souvent effervescente à cette connaissance ; alors que la connaissance scientifique, largement plus rationnelle que la connaissance religieuse, ne possède pas *en soi* cette action d'adhésion pouvant toucher le plus grand nombre. Mais Desroche ne peut prôner l'« impérissabilité de l'opération religieuse » (*Ibid.*, 87) qu'en excluant l'hypothèse de la substitution de l'éducation à la religion. Durkheim, sans le formuler chaque fois aussi clairement, et parfois en confondant les deux registres, en évoquant « la foi pédagogique » (*Évolution pédagogique*, 15) ou « les prédications de toute sorte, celles de l'Église ou celles de l'école [...], en un mot, tout ce qui peut rapprocher les hommes et les faire communier dans une vie intellectuelle et morale » (1911/1924/2010, 135), offre néanmoins les éléments et la problématique permettant cette substitution ; il s'appuie sur la scolarisation républicaine, dès 1883, et sur la pédagogie réaliste vingt

ans après dans *l'Évolution pédagogique*, pour remplacer la fonction dynamogénisante de la religion auprès de la connaissance scientifique ; en résumé, « l'école est le moyen, peut-être le seul », de « ranimer la vie collective, de la tirer de sa langueur » (*Éducation morale*, 199).

1.4. Une critique sociologique « généraliste » de la connaissance formelle

Connaître, oui, mais comment ? Telle pourrait être la question à laquelle Durkheim a répondu à travers ses rares écrits reliant religion et l'éducation, liens que nous venons de reconstituer. Connaître quand on est religieux, élève, ou sociologue, est une activité sociale qui présente, malgré ses différences, de nombreux points communs, qui sont autant de « formes élémentaires » : tel est ce qui ressort de notre lecture croisée entre ces deux objets que la sociologie de la connaissance rapproche, et parfois confond. La base « historique » de la connaissance par l'éducation est la religion ; son objectif, l'idéal (laïc) ; son moyen, l'effervescence (comme force collective) ; et sa critique porte sur la routine et le formalisme.

Durkheim a critiqué dans un même mouvement analytique, l'ascétisme systématique « hypertrophié » des cultes négatifs, et ce que l'on pourrait appeler le « formalisme systématique » des pédagogies et des traditions scolaires lettrées qui, comme les cultes négatifs, sont à la base de l'initiation, de la socialisation secondaire en dehors de la famille, mais qui étouffent parfois les futurs cultes positifs de participation à la vie sociale et citoyenne. Cette critique l'a amené à définir un « programme » de sociologie critique de la connaissance, en lien avec sa sociologie de l'éducation, et plusieurs fois exprimé dans son oeuvre, notamment dans *l'Évolution pédagogique* : « Ainsi s'explique une loi sur laquelle j'ai souvent appelé votre attention et qui domine, en effet, toute notre évolution scolaire. C'est que, depuis le VIII^{ème} siècle, nous allons de formalisme pédagogique en formalisme pédagogique. Suivant les temps, le formalisme a été successivement grammatical, logique ou dialectique, puis littéraire ; mais, sous des formes diverses, c'est toujours le formalisme qui a triomphé [...] Ainsi le formalisme persistant de notre culture intellectuelle vient de ce qu'elle a toujours pour objet à peu près unique l'homme » (*Évolution*, 320-321) ; mais il s'agit d' « un homme simplifié, tronqué, réduit à quelques sentiments très généraux, à quelques idées universelles et simples ; l'homme réel est autrement plus complexe, et c'est l'homme dans sa complexité qu'il faut enseigner » (*Ibid.*, 384).

Mauss « accomplira », selon le terme de Dubar (1969, 519), le projet durkheimien avec ce que B. Karsenti appelle « l'homme total, point de croisement concret du vivant, du psychique et du social » (Karsenti, 1997/2011, XIII). Notre critique porte sur l'exclusivité que Karsenti accorde à Mauss sur ce projet, dont il écarte Durkheim, alors qu'il avait les cartes en main pour associer les deux hommes, comme le montre son intuition dans son texte de 1995 sur les rapports entre

Durkheim et l'inconscient.

Cette critique de tous les formalismes, de l'académisme, de l'individualisme et de l'humanisme qui les portent, constitue une véritable révolution symbolique et se retrouve au centre des *Formes*. Durkheim critique la connaissance formelle et les conceptions qui la valorisent (par exemple l'animisme, Frazer, les Jésuites, Érasme). Il s'appuie sur les critiques non sociologiques du formalisme qui valorisent la connaissance en prise avec le réel (par exemple l'empirisme de Robertson Smith, de Strehlow et de Spencer et Gillen ; l'effervescence de Rabelais, le réalisme de Comenius). Il valorise la connaissance élémentaire que peut produire la vie religieuse la plus « primitive » contre la connaissance formaliste que peut perpétuer la vie intellectuelle la plus « évoluée ».

De tels rapprochements entre religion et éducation confirment l'existence, mieux, la nécessité et l'utilité, du registre de l'élémentaire, commun à tous les objets selon Durkheim. Sa conviction de l'existence de faits élémentaires, d'un « germe initial » (*Évolution pédagogique*, 25), de « *germinal principles* » (Smith, 1882/1895/1912, liv), s'en trouve renforcée ; ces faits ouvrent tous vers des éléments constitutifs d'une sociologie générale. Robertson Smith évoque également l'existence de « *general principles* » (Smith, 1885/1903, par exemple XIV, 197, 275), et élabore lui aussi une méthode fondant le général par l'élémentaire qui a intéressé Durkheim au plus haut point (*cf.* le concept, smithien à l'origine, de « cercle », repris par Durkheim, qui lui donne un rôle central dans les *Formes*). Le problème crucial concernant la sociologie générale est moins sa *définition* opératoire (que Durkheim donne en 1899, *cf.* 1899/1998), que la *méthode* qui peut permettre de la constituer de façon à en faire un usage convaincant, régulier, voire systématique, pour fonder une pratique sociologique et résister aux nombreuses oppositions que cette sociologie générale suscite.

Nous faisons l'hypothèse que ces croisements entre éducation, religion, connaissance et sociologie générale, établis sur la base de lectures aussi précises que transversales, pourraient être étendus aux autres sociologies spéciales de Durkheim, qui toutes participent de la construction de la sociologie générale.

2. La sociologie générale de Durkheim

Pour présenter la sociologie générale de Durkheim, nous nous appuyerons sur trois textes qui ont des statuts différents, et qui ont été publiés à des moments différents, sur une période de 25 ans : la nécrologie de V. Hommay (1887), l'article « Ce que devrait être la sociologie générale » (1899), et l'ouvrage *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). La sociologie générale permet de faire le lien entre cette nécrologie, cet article-charnière et l'*opus magnum* : le premier en est une sorte d'illustration empirique, le second, une sorte de résumé, le troisième, une sorte de synthèse

accomplie.

Nous avons défendu l'idée que le premier écrit de Durkheim évoquant la sociologie générale est sa nécrologie de Victor Hommay (1887a). De même, le véritable enjeu des *Formes* est la sociologie générale. Le titre de notre conclusion générale de notre ouvrage commémoratif, « Clore aussi l'ère des spécialités » est une évocation directe, sous forme d'un apparent contre-pied, de l'impératif « clore enfin l'ère des généralités », formulé par Durkheim en 1887, lors de la leçon inaugurale de son cours de Bordeaux, qui marquait son entrée dans l'Enseignement supérieur. Durkheim y affirmait la nécessité, selon lui tactique, de fonder des sociologies spéciales pour renforcer le régime de la preuve dans les investigations de la science sociologique naissante et encore si peu reconnue, face aux généralités sans preuves qui caractérisaient la réflexion sur le monde social à l'époque. Mais Durkheim, n'ayant pas abandonné l'ambition plus stratégique de fonder une sociologie générale, synthèse des multiples spécialisations sociologiques, et non simple reprise des généralités antisociologiques, qu'il combat, trouve avec les *Formes*, qui n'est pas seulement un ouvrage de sociologie des religions, l'occasion de parachever son entreprise de dépassement des sociologies spéciales et de formaliser de « belles généralisations », qu'il appelait de ses vœux dès son article de 1886.

L'objectif de sociologie générale est régulièrement affirmé et progressivement construit par Durkheim dans les *Formes*. Il va orienter sa construction d'une définition de la religion : « Si, en effet, il est utile de savoir en quoi consiste telle ou telle religion particulière, il importe davantage encore de rechercher ce que c'est que la religion d'une manière générale » (*Formes*, 6) ; orienter également son rapport aux faits : « Spencer et Gillen n'avaient cité que quelques cas isolés de totems associés. Strehlow a établi qu'il s'agissait en réalité d'une organisation absolument générale » (*Ibid.*, 217) ; orienter enfin sa définition de notions-clés comme celle de rites : « Cette aptitude des rites à se substituer les uns aux autres prouve à nouveau, tout comme leur plasticité, l'extrême généralité de l'action utile qu'ils exercent » (552-553). Par-delà la diversité du matériau présenté, les *Formes* illustrent un processus simultané de « montée » en généralité et de « descente » vers l'élémentaire : « Le processus fondamental est toujours le même ; seules, les circonstances le colorent différemment » (591). La notion de « montée » est purement suggestive et ne présuppose pas que la sociologie générale soit au-dessus des sociologies spécialisées ; au contraire, elle est partout en elles ; mais elle traduit l'idée que, à un moment donné (et variable) l'argumentation change de registre et intègre une généralisation sociologique, ce qui ne signifie pas que la sociologie générale soit la sociologie des généralités.

Durkheim avait clairement présenté son « programme » treize ans auparavant, dans un texte présenté par Massimo Borlandi dans le numéro du centenaire de l'*Année sociologique* en 1998 :

« Ce que devrait être la sociologie générale » (Durkheim, 1899/1998). Recherchant « ce qui fait vraiment l'unité de la vie sociale », comment les faits sociaux « se relient entre eux tout en restant distincts », il fait l'hypothèse de l'existence d' « un fait élémentaire dont tous les phénomènes sociaux sont dérivés », n'étant que des « transformations » du « même fait fondamental », « fait complexe, mais d'une complexité confuse, riche de germes, de potentialités cachées, de propriétés entremêlées, imbriquées les unes dans les autres [...] Rechercher quel peut être ce fait élémentaire, montrer de quels processus de composition les principales catégories de faits sociaux en sont dérivées, tel est, selon nous, semble-t-il, l'objet de la sociologie générale » (souligné par Durkheim).

Depuis la fin des années 1880 et la préparation de sa thèse, Durkheim sait comment procéder ; dans un premier temps : « Chercher le fait morphologique élémentaire revient à se demander quel est le groupe social le plus simple, le plus primitif, qui puisse s'offrir à l'observation sociale [...] ; il est donc maintenant impossible de l'observer directement. Mais nous avons exprimé ailleurs (*De la division du travail social*, p.189) la raison pour laquelle il peut être postulé [...] C'est ce que nous avons appelé la *horde des consanguins* [...] Peu importe d'ailleurs que la conception que nous nous en faisons ne soit pas parfaitement exacte, nous en parlons à titre d'exemple ». Et dans un second temps : « Mais cette recherche n'épuise pas la sociologie générale [...]. Il y a donc lieu de rechercher comment les faits de la vie religieuse, morale, juridique, esthétique, scientifique se relient les uns aux autres, c'est-à-dire de déterminer le fait dont ils sont dérivés et comment ils en sont dérivés [...] : les principales manifestations sociales ont commencé par être de nature religieuse ». Il annonce enfin l'existence de « résultats provisoires », sans les détailler, mais qui se démarquent de toute façon de ceux de l'histoire des religions, « très confuse ». Dans son entreprise de lien entre les formes élémentaires et la sociologie générale, Durkheim s'appuie particulièrement sur Robertson Smith, lequel a été une source d'inspiration et de légitimation de sa démarche ; à deux reprises dans les *Formes*, il est le seul dont il souligne le « génie » de la méthode : « Le 1er qui ait entrepris ce travail d'élaboration » des « notions fondamentales », des « germes d'avenir », de leurs « principes profonds » ; « Sans doute on peut trouver que la théorie de Smith [...] n'est plus adéquate aux faits actuellement connus ; mais elle ne laissait pas de contenir une vue géniale » (*Formes*, 126 et 127) ; et, étudiant la « souche fondamentale », le « germe d'où tous les autres types de sacrifice sont sortis », il a eu une « intuition de génie » (*Ibid.*, 485 et 486). Signalons que la citation évoquée par Durkheim se situe en page 189 de l'édition originale de sa thèse (disponible par exemple sur le site « Gallica », mais pas à la bibliothèque de Bordeaux, où elle a disparu, peut-être provisoirement ; attendons le recensement des fonds de la bibliothèque du département de philosophie, qui va réintégrer celui de la bibliothèque centrale...) ; cette page 189 correspond aux 20

premières lignes de la page 149 de l'édition « Quadrige » aux P, et Durkheim fait notamment allusion à la « horde » qui précède le « clan » : « ce serait le vrai protoplasme social, le germe d'où seraient sortis tous les types sociaux. Nous proposons d'appeler *horde* [souligné par lui] l'agrégat ainsi caractérisé ». Précisons enfin que nous sommes en présence d'un bel exemple de citation représentative, mis en avant par Durkheim lui-même, qui intégrait donc dans sa méthode de travail le critère de hiérarchisation de ses propres citations ; logique, mais surtout révélateur de son critère, à nouveau dans le sens de l'importance accordée à la sociologie générale.

Les trois concepts principaux de cette sociologie générale dont Durkheim parachève la construction dans les *Formes* sont la force, le cercle, l'idéal, faisant passer, *selon ce critère*, le religieux, le sacré, la morale, l'ethnographie, au second plan. Les principaux passages où, selon nous, cette sociologie générale est synthétisée sont l'Introduction (« Objet de la recherche, sociologie religieuse et théorie de la connaissance »), le chapitre six du Livre deux (« Origine de ces croyances, II : La notion de principe ou mana totémique et l'idée de force ») le chapitre trois du Livre trois (« Le culte positif, suite, II : Les rites mimétiques et le principe de causalité »), et la Conclusion. Il est possible de considérer les passages et citations des *Formes* consacrés à la sociologie générale comme décevants du point de vue des approches ayant pour objectif l'approfondissement de tel ou tel point, notion, exemple, tiré de l'histoire des religions, de l'histoire des idées, de l'anthropologie, etc. Et inversement la recherche de la sociologie générale dans l'argumentaire de Durkheim amène à mettre de côté des passages que plusieurs réceptions ont pu considérer comme riches. Avec ces concepts de force, déjà présent dans la thèse en 1893 et, avant, dans les premières lectures de psychologie (la sociologie est une « psychologie *sui generis* » selon Durkheim) ; d'idéal, concept mis au travail dès le premier texte connu (si l'on exclut les deux dissertations du concours d'agrégation), et dont la centralité est affirmée d'emblée ; et de cercle, emprunté à Robertson Smith, qui inspirera certains aspects décisifs de la sociologie dynamique et symbolique de Durkheim, l'oeuvre sociologique de ce dernier affirme son homogénéité, sa généralité et son actualité.

Cet objectif de sociologie générale est peu mis en avant lorsqu'est apprécié l'ensemble de l'oeuvre de Durkheim, et en particulier lorsque sont évoquées les *Formes*, sauf par Durkheim *dans le texte lui-même*, ce qui en dit long sur le pas que peuvent prendre les contextes les plus pesants et les réceptions les plus diverses (et, parfois, les moins nécessaires), sur le texte initial. Celui-ci, s'il est « pris » entre de tels contextes et réceptions, n'en garde par moins sa force intrinsèque qui caractérise, au-delà des *Formes*, l'idée que « toute l'oeuvre de Durkheim [...] est celle des rapports entre l'individu et la société », comme l'a défendu F.-A. Isambert, et non pas celle du holisme contre l'individualisme. Lues sous l'angle de la sociologie générale, les différentes thématiques et entrées

de l'œuvre de Durkheim ne sont pas si diversifiées, et encore moins éclatées ou contradictoires, mais bien au contraire profondément hiérarchisées et abordées de façon proche voire identique, notamment par la même *méthode*.

Les *Formes*, par delà toute la diversité que leur commémoration a pu susciter, sont structurées autour d'un fil rouge tellement solide et « vivant », au sens de Durkheim, qu'il permet d'engager le dialogue avec de très nombreux thèmes et points de vue, mais oblige cependant à rassembler et non à disperser, à structurer et non à relativiser, cette diversité autour de la sociologie qu'il a su identifier. Clore aussi l'ère des spécialités : la « percée théorique » des *Formes* a anticipé les cent années à venir de la sociologie. Au moins.

Au-delà de l'oeuvre écrite, qui ne matérialisera que le travail visible de Durkheim, c'est-à-dire publié, les emprunts, à travers l'intention qu'ils expriment, contribuent à la définition de ce qu'est la sociologie générale en acte de Durkheim, *via* des techniques de construction (décloisonnement, décentration, dialectique du général et du particulier, anti-éclectisme, anti-encyclopédisme). Cette sociologie générale donne en retour aux emprunts leur unité, leur homogénéité, que leur encyclopédisme et leur éclectisme apparents empêchent de saisir. Il en va de même pour la construction du contenu de cette sociologie générale. Le recentrement par Durkheim vers la recherche de l'élémentaire, le lien qu'il fait avec sa thèse et le passage définissant la horde comme « protoplasme social », notre mise en avant des trois concepts principaux illustrant la sociologie générale des *Formes* (force, cercle, idéal), renforcent l'argument de la diversité des sources dans lesquelles Durkheim puise simultanément et sans se spécialiser outre mesure, en l'enrichissant avec des pistes en termes de contenu : par exemple, la référence au protoplasme ouvre vers la physiologie, et non l'organicisme, un de ces termes en -isme des « réceptions » qui enterrent souvent les pistes de réflexion les plus fécondes ; la référence à la force renvoie à la physique et la psychologie, le cercle est un emprunt direct au « génie » de Robertson Smith, et l'idéal est une préoccupation sociologique transversale à l'oeuvre durkheimienne depuis au moins un de ses tous premiers écrits. Au-delà de l'accumulation structurée des faits, des lectures, des pages écrites, le travail de Durkheim est, avec la lecture que nous en faisons, structuré simplement par quelques concepts, processus, et éléments de méthode.

3. La sociologie générale de Mauss

Que sait-on de la sociologie générale de Mauss, de son origine ? Elle a longtemps été résumée par ses textes récapitulatifs, aux titres un peu techniques, de 1927, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie » (publié dans *l'Année sociologique*), et de 1934, « Fragments d'un plan de sociologie générale descriptive » (publié dans les *Annales sociologiques*).

Dans le premier, Mauss évoque dès le début « cette sociologie générale dont Durkheim a pu dessiner très tôt les linéaments ». Ensuite, la section IV a pour titre : « Utilité de cette division pour une sociologie générale concrète », et son sous-titre débute par le terme « Classifications ». Mauss définit au début le domaine de leur sociologie générale : « Les faits qu'il [Durkheim] voyait en relever étaient ceux de la *civilisation*, et ceux de l'*éthologie collective* [souligné par lui] ». Il confirme l'argument de Durkheim de 1899 sur le lien entre la *Division* et la sociologie générale : « il considérait son premier grand ouvrage [...] comme un fragment d'une sociologie générale objective ». Dans ce texte, il met par exemple en avant la définition « générale », selon son propre terme, de l'éducation, que nous avons mise en exergue de ce mémoire, dans son texte sur les « Fragments d'un plan de sociologie générale descriptive » (1934, 340) : « Les anciens cherchent à instruire chaque homme de tout ce qu'ils font, savent ou croient. On peut appeler *éducation (ou instruction)* les efforts consciemment faits par les générations pour transmettre leurs traditions à une autre [souligné par lui] ». Nous pensons que notre lecture réévalue une sociologie générale maussienne qui est totalement reliée à celle de Durkheim (elle-même réévaluée par notre lecture), et qui constitue un même objectif pour les deux hommes. Mais, dans la droite ligne de ces premiers arguments, une autre approche encore, complémentaire, est possible.

La sociologie générale abordée, comme nous le faisons, dans une perspective empirique, devient par notre angle d'attaque une possible sociologie « portée empiriquement » par le corps du sociologue. Le corps de Durkheim a comme emmagasiné tous les éléments nécessaires pour construire la sociologie ; celui de Mauss les a comme recyclés pour la développer.

Le corps physique et intellectuel de Mauss, réceptacle de tant de synthèses, de centralisations, de positions, de collectifs, de techniques, de combats et de drames aussi, prend toute sa mesure de sociologie générale dans un texte inédit (issu des archives familiales et reproduit en 2012 par Jean-François Bert à la fin de son ouvrage *l'Atelier de Mauss*) : la leçon inaugurale au Collège de France du 23 février 1931. Arrêtons-nous sur ce document exceptionnel, auquel il manque le tout début et la fin (le plan du cours à venir). Ce jour-là c'est le corps savant de Mauss qui est un corps total. Mauss est la sociologie, tout simplement. Par culot, par conviction, par légitimité. Maussien *de facto*, durkheimien évidemment, sociologue totalement. « Et puis. Pourquoi disputer, argumenter sur une chose quand elle est. [...] Le succès d'ailleurs est incontesté. Inutile d'en parler trop longuement. Le seul but de Durkheim [...], donner à tous le sens du social [...], est atteint. [Histoire, géographie, économie, démographie, statistique, droit, religion, linguistique, psychologie], tous ces mots sont d'autres mots pour dire sociologie. [...] qui est tout à nous "*Quae tota nostra est*". [...] Sur toute la ligne la bataille est gagnée. Chez tous, le sens du social s'affine, progresse, se vérifie ». La validité du diagnostic passe ici au second plan : qui d'autre pouvait dire

cela ?

Il y a quelque chose, chez Mauss, dans son enseignement, comme dans son activité intellectuelle en général, qui est profondément ancré, qui semble venir au moins de ses années d'études à Bordeaux, selon notre hypothèse, et qui n'a pas dévié ; peut-être était-il un intellectuel contre nature ainsi qu'il s'en est plaint, peut-être détestait-il plus l'*Année sociologique* que la guerre, ainsi qu'il l'a écrit, peut-être était-il cet intellectuel désordonné régulièrement repris par Durkheim dans les *Lettres*. Mais, si les pratiques prévalent, c'est plus, selon le mot de Marcel Fournier, « ce dont Mauss a été capable », *malgré tout*, qui reste à expliquer. Si, comme le dit Halbwachs cité par Bert, « les savants écrivent [...] et le reste de ce qu'ils font permet de mieux comprendre leurs écrits », et si, « la manière dont les savants travaillent et pensent est au moins aussi importante que le résultats de leurs efforts », alors la nécessaire « critique bourdieusienne » évoquée comme un progrès par Bert serait peut-être d'un apport utile pour savoir *ce que cherchait Mauss* : quel habitus le guide dans son comportement, quel sens pratique exprime-t-il, dans quel champ (intellectuel/scientifique) défini comme « espace des possibles » à « reconstruire » se meut-il précisément ? Mauss, annonçant sa leçon inaugurale du Collège, dit en 1927 que la fragmentation des sciences sociales est provisoire, que leur unité est en cours de réalisation, et que seules des « ambitions illimitées » peuvent « susciter de nouveaux travaux » (« Note de méthode sur l'extension de la sociologie, énoncé de quelques principes à propos d'un livre récent », *Œuvres* 3, 1927/1969). L'enjeu décisif se situe selon nous précisément à ce niveau : soit Mauss a vraiment cherché et trouvé le « fait social total » par la « sociologie générale concrète », selon ses termes, et tout peut être reconstruit autour de ce fil, sans homogénéisation excessive et rationalisation *a posteriori* ; soit l'activité de Mauss est dominée par le « désordre », « condition même de sa pensée », où domineraient les « ruptures, marges, apories, lignes de fuite, tensions, indétermination, pas de stabilisation [...], tâtonnements, doutes », comme l'énumère Bert. Soit les éléments d'ordre minimal pour faire tenir ensemble et donner sens aux pratiques intellectuelles d'une vie de savant dominant les apparences, réelles mais accessoires, de désordre ; soit le désordre, rendant l'hétérogénéité indépassable, est le plus structurant, et les tentatives d'ordonnancement restent ponctuelles et ne sont pas qualitativement décisives. Il nous semble que l'alternative est réelle, et qu'elle est esquivée systématiquement par tant d'exégètes maussiens, lesquels expriment généralement une préférence en faveur d'une branche, mais ne rejettent pas l'autre, s'enfermant ainsi dans une aporie. Seule l'étude combinée des textes, des contextes et des pratiques, peut permettre une sortie empirique, sociologique, des « mystères » maussiens. Bert, sur la base des archives, fait pour Mauss le choix du désordre. Il nous semble, mais nous avançons ceci avec prudence, à titre d'hypothèse peut-être trop fragile, que les archives de Mauss pourraient permettre

de faire elles aussi le choix de l'ordre, celui que Bert fait pour Foucault ; le choix de la « méthode archéologique », celle des « connexions » entre concepts pour reconstituer le « cheminement » vers un « système général de pensée » (Artières & Bert, « Enquêter sur le travail », *Cahiers de l'Herne*, 2011). Car même si Foucault est décrit « en mouvement », si lui-même « abhorre le terme d'œuvre », si sa pensée bifurque, si elle est « un chantier, un travail », allant « parfois jusqu'au désordre » (Artières, Bert, Gros & Revel, *Cahiers de l'Herne*, 2011, p.11-13), si Foucault déconstruit et revisite la notion même de livre, ceci reste secondaire voire accessoire face à l'existence d'un « programme qui se déploie d'année en année », sans « renier l'objectif précédent, moins encore de contredire [le] propos, mais [pour] rendre visible un nouvel aspect [du] programme » (Artières & Bert). Si la méthode, archéologique ou pragmatique, est plus forte que les cas auxquels elle s'applique, les objets qu'elle construit, et si le sujet savant et son programme intellectuel ne disparaissent pas avec l'étude de pratiques flottant dans un « non-social » latourien, ce qui constitue à notre avis une limite (inacceptable sociologiquement) des *science studies*, pourquoi ne pas envisager la description d'un « programme » maussien, réponse à ce que cherchait Mauss ?

Les deux textes co-écrits en second signataire avec Durkheim sur ces deux notions, parus dans *l'Année sociologique* (« De quelques formes de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », 1903 ; et « Note sur la notion de civilisation », 1913), forment selon nous la pierre angulaire de ce programme, qui est aussi un *work in progress* et, finalement, un « accomplissement », pour reprendre de le terme de Dubar. Onze ans avant, Durkheim reliait la civilisation à « l'éthologie collective » et à la « sociologie générale » (« Civilisation en général et types de civilisation », 1902). L'idée générale qui se dégage des trois textes de 1902, 1903 et 1913, est que la connaissance sociologique par le classement, y compris (et surtout?) dans sa dimension émotionnelle, est partout, et *cruciale*, dans l'activité scientifique de Mauss ; ce « programme » est extrêmement ambitieux, comme le montrent encore les deux recensions de haute portée co-écrites avec Durkheim dans *l'Année* (sur Strehlow en 1910 et les Katchari en 1913). Il ne reste plus qu'à décrire systématiquement comment Mauss met en oeuvre son activité de « classement » des « civilisations » pour être tenté de lui donner *quitas* sur son ambitieux « *quae tota nostra est* » prononcé lors de sa leçon d'ouverture au Collège de France en 1931. Nous nous limiterons à postuler l'origine bordelaise de cette activité, à la lumière de la façon dont Mauss a travaillé toute sa vie.

Conclusion : une sociologie générale en acte

Nous voudrions en conclusion anticiper sur nos résultats. Notre lecture « généraliste » de Durkheim et de Mauss nous amène à considérer tous leurs écrits comme participant plus ou moins à la construction de la sociologie générale ; et leurs pratiques de travail, également. Autrement dit : les écrits ne sont qu'un aspect, le plus visible, des pratiques de travail, et sont donc pris dans le contexte qu'elles forment et qu'elles leur imposent. Durkheim et Mauss travaillent tout en même temps, tout leur travail étant orienté vers la généralisation de la sociologie.

Un exemple, reliant cours publié et pratique de lecture : le paradoxe de la « préférence » de Durkheim pour Rabelais contre Érasme. Il éclaire un des points fondamentaux de sa sociologie générale, le primat de l'intégration sur la régulation. Pour Durkheim, Rabelais s'impose à Érasme par nécessité épistémologique ; il en fait une lecture nécessaire ; il valorise ainsi clairement, ce qui est souvent oublié, une intégration dérégulée (la transgression rabelaisienne), voire anomique, plutôt qu'une régulation stabilisée mais dépourvue de sens (qui se retrouve dans la *Civilité puérile* d'Érasme), équivalente à ce que Merton identifiera plus tard comme du ritualisme, dont, selon Durkheim, les pédagogies formalistes sont porteuses, chacune à leur façon. On trouve ici l'origine des inspirations qu'il a suscité, du fait de sa réflexion critique sur la norme, parmi la « deuxième école » de Chicago, notamment chez H. Becker (*cf.* le premier chapitre d'*Outsiders*), et des répulsions parmi certains criminologues, et aussi chez R. Aron, qui dénonce sa conception « relativiste » du crime dans ses *Étapes de la pensée sociologique* (« Nous ne réprouvons pas un acte parce qu'il est criminel, mais il est criminel parce que nous le réprouvons »).

Plus généralement, nous défendons l'argument de l'homogénéité des œuvres de Durkheim et de Mauss : il n'y a en effet pas de textes « perdus » chez eux, mais bien, au contraire, une économie de leurs écrits et de leurs pratiques orientée tout entière, et tant bien que mal selon les périodes, les contextes, vers leurs objectifs d'élaboration de la sociologie générale. Par exemple, une lecture des écrits pédagogiques et sociologiques de Durkheim montre qu'il construisait ses cours (de pédagogie) comme ses recherches (de sociologie), ainsi que l'a défendu Victor Karady. Nous défendons exactement le même argument pour Mauss. Ils « mettent en pratique » la sociologie générale à travers leurs cours. De plusieurs façons : pour Durkheim par exemple, en critiquant les prénotions, comme par exemple le volontarisme pédagogique ; en faisant la science des institutions, de leur origine et de leur fonctionnement ; pour montrer la proximité institutionnelle de l'école républicaine avec l'école des premiers chrétiens, les deux cherchant à éduquer les élèves en touchant leur âme ; en décrivant les apports de la sociologie à la compréhension des sociétés modernes et des hommes qui les peuplent, surtout en tant que travailleurs (*cf.* la *Division*). En particulier, avec l'alternative entre le travailleur « courbé sur sa tâche », « complet » mais non « compétent » ; et le

travailleur s' « élevant au-dessus de lui-même », « sortant de soi », comptant sur autrui, dépendant du social mais pas soumis au social, « plus personnel et plus solidaire » à la fois ; conception qui est au centre de *l'Essai sur le don* de Mauss. Ce dernier, en cours comme dans ses écrits, ponctue ses énumérations de faits classés par des arguments de sociologie générale.

La sociologie générale de Durkheim et de Mauss offre des aspects peut-être plus inattendus, plus riches, plus précis, que ce que les lectures dominantes peuvent mettre en avant. Nous voulions en faire la synthèse dès le début de ce mémoire original pour laisser entrevoir ce à quoi va correspondre l'exploitation de notre matériau, l'hypothèse étant que tous les aspects de la sociologie générale se retrouvent, en une sorte d' « histoire matérielle des idées » (Waquet, 2015), dans les pratiques de travail, même les plus anodines, routinières.

Chapitre 2.

De la méthode à la matière : la logique du travail empirique

Ma démarche empirique procède d'un ensemble d'observations qui se sont progressivement accumulées dans une logique du travail intellectuel classique de construction d'objet. Je vais les décrire dans ce chapitre. Pour constituer les listes des emprunts, j'ai obéi à deux logiques : de la preuve, par des enquêtes sur un nombre conséquent d'emprunts, dans une succession de questions et de choix, pour tenter de produire, dans chaque cas, au final, une donnée acceptable ; et de la découverte, par des hypothèses sociologiques, sans rationaliser *a posteriori* ce que Durkheim et Mauss ont pu donner comme sens à leurs lectures éventuelles (sur-interprétation), mais sans réduire non plus la portée de leur travail (sous-interprétation).

Notre expérience de recherches « pluralistes » au niveau des méthodes, notre *credo* en faveur d'une méthodologie « générale » correspondant à la sociologie générale, notre refus de la spécialisation méthodologique (vers laquelle la sociologie d'aujourd'hui en France pousse tant les sociologues), présentés dans le Volume 1, nous ont grandement servi pour l'exploitation des registres et des références empruntées. Le refus d'une spécialisation en méthode documentaire et en méthode d'analyse historique des archives, que nous ne pouvions de toutes façons pas acquérir, nous a permis d'éviter les référencements trop précis, qui nous auraient fait perdre du temps et du sens, pour en gagner selon nous peu, d'un autre côté. Au risque, que nous assumons (nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur notre rapport à l'histoire), de subir des critiques sur le manque de contextualisation historique de nos travaux. Le souci de la généralisation sociologique nous a fait nous orienter le plus directement possible vers un traitement des archives que nous qualifierions de sociologique, et vers la formalisation d'une méthode qualitative à laquelle nous donnons le nom de citations représentatives. Nous n'avons ainsi collecté que les (nombreuses) données strictement nécessaires à notre interprétation sociologique, et donc éliminé les (nombreuses) données indispensables pour le documentaliste ou l'historien : prénom des auteurs, lieux et maisons d'édition, certains sous-titres... Aucune hiérarchie bien sûr dans ces tâches : pas de liste « complète » sans rigueur documentaire et historique, ni, inversement, sans hypothèses préalables de constitution. De ce point de vue ma liste est partielle ; ma propre formalisation, à visée sociologique, est différente du minutieux travail de « catalogage », (pour reprendre un terme issu du travail des bibliothécaires et des documentalistes) exhaustif des ouvrages en fiches, qui a d'autres finalités, comme celle dans laquelle nous nous inscrivons pour notre participation aux *Oeuvres complètes* de Durkheim.

Nous avons hiérarchisé les références en fonction des nos hypothèses sur ce qu'il nous semblait être important pour Durkheim et Mauss ; pour le découvrir, nous avons fait de nombreux recoupements afin d'essayer de comprendre leur travail, et de préciser ce qui nous paraissait être leur sens sociologique, en effectuant une « plongée » dans le monde intellectuel du XIX^{ème} siècle tel que leurs emprunts permettent de le dessiner. *Ce point est fondamental* : nous n'avons pas contextualisé *a priori* le XIX^{ème} siècle, de façon externe aux emprunts, avant d'en faire la liste, comme tout historien aurait dû le faire ; ni contextualisé progressivement chaque auteur, chaque oeuvre, chaque revue, chaque thèse, au fur et à mesure que nous construisions la liste, dans une démarche qui pourrait être qualifiée de culture générale historique ; ces deux formes de contextualisation sont venues *a posteriori*, de façon ponctuelle, et sont en cours. Nous nous sommes livrés à une « *contextualisation sociologique* », qui implique notre propre lecture sociologique, cherche à mettre au jour la construction d'éléments de sociologie, en décrivant des pratiques de travail de sociologues, principalement constituées par des emprunts de références non-sociologiques.

Nous avons consulté la quasi-totalité des références empruntées en y cherchant, le plus systématiquement possible, des citations représentatives de ce travail sociologique. Pour Mauss, nous avons en outre consulté quelques dizaines de ses ouvrages personnels, ses emprunts étant en nombre très limité, le travail concernant ces derniers ayant surtout porté sur les recoupements, assez nombreux par contre, avec les emprunts de Durkheim. Nous avons ensuite avancé d'un pas vers les résultats, en dégagant deux grandes lignes de force empiriques. Nous avons évalué le lien entre les emprunts de Durkheim et ses citations dans ses principaux écrits et découvert sa principale caractéristique : peu d'emprunts sont cités. Nous qualifions ce lien de faible. À l'inverse, nous avons construit une typologie des emprunts de Mauss et découvert des liens forts avec ceux de Durkheim ; nous les avons classés en emprunts « identiques », « proches » et « simultanés ». Précisons que ce raisonnement sur les couples de contraires (ici : faible/fort) correspond dans notre esprit à une mise en ordre provisoire ; nous y recourons par commodité, il nous permet de classer à grands traits des données juste « dégrossies ». La démarche est par exemple la même pour le couple « caché/visible » appliqué au travail de Durkheim. Dernière remarque : les deux listes des emprunts de Durkheim et de Mauss sont jointes en annexe ; la liste des emprunts de Durkheim à l'Ens est publiée dans l'ouvrage de G. Paoletti, *Durkheim et la philosophie* (Garnier, 2012b).

1. Du sociologue généraliste à l'objet d'étude

Une illusion aurait été de croire que cette Hdr a été produite *ex nihilo*, parce qu'un beau jour de fin de printemps, cent ans après la publication des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, nous

avons découvert, par un « hasard en contexte », à Bordeaux, de précieux registres d'emprunt. En nous interrogeant sur notre état d'esprit d'il y a encore quatre ans, sur notre rapport à Durkheim, puis à Mauss, sur notre parcours de sociologue de l'éducation depuis presque vingt ans à l'époque, nous avons compris que le point de départ de ce mémoire ne prenait sens que dans un contexte plus ancien ; qu'en fonction d'un processus de production de notre propre manière de lire, en partie exposé dans le Volume 1 de cette Hdr ; et que son point d'arrivée dépendait aussi de l'auto-analyse de notre rapport à l'objet, pour une raison simple : face à l'exploitation d'un tel matériau, le chercheur peut voir sa place fragilisée ; et une réflexion sur notre relation au matériau, ainsi qu'à l'objet, nous a permis de trouver une distance, et donc une position, que nous qualifierions d'acceptables.

Avant de nous intéresser à ce qui est devenue notre spécialité, la sociologie de l'éducation, à partir de notre Diplôme d'Études approfondies (Dea) en sociologie, en 1991-1992, nous avons diversifié les objets d'études sans nous centrer sur une sociologie « spéciale », dans une claire perspective de sociologie générale, définie sommairement comme une même démarche pouvant traiter tous les objets ; l'hétérogénéité des objets obligeant à produire des outils, des arguments, fondant une sociologie générale non par une entrée théorique, mais par une approche empirique. De ce que j'ai écrit dans le Volume 1 sur ma découverte en acte de la sociologie générale, je ne me permettrait de reprendre ici que la phrase suivante : j'ai en tête une image du contenu de la sociologie générale forgée durant mes années d'étude, qui m'a rapidement aidé à surnager dans l'exploitation des listes d'emprunts non-sociologiques de Durkheim et de Mauss, comme une boussole indispensable, dont je pouvais enfin exploiter toutes les potentialités, grâce à un matériau exceptionnel.

Par la suite, nous avons poursuivi par une thèse et un recrutement dans la foulée, en sociologie de l'éducation. Seul sociologue de l'éducation dans l'Institut universitaire de formation des maîtres (Iufm) d'Aquitaine, nous avons été amenés, depuis 1997, par contrainte autant que par choix, à réfléchir encore, et différemment, à ce qu'était notre discipline, en lien avec un objet, l'éducation, que nous avons vu sous un angle nouveau, étudié par des regards disciplinaires différents, avec des finalités différentes, où l'expertise pédagogique était la règle et le lien avec la sociologie générale, pas spontané, parfois accepté, parfois non, et remis en discussion à chaque réforme, chaque nouvelle nomination (de responsable direct, de collègue proche)...

Le lien avec l'objet « emprunts » peut être précisé comme suit : la sociologie implicite de l'éducation de Durkheim et la sociologie pratique de l'éducation de Mauss, aussi peu formalisées l'une que l'autre (même si le discours pédagogique de Durkheim existe, contrairement à celui de Mauss qui est quasiment absent), vont conditionner ultérieurement notre interprétation

compréhensive de leur rapport, respectivement de professeur et d'étudiant, à leurs emprunts bordelais. Durkheim emprunte ses références dans le domaine de l'éducation comme dans les autres domaines « spécialisés », et donc, de ce fait (même si son intention n'est pas de construire une sociologie « spéciale » de l'éducation), selon notre hypothèse, malgré lui, ce qui constitue par ailleurs un des aspects de son travail que nous avons appelé « caché », sur lequel nous reviendrons. Mauss, en empruntant, dessine les contours de ce que sera sa manière de transmettre, dans une démarche pédagogique s'apparentant souvent à une sorte de maïeutique, selon nombre de témoignages recueillis, les savoirs sur les civilisations qu'il classera toute sa vie durant, dans une démarche de recherche s'apparentant à une sorte de sociologie ethnologique.

Tout sociologue de l'éducation pourrait être amené à « auto-analyser » sa posture d'enseignant, son parcours d'élève et d'étudiant, rechercher systématiquement le lien de ce qu'il fait avec la sociologie générale et non (seulement) avec la pédagogie, car s'il est sociologue de l'éducation et pédagogue, il devrait d'abord chercher à être, selon nous, sociologue « tout court » ; c'est la sociologie générale, et non la pédagogie, qui pose les questions les plus fondamentales sur un plan sociologique, qui devrait guider sa réflexion et son action, qui lui fournit les ressources théoriques, empiriques qu'il traduit ensuite dans le domaine de la didactique et de la pédagogie, et que la pratique, c'est-à-dire l'activité, la sienne et celle de ses publics, finalement « récupère » (pour reprendre le terme ancien de la psychosociologie du travail), en lui donnant tout son sens et toute son efficacité. Nous nous considérons comme un sociologue de l'éducation à la recherche de toutes les limites de la démarche, de sociologie spécialisée et de sociologie générale, dans laquelle il s'inscrit.

Sur ce point l'exemple de Durkheim nous a interrogé. Croyant pouvoir séparer sociologie et éducation dans sa pratique de travail, il a en fait construit une sociologie de l'éducation sans vraiment le savoir, sans le vouloir, peut-être, dans une certaine mesure. Son auto-socioanalyse d' « oblat désenchanté » (pour reprendre une expression de Bourdieu à propos sa propre trajectoire scolaire) depuis au moins son classement décevant à l'agrégation de philosophie, est passée prioritairement par la religion, et n'a pas épargné l'école républicaine. Il a fondé avec Mauss une sociologie de la connaissance subsumant les deux spécialités, pour mieux investir tout l'espace nécessaire selon eux à l'épanouissement de la sociologie générale, qui fera par exemple l'objet d'une rubrique nourrie, discutée et en évolution dans *l'Année sociologique* (Borlandi, 1998) ; notre hypothèse est qu'en créant cet espace, il a offert *de facto* une place pour une sociologie « générale » de l'éducation.

En résumé, nous défendons comme argument principal que nos activités d'enseignement et de recherche en sociologie de l'éducation sont liées, doublement : 1) par une distanciation vis-à-vis

de l'objet éducation, qui replace la recherche, et donc la sociologie générale, au centre de nos cours, pour mettre au travail cette distanciation, et pour refuser les schèmes parfois biaisés que l'on peut projeter pendant ses cours, et pendant ses éventuelles recherches en éducation ; 2) par un engagement pédagogique, et parfois administratif, en faveur de la sociologie générale, de sa définition empirique, de son autonomie, de son extension, qui fait de moi un enseignant préférant poser des questions critiques (de recherche) sans réponses, notamment pédagogiques, plutôt que d'accepter toutes les solutions proposées au nom d'une efficacité discutable ; et un chercheur qui revendique une spécialité, mais qui ne se définit pas comme spécialisé.

Nos recherches et nos enseignements nous ont pour notre part amené à questionner comment Durkheim et Mauss, enseignants, pouvaient chercher dans le domaine de l'éducation, entendu comme lié à une sociologie de la connaissance qui l'englobe, et à la sociologie générale ; et comment, plus prosaïquement (en lien avec notre expérience depuis vingt ans, en vue de définir la sociologie pour des non-sociologues), réfléchir à son « utilité », scientifique et sociale. Avec Durkheim, les enseignements en éducation sont subis, et avec Mauss ils sont évités ; dans les deux cas la sociologie de l'éducation n'est pas formalisée. L'entrée dans cette spécialité marginalisée voire déniée par leur sociologie de la connaissance n'est est que plus intéressante.

Le matériau des emprunts bordelais de Durkheim et de Mauss offre le privilège de pouvoir décrire et analyser leurs pratiques de travail au début du processus de production de la science sociologique, où les controverses sont à distance, et moins nombreuses dans la période bordelaise qu'après, selon un processus cumulatif que nous nous proposons d'expliquer. Même si les deux hommes construisent contre un existant, philosophique, spiritualiste, psychologique, scientifique, au deux sens du terme « contre », s'opposer à et s'appuyer sur, cet existant ne « réagit » pas encore, ne se déchaîne pas encore, contre eux et contre la sociologie.

Ainsi, pour comprendre ce qu'est la sociologie de l'éducation, la pédagogie qu'elle n'est pas, la sociologie générale qui la transcende, la sociologie de la connaissance qui la relie à cette dernière, et pour saisir les implications théoriques et pédagogiques de cette démarche globale, le détour par Durkheim et Mauss, leurs emprunts, leurs textes et leurs archives, est plein de promesses. Tout est à retrouver : la sociologie durkheimienne de l'éducation, que Durkheim n'a pas formalisée ; la sociologie générale, que lui et Mauss ont régulièrement évoquée, mais jamais « ramassée » ; la sociologie de la connaissance, à sortir d'une spécialisation religieuse dans laquelle une lecture des *Formes*, pourtant non-fermée sur la sociologie des religions, l'enferme trop souvent, et que Mauss, ensuite, n'a pas plus synthétisée, malgré ses efforts, que la sociologie générale, faute de thèses sur la prière et sur Léon L'Hébreu, qui auraient constitué l'étape décisive vers cette synthèse ; l'ensemble des implications théoriques de leurs réflexions, jusqu'à la sociologie d'aujourd'hui ; et pédagogiques,

jusqu'aux plus actuelles qui animent les pratiques professionnelles, voire qui questionnent les « réformes » éducatives. Reste à établir un protocole de recherche qui échappe à l'érudition vaine, ou encore aux « conjectures incessantes » selon le mot de Jean-François Bert à propos de Mauss – cet argument valant aussi pour Durkheim.

2. Le chercheur et le « terrain »

Par un hasard qui ne laisse pas indifférent le chercheur bordelais que nous sommes, Durkheim et Mauss ont selon nous fondé la sociologie générale à Bordeaux, dans ce Sud-Ouest, autre hasard, qui a vu naître Bourdieu et auquel celui-ci était aussi attaché, que Durkheim et Mauss ne l'étaient pas à Bordeaux et à la Côte Basque. Point de « théorie des climats », ou de mauvaise géographie avec ces considérations, seule compte la porte d'entrée permettant de prétendre accéder à une certaine universalisation, située moins dans un lieu que dans une démarche – elle-même étant néanmoins située dans un espace. Pour moi le terrain n'est pas (seulement) géographique, c'est le lieu, tous les lieux, même son bureau, où le chercheur met en jeu une part de lui même dans le travail de son objet, et se présente dépouillé face à l'universalisation possible de la connaissance, de toute connaissance dans son domaine, qu'il peut, parfois, contribuer à nourrir, ou à relire, en toute humilité. Ce dépouillement vient de la confrontation avec le matériau, il est produit par le contact prolongé avec la matière.

Une très grande familiarité avec les lieux d'Enseignement supérieur bordelais, qui nous a notamment amené, l'année de notre Dea (Diplômes d'études approfondies, équivalent du Master 2 actuel), à faire une recherche, en utilisant les archives non classées du service des Constructions du Rectorat de Bordeaux, sur l'origine du campus de Talence-Pessac-Gradignan, dans la banlieue d'un Bordeaux rejetant l'Université en 1951 pour mieux la retrouver en son sein cinquante ans plus tard, nous a permis de découvrir en 2012, au hasard d'une conversation qui n'était pas fortuite, elle, l'existence des registres d'emprunt de la bibliothèque de Bordeaux, qu'en 120 ans personne n'avait eu l'idée de chercher ; c'est-à-dire de laisser venir les « choses », dans une conversation qui ne visait pas, au départ, à trouver ce qui en est sorti à la fin, mais qui a été demandé à un moment de la discussion, puis négocié. L'universalisation se construit (d'abord?) dans la relation à l'autre, dans ce que les interlocuteurs y mettent ensuite, pour se rencontrer, pour construire ensemble un espace d'où pourront émerger, peut-être, des considérations, imprévues par définition, et qui les dépassent. Le temps que nous avons passé à Bordeaux plutôt qu'ailleurs, l'enthousiasme de l'hôte natif que nous avons mobilisé pour accueillir des collègues venus du monde entier à l'occasion de la commémoration du centenaire de la parution du dernier ouvrage de Durkheim (*Formes*, 1912), et envers notre ami parisien, co-directeur du colloque avec nous, pour qu'il puisse réaliser dans les

meilleures conditions possibles son exposition sur Durkheim à Bordeaux, au Musée d'Aquitaine (lieu de l'ancienne Faculté des Lettres où enseigna Durkheim – et où Mauss et lui empruntèrent), prolongée tout l'été grâce à notre initiative, et dont un beau livre est sorti, bref notre implication de chercheur dans notre espace de vie quotidienne, a comme été récompensé par cette trouvaille. L'entrée dans un processus d'universalisation dépend de la manière d'investir un lieu comme un terrain de recherche, de s'en distancier quand on est proche, et de ne pas le négliger quand on lui est étranger. Bourdieu n'a pas lâché le Béarn, et Durkheim n'a pas méprisé Bordeaux, ses collègues, son savoir, ses publics, sa bibliothèque, son lien Atlantique, qu'il a eu l'occasion de renforcer à Arcachon et à Guéthary ; permettant notamment à Mauss une installation, à tous les sens du terme, optimale.

Ces registres d'emprunt, nous l'avons évoqué, sont la raison d'être de cette Hdr. Ont en effet émergé des listes d'emprunts, et des archives consultées dans leur prolongement, des *pratiques de travail intellectuel*, scientifique, enseignant, étudiantin (pour Mauss avant 1902, et sa leçon d'ouverture à l'École pratique des hautes études). Le lien théorique et empirique entre les enquêtes sur le travail des étudiants (sujet de ma thèse) et des enseignants (ma principale enquête menée à l'Institut universitaire de formation des maîtres, devenu École supérieure du professorat et de l'éducation), et l'enquête sur les emprunts, est direct, autour du concept de « travail pour soi ».

Il est impossible aujourd'hui de planifier une enquête empirique sur Durkheim et Mauss (*cf.* sur ce point notre annexe 3). Impossible de présenter un dossier de financement de quelque niveau que ce soit (Projet Bonus-qualité-recherche universitaire, Projet Région, Projet Agence nationale de la recherche, Projet Premier Soutien Cnrs, Projet Européen) qui tablerait sur la découverte d'archives oubliées ; impossible aussi de construire d'emblée un projet collectif interdisciplinaire. Même si, *a posteriori*, nous pouvons constater qu'un financement « structurel » aurait été précieux, du fait de l'extension du « terrain » à Paris (mais comment le savoir en amont?), qu'il y avait du travail pour plusieurs (mais comment l'organiser en amont?), et que plusieurs regards disciplinaires se justifieraient pour exploiter le matériau dans toutes ses dimensions (ce que notre mise à disposition des données permet). Cela se fera peut-être, mais ce n'est plus la même chose. Le sens de notre propos est celui-ci : nous avons dû, pour mener cette enquête, faire des choix personnels parfois drastiques d'organisation du temps (lequel est un bien encore plus rare à trouver, nous semble-t-il, dans les « nouvelles » politiques de recherche) et de financement, avec le risque d'une interruption à tout moment, et sans aucune garantie de reconnaissance une fois le travail fait, puisque fait en dehors des circuits de l'« excellence ». Curieux contexte. Nous avons procédé autrement, en dehors de tous les critères de l'excellence scientifique mis en avant depuis quelques années ; nous avons travaillé seul, en discussion régulière, mais nécessairement limitée, avec quelques collègues ; nous avons commencé à travailler avec un collègue mais nous nous sommes

séparés au bout de quelques mois de travail commun en pointillés, à deux, mais pas ensemble, du fait d'une divergence fondamentale, impossible à régler, sur la répartition du travail à faire et sur le matériau, à la fois sur la production des données qui en sont issues, et sur l'interprétation, notamment théorique, qui peut en être faite ; et enfin, *last but not least*, sur la sociologie générale, centrale pour moi, inexistante pour lui. La sociologie générale de Durkheim, de Mauss, d'aujourd'hui, peut en effet n'inspirer rien d'heuristique, de « parlant » empiriquement, puisque selon nous telle est sa principale raison d'être, la dimension théorique ne venant qu'en second, uniquement (mais totalement) sur ce qu'autorise son approche empirique. Et, finalement, comble de la « désexcellence » (pour reprendre un néologisme ayant donné son nom à une « Charte » internationale qui a eu un certain succès) nous nous obstinons pour l'instant à publier l'essentiel de ces données dans une seule revue, certes hébergée à Oxford par un éditeur new-yorkais, mais située hors du « périmètre de scientificité » de l'Agence (française) d'évaluation des revues scientifiques ; dont nous pouvons cependant souligner à *cette occasion précisément* la faiblesse « franco-française » et le « nationalisme sociologique » de ses critères d'évaluation. L'accréditation de cette revue, qui a beaucoup évolué depuis l'époque de ses débuts, est néanmoins en cours.

Le seul élément pourtant que nous voudrions retirer de ce contexte est le suivant : une fois les registres découverts, nous n'avons eu qu'un objectif, les exploiter le plus rapidement, le plus efficacement et le plus sociologiquement possible, en éliminant tous les obstacles qui nous en empêcheraient, en surmontant toutes les contraintes, en maximisant toutes les opportunités. Nous pouvons dire aujourd'hui que nous avons réussi, et même, que nous n'aurions pu, ni espérer plus, ni mieux faire. Cette *détermination* nous semble être de la même veine que celle qui nous anime pour l'ensemble de notre travail (cours, engagements collectifs en faveur de la sociologie), dont nous avons présenté les principaux aspects dans notre Volume 1. Produire de la sociologie, la diffuser, par transmission ou co-construction des connaissances dans l'enseignement, à l'oral ou à l'écrit dans la valorisation de la recherche, la promouvoir, dans plusieurs instances collectives : telle est notre activité, qui reprend très souvent l'esprit, et parfois la lettre, d'un certain « programme » durkheimien (*cf.* le Volume 1 de cette Hdr). Les multiples formes que prend la rencontre entre la sociologie et des publics, de sociologues comme de non-sociologues, suppose un travail permanent de questionnement de notre part sur ce qu'est la sociologie (sa définition, sa communication, son utilité). Et nous n'imaginons pas à quel point notre exploitation des registres d'emprunt de Bordeaux allait nous permettre de nourrir ce questionnement et, aussi, nos enseignements et notre motivation.

Par delà les emprunts nous avons découvert des listes ; par delà les listes, des structures d'emprunt ; par delà les structures, des pratiques de travail ; par delà les pratiques de travail, la

formalisation de la sociologie, de ce que Durkheim et Mauss appellent la sociologie générale, dont nous reprenons l'appellation. Une fois ce point, à bien des égards culminant, atteint, il est possible de partir dans de multiples directions : définir la sociologie de l'éducation, proposer de nouveaux liens didactiques dans les enseignements, offrir de nouvelles perspectives (nouvelles questions de recherche, nouveaux publics, nouveaux lectorats, nouvelles utilités sociales, nouveaux débouchés professionnels – pour des sociologues comme pour des professions comportant une dimension sociologique).

« Bordeaux, 1890 », enfin. Ce mémoire d'Hdr n'a rien de commun avec le *Vienne 1900* de Michaël Pollak (dont le titre nous a pourtant inspiré), son atmosphère culturelle ayant permis à cet auteur de produire une monographie historique ; et, pour l'anecdote, malgré des liens bordelais plus forts qu'attendus entre la sociologie générale et la psychanalyse naissante. Tout est strictement sociologique dans notre démarche : la contextualisation est limitée au minimum, elle n'est pas négligeable néanmoins ; il n'y a pas ou peu d'éléments biographiques sur les acteurs rencontrés ; pas de portrait, encore moins de monographie, de Bordeaux, par ailleurs indifférente à la sociologie générale naissante (mais pas à Durkheim), laquelle aurait pu naître n'importe où ailleurs – mais pas de cette façon, puisque le rôle du lieu, secondaire, n'est pas neutre. Notre mémoire fait simplement la référence à ces quelques années, ce « moment bordelais » où Durkheim et Mauss ont inventé la sociologie générale, en s'appuyant notamment sur des emprunts en bibliothèque ; sur un contexte de sociabilité intellectuelle, scientifique et politique, où ils ont côtoyé des collègues prestigieux de toutes disciplines, des étudiants parfois brillants, parfois destinés à une certaine promotion, une certaine notoriété ; en somme, les années 1890 à Bordeaux sont celles d'un milieu intellectuel « vivant », au sens tout à fait élogieux que Durkheim donnait à ce terme, et constituent l'une des incarnations privilégiées de cette « époque scientifique » à laquelle Mauss accorde, dès 1902 et sa première leçon en tant qu'enseignant à Paris, une importance décisive. Durkheim souhaitait plus que tout un poste dans l'Enseignement supérieur (un exemple significatif, il écrit en ce sens à L Liard dès le lendemain de son retour de Leipzig), il aurait très probablement accepté d'aller n'importe où, il est arrivé à Bordeaux par hasard ; mais il s'est tout aussi investi dans ce poste immédiatement, selon toute probabilité bien avant son arrivée officielle, comme nous le montrons avec les « requêtes durkheimiennes » d'Hamelin ; aussitôt parti à Paris, il a regretté sa sérénité bordelaise, et continuera à fréquenter la Côte Basque jusqu'à la fin. Pour sa part, Mauss n'est venu à Bordeaux que parce que Durkheim y était, et n'y est revenu qu'occasionnellement (au moins deux fois ; pour des moments importants).

3. Le chercheur et sa lecture

Nous examinerons successivement trois points : la construction de ma lecture de chercheur sur mon objet, de ma relecture de Durkheim, de ma lecture des archives.

3.1. La lecture du chercheur comme principe : hypothético-déductivité et indiciarité

Il est peut-être possible de soutenir que l'induction n'existe pas, qu'il y a toujours un regard et donc une lecture de la réalité ; que, pour la recherche, ce regard doit être entraîné, travaillé, et que cette lecture doit être cultivée, informée. D'où aussi la nécessité, non pas de la neutralité, mais du travail de neutralisation, prôné par M. Weber. D'où enfin la sociologie du sociologue, l'auto-analyse ou l'analyse de sa pratique. Et dans le même temps les passages sur la « méthodologie » dans les récits d'enquête sont souvent perçus comme une obligation et non une libération pour le chercheur ; quant au lecteur... Face à ces contraintes épistémologiques et méthodologiques, à ces risques aussi, le modèle hypothético-déductif apporte des garanties d'un travail sur le regard et sur la lecture du chercheur. Si la nécessité de ce modèle fait aujourd'hui débat, un des arguments répandus dans la sociologie actuelle allant dans le sens de sa suppression pure et simple (« trop compliqué », « la vraie recherche se fait concrètement sans hypothèses », etc.), il s'est néanmoins imposé à nous de la même manière que tout le reste : justement pour des raisons empiriques, pragmatiques, depuis les premières hypothèses de travail jusqu'aux derniers résultats. En effet, partir dans l'exploitation des registres d'emprunts avec un modèle inductif aurait été extrêmement risqué, tant ce matériau est lourd et nécessite une exploitation rigoureuse, évidemment, mais surtout très poussée, qui ne peut éviter, selon nous, la question du *contenu* des emprunts. Typiquement inductifs, les comptages et les citations « en passant », les classifications à « vau l'eau », les schémas occultants, donnent l'illusion d'une science objectiviste, mais la liberté, pour ne pas dire la facilité, que prend le chercheur qui les produit, les rend arbitraires et, finalement, peu ou pas scientifiques. Bien sûr, à cette occasion, du sens est produit, comme chaque fois que du chiffre et de l'image sont fabriqués ; mais tout chiffre, toute quantification non contrôlée par un schéma d'ensemble, non guidé par des hypothèses, produit plus d'occultation que d'éclaircissement. C'est pourquoi, par exemple, nous avons refusé de produire des classements d'auteurs les plus empruntés, de classer les références empruntées en les affectant à une seule rubrique (« philosophie », « religion », « éducation ») ; nous avons également refusé de faire figurer dans la liste des emprunts, au début de chaque année « universitaire », les programmes de l'agrégation, donnant à ces trois formalisations (palmarès, rubriques, programmes) une importance surestimée, pour un gain limité en terme de connaissance sociologique. De même que Mauss travaille bien autre chose que son agrégation, Durkheim dans ses cours de préparation à l'agrégation investit bien d'autres choses qu'une incitation et une limitation au bachotage. Ce que

confirme toute la complexité de son rapport à la philosophie, que décrit de façon pertinente G. Paoletti ; quant à Mauss, nous défendons l'idée qu'il se situe dans l'a-philosophie. Mais pour étayer cela, il faut s'être attaqué au contenu des emprunts, à celui des consultations probables, des emprunts probables non enregistrés (entre 1887 et 1889), des requêtes d'emprunts, des emprunts antérieurs (entre 1879 et 1884). Ce qui représente un travail de vérifications et de recoupements extrêmement long.

Pour autant notre expérience et nos précautions n'empêchent pas que nous fassions des projections discutables sur notre matériau, et que nous produisions des données, des résultats, au terme de raccourcis, de manque de vérifications, etc. Je peux préciser quelques éléments en guise d'« avertissement », selon la formule éditoriale consacrée, avant de présenter un exemple de ma lecture de Durkheim dans le point suivant, puis des archives, puis ensuite demander au lecteur de m'accompagner, dans les chapitres suivants, pour l'exploitation de « mon » matériau (de la matière qui ne m'appartient pas, avec laquelle j'ai produit mes données, qui m'appartiennent), et dans la présentation de « mes » résultats, fruits de la rencontre entre ma lecture et la réalité, débouchant sur une certaine vérité scientifique, jusqu'aux « confins de la configuration » intellectuelle de Durkheim et de Mauss, notre ultime résultat où, nous le verrons, la sociologie côtoie le mysticisme et la physiologie. Nous avons essayé de construire une méthode s'apparentant à un outil. Ici l'analogie est forte avec ce que nous décrivons et analysons de la méthode de Durkheim et de Mauss pour formaliser la sociologie générale, présentée dans le chapitre 4.

Au début du traitement du matériau notre première impression a été de ne *pas avoir de lecture*, et que notre regard n'était pas médiatisé ; nous avons fait l'expérience d'un contact apparemment direct avec des signes dépourvus de sens ; certes nous lisions des mots, certains en langue étrangère ou « morte », au plus loin de nos référents et de nos apprentissages. Nous avons progressé par la familiarisation que procure le brassage des données, expérience commune de la recherche empirique, et par des vérifications qui nous situons à un niveau de culture générale et non pas historique (nous y reviendrons). En ce sens nous avons fait ce que nous savons faire professionnellement, c'est-à-dire selon moi sans bricolage, ce qui ne veut pas dire sans tâtonnements ; nous avons en quelque sorte apprivoisé, domestiqué, selon des termes déjà rencontrés dans le milieu de la recherche, les données des registres, pour leur faire rencontrer notre regard et notre lecture sociologiques, qui ne signifie pas dogmatiques, puisque ce sont un regard et une lecture entraînés à la relativisation, l'ouverture, la déconstruction, etc. Nous n'avons pas pu projeter immédiatement notre lecture hypothético-déductive, mais cette projection progressive était inévitable. Parallèlement, j'ai lu et relu Durkheim (en préparation du colloque sur les *Formes*), comme je le décris dans le point suivant ; et Mauss (pour un *review article* à partir de *L'atelier de*

Mauss de J.-F. Bert) ; le plus souvent possible directement dans le texte. Ce point me semble capital : j'ai ressenti comme une autre nécessité scientifique de suspendre momentanément nombre de « lectures sur » Durkheim et Mauss ; pas toutes, il s'en faut de beaucoup. Il me fallait tenter de les *comprendre*, en utilisant des données biographiques et historiques, mais surtout en m'appuyant régulièrement et en lisant et relisant leurs écrits. Mon regard et ma lecture étaient déjà durkheimiens, maussiens, sociologiques ; ces trois caractéristiques ont été considérablement et intensément renforcées pendant mon enquête. Ce qui ne signifie pas que ce renforcement nécessaire se soit transformé en dogmatisme ; peut-être que oui ; mais j'ai cherché à reconstituer le regard et la lecture sociologiques de Durkheim et de Mauss, que je n'ai trouvé nulle part en blocs, seulement en bribes. Ce que j'ai fini par comprendre, à ce jour, est consigné dans ce mémoire.

J'ai essayé d'établir les liens les plus nécessaires ; cela donne parfois lieu à des raccourcis, qui auraient mérité des développements, des notes de bas-de-page ; j'en suis sincèrement désolé pour le lecteur, mais j'aurai eu le sentiment de perdre du temps et du sens ; je ne voulais pas ralentir mon cheminement parfois effréné, au coeur de la sociologie de Durkheim et de Mauss, qui me faisait comme redécouvrir la mienne, la leur, la nôtre, puisque selon moi il n'y a qu'une sociologie (comme je l'ai décrit dans le Volume 1). Il y a dans ce mémoire des formulations rapides, provisoires, mais écrites, que j'assume donc, et soumet à la discussion éventuelle. Je l'ai indiqué dans le point précédent, j'ai parfois raisonné par couples de contraires, d'une scientificité limitée et toute provisoire, pour essayer de fixer un moment une idée d'une certaine façon, et la communiquer ; je reviens sur les exemples. Fort/faible : lien fort entre les emprunts de Mauss et de Durkheim, pour faire passer l'argument qu'ils sont proches, ce qui est « parlant » mais provisoire, d'autres notions prendront le relais de la description et de l'analyse, comme celle de « travail ensemble », pour aboutir au plus important, les résultats de ces pratiques, par exemple les prémisses du futur fait social total ; liens décrits comme forts, et en réalité faibles, autour de E. Gley, l'ami d'enfance de Durkheim devenu médecin. Caché/visible, pour décrire le travail intellectuel, principalement celui de Durkheim, marqué par le dualisme, avec ses écrits plus ou moins connus, et ses pratiques de lectures considérables, non citées, invisibles, secrètes en un sens, cachées à nos yeux, aux yeux de ses contemporains, et parfois à ses propres yeux ; concept « parlant », donc, correspondant à une réalité empirique, dont la dénomination ouvre vers la théorisation. Chercher à ce que les concepts soient « parlants », pourquoi pas ; mais il ne faut pas qu'ils deviennent « bavards », si l'on nous permet de filer la métaphore, et sans jeu de mots. Ils ne le deviennent pas s'ils sont définis, si leur usage est contrôlé, si leur dénomination évolue ; la définition, issue de la pratique empirique, reste un exercice qui a ses propres limites ; la définition préalable, par exemple, est faite pour être dépassée. Nous gardons le terme de « caché », mais demain, dans une réflexion

déjà « commandée » par le *British Center for Durkheimian studies*, le « *hidden Durkheim* » sera certainement déconstruit. Il en restera l'idée principale : l'« autre Durkheim » que nous avons découvert par son travail. Enfin, certains de nos raccourcis peuvent donner l'illusion de l'immédiateté du sens, alors que chaque proposition est pourtant le fruit d'un travail plus ou moins long.

Nous aimerions pouvoir avancer que nous avons travaillé selon la méthode indiciariaire présentée de manière si stimulante par C. Ginzburg (1986). Pourtant le brassage des données que nous avons le plus utilisé, c'est-à-dire quelques mots choisis, sélectionnés selon des critères qui nous paraissent ressembler à ceux mis en oeuvre par Durkheim et Mauss, que nous avons cru retrouver dans leurs pratiques d'emprunts attestées, de consultations et de lectures supposées, brassage qui nous a paru de plus en plus efficace à mesure que nous avançons dans notre enquête, reste une méthode difficile à décrire. Nous sommes néanmoins convaincus de son efficacité, mais cela n'est pas convaincant en soi ; d'autant plus que les indices que nous trouvons dans un titre d'ouvrage ou d'article, dans une simple première page de thèse, nous donnent l'impression d'être aussi discutables que ce que propose l'origine de la méthode indiciariaire, qui amenait Morelli/Lermolieff à reconnaître les peintres à partir de leur manière de dessiner, par exemple, le lobe de l'oreille. Discutable, mais non sans efficacité. Par exemple, lorsque nous avons consulté les deux recueils des *Annales de science politique* empruntés par Durkheim, sans autre précision, nous avons trouvé les deux seuls titres d'articles, parmi cent cinquante, qui l'ont intéressé, sur la seule lecture des titres, récapitulés à la fin des recueils ; ce que nous avons pu confirmer ensuite, en trouvant les deux comptes-rendus de ces deux articles dans l'*Année sociologique* signés Durkheim. Nous donnons à voir ce seul fait : il nous a été possible de repérer, parmi des dizaines de titres d'articles, les deux seuls qui ont retenu l'attention de Durkheim, qui a procédé peut-être, nous sommes tentés d'avancer : probablement, de cette façon. Il ne se donnait pas le temps de feuilleter toutes les livraisons de la revue, de nombre d'autres revues ; mais il passait le minimum de temps nécessaire à sa lecture cursive et sélective, à savoir lire des listes de titres d'articles, et certainement de thèses, d'ouvrages, pour n'en retenir, dans notre exemple, que deux : « lévirat » et « association ». Le mot l'alerte, la lecture suit, peut-être d'abord en diagonale, la production de la fiche vient juste après, et enfin la décision finale d'en faire un compte-rendu. *Et ainsi de suite*. Un travail « à la chaîne », peut-être, mais où l'investissement de la subjectivité du travailleur, c'est-à-dire la découverte, presque la reconnaissance, de ce qu'il cherche, permet, selon toute probabilité, d'assurer la cadence sans obstacle particulier. Appliquée à un ouvrage, cette lecture cursive porte probablement, et finalement sans surprise, après le titre, sur la table des matières, l'introduction, la conclusion, un chapitre jugé important ; appliquée à une thèse, nous faisons l'hypothèse que le

critère de Durkheim, après qu'il ait pris connaissance du titre, et, en passant, de la dédicace, est la lecture de la première page, qui donne déjà une idée, qui peut être suffisante.

Nous avons appelé cette première étape de sa méthode la sélection social, sorte de pratique de tri sur la base de seulement quelques signes extérieurs, d'indices, d'un intérêt sociologique possible. Ginzburg mobilise le terme de « firasa », dont une traduction est : « discernement », évoque l'idée d' « intuition basse », de « perception précoce » également, pour décrire cette habileté, qui est, à nouveau, le contraire du bricolage. Autre exemple, autre « variante » : Mauss emprunte la *Psychologie d'Aristote* de Brentano ; Durkheim a emprunté la *Psychologie de Platon* de Widal à l'Ens dix ans plus tôt. Plusieurs possibilités de production d'un sens sociologique existent : penser que Mauss n'a pas vraiment lu Brentano ; qu'il ne l'a lu qu'en fonction de l'agrégation ; que Durkheim n'a pas beaucoup lu Widal ; que les deux références sont incomparables (ce qui est peut-être argumentable d'un point de vue philosophique, ou historique) ; ne pas avoir l'idée de comparer les deux références ; ne vouloir les comparer qu'après une lecture des deux ouvrages, et/ou une contextualisation des auteurs, des ouvrages dans leurs oeuvres, par rapport à un éventuel article de philosophie les comparant. Notre méthode indiciaire, qui découle directement de la lecture cursive et sélective évoquée dans le paragraphe précédent : le Widal n'est pas une lecture de philosophie pour Durkheim, mais avant tout une lecture de psychologie ; car Widal se propose, suite à la lecture de son argument de thèse, de repérer dans l'oeuvre de Platon les éléments relevant de la psychologie, pour la reconstituer et donc, en faire une thèse ; Brentano, procède de manière analogue dans son ouvrage ; Mauss le lit et le travaille avec Durkheim, et au-delà la psychologie, leur psychologie, et au-delà encore la question de l'inconscient (sur laquelle Durkheim lit régulièrement Hartmann) ; Brentano, penseur de la conscience, a influencé Freud ; Hamelin est compris dans la « boucle » des échanges, il fait acquérir le Brentano par la bibliothèque, il est spécialiste d'Aristote, il applique à cet ouvrage sa méthode « historique » qui sert tant à Durkheim et à Mauss. Au terme de la démarche, nous estimons avoir une preuve de plus du travail ensemble de Durkheim et de Mauss, dans le domaine de la psychologie, avec en sus des hypothèses sur l'inconscient, sur la psychologie physiologique, des pratiques de travail instrumentalisant la philosophie, en collaboration avec Hamelin, et sa propre méthode de lecture philosophique, non académique, et très précise. Un premier ensemble de faits est posé. Il prépare à un deuxième niveau de lecture : une sélection des (quelques) citations représentatives issue des deux ouvrages. Le sens sociologique produit est déjà important après le premier niveau, il l'est encore plus après le second ; et pourtant il n'y a quasiment pas de contextualisation historique, de lecture philosophique comparée, que nous estimons par ailleurs ne pas être en mesure de faire.

3.2. Lire Durkheim

La hasard a voulu que je découvre les registres d'emprunts au moment où je cherchais à intégrer la sociologie de l'éducation telle que je la concevais (et telle que je l'ai présentée dans le Volume 1), dans le colloque que je co-dirigeais sur le centenaire des *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Les deux phénomènes se sont télescopés, comme si j'avais effectué mon travail de lecture depuis des années, intensifié depuis quelques mois, pour construire ma problématique et formuler mes hypothèses, avant de collecter mes données pour les transformer en faits et tester ces hypothèses ; sauf que j'ai lu sans savoir que le matériau idéal pour mettre à l'épreuve mes lectures, anciennes ou récentes, existait, et que j'allais en disposer incessamment sous peu...

J'ai pris ma participation à la commémoration de ce centenaire comme un devoir de sociologue, ce qui était la meilleure des motivations pour la voir aboutir ; et ce en dépit de la drôle de réputation de l'ouvrage de Durkheim, enfermé à mes yeux dans sa sociologie « spéciale » des religions. Mon collègue et ami Mathieu Béra, à l'initiative du colloque, bénéficiait d'une entrée récente dans la durkheimologie (2008), et d'une position institutionnelle suffisamment marginale (seul sociologue d'une Université de Droit, identifié comme spécialiste de sociologie de la culture, rattaché à un laboratoire de Droit privé dirigé par B. Saintourens qui allait nous soutenir au-delà de toute espérance, pour faire aboutir le projet autour de notre « accord de coopération » que nous avons conclu ensemble en juillet 2009 ; lui le pensant utopique, un peu moins depuis qu'une autre personne y croyait, moi le soutenant pour la seule raison qu'un trait de son comportement répondait à mon critère d'excellence scientifique : il arpentait, valise à roulettes à la main, avant de repartir pour Paris comme chaque fin de semaine, le Boulevard séparant Bordeaux de Talence souvent saturé de circulation et d'un esthétisme urbain relatif, pour retrouver les deux adresses, à Talence puis à Bordeaux, où avait résidé Durkheim. Cette façon de mettre en pratique sa passion pour la recherche sociologique me réjouissait. D'autant plus qu'une plaque avait été apposée, quelques années plus tôt mais précipitamment, au mauvais endroit, sur la foi d'un témoignage visuel direct mais qui allait s'avérer faux, ou impossible à valider, la configuration des habitations ayant peut-être un peu changé depuis lors. Trois ans plus tard, lors du colloque, une plaque commémorative du passage de Durkheim et de sa famille pouvait être apposée au bon endroit, côté talençais ; et 2017 sera l'autre moment où sera probablement apposée, de l'autre côté du cours, la plaque de leur demeure bordelaise, pour les cent ans de la mort de son illustre occupant.

Commémorer, certes, mais, en ce qui me concernait, pour dire quoi ? Tout sociologue a quelque chose à dire sur Durkheim ; et après ? Matthieu, plus avancé en durkheimologie, quand j'étais en train d'y entrer sans m'en rendre compte, me poussait depuis le début à évoquer le thème de l'éducation, délaissé par les spécialistes. Certes, à nouveau ; mais sous quel angle ? Quel lien

établir entre la sociologie de l'éducation et les *Formes* ? Je me rappelle m'être donné 6 mois environ, de l'été 2011 jusqu'à janvier 2012, pour décider si oui ou non je communiquerais au colloque, avec toutefois l'hypothèse optimiste que le lien que je cherchais existait. Ma tactique n'a pas été d'abord de lire les *Formes* de façon approfondie. J'ai travaillé Durkheim, scolairement en apparence, en profondeur, en transversal, avec les trois tomes des textes édités par V. Karady. J'eus assez rapidement l'idée, conforme à mon attrait pour la question des origines (celle du campus de Bordeaux pour ma recherche de Dea/Master, celle maintenant de la sociologie de Durkheim et de Mauss), de lire Durkheim chronologiquement, ce que l'agencement thématique de l'édition de Karady ne favorisait pas spontanément. Mais j'y trouvais ce que j'espérais vaguement : de la sociologie de l'éducation et de la sociologie générale entremêlées, dans le discours aux lycéens de Sens de 1883 comme dans la nécrologie de Victor Hommay de 1887, tous deux classés (ou, justement, pas ; relégués conviendrait mieux), dans la rubrique « écrits de circonstance ». Ce regard nouveau, combiné à mon admiration pour l'*Évolution pédagogique en France*, qui m'avait tant servi à asseoir mon petit ouvrage sur le *Travail scolaire*, allait cimenter mon approche des *Formes*. Si tout était autant lié dans la pensée de Durkheim que ce que je commençais à percevoir, celles-ci allaient certainement s'intégrer à mon raisonnement, ou plutôt ce dernier à l'ouvrage, permettre de donner beaucoup plus d'ampleur à mes arguments, et m'offrir le lien « totalisant », ou plutôt généralisant, que je cherchais pour fonder ma légitimité à intervenir au colloque du centenaire. Ainsi (idéalement) préparé, j'ai littéralement dévoré l'introduction de l'ouvrage supposé de sociologie des religions, supposé « monument mort » ; et je me suis embarqué dans la lecture de la construction par Durkheim de son objet, avec la certitude, confirmée à chaque chapitre, que je lisais de la sociologie générale, en dialogue indirect avec sa sociologie généraliste de l'éducation. Ce sont donc les éléments illustrant cette approche que je repérais systématiquement, et non ceux nourrissant une analogie avec l'éducation difficile à établir en première lecture ; mais pas en seconde, surtout lorsque l'on bénéficie du conseil d'un des durkheimologues les plus avisés – « *Book three, chapter one* », m'avait simplement soufflé William Watts Miller après ma communication au colloque, laquelle ne se focalisait pas sur ce point de l'ouvrage en particulier ; je l'ai traité au début de ce mémoire. La lecture de la conclusion fut évidemment une sorte d'apothéose. J'avais « découvert » que les *Formes* n'étaient pas un ouvrage de sociologie des religions, présumé qui, en tant qu'athée, me gênait, mais bien un ouvrage de sociologie générale ; personne ne me l'avait dit auparavant. Je pouvais même dégager après une première lecture digne de ce nom les trois concepts principaux déjà signalés : la force, le cercle, l'idéal. Le premier ouvrant vers la physique, la physiologie, la psychologie ; le second vers ce qui constitue véritablement la *sociologie* de Robertson Smith ; le troisième constituant le trait d'union (évolutif) de toute l'oeuvre

de Durkheim, depuis le discours de Sens. Je pouvais alors repérer *dans cette perspective* les deux chapitres *selon moi* les plus importants de l'ouvrage, déjà signalés (celui du Livre 2, chapitre 6, et celui du Livre 3, chapitre 3), les occurrences de ces trois concepts centraux, les liens avec la problématique de ce que nous appellerions le lien interactionniste entre le sacré et le profane, le rôle dynamique fondateur de l'expression « délire bien fondé », etc. Dans ce cas la lecture reste sélective, mais n'est plus cursive. Et ce n'était donc pas tout : la seconde lecture un an plus tard, notamment nantie de l'indication de W. Watts Miller, allait me permettre de consolider le lien entre les *Formes* et l'éducation. En attendant, le colloque approchait et je savais que j'allais y intervenir, que j'y avais « gagné » ma place, et mon pari avec moi-même. Plus je (re)lisais Durkheim, comme en accéléré, plus j'entrevois, après tant de recoupements, ce que j'allais décrire dans ma communication à propos de sa méthode de travail sociologique vers la sociologie générale.

3.3. Lire les archives

Le travail empirique permet souvent de faire un point sur les techniques mobilisées, celles qui l'ont été le plus parce qu'elles se sont avérées être les plus efficaces, les plus signifiantes. Nous reviendrons sur les deux routines, au meilleur sens du terme, la vérification et le recoupement, qui nous ont le plus aidé, jusque dans le travail tout aussi nécessaire sur les limites propres à un matériau comme celui des emprunts. Nous avons identifié des limites, que nous présenterons : inconnue du degré de lecture effectué par l'emprunteur, qui nécessite des recoupements pour chaque emprunt, en nombre parfois élevé pour des emprunts « sensibles » (cruciaux ou faisant l'objet de controverses) ; archives manquantes, le « trou » qu'elles laissent peut être en partie comblé par d'autres types de recoupements, comme nous le verrons avec l'exemple de notre travail autour de l'*absence* de registres bordelais entre 1887 et 1889 ; vérifications à répétition, par exemple du fait du manque de maîtrise de la technique d'exploitation des archives, avec à nouveau l'exemple de la *Britannica* ; enfin, la limite intrinsèque de l'exercice de l'Hdr, qui est celle du travail prescrit, « pour l'institution », alors que la dynamique de recherche, la « nécessité épistémologique », le travail « pour soi », commande de continuer.

1. Une routine de chercheur

La « sociologisation » des archives, la « méthodologisation » des citations, les mesures et les typologies, opérations intellectuelles que nous allons toutes décrire, sont précédées par deux activités élémentaires, les plus simples que nous ayons pu identifier, qui sont devenues pour nous deux routines : la vérification et le recoupement.

Vérifier, quand on n'est ni historien, ni germaniste, etc., « seulement » sociologue, devient

une seconde nature ; la vérification est celle de nos impressions de sociologue, et nous amène à aller chercher un grand nombre d'informations. Recouper survient juste après. Le recoupement est une tentative de reconstituer des liens nécessaires entre des informations. La vérification assoit les données, le recoupement les croise. Les impressions, intuitions, hypothèses, du chercheur, sa culture sociologique, sont décisives. Mais, à partir d'un certain point, d'un certain travail, elles deviennent des outils fiables et non plus sujets à caution, une source de connaissance par l'imagination sociologique, nourrissant une logique de la découverte, ce que Ginzburg appelle, reprenant le terme arabe : la *firasa*, souvent traduit par discernement, perception précoce. Un des résultats de notre travail aura constitué à rééquilibrer les relations entre Durkheim et Mauss, en retrouvant, avec des recoupements guidés par la logique de la découverte, la part de l'imagination méthodologique dans le travail intellectuel de Durkheim, et la part de l'imagination sociologique dans celui de Mauss. Nous cherchons à « casser » les clichés pour proposer des portraits d'un autre Durkheim et d'un autre Mauss.

Dans la perspective sociologique qui est la nôtre, vérifier sans recouper est une routine qui n'a aucun sens, une régulation sans intégration dans les termes de Durkheim, une illusion positiviste, une simple agrégation de signes et de données, une contextualisation à la fois sans fin et qui est sa propre fin. Recouper est impossible sans une solide vérification ; sinon tous les recoupements sont possibles et même, obéissent presque systématiquement à une logique, qui peut être fausse, mais qui n'est pas absurde. Deux exemples. Lorsque Mauss estime, de mémoire, que c'est en 1886 que Herr a indiqué à Durkheim les articles de Frazer dans la *Britannica*, les recoupements amènent à relire le texte initial de Mauss dans sa version originale, à consulter la *Britannica*, la bibliographie de Frazer, la bibliothèque personnelle de Mauss, son autre écrit moins connu confirmant cette version plus connue. Pour cet exemple, la vérification confirme *selon toute probabilité* que l'erreur éventuelle de Mauss en 1927 serait de un an (1887 au lieu de 1886), et non de dix, comme cela a pu être envisagé.

Autre exemple : avancer que Robertson Smith est très important pour Durkheim suppose d'aller vérifier dans les écrits du premier ce qui a pu intéresser sociologiquement le second avec la notion de « *circle* », dans celle de « *germinal principles* », pour ne citer que les deux plus importantes. Nous y reviendrons en détail, mais précisons d'ores et déjà que R. Smith met en pratique ces notions comme un sociologue le ferait.

Le recoupement est nécessairement, arbitraire, sélectif, puisqu'il ne vise qu'à produire une connaissance sociologique, alors que la vérification, à l'inverse, est sans critères, et ne produit rien. Pour le dire autrement, il faut multiplier le plus de vérifications « sociologiques » possibles, et limiter les recoupements aux seuls probables, voire en signaler quelques possibles ; mais ne pas

faire toutes les vérifications *historiques* possibles, ni faire tous les recoupements sociologiques possibles. Bref, la clé de la réussite de ces opérations délicates se trouve dans l'opérationnalité de la définition de la sociologie de celui qui les mène. Cette définition est pour nous celle de la sociologie générale, qui seule peut accueillir d'autres recoupements que ceux autorisés par un point de vue de sociologie spécialisée ; et qui exclut même de tels recoupements spécialisés, sociologiquement limités, si d'aventure ils entravent voire occultent ceux qui mènent à la sociologie générale.

Toute production de faits, toute transformation de matériau en données, n'est donc pas souhaitable. Toute prise en compte de « faits bruts », véridiques mais non sociologiques, c'est-à-dire n'ayant pas fait l'objet d'un travail sociologique, peut aussi entraver la démarche sociologique. Les deux exemples qui nous semblent les plus répandus sont la relation de parenté entre Durkheim et Mauss et le statut d'agrégé de philosophie de Durkheim. Ces deux vérités sociales peuvent parasiter la vérité sociologique. Mettre systématiquement en avant le statut de « neveu » pour Mauss conduit, sur la base d'une utilisation non contrôlée de la correspondance à sens unique (les lettres de Durkheim à Mauss), et de deux ou trois anecdotes ressassées, à le placer dans une position infériorisée, qui masque l'*ampleur* du « travail ensemble » effectué avec Durkheim, que nous avons validée avec l'étude des emprunts de Mauss, malgré le « cumul » des statuts d'infériorité de neveu et d'étudiant. Toute une série d'interprétations et d'images, inspirées de cet effet de halo, et selon nous fortement sujettes à caution, se succèdent depuis lors, s'évertuant à établir une différence de nature entre les deux hommes, et entre leurs pensées. Neveu implique aussi une troisième personne présente *de facto* et qui fait de cette relation un trio : la mère de Mauss et soeur de Durkheim. Un transfert semble d'ailleurs s'opérer, parfois, faisant jouer implicitement à Durkheim le rôle de père, ou même de mère, de Mauss. L'autre fait aussi incontournable que problématique selon nous est le statut de philosophe de Durkheim. Au « ne pas oublier qu'il est philosophe », nous avons tenu à substituer un provisoire et limité, mais réel : « Durkheim est plus sociologue que philosophe ». En effet, nos résultats montrent que celui-ci travaille plus comme un sociologue que comme un philosophe, et devient de plus en plus sociologue en étant de moins en moins philosophe. G. Paoletti a montré combien le rapport de Durkheim à la philosophie n'était pas aussi clair que son statut d'agrégé de cette discipline le laissait penser ; mais c'est surtout le matériau empirique constitué par les emprunts de Durkheim à l'Ens qui montre un travail intellectuel autre que celui de préparation à l'agrégation. Durkheim et Mauss travaillent ensemble la sociologie. Une fois ce résultat étayé, nous pouvons alors reprendre en considération qu'ils ont des liens familiaux et qu'ils sont philosophes, et parachever l'analyse, en réintroduisant le fait que la famille et la philosophie sont deux socles signifiants dans leur entreprise, mais secondaires.

2. Un travail sur les limites

La principale limite à trait aux lectures de Durkheim que notre liste exclut, par définition : emprunts entre 1887 et 1889, du fait de l'absence des registres, sur lesquels nous formulerons des hypothèses ; lectures en consultation sur place, que nous avons évaluées partiellement ; bibliothèque personnelle ; ouvrages qui lui sont prêtés. Il nous a donc fallu conjecturer. Les trois autres limites icic présentées sont l'inconnue du degré de lecture effectué par un emprunteur, il faut donc reconstituer sa pratique de lecture ; le manque de professionnalisme dans l'exploitation des archives, il faut donc prévoir un surcroît de temps et de travail pour ce qui est effectivement, dans ce cas, du bricolage ; enfin, l'arrêt arbitraire de l'enquête pour écrire (article, mémoire d'Hdr...), alors que le travail scientifique attend d'être poursuivi.

La première limite est, classiquement, liée à notre support : les archives sont souvent manquantes. Le meilleur exemple est l'absence de registres d'emprunts à Bordeaux, sur les deux années 1887-1889. Des recoupements sont nécessaires, et possibles.

Durkheim a probablement emprunté au moins une centaine de supports (ouvrages, revues, thèses), peut-être plus, 120 si l'on reste dans la moyenne de ses emprunts des quatre premières années de notre liste, 140 si on fait une moyenne avec les emprunts à l'Ens, peut-être plus encore si l'on fait jouer un facteur « rattrapage du temps perdu » pendant les années d'enseignement en lycée, moins propices aux emprunts (Paoletti trouve « remarquable » qu'il ait pu emprunter Spencer pendant ses quelques mois d'enseignement à Sens). Le temps passé à préparer les nouveaux cours dans le Supérieur ne réduit pas, selon toute probabilité, le nombre des emprunts (sans compter les consultations) : les cours sur l'éducation morale à l'école primaire en 1887, l'éducation morale en 1888 (source : Gautherin), la famille en 1888, le suicide en 1889, les mœurs et le droit en 1890 (source : Lukes, repris dans Steiner), ont mobilisé beaucoup de lectures. Karady dit que Durkheim construisait ses cours comme ses recherches, y compris ses cours sur l'éducation. L'examen des huit textes publiés entre 1888 et 1890 nous renseigne également sur les emprunts (et/ou consultations) de cette période sans registres. En mettant de côté les quatre recensions d'ouvrages (Schäffle, Lutoslawski, Tönnies, Ferneuil) et la première leçon d'ouverture, il reste trois textes (l'article sur le suicide, l'ouverture du cours sur la famille, le cours sur les mœurs et le droit) qui ont mobilisé de nombreuses références, dont un nombre, qui reste à évaluer (*via* « Babord+ », le catalogue internet des bibliothèques de Bordeaux), d'emprunts et/ou de consultations probables. Il faut également rajouter la lecture très probable des requêtes d'acquisition formulées par Durkheim ou autre, et acceptées par la bibliothèque. Enfin, il y a en toile de fond les emprunts normaliens, dont la structure « pèse » sur les emprunts bordelais. De tels trous peuvent toutefois être comblés par des recoupements, suscitant des questions qui peuvent être transformées en hypothèses solides.

Des questions importantes voire inédites sur cette période 1887-1889 découlent de ce qui précède. Durkheim a-t-il emprunté les quatre tomes de l'*Esprit des Lois* de l'édition de Laboulaye qui lui a servi pour sa thèse latine ? Emprunté autant de thèses et de revues que par la suite ? Et notamment la revue *Mind* ? Lu William James dans cette revue ou dans la *Critique philosophique* (dont le n°2 de 1880, avec la série d'articles sur le sentiment de l'effort, est ré-emprunté mi-1894 [269] et fin 1897 [387], et probablement déjà à l'Ens, *Critique* année 9, sans précision de semestre) ? Emprunté de nombreuses références pédagogiques pour ses nouveaux cours ? Emprunté quarante références supplémentaires citées dans la *Division*, disponibles dans cette même bibliothèque, dont les *Colonies animales* de Perrier ? Et autant pour le *Suicide*, dont le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* : articles « France », « démographie », « natalité », « anthropologie », cités dans cet ouvrage ? Et de nombreux autres certainement lus, comme « délire », « inhibition », « irritabilité » ? Emprunté l'*Introduction à la médecine expérimentale* de C. Bernard ? D'autres physiologistes, d'autres médecins, notamment bordelais ? A-t-il continué à emprunter sur le thème de l'imagination, travaillé pour une de ses dissertations du concours d'agrégation ? Emprunté autour de Hartmann, auteur-clé pour lui, par exemple la thèse de Colsonet de 1879 sur la vie inconsciente ? Et d'autres références encore, dans le prolongement de Hartmann, combinées à la lecture très probable de la thèse de Pierre Janet, et déjà à celle, possible, du tome 2 de la *Civilisation primitive* de Tylor [132, 281, 473], sur les illusions, les hallucinations, l'hypnose, le somnambulisme, la suggestion, l'extase, les rêves, le sommeil ? Relu ou lu les articles de l'*Encyclopaedia Britannica* sur ces thématiques ? Relu ou lu l'article de Robertson Smith sur le sacrifice dans le tome 21 de cette même *EB* paru en 1886 (et acquise par la bibliothèque en 1888 ; cf. Béra, 2013a : 29, note 7 – laquelle comporte par ailleurs plusieurs inexactitudes) ? Ré-emprunté les cours de Comte (à moins qu'il ne les ait acquis depuis l'Ens) ? Lu le tome 1 de Bergaigne, ou encore l'*Ethik* de Wundt en 1887, comme il le signale dans sa seconde réponse à Déploige de 1907 ? Lu la *Völkerpsychologie* ? Emprunté les *Leçons de philosophie* si « psychologiques » de Rabier, citées dans la *Division* et dans l'article « Représentations » de 1898 ? Nous ne posons évidemment aucune de ces questions, parfois très précises, au hasard, et des réponses positives à toutes sont plausibles. Faute de registres, notre objectif est de faire naître des possibilités ou, mieux, des probabilités (chaque cas étant particulier, une enquête spécifique est chaque fois nécessaire), de les situer dans le nouvel « espace » des possibles et des probables délimité par la liste, et de formuler des hypothèses qui les intègrent et ne les excluent pas. Quoi qu'il en soit, il est probable que Durkheim, dès son arrivée à Bordeaux et dans le Supérieur, ait démultiplié son travail intellectuel : emprunts, consultations, lectures, écrits, cours, conférences.

Deuxième limite : nous ne savons pas quel est le degré de lecture d'un emprunt. Mais, si

l'emprunt ne dit rien du degré de lecture effectué par l'emprunteur, un emprunt ne signifie pas une non-lecture totale ; il manifeste un minimum d'intérêt de la part de l'emprunteur ; même si celui-ci peut être déçu. Dans le cas de Durkheim la déception éventuelle est atténuée par le fait d'un travail conséquent de consultation préalable sur place. Des hypothèses et recoupements afférents sont nécessaires pour évaluer le plus précisément possible les pratiques de Durkheim lecteur. Cette limite n'est donc pas qu'un handicap, au contraire, elle a aussi une dimension instructive, de par les questions qu'elle pose, les hypothèses qu'elle amène à (re)formuler, les possibles qu'elle dessine ou, au contraire, qu'elle exclut. À cette question, par ailleurs un peu provocatrice, de savoir dans quelle *mesure* Durkheim lit ce qu'il emprunte (très peu, des parties, la moitié, la totalité du support emprunté ?), nous répondons qu'il sait ce qu'il cherche quand il lit (la fameuse « suite dans les idées » évoquée par Ravaisson en 1882 dans son rapport du jury d'agrégation à propos de Durkheim), même s'il ne sait pas exactement ce qu'il va trouver « en entrant » dans ses emprunts, sauf avec l'emprunt des trois premiers numéros de l'*Année* [479, 480, 481], qui étaient certainement en sa possession, mais peut-être moins accessibles à son domicile qu'à la bibliothèque ? Il choisit cependant ses emprunts, et ces derniers lui apportent aussi des éléments inattendus. La dynamique de sa lecture est donc à évaluer qualitativement plus que quantitativement, des emprunts pouvant apporter une seule pièce supplémentaire du grand puzzle sociologique virtuel qu'il est en train de rassembler, d'autres plusieurs, etc. Certains emprunts sont plus cruciaux ou sujets à controverses que d'autres, et méritent une attention particulière en termes de recoupements à effectuer ; nous étudierons l'exemple des lectures naturalistes de Durkheim, impliquant la controverse avec Espinas ; autre exemple, celui des emprunts de la *Britannica* par rapport à la polémique avec Déploige, aux souvenirs de Mauss.

Troisième limite : du fait que nous ne sommes pas historien, certaines vérifications et recoupements sont techniquement plus longs. Il nous a fallu plusieurs fois revenir vérifier ; même la photographie, pourtant indispensable, ne remplace pas selon nous le contact direct avec la matérialité de l'archive. Nous retrouvons d'ailleurs le même rapport au texte : rien ne remplace, à nouveau selon nous, la lecture sur support papier, la matérialité que ce dernier incarne. Cette matérialité exprime une présence de la matière qui renforce une sorte d'interaction entre elle et le chercheur, ce que la médiation virtuelle de la photo ou des notes ne remplace pas, voire, dans certains cas, affaiblit. Le privilège exceptionnel de pouvoir disposer des registres d'emprunts s'est traduit par d'innombrables allers-retours avec le matériau brut, comme s'ils pouvaient nous faire rentrer en lui pour mieux voir, ou remonter le temps pour mieux comprendre. Ces impressions traduisent en fait une familiarité maximale avec l'objet au sens le plus matériel du terme, qui peut devenir trompeuse à son tour ; il a du nous arriver aussi d'avoir des hallucinations, liées non pas tant

à la fatigue mais à des *a priori* culturels, des certitudes établies auparavant qui persistent pendant la lecture du matériau. Nous n'expliquons pas autrement de ne pas avoir plus rapidement identifié, parmi les emprunts de Durkheim, les 5 concernant l'*Encyclopaedia Britannica*, notée si nos souvenirs sont bons 5 fois différemment, dont une fois « Ency brit », qui aurait du nous « sauter aux yeux ». Persuadé d'être en présence d'un emprunt de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, je suis allé un matin de juillet à 8 heures à l'Observatoire de Floirac dans la banlieue de Bordeaux, le seul des deux endroits où elle était consultable encore ouvert au public, consulter un tome 23 qui n'était composé que de « planches », emprunt absurde qui m'a laissé perplexe. Je l'ai d'abord attribué à une erreur de requête de Durkheim, cela n'était évidemment pas satisfaisant, mais que penser d'autre ? Le blocage culturel était fort, je le mesure maintenant. Une question posée par William Watts Miller au colloque du Musée du quai Branly, lors de la première présentation des emprunts : « *where are the books of Frazer and Robertson Smith in this list ?* », allait me trotter dans la tête jusqu'à ce qu'au coeur de l'été, après la déconvenue floiracaise, pendant une séance de travail nocturne probablement, je réalise qu'il s'agissait de la *Britannica*... Je me souviens avoir fixé sans pouvoir m'en détacher la petite case où le bibliothécaire avait pour écrit clairement « Ency brit ». Circonstance explicative : la cote qui suivait ne correspondait à aucun ouvrage. Dès que j'ai pu réagir je me suis précipité sur « Babord+ » pour voir à quelle cote était maintenant la *Britannica* à la bibliothèque de Bordeaux : rien. La bibliothèque avait donc possédé cette encyclopédie en 25 tomes, mais elle avait disparu. Une recherche internet un peu fastidieuse, faute d'accès payant au site dédié, nous a néanmoins délivré le sommaire des tomes empruntés par Durkheim ; il y avait l'article « *Sacrifice* » de Frazer, son « *Taboo* » aussi, et certains de Robertson Smith qui, nous l'apprenions, avait pris la suite de Baynes décédé pour la direction des derniers tomes. Il nous a fallu attendre encore quelques semaines pour pouvoir consulter à Paris, un peu par hasard d'ailleurs, la neuvième édition, la *ninth*, la « plus érudite jamais publiée », correspondant aux emprunts, remonter jusqu'au tome 3 de 1875 et l'article « *Bible* » de Robertson Smith, et découvrir, après consultation de tous les tomes, l'univers intellectuel dans lequel Durkheim et très certainement Mauss avaient pénétré, certainement à partir de 1886, au moment des conseils de Herr : nombre d'articles de Smith, de quoi constituer un ouvrage à part entière, plusieurs de Frazer, mais aussi de Tylor, de Lang, sur le sommeil, les hallucinations, le magnétisme animal, la magie, la psychologie, la physiologie...

La *quatrième limite* est liée au dépôt de ce mémoire d'Hdr, alors que la prospection continue, nous y revenons en conclusion. Une recherche ne peut pas s'arrêter pour des raisons non-scientifiques. Nous ne vivons pas cette enquête comme étant sans fin, et devant être arrêtée arbitrairement, un jour, pour des raisons non-scientifiques ; la nécessité méthodologique, et l'intérêt

qu'elle produit, les progrès dans nos découvertes, nous guide et nous renforce au lieu de nous lasser. Curieux sentiment d'une énergie qui se renouvelle, qui se dépense et se reconstitue à la fois, et non qui s'amenuise. L'idée de fin devient dès lors totalement inadaptée, quand bien même il y en a forcément une.

4. Un « voyage au pays du papier » : une mise en ordre sociologique des archives

Le sociologue n'est pas un historien. Il n'a pas appris les techniques liées aux archives, alors que pourtant les cours de « méthodo » ne manquent pas ; mais quelques heures ne suffiraient pas. De son côté, un historien ne saurait apprendre les techniques d'entretien en quelques heures. Il faut pratiquer, dès les années d'études, et se perfectionner, jusqu'à la thèse, pour espérer ensuite pouvoir se professionnaliser dans ce domaine, dans cette technique. Le sociologue n'est pas spécialiste des époques passées qu'il lui arrive d'étudier, et ne peut que se documenter sur elles, mais en professionnel d'une autre discipline. Il peut se faire aider. Mais, nous y reviendrons avec la question des limites, les questionnements sont trop différents pour pouvoir produire autre chose qu'une rencontre insatisfaisante. Le dialogue fécond entre les disciplines suppose d'autres conditions qu'un objet similaire ; sinon, toutes les parties seront tirées vers le bas. Il peut par contre y avoir des « coups de pouce », réguliers, ponctuels, décisifs. Tel ouvrage dont l'index apporte des informations pertinentes, tel archiviste qui sert d'indicateur « indigène » (*cf.* notre annexe n°3).

Nous allons prendre l'exemple de la transformation des emprunts de Durkheim en données sociologiques, qui a consisté en un travail préparatoire classique sur archives : clarifications, retraits, ajouts, modifications (nous avons procédé de même pour Mauss); puis en un travail à finalité sociologique, qui nous a amené à nous centrer sur les archives des thèses et des revues empruntées (Mauss n'ayant emprunté ni thèses ni revues, le travail sociologique a consisté pour lui à analyser l'imbrication de ses emprunts avec ceux de Durkheim).

4.1. Un travail préparatoire classique sur archives

J'ai balayé deux fois la totalité des colonnes des noms des emprunteurs compris dans les trois registres couvrant la période 1889-1902 (soit un total de 2 x 32,772 noms = 65,544), soigneusement relevé les coordonnées des 505 emprunts de Durkheim et des 102 de Mauss, souvent regardé, par curiosité, d'autres noms d'emprunteurs (par exemple Hamelin, Espinas, Cachin), d'autres titres empruntés ; j'ai consulté directement, en magasin ou sur demande, 494 emprunts de Durkheim sur 505, soit près de 98% du total (et, en ajoutant les consultations sur internet, 499 emprunts), et 101 emprunts de Mauss sur 102, effectué un va-et-vient permanent entre les registres, les supports dans les rayonnages, le tableau « Excel » et de multiples bases de données sur internet.

L'utilisation croisée de ces quatre « terrains », dont la complémentarité s'est construite progressivement, s'est avérée indispensable.

Mon objectif a été de produire, après enquête documentaire chaque fois que nécessaire, une liste qui ait le plus de clarté possible pour comprendre *in fine* les emprunts d'un Durkheim et d'un Mauss *sociologues* ; mes ajouts, retraits et modifications « techniques » ont été effectués dans ce sens. Un des pièges face à un tel corpus est de trop le fermer sur lui-même (risque de fétichisme) ou de trop l'ouvrir et de manquer sa structure interne (risque de dilettantisme). Nous nous sommes contentés d'éprouver la triple « résistance » de la matérialité des registres (à travers leur déchiffrement), des emprunts (à travers leur localisation et leur contenu) et de la liste (à travers sa constitution) : à ce stade (ni avant ni après), le matériau semble commander, le chercheur lui donne sens.

Le « toilettage » de la liste a été poussé le plus possible. Des prêts notés de manières multiples par des bibliothécaires du dix-neuvième siècle, à la production d'une liste susceptible d'intéresser des chercheurs du vingt-et-unième, les obstacles techniques rencontrés, bien connus des spécialistes des archives, sont qualitativement peu nombreux mais quantitativement récurrents, parfois insurmontables : difficultés de lecture des données retranscrites sur les registres ; absences de données, enregistrement partiel ou erroné de données ; changement de cotes et disparition de supports, déclassés, dérobés, ou encore cédés ou détruits par la bibliothèque. Sans compter, pour l'anecdote, les multiples façons (j'en ai recensé dix-huit) d'orthographier le nom de Durkheim au moment de l'enregistrement.

Les emprunts sont caractérisés par une durée, calculée dans chacun des cas. Ces données fragiles n'ont pas été exploitées ; elles décrivent des « cycles saisonniers » (par exemple, retours groupés fin juillet pour les enseignants comme Durkheim ; retours beaucoup plus réguliers pour les étudiants comme Mauss) et des pratiques classiques (lecture rapide, lente, ou différée ; là encore probablement plus régulières pour Mauss). Pour les dates de retour, seuls le jour et le mois sont indiqués, nous avons ajouté l'année, laquelle reste une probabilité. Par exemple, pour les emprunts de Durkheim, l'ouvrage de Mayr, emprunt n°1, noté [1] dans la liste, sort le « 5 novembre 1889 » et rentre le « 15 mars » ; nous supposons qu'il s'agit du 15 mars 1890. Mais cela implique qu'aucun ouvrage ne soit conservé par Durkheim plus d'un an. Or, il frôlerait dix fois l'emprunt d'un an, pour Guyau [11], Marion [50], trois Lucrèce [196, 197, 198], deux Tylor [280, 281], deux Aristote [359, 360], et Maudsley [389] ; et atteindrait un an tout juste pour six ouvrages : quatre Sainte-Beuve [45 à 48], et deux Ploss [415, 416]. Il dépasse même largement un an dans un cas qui relève peut-être d'une minorité : celui des emprunts des deux tomes de Bergaigne en juillet 1898 [413, 414], réempruntés en décembre 1899 [461, 462], alors qu'ils viennent *seulement* d'être rendus (ils n'ont

pas été rendus en décembre 1898). Il s'agit en fait d'une prolongation d'emprunts. Nous le savons de l'aveu même de Durkheim, dans une lettre à Mauss datée de décembre 1899 : « Tu as à moi, depuis juin 1898 [en fait le 26 juillet], les deux volumes de Bergaigne [le maître indianiste de Sylvain Lévi]. Il est nécessaire que je les remette à la Bibliothèque. Il faudra donc me les renvoyer instamment ». Si l'on en croit les registres d'emprunt, Mauss s'exécute, pour les faire réemprunter aussitôt par Durkheim ; pour les récupérer tout aussitôt, car il ne les avait pas lus ou pas terminés ? Si cette hypothèse est la bonne, cela signifie aussi que le ton apparemment impérieux de Durkheim envers Mauss dans ce cas (et probablement dans d'autres) est en décalage avec leurs modes de fonctionnement beaucoup plus « souples » : oui, il faut rendre « instamment » les ouvrages (au bout d'un an et demi, cependant), et oui, j'accepte de te les réemprunter (pour au moins sept mois, retour un 27 juillet, probablement 1900). En outre, cet exemple montre que l'emprunt n'a pas qu'une dimension individuelle, particulièrement dans le cas du duo Durkheim/Mauss.

Le logiciel de calcul des durées d'emprunt compte zéro pour le premier jour. C'est le cas pour deux emprunts de Durkheim, peut-être rendus le jour même, peut-être après une sortie momentanée de la bibliothèque : un Atlas [346] « indisponible », mais, n'ayant pas pu le consulter, nous nous trompons peut-être ; et le Pottier sur les vases funéraires grecs [166]. Après l'avoir consulté, nous avons tranché en faveur d'un emprunt sur la journée et non sur un an. Ces deux emprunts sur la journée sont très proches des consultations sur place. Un cas similaire se présente lorsqu'est indiqué : « R », par le bibliothécaire, dans la colonne du titre de l'emprunt. Cette lettre est ajoutée *après* l'enregistrement « officiel » d'emprunts, qu'elle rectifie donc. Ce « R » signifie peut-être : « rendu » ; il concerne des supports en plusieurs tomes demandés pour l'emprunt, « en bloc », et que le lecteur rend partiellement dans la journée, certainement après les avoir consultés, justement, ou sortis momentanément ; autrement dit, ce sont des sortes de consultations non intentionnelles (l'intention était l'emprunt, d'où l'inscription sur le registre), que j'ai comptées comme consultations et non comme emprunts. J'ai privilégié l'homogénéité du corpus face à ces « faux-emprunts ». Ils sont quelques-uns dans ce cas, dans la liste de Durkheim, des tomes donc, écartés de notre liste. Ce choix d'éliminer quelques données relevant plutôt de la consultation, pour préserver l'homogénéité de l'ensemble de l'échantillon des emprunts, est répandu en sociologie et démographie quantitatives. Ces exemples révèlent que la distinction est parfois subtile entre emprunts et consultations.

Du fait de l'accessibilité sur internet du catalogue « Babord+ » (<https://babordplus.univ-bordeaux.fr>), qui numérise (depuis quelques années seulement) l'ensemble des ressources documentaires des bibliothèques universitaires d'Aquitaine, et qui permet donc de retrouver (plus souvent que nous n'aurions pu l'espérer) sans changement de cote depuis la fin du dix-neuvième

siècle, les ouvrages ou revues empruntés par Durkheim ou Mauss, je n'ai pas précisé certaines informations, afin d'en mettre en avant d'autres. Nous l'avons déjà évoqué au début, un catalogage trop précis peut être un obstacle à la connaissance que nous cherchons à mettre en valeur. Nous n'avons pas cherché l'exhaustivité mais la comparaison; les deux directions étaient trop différentes pour pouvoir être suivies. La même remarque vaut pour tout les faits : une contextualisation historique trop poussée, un recours trop « naturel » à des catégories préconstruites (par exemple administratives ou de sens commun) peuvent entraver la logique de la découverte sociologique.

Il ne reste plus aucune référence illisible. Pour les emprunts de Durkheim, une année de publication reste inconnue (celle de l' « Atlas » [346]), 20 emprunts de tomes restent non précisés et non identifiés après recherche, soit environ 4% du total de ses emprunts. Le numéro de ces 20 tomes restera inconnu, sauf si un lien chronologique est établi entre le tome emprunté et une publication précisément datée de Durkheim qui y ferait référence lors d'une citation. Par exemple, en recoupant l'emprunt des *Principes de sociologie* de Spencer dont le ou les tomes ne sont pas précisés [67], et l'emprunt du *Handbuch* de Marquardt & Mommsen dans le même cas [148], avec les références bibliographiques de bas-de-page de la *Division du travail social*, il est possible de faire l'hypothèse que ce sont très vraisemblablement le tome 2 ou 3 de Spencer, et 3 ou 6 de Marquardt & Mommsen, dont il est question. Mais cela, dans le cas où Durkheim cite ses emprunts. Un autre Spencer et un autre Marquardt & Mommsen empruntés postérieurement à la *Division* seront peut-être plus difficiles à « préciser ». Les 16 autres tomes « non précisés » sont des ouvrages à orientation notamment pédagogique (un Schmidt-Rottluff, cinq Sainte-Beuve, un Condorcet) et/ou philosophique (cinq Hobbes, deux Lucrèce, un sur les orateurs attiques) ; les autres tomes de ces « séries » ont pu être empruntés à un autre moment, ou pu être consultés. Il y a enfin le Réville sur les *Peuples non civilisés* [73], un tome emprunté sur les deux, alors que les deux tomes sont cités dans la *Division* : Durkheim emprunte-t-il celui qui l'intéresse le plus, ou celui qui lui permet de terminer une lecture entamée en consultation ?

J'ai numéroté tous les tomes (ouvrages) et volumes (revues) en chiffres arabes, sans conserver les éventuels chiffres romains ; précisé systématiquement le titre éventuel et l'année d'édition des tomes empruntés ; et compté chaque tome comme un emprunt, alors qu'une seule ligne des registres est ouverte pour l'emprunt simultané de plusieurs tomes d'une même série : ce sont les choix d'emprunts de Durkheim et de Mauss. Cette précaution s'est avérée décisive pour la précision de la liste finale, même si elle a l'inconvénient de valoriser certaines références, comme, pour Durkheim, les neuf tomes du *Journal et mémoires* du deuxième marquis d'Argenson en décembre 1895 [325 à 333], qui se retrouve parmi ses auteurs les plus empruntés, ou les six tomes

de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet en mars 1894 [258 à 263]. L'emprunt massif du *Journal* d'Argenson nous permet de donner un exemple des recoupements que nous avons opérés, et permet à Durkheim de revenir sur un travail plus ancien, en lien avec un emprunt à l'Ens, autour de la thématique politique de la Fronde, également dénommée « guerre des Lorrains », qui l'intéressait déjà beaucoup à l'époque (et constitue son premier objet d'étude directement politique). Le comte d'Argenson, frère du deuxième marquis, a autorisé la publication des *Mémoires* de Guy Joly (emprunt de Durkheim à l'Ens), considérées comme moins subversives que celles du Cardinal de Retz. Il a aussi défendu, au titre de Directeur de la Librairie, des publications de certains penseurs des Lumières (Voltaire, Diderot...), avec lesquels son frère, l'auteur du *Journal* emprunté par Durkheim, était également en contact (Voltaire, Rousseau). Soit les *Mémoires* d'un acteur d'un mouvement d'opposition (notamment implanté en Lorraine et en Aquitaine) sous le règne de Louis XIV, en lien avec les « niveleurs » anglais ; et le *Journal* d'un acteur critique de la cour sous Louis XV, cherchant « jusqu'où la démocratie peut être admise dans un État monarchique ».

La moitié des emprunts de Durkheim (253) concerne des ouvrages en plusieurs tomes. Mes ajouts, sur les deux listes, entre parenthèses carrées précisent le nom de l'éventuel éditeur scientifique (qui ne figure pas dans l'index de la liste), et/ou éventuellement des éléments de la table des matières. Par exemple, à nouveau pour la liste de Durkheim, pour le tome 2, sans titre particulier, des *Antiquités grecques* de Schomann [138, 167, 168], les éléments de la table des matières ajoutés sont : [Fêtes, Religion...]. Autre exemple, les œuvres de Platon éditées par Stallbaum [114, 188, 297, 298] sont notées : *Opera. Phaedonem* [éd. Stallbaum]. Nous n'avons pas retenu les noms des seuls traducteurs ou préfaciers, notre souci d'allègement a primé. Signalons néanmoins pour la liste de Durkheim la préface décisive de 34 pages de Perrier à l'ouvrage de Romanes sur l'*Intelligence des animaux* [68], préface qu'il cite dans la *Division*. Perrier est également le préfacier de son seul emprunt de Darwin [36] et, surtout, l'auteur des *Colonies animales* [49, 249], ouvrage cité une dizaine de fois dans la *Division*.

Enfin, des ouvrages empruntés par Durkheim ont parfois été publiés d'abord sous forme de fascicules, notés comme tels dans les registres. C'est le cas du fascicule n°17 du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* dirigé par Saglio et Daremberg [305] (noms notés dans cet ordre sur les registres), où figure l'important article de Bouché-Leclercq (également [365]) sur les *fasti*, sorti en 1895, aussitôt emprunté par Durkheim, et publié finalement sous forme d'ouvrage en 1896. Il est à noter que le fascicule suivant, avec deux articles tout aussi importants de Jullian sur les *feriae*, a certainement été consulté par Durkheim, et travaillé avec Mauss (lequel rappelle cette lecture bordelaise importante dans le *Manuel d'ethnographie*). Même cas de figure probablement pour la psychologie expérimentale de Münsterberg [273, 303], si l'on en croit les annotations sur les

registres d'emprunts (acquisition successive des quatre fascicules à leur parution, reliés sous forme d'ouvrage unique après, ce qui correspond à l'intention éditoriale de départ).

4.2. Un travail d'analyse sociologique

Cette deuxième étape marque le passage, décisif de par les choix qu'elle implique, du quantitatif au qualitatif. La valeur ajoutée par notre « qualitatif sociologique » se situe surtout, selon notre lecture, en direction de deux ensembles de pratiques de lecture de Durkheim : celui comprenant les thèses et les revues empruntées (il n'y en a aucune pour Mauss) ; autour de ses ouvrages empruntés à la fois à l'Ens, à Sens et à Bordeaux.

1. Thèses et revues empruntées à Bordeaux (1889-1902)

J'ai recherché 32 titres de thèses, sur les 38 empruntées par Durkheim (5 thèses sont empruntées plusieurs fois), non notés sur les registres. Je n'ai pas conservé dans la liste le titre de la thèse latine (éditée avec la thèse française), que Durkheim a pourtant certainement parcourue, peut-être lue, et dont l'exploitation nécessaire reste à faire ; dans tous les cas le titre de la thèse principale correspond très souvent directement à ses centres d'intérêts.

Il emprunte à trois reprises la thèse d'Espinas sur les sociétés animales [130, 185, 484]. Quatre thèses sont empruntées deux fois : celle de Thurot sur l'université de Paris au Moyen Âge [5, 252], qui lui a servi directement pour le cours sur *l'Évolution pédagogique en France* (bien qu'empruntée quinze ans avant qu'il ne dispense ce cours ; idem pour celle de Rébitté [4], sur Budé et les études grecques, comportant des références sur la dispute et sur Érasme) ; celle de Brochard sur l'erreur [80, 268] ; celle de Lachelier sur le fondement de l'induction [254, 320] ; celle enfin de Boutroux sur la contingence des lois de la nature [267, 278]. Fait remarquable, Durkheim a déjà emprunté les thèses de Lachelier, de Boutroux et de Brochard (deux fois) à l'Ens. Il aura emprunté quatre fois au moins la thèse de Brochard dans sa « carrière » d'emprunteur, entre 1879 et 1902 (sans compter les emprunts éventuels aux lycées de Saint-Quentin et de Troyes, et à Bordeaux entre 1887 et 1889). Nous n'avons pas pris en compte les thèses latines de ces auteurs, jointes à l'emprunt.

Certaines thèses sont reliées avec une autre soutenue immédiatement avant ou après ; si le registre d'emprunt ne précise qu'un seul nom, celui réclamé par Durkheim, il paraît possible voire probable que ce dernier ait lu, dans certains cas, la thèse reliée avec celle réclamée initialement. Ce serait par exemple le cas de la thèse de Véra (auteur emprunté par Durkheim à l'Ens et cité dans la *Division*), soutenue en 1845, consacrée au problème de la certitude, qui aborde par exemple la notion de force d'une manière qui a pu intéresser Durkheim (et qu'il expose plus tard, dans des

termes transposés dans son cadre d'analyse de 1912, dans les *Formes*) ; alors qu'il avait initialement réclamé la thèse, éditée dans le même tome, de Rébitté [4]. Cette thèse de Véra reste évidemment hors-liste. Il est également probable que Durkheim ait consulté des thèses sur place, ou en ait emprunté entre 1887 et 1889. C'est par exemple le cas probable de la thèse de Bréal en 1863 sur les mythes et le symbolisme, auteur plusieurs fois cité dans la *Division*, alors que seule la thèse de Tournier [72] sur l'origine de la religion chez les Grecs est empruntée cette année-là. Même hypothèse pour la thèse de Pierre Janet sur l'automatisme (1889), citée dans l'important article « Représentations individuelles et représentations collectives » (Durkheim, 1898 : 28–29) ; sauf si ce dernier, ancien condisciple de Normale, la lui avait faite parvenir, ce qui est très probable.

Les thèses étrangères empruntées par Durkheim sont les dernières pièces que nous ayons retrouvées. Difficilement identifiables sur les registres, référencées uniquement sur un fichier « papier », classées par noms et non par années (alors que celle-ci est la donnée la plus claire figurant sur les registres), conservées au sous-sol de la bibliothèque actuelle dans des « compactus » (rayonnages mécaniques), Durkheim en a emprunté quatre, toutes allemandes, entre 1898 et 1900 : c'est à la fois peu (mais Durkheim a aussi probablement consulté celles d'Hagelstange, Melching, Courady, Rabowski, dont il a publié un compte-rendu dans l'*Année*), tardif (lié à la possibilité de recension dans l'*Année*) et signe d'éclectisme (de part leurs thèmes) apparent (rappelons que Durkheim publie au même moment son texte de 1899 sur la sociologie générale, qui ambitionne de transcender les thématiques les plus diverses). Deux de ces quatre thèses empruntées ont fait l'objet d'un compte-rendu par Durkheim dans l'*Année* : en 1899, celle de Ciszewski [399] sur la « parenté artificielle » chez les Slaves du sud, laquelle n'a rien d'artificiel selon Durkheim, qui y voit une thématique de « la plus haute importance » (Durkheim, 1899 : 52) ; en 1901, celle de Kornemann [468] sur l'origine des villes (hameau ou ferme isolée) dans les territoires celtes et germaniques de l'Empire romain. Cette thématique de l'origine des villes est assez présente, et précoce, dans les emprunts ; Durkheim cherche certainement les « formes élémentaires » de la vie urbaine, dans des zones géographiques aussi étonnantes (*a priori*) que, par exemple, un demi-siècle après, Goffman et son terrain de thèse dans les Shetlands.

J'ai recensé 50 emprunts de revues, à nouveau chez le seul Durkheim. Sept emprunts sont des « revues-livres », la totalité du numéro est consacrée à la publication de ce qui s'apparente au final à un ouvrage. Pour les revues « classiques », la lecture des sommaires et de certains articles constitue évidemment un précieux indicateur de ce qui a pu intéresser (ou pas) Durkheim, sans bien sûr avoir de certitude sur ses lectures réelles, *a fortiori* dans le cas où plusieurs numéros sont reliés (et donc empruntés) ensemble. Seuls des hypothèses et des recoupements permettent d'établir des faits plus ou moins probables. La *Revue de métaphysique et de morale* [279, 390, 391] et surtout la

Revue philosophique de la France et de l'étranger [195, 214, 296, 335, 373, 388, 395, 397, 428, 494] empruntées et probablement régulièrement consultées, constituent sans surprise des repères indispensables pour Durkheim, en vue de la construction de son positionnement scientifique, du fait de leur éclectisme apparent (ce sont des numéros non thématiques, mais dont le contenu, au fil des années, s'avère être très structuré). La *Revue philosophique* est la seule que Durkheim emprunte à la fois à l'Ens et à Sens. Outre la *Rmm* et la *Rpfe*, la *Revue scientifique*, la *Revue de l'histoire des religions*, la *Critique philosophique*, la *Revue internationale de l'enseignement*, les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, toutes souvent empruntées, et enfin la revue *Mind*, probablement régulièrement consultée, constituent le *corpus* central des revues sur lesquelles Durkheim s'appuie.

Par contre, d'autres emprunts de revues concernent, selon toute probabilité là encore, des articles bien précis, à l'exception de tous les autres. Par exemple, dans la *Revue celtique* [435], Durkheim ne lit certainement que l'article de d'Arbois de Jubainville sur « La légende et les femmes dans la plus ancienne histoire des celtes et de la Gaule ». Autre exemple, déjà évoqué : les deux seuls numéros des *Annales des sciences politiques* [445, 467] qu'il ait empruntés, dont un pendant deux jours, l'intéressaient pour un article sur les associations en Chine de Courant, et un sur le Lévirat et la famille de Flach, articles recensés dans l'*Année*, et *rien d'autre d'essentiel* selon nous ; ce qui en dit beaucoup, à nouveau, après l'exemple d'Argenson, sur le rapport « sociologique » de Durkheim au politique (cf. B. Lacroix, 1981). Lecteur peu régulier du *contenu* de ces revues, bien différentes de celles de la liste précédente, Durkheim assurait probablement une « veille documentaire », dirait-on aujourd'hui, en consultant régulièrement leurs *sommaires*.

Ainsi, Durkheim est un lecteur de thèses et de revues, qu'il emprunte en nombre, les registres le prouvent, qu'il consulte très probablement, même si dans ses ouvrages il cite finalement très peu les thèses originales (à part celle de Pierre Janet, et d'autres quand elles sont commercialisées) et très peu aussi les articles, proportionnellement au nombre de celles et encore plus de ceux qu'il a très probablement lus. Nous reviendrons sur ce décalage entre emprunts (et consultations) d'une part, et citations d'autre part. Thèses et revues forment presque 20% du corpus des emprunts, sur un plan quantitatif, et plus sur un plan qualitatif, selon nous, de par la dynamique qu'elles alimentent dans le travail sociologique de Durkheim.

2. Emprunts de Durkheim à l'Ens et au lycée de Sens (1879-1884)

Il est possible d'affiner la préparation du matériau des emprunts bordelais en procédant à des recoupements avec les emprunts antérieurs. Avant Bordeaux, les emprunts de Durkheim à l'Ens (au nombre de 248 entre 1879 et 1882) et au lycée de Sens (au nombre de 18 en un an, en réalité en

neuf, voire sept mois, en 1883–1884) ont été recensés en 1992 par Giovanni Paoletti (2012b : 401–25). Ces emprunts éclairent ceux de Bordeaux et permettent d’esquisser une trajectoire, qui pourrait être complétée par les listes déjà évoquées, si elles existent, des emprunts des autres lycées où Durkheim a exercé (Saint-Quentin, Troyes).

Afin de limiter l’exploitation sociologique de ces emprunts, qui reste à faire, même si j’ai partiellement intégré ce matériau dans mes propres analyses, j’ai pointé les références que Durkheim aurait pu éventuellement emprunter dans les trois lieux successifs. La limite d’un tel recensement sur trois lieux différents à des époques différentes est de couper de son contexte l’utilisation d’une référence. Il indique toutefois une continuité d’intérêt, que même le passage à Sens n’a pas altérée.

Un seul ouvrage est emprunté successivement à Paris (en novembre 1881), à Sens (en avril 1883) et à Bordeaux ([451], en juillet 1899) par Durkheim : la *Psychologie allemande contemporaine* de Ribot. L’ouvrage contient notamment un chapitre sur Herbart, un sur Wundt, un sur la « psychologie ethnographique » de Waitz, un sur la psychologie de l’éducation de Beneke, un sur le débat entre nativistes et empiristes, des développements sur Fechner (auteur qu’empruntera Mauss à plusieurs reprises), et sur Delboeuf [452].

Trois tomes ont été empruntés dans les trois lieux, mais faute d’un référencement du numéro des tomes au lycée de Sens, nous ne pouvons savoir avec certitude si la « continuité » est assurée pour eux. Il s’agit du tome 2 de la *Philosophie des grecs* de Zeller [41, 153], sur les présocratiques (Héraclite, Empédocle, les Sophistes...) (à l’Ens en avril 1882 ; et à Sens, tome non précisé, peut-être le même, avril 1883) ; et des tomes 1 et 2 (« Phénoménologie » et « Métaphysique ») de la *Philosophie de l’Inconscient* d’Hartmann [76, 77, 347, 449, 450] (à l’Ens, juin 1882 ; et à Sens, tome non précisé, peut-être les deux empruntés, octobre 1883). Cette incertitude mise à part, ces deux philosophes constituent, chacun dans un registre bien différent, des références importantes pour Durkheim. On peut également mentionner, à la rigueur, Ritter [349, 350, 351] dont Durkheim emprunte le tome 3 de la *Philosophie ancienne* à Normale (février 1882) et à Sens (avril 1883), et les trois tomes de la *Philosophie moderne* à Bordeaux.

Enfin, il emprunte dans les trois lieux des numéros de la *Revue philosophique* [195, 214, 296, 335, 373, 388, 395, 397, 428, 494] dirigée par Ribot (l’auteur de la *Psychologie allemande*). S’il suit l’actualité de cette revue en empruntant à l’Ens (avril et juillet 1882) et à Sens (juin 1883, et janvier 1884) les numéros qui viennent de paraître, il la découvre peut-être en novembre 1881 à l’Ens par les deux premières livraisons annuelles parues, celles de 1876 et de 1877, qu’il a pu toutefois lire avant. Le travail intellectuel scientifique de Durkheim ne commence évidemment pas avec son entrée à l’Ens. Il est intéressant de constater qu’il empruntera le volume du premier

semestre de 1876 [214, 335, 397] à trois reprises à Bordeaux, soit quatre emprunts au total dans sa « carrière » en bibliothèque. Dans ce volume 1 de 1876, Paoletti signale des articles de Paul Janet, Spencer, Wundt, Lachelier. En tenant compte des emprunts bordelais, je rajouterai au moins celui de Dumont sur l'habitude (cité dans « Représentations », Durkheim, 1898 : 7), article de 45 pages de synthèse de recherches (similaire à ceux de Bourdon [195] et de Fustel [210]) Mais il serait peut-être moins long de faire la liste de ce qui *n'a pas* intéressé Durkheim dans ce numéro en particulier, et plus généralement dans cette revue.

Le passage de l'agrégation n'accapare pas l'étudiant Durkheim, lequel utilise ce cadre institutionnel, au risque d'obtenir un moins bon classement final, pour ouvrir ses lectures vers l'épistémologie, après s'être notamment intéressé depuis la première année (et probablement avant) à l'histoire des religions. Paoletti souligne en effet que Durkheim n'est ni un étudiant uniquement centré sur son concours d'agrégation à l'Ens, ni, par la suite, un enseignant uniquement centré sur ses cours à Sens ; en outre, celui-ci fait un usage multiple et à plusieurs niveaux, des références mobilisées pour son concours et ses cours. La liste des emprunts bordelais permet de faire le même constat. Durkheim n'est pas centré que sur ses cours et ses cours permettent de le décentrer ; la même formule vaut, selon nous, pour ses deux thèses, son épistémologie, ses recensions.

5. Un « voyage au pays des mots » : des citations représentatives

Tout qualitatif peut être quantifié, et tout quantitatif est construit sur du qualitatif agrégé. Dans les deux cas des choix de chercheurs sont décisifs. Tout chercheur qui travaille qualitativement sur des mots est amené à citer des extraits pour illustrer ses arguments. Toute méthode exprime la lecture que fait le chercheur de son matériau pour éviter qu'il ne s'impose à lui, même si le matériau commande en partie le choix de la méthode. Recourir au qualitatif pour exploiter les quantités de mots lus par Durkheim et Mauss se justifie, à la condition de trouver une méthode. Dans notre cas le matériau commande prioritairement le recours au qualitatif, et ensuite la méthode commandera l'exploitation du qualitatif. Autrement formulé : nous avons choisi de prendre tous les emprunts « à bras-le-corps », les consulter sans les détailler, sans nous laisser déborder par eux dans notre souci d'exhaustivité.

La méthode de *citations représentatives* que nous proposons de mettre en oeuvre part de la double « population » constituée par les lectures probables, issues des emprunts ; et par les textes durkheimiens et maussiens, produits de leur travail ; tous ces textes, lus ou écrits, formant une sorte d'échantillon d' « événements théoriques réels », selon la formule suggestive de Karsenti (1995 : 300), auxquels les pratiques d'emprunt et d'écriture donnent corps.

Ces citations, après avoir été contextualisées *a minima*, dans le support dont elles sont

extraites, dans l'oeuvre dont ce support fait partie, sont provisoirement et partiellement sorties de leur contexte de production, pour être replacées dans leur contexte de réception, en l'occurrence la lecture probable qu'en font Durkheim et Mauss ; et éventuellement leur nouveau contexte interne, celui formé par leur oeuvre (au sens de : l'ensemble de leurs productions écrites), si elles sont transformées en citations. Nous aboutissons à la constitution d'un corpus de citations extraites des références empruntées, parfois devenues des citations de Durkheim et de Mauss. Peut-être sont-elles inégalement représentatives, de même que les extraits d'entretien ou les données chiffrées mises en avant par chaque chercheur à l'issue de l'exploitation de son matériau ne peuvent pas tous être aussi « parlants ».

Nous pouvons maintenant évoquer le *principe de sélection* de ces citations. Avant même que d'ouvrir les ouvrages ou les revues, les premières citations représentatives que nous avons traitées sont les titres de ces ouvrages ou des articles susceptibles d'intéresser Durkheim ou Mauss. Ces titres jouent un rôle décisif dans toute lecture cursive, comme nous l'avons vu ; ce sont des marqueurs sociaux et culturels partiellement contextualisés, dont la sélection et l'accumulation font sens en elles-mêmes, du fait des mots mis en avant, d'abord par leur auteur, puis parfois par l'éditeur ou le rédacteur en chef, et ensuite par le chercheur-lecteur, Durkheim, Mauss, ou nous enquêtant sur Durkheim et Mauss. Ils font aussi sens du fait de la cartographie que ces mots ou groupes de mots peuvent constituer. Nous reviendrons sur la cartographie « mentale » que permettent de reconstituer les emprunts de Mauss et de Durkheim. Les titres peuvent être utilisés dans de toutes autres perspectives que celles d'une « histoire des idées » ou d'une « culture générale », qui reprennent également des listes de titres, mais selon d'autres modalités, logicistes et formalistes, et pour atteindre d'autres finalités, non sociologiques.

Quand nous recherchons des citations représentatives pour illustrer la sociologie générale de Mauss, nous allons plutôt du côté des conclusions de ses écrits, dont la structure interne n'annonce pas en introduction l'élément de généralité qu'il cherche à atteindre et qui fait l'objet de l'écrit concerné.

Quand nous voulons trouver des « bribes d'objectivation » indirectes concernant Durkheim dans les écrits de Mauss, nous devons tout parcourir, car elles surgissent à de nombreux endroits de l'oeuvre ; elles sont plus ou moins objectives, et difficilement vérifiables, mais néanmoins importantes, et mériteraient une présentation à part entière.

Quand nous cherchons des citations représentatives pour illustrer la sociologie générale de Durkheim dans ses écrits sur l'éducation, par exemple, ou dans ses écrits philosophiques, autre exemple, nous laissons s'égrainer les arguments par exemple liés aux impératifs de la rhétorique de l'époque, passons plus rapidement sur les pages qui ne font qu'annoncer indirectement le

développement décisif, selon notre critère, pour ensuite nous « installer » dans le passage qui l'expose, et y trouver la citation la plus représentative. Par exemple, dans le long texte d'une cinquantaine de pages sur les Universités allemandes, point de citation représentative dans les trente premières, ce qui fait beaucoup ; il y a bien sûr des citations représentatives de ce que Durkheim y expose, qui résument son propos, mais qui ne nous intéressent pas au premier chef ; ce n'est que dans les vingt dernières pages environ que se met en place un raisonnement qualitativement différent de celui développé avant, bien sûr lié à lui et en cohérence avec lui. Les citations représentatives se situent donc, sans surprise si la méthode est éprouvée, dans le dernier tiers du texte, avec par exemple une définition de ce qu'est un milieu éducatif « vivant » qui ouvre vers la physiologie (mais non le physiologisme ou l'organicisme), vers l'analyse physiologique du social comme instrument durkheimien (et maussien) d'enquête pour accéder à la sociologie générale, et pour la construire, nous reviendrons sur ce point. Le terme « vivant », accolé à celui de « milieu », ouvre alors vers l'épistémologie bernardienne de *l'Introduction à la médecine expérimentale*, et avec elle toutes les analogies contrôlées qu'elle autorise, et s'oppose au mécanique, à la règle sans sens, à la régulation sans intégration, etc. Dans un court texte au contraire, à nouveau dans le domaine de l'éducation, comme ceux du dictionnaire de F. Buisson, les éléments sociologiques surviennent plus tôt, mais pas immédiatement ; par delà la double rhétorique de l'exercice du dictionnaire et de la pensée républicaine dominante dans le domaine de l'éducation, se manifestent des ouvertures, que nous avons dénommées des « sauts de styles », ouvrant vers l'action professionnelle de l'enseignant, remplaçable dans une problématique générale du rapport au travail (avec l'alternative du travailleur « courbé » sur sa tâche ou s'élevant au-dessus de lui-même) ; vers l'énergie collective enfantine, qui dépassent le contexte éducatif, scolaire, pour compléter encore et encore une sociologie générale empiriquement définie. La notion déjà citée d'« effervescence salutaire », provenant d'un autre texte portant sur l'éducation (et pas seulement sur ce thème), *l'Éducation morale*, doit être à l'esprit du lecteur des trois articles de pédagogie (qui ne sont pas que de pédagogie), pour pouvoir discerner les ouvertures vers une sociologie plus générale.

Dans la même veine, l'article sur les « jugements », issu de la conférence du Congrès de Bologne de 1911, peut et doit être lu comme relevant de la sociologie générale, bien plus que de la philosophie, malgré le titre de l'édition posthume (*Sociologie et philosophie*), selon nous impropre, trompeur, et qui devrait être changé au moins en, par exemple, « De la philosophie à la sociologie générale », puisque Durkheim montre comment se dégager des questions philosophiques « classiques » pour construire, à nouveau dans les dernières pages du texte en ce qui concerne l'article sur les jugements, une conception dynamique de l'idéal, qui annonce celle des *Formes* un an plus tard, prolonge celle exposée presque trente ans plus tôt dans le discours de *Sens*, évidemment

en d'autres termes, mais avec ce même terme d'idéal, et la même esquisse de problématique dynamique fondatrice de la sociologie générale en arrière-plan. Nous reviendrons sur cet enchaînement important, en l'illustrant de citations représentatives puisées dans la fin du texte. Il s'agit donc bien plus que d'un « renouvellement » de la philosophie par la sociologie, comme l'indique C. Bouglé dans sa préface de l'ouvrage. Pour accéder à cette partie de l'argumentaire durkheimien, il faut postuler une rupture qualitative entre ce qu'il écrit avant et après ce moment de « bascule » entre un discours philosophique relativement académique produit par nécessité rhétorique, sans qu'il apporte quoi que ce soit de notable en philosophie, et le discours sociologique, qui suscite son adhésion, dont la production est son véritable et unique objectif dans cet article, et dans les autres de l'ouvrage ; et déjà, par exemple, dans ses dissertations de philosophie du concours de 1882.

Enfin, l'un des plus légitimes exemples de citation représentative, signalé par Durkheim lui-même, est celui de sa thèse portant sur la « horde », qu'il évoque dans son texte sur « Ce que devrait être la sociologie générale ». Notre méthode se trouve en quelque sorte justifiée par l'exemple que Durkheim utilise pour mettre en avant une de ses propres citations, qui a plus de valeur qualitative à ses yeux que nombre d'autres, et qui est représentative selon lui du cœur de sa pensée. Cette citation sur la « horde » fait basculer sa thèse vers la sociologie, en explicitant le fonctionnement du social, par la mise en pratique de la méthode génétique, l'analogie contrôlée avec le protoplasma, etc.

Il y a donc, dans les emprunts bordelais de Durkheim et de Mauss, et les écrits bordelais de Durkheim, des citations particulièrement représentatives de leur construction de la sociologie générale, dont la pertinence justifie selon notre approche de contourner les contextes et les statuts différents des textes dont elles sont issues, contre toute méthode historique, philosophique, littéraire, au nom d'une méthode sociologique, c'est-à-dire adaptée aux exigences d'un sociologue ; citations que nous essayons de collecter, d'échantillonner, pour reprendre le terme méthodologique adéquat ; il y aussi des citations moins représentatives ; et des citations non-représentatives, que nous écartons, selon notre critère d'isolement de la sociologie générale dans les écrits des deux sociologues.

6. Une évaluation du lien faible entre emprunts et citations chez Durkheim

Nous allons franchir une étape supplémentaire dans le traitement méthodique de notre matériau en dégagant une tendance relativement quantifiée, et qui nous apparaît comme très nette : le lien, que nous avons évalué comme étant faible, entre les emprunts et les citations de Durkheim, sur la base de ses cinq ouvrages, en comptant la thèse latine : la *Division* (en incluant le passage

supprimé de l'introduction de la première édition et la préface à la seconde édition, publiée en 1902), le *Montesquieu*, les *Règles* (en incluant les quatre articles de 1894), le *Suicide* (en incluant la préface de la première édition), écrits à Bordeaux, et les *Formes*, qui citent des emprunts bordelais. Nous avons rajouté les comptes-rendus signés de Durkheim pour l'*Année* sur la période bordelaise (1898-1902). Respectivement 47, 4, 7, 23, 32 emprunts, sur la base des notes de bas-de-page, et 7 emprunts recensés dans l'*Année*, sont cités. Cela nous paraît peu, sur un strict plan quantitatif, et surtout sur le plan du *contenu* (comptes-rendus mis à part) auquel ces citations d'emprunts font référence. Cependant, le nombre des citations augmente sensiblement avec les emprunts probables entre 1887 et 1889, et les nombreuses consultations probables effectuées par Durkheim, que j'ai essayé d'évaluer globalement à partir de « Babord+ », sans les énumérer en détail. Le fait est que nombre d'emprunts ne sont pas cités : travail classique d'intellectuel, travail révélateur de pratiques spécifiques.

Plus généralement, avant de présenter nos résultats, nous devons apporter quelques précisions. Le principal intérêt de cet exercice (ne retenir que les emprunts, avant parution, et cités) est d'établir un lien « strict » et rigoureux, entre emprunts (bordelais) et référencement dans un ouvrage, afin d'éclairer à nouveau les pratiques de travail de Durkheim. Ses limites sont évidentes : ce qui est notre point de départ, les écrits de Durkheim, est un point d'arrivée pour lui. Tout intellectuel qui publie ne lit pas au départ uniquement ce qu'il va citer à l'arrivée. L'évaluation de ce décalage est donc une reconstruction « brute » qui suspend tout le processus de travail, pour l'éclairer sous un angle nouveau. L'intervention du chercheur est ici maximale ; il nous a fallu aller « à rebrousse-poil » du social pour intégrer abruptement des données nouvelles (les emprunts), essayer d'imposer un nouveau regard sur les pratiques de travail de Durkheim, avec comme objectif de réconcilier ces pratiques réelles avec l'image du savant, selon nous à recomposer, à rectifier, notamment lorsque, par exemple, elle accrédite l'image, issue de lectures antérieures, mais que nous contribuons à invalider, d'un rapport académique à la philosophie, d'un rapport désintéressé à la psychologie, etc.

Les emprunts non cités, ou effectués après la parution de l'ouvrage, ont été exclus. Par exemple, Durkheim a emprunté les deux tomes d'Hartmann pendant la préparation de la *Division*, mais n'en cite qu'un ; ou encore, il a emprunté le tome 2 d'Hermann mais ne cite que le tome 4 dans la *Division* (préface à la seconde édition) ; ou, enfin, l'*Anthropologie* de Waitz, citée dans ce même ouvrage, n'est empruntée qu'en 1894. Nous avons aussi exclu les citations de publications de Durkheim lui-même. Enfin, nous n'établissons pas un index : si un même emprunt est cité plusieurs fois, nous ne le comptons que pour une seule « source ». Par exemple, *Der attische Process* de Schomann & Meier est emprunté trois fois pendant la thèse (et cité quatre fois dans la *Division*),

nous comptons trois emprunts entre parenthèses carrées, mais il ne constitue qu'une source. Le Spencer des *Principes de sociologie* [67, 241, 290] et de *psychologie* [440, 441] étant en tête du classement de ces citations multiples sur plusieurs ouvrages. Enfin, nous avons classé dans l'ordre des emprunts et non dans celui des citations.

Le résultat de notre recensement donne 47 emprunts (31 sources), et autour de 70 consultations potentielles citées (non énumérées ici), pour la *Division* : Aristote *Nicomache* tome 2 [19], Aristote *Politique* II [20, 26, 98, 226], Platon *Euthyphron* [29], Haeckel [31, 222], Fustel *Institutions* partie 1 [37, 202], Perrier [49], Marion [50], Kant tome 4 [52], Hanoteau & Letourneux tome 2 [53], Fouillée [60], Galton [62], Spencer *Sociologie* tomes 2, 3 ou non précisé par Durkheim [67, 241], Spencer *Sociologie* tomes 2, 3 ou non précisé [67, 241] (cette répétition n'est pas une erreur, nous comptabilisons les deux Spencer), Romanes [68], Réville tome 1 [73], von Hartmann tome 2 [77], Waitz tome 2 [79], César [80], Marquardt & Mommsen [81, 87, 148, 165, 194], Fustel *Cité* [89], Pauthier [92], Girod [94], Ellis [95], Schomann & Meier [100, 140, 171], *Iliade* édition Couat [125], *Iliade* édition Personneaux [126], Espinas [130, 185], Denys d'Halicarnasse tome 1 [152], Platon *Protagoras* [155, 158], Platon *Alcibiade* [156, 159], Schomann *Dictionnaire* tome 1 [168], ce dernier emprunt étant daté du 29 février 1892. Deux autres emprunts cités, datant de juillet 1893, ont été écartés (l'*Introduction* de Spencer [242] et le tome 1 de Wundt [243]). *A contrario*, un emprunt important et non cité est effectué fin novembre 1892, pendant une semaine, peut-être en vue de la soutenance de sa thèse : le tome 24 de 1885 des *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques* [210], où figure un état des recherches, signé Fustel de Coulanges, sur la propriété des Germains, suivi d'une « discussion » avec Geffroy, Glasson, Aucoc, Ravaisson, qui mobilise nombre de références bibliographiques de sa thèse, dont peu ont été empruntées par Durkheim (César, Waitz, Mela, Girod pour les empruntés, et, pour les non-empruntés depuis 1889, mais peut-être consultés, Tacite, Thonissen, Sumner Maine, Sohm, Burnouf, Pline, Laveleye, Strabon, Gide, etc...). Outre les consultations potentielles des références des auteurs non empruntés, des citations sur la base de lectures de supports de « seconde main » (thèses, articles, manuels...) sont également possibles, et même probables. Nous avons déjà évoqué l'exemple des thèses de Thurot [5, 252] et de Rébitté [4] pour l'*Évolution*. Notons enfin que Fustel a partiellement édité son article, sans la discussion, en 1885 également, dans ses *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, emprunté par Durkheim huit mois entre décembre 1890 et juillet 1891 [70], mais également non cité dans la *Division*.

Pour le *Montesquieu*, 4 emprunts (3 sources) : Aristote *Politique* III [20, 26], Montesquieu *Romains* [181], Montesquieu tome 3 [184]. Cité, le Zeller (II, 2) n'est pas emprunté, et, surtout, Durkheim rend (comme l'indique le « R » des registres) les tomes 4, 5 et 6 de l'édition de

Laboulaye le jour même, après avoir exprimé une requête d'emprunt pour ces trois tomes ; nous les avons donc écartés des emprunts cités. Ce qui s'est probablement passé : au terme d'une « grosse » journée de travail en consultation sur place (le vendredi 8 avril 1892), qui fait peut-être suite à d'autres, Durkheim n'emprunte finalement pas les tomes 4, 5 et 6 de l'édition de Laboulaye, respectivement cités 56, 12 et 4 fois (pour la *Défense de l'Esprit des Lois*, éditée dans ce tome 6) dans la thèse latine (merci à W. Watts Miller de nous avoir permis de comparer et de rectifier notre décompte par rapport au sien, établi dans le cadre de sa traduction de la thèse latine de Durkheim). Même le tome 6 est rendu par Durkheim, alors qu'il contient un index de 170 pages. C'est une indication, à la fois de sa maîtrise, non pas tant du texte de Montesquieu, mais de ce qu'il cherchait (et ne cherchait pas) chez cet auteur, et de l'intensité de son travail sur place en bibliothèque. Durkheim n'emprunte pas non plus le tome 2 sur les *Romains* de Laboulaye, mais « préfère » emprunter l'édition de Delalain de 1820 [181], « petit » ouvrage (format réduit, édition limitée aux *Romains*, au « dialogue » et à l'index), sur lequel il a peut-être pris l'habitude de travailler en premier (et sur lequel il a pu faire des fiches). Il n'emprunte finalement que le tome 3, le plus cité (69 fois) dans sa thèse, lequel débute par une introduction de 70 pages de Laboulaye, elle-même illustrée par de nombreuses citations de Montesquieu. Après la journée du 8 avril, il ne rédige donc sa thèse latine qu'avec seulement les quatre emprunts cités, auxquels on pourrait rajouter, autre cas typique de lecture de support de seconde main, celui du Littré ([189], non cité) sur *Comte* (cité), « préféré » au texte original. La même remarque vaut pour les citations de Comte dans les *Règles*, non liées aux emprunts : soit Durkheim se référait à ses éventuels exemplaires de Comte qui lui appartenaient ; soit il a travaillé Comte uniquement « sur de la seconde main », et/ou sur ses éventuelles fiches issues de ses lectures normaliennes. Ses emprunts bordelais de Comte se résument aux *Lettres à John Stuart Mill* [232] et au *Traité philosophique d'astronomie populaire* [477, 485].

Pour les *Règles*, 7 emprunts (4 sources) et 7 consultations potentielles citées : Spencer *Sociologie* tomes 1, 2 ou 3 [67, 241], Spencer *Sociologie* tomes 1, 2 ou 3 [67, 241], Espinas [130, 185], Spencer *Introduction* [242]. Aucun des nombreux emprunts qui ont permis à Durkheim de forger son épistémologie et sa méthode « pluri-scientifiques » (cf. les dizaines d'emprunts aujourd'hui conservés dans les bibliothèques de Sciences et de Médecine de Bordeaux) ne sont cités ; ils sont pourtant présents, implicitement, dans l'ouvrage (cf. Mucchielli, 2010 : 11–12, pour une analyse complémentaire ; et Michel, 1991 : 231, pour l'exemple de Claude Bernard). Les quatre articles de 1894 citent des références supplémentaires, mais aucune en lien avec des emprunts.

Pour le *Suicide*, 23 emprunts (12 sources) et plus de 70 consultations potentielles citées : Mayr [1, 225], Lunier [7, 224, 323], *Annuaire du Bureau des Longitudes* [221], *Revue scientifique*

de 1879 (article de Bertillon) [12, 345], Aristote *Nicomache* tome 2 [19], Platon *Lois* 7-12 [23, 97, 162], Spencer *Sociologie* tome 2 [67, 241], Marquardt & Mommsen tome 7 [87, 148, 194], Pauthier [92, 253, 367], Diodore de Sicile [99], Quintilien tome 6 [358], Waitz tome 6 [364]. Le premier emprunt est aussi le premier de notre liste, il date du 5 novembre 1889, le dernier, du 5 mars 1897. Mela [369], Athénée [370], Libanius [371], cités dans l'ouvrage, ont été empruntés respectivement le 26 avril, 3 et 15 mai 1897, peut-être après la remise du manuscrit en mars chez Alcan ; à moins que la remise n'ait eu lieu qu'en mai, ou que d'ultimes ajouts aient pu être intégrés aux épreuves, auquel cas il faudrait rajouter ces trois emprunts. Par ailleurs, il n'y a pas de citations dans la préface supprimée de la première édition. Dernière remarque : Durkheim emprunte le 30 novembre 1895, jusqu'au 10 mars 1896, le volume 22 de l'*Encyclopaedia Britannica* [324] qui contient l'article « *Suicide* » de Wynnard Hooper (3 pages, 6 tableaux statistiques), probablement lu, et non cité dans l'ouvrage final. Cet emprunt couvre exactement une période d'interruption d'emprunts où, selon notre hypothèse, Durkheim organise ses données en vue de la rédaction de son ouvrage (cf. le chapitre 3 sur le travail). .

Pour les *Formes*, 32 emprunts (et 16 sources) : Lichtenberger (probablement pour l'article de Barth sur l'Inde) [16, 288], Spencer *Sociologie* tome 1 [67 ou 241], Fustel [89, 396, 427], Tylor tome 1 [131, 220, 473], Tylor tome 2 [132, 221, 474], James [146], Oldenberg [271, 419], Réville *Prolégomènes* [275], Réville tome 1 [276, 361, 425], Réville tome 2 [277, 426], Spencer *Sociologie* tome 4 [290], Frazer [304, 362], Robertson Smith [304, 306, 324, 362] (3 sources), Waitz tome 6 [361, 420, 475]. Nous n'avons pas dénombré, dans le cadre de cet article, les consultations potentielles (approximativement : au moins 30) pour ce dernier ouvrage, notamment du fait des imprécisions de dates dans les citations de Durkheim. Nous n'avons pas réussi à identifier si le Cicéron cité est tiré des emprunts [117, 317, 318]. Nous n'avons pas compté Bergaigne [413, 414, 461, 462] : Durkheim emprunte deux fois, pendant trois semestres, puis probablement un, ses tomes 2 et 3 pour Mauss. Il les a certainement lus avant. Il ne cite par ailleurs dans les *Formes* (comme dans le mémoire sur la religion pour l'*Année*) que le 1, hors liste, paru en 1878 (*Bibliothèque de l'école des hautes études. Section des études historiques et philologiques*, n°36) qu'il a très probablement lu, en emprunt entre 1887 et 1889, ou en consultation, ou avant Bordeaux. Chronologiquement, les emprunts après le numéro [416] datent des années 1899 et suivantes ; ils illustrent le ré-emprunt éventuel d'ouvrages (Fustel, Tylor, Oldenberg, Réville, Waitz) en vue de la préparation des *Formes* (cf. Durkheim, 1899/1998), via le mémoire sur le totémisme pour l'*Année*, qu'il commence peut-être à rédiger entre février et mai 1901, ce qui expliquerait la citation de cette trentaine d'emprunts « anciens », dont le premier date de la fin de 1890, notamment pour préparer le cours sur la religion de 1894–1895, et témoignerait d'une solide continuité des pratiques de

travail sur cet objet.

Pour les comptes-rendus signés par Durkheim dans les numéros 1 à 4 de l'*Année*, compris dans la période bordelaise (Karady, 1975 : 494–510), 7 emprunts (et 6 sources) : *Année* 1, Kovalewski [386] ; *Année* 2, Ciszewski [399] et Ploss [415, 416] ; *Année* 3, Courant [445] ; et *Année* 4, Flach [467] et Kornemann [468]. Un « pointage » des consultations probables sur place de Durkheim ayant également fait l'objet d'un compte-rendu révélerait peut-être à nouveau une activité de recension « efficace » sur la base des consultations n'ayant pas donné lieu à un emprunt.

Nos recensements montrent un décalage entre le « travail réel » d'emprunteur de Durkheim et ce qui en ressort au final sous forme de citations ou simples signalements dans les publications les plus prestigieuses dans la hiérarchie, à savoir les ouvrages. Comme nous l'avons indiqué au début, ce décalage est en partie une reconstruction de notre regard de chercheur ; mais son ampleur permet néanmoins de commencer à entrevoir la complexité, la distance, de la relation entre l'emprunt, et le résultat qu'est la citation. Entre les deux, il y a parfois des années, et des éléments cachés aussi bien pour le savant au travail que pour le chercheur qui l'observe. Une partie du « travail réel » de consultation, auquel il faudrait ajouter une estimation de celui des lectures de références ni empruntées ni consultées (prêtées, possédées), et des lectures de supports de seconde main, atténue ce décalage sur un plan quantitatif ; toutefois de nombreuses consultations probables restent également certainement non citées. Et les emprunts non cités indiquent un autre travail intellectuel à l'oeuvre chez Durkheim. Ce décalage est une donnée nouvelle révélée par la liste des emprunts et par les hypothèses sur le total probable des consultations.

Le travail de Durkheim semble se dédoubler ; celui-ci ne cite pas, ou cite sans développer, de nombreuses références empruntées (et certainement nombre de consultations), notamment des thèses et des articles (sauf les thèses et articles recensés dans l'*Année*). Il existe cette sorte de travail « caché » chez lui (comme, peut-être, chez tout intellectuel qui publie), qui fait du lien, produit de l'homogénéité, de la synthèse, autour de son activité de travail.

7. Une typologie des liens forts entre les emprunts de Mauss et ceux de Durkheim

Un traitement assez poussé du matériau des emprunts de Mauss nous permet de décrire une autre tendance empirique « lourde », du même ordre que celle caractérisant le travail « dédoublé » du point précédent, que nous présenterons sous forme d'une typologie, à la fois qualitative et fondée sur un minimum de quantification, de ses emprunts en lien avec ceux de Durkheim.

Les 35 volumes (de 21 auteurs différents) empruntés par Mauss, répartis en 102 emprunts, sont consultables, sauf l'édition de 1857 de Lucien de Samosate (tome 2). Mauss n'a emprunté ni revues ni thèses. Remarques : en 1892-1893, M. Fournier signale, dans sa biographie de Mauss, une

interruption d'études cette année-là, alors qu'il s'agit de celle où il emprunte le plus à la bibliothèque universitaire (33 emprunts), et où il effectue aussi ses seuls emprunts à la bibliothèque municipale. « Il suit aussi des cours de droit pendant un an (1891-1892) ; l'année suivante [1892-1893], il interrompt ses études pour faire son service militaire et retourne dans sa région natale, à Neufchâteau, où il est classé dans les services auxiliaires » (Fournier, 1994 : 47).

Pour le Droit : nous n'avons pas retrouvé les registres d'emprunts éventuels de Mauss. Durkheim l'informe en décembre 1893 que la Faculté de Droit a transmis son dossier à Paris où il est étudiant cette année-là ; peut-être pour qu'il poursuive son cursus, peut-être en auditeur libre ? Nous n'avons pas relevé de traces d'inscription de Mauss en Droit dans les archives que nous avons consultées. Le seul document juridique que nous ayons trouvé parmi le fonds Mauss (que ses descendants continuent d'alimenter) est constitué par un ensemble de fiches qui ne sont apparemment pas des notes prises pendant un cours, mais plus probablement celles du résumé d'un manuel, le *Droit civil* de Baudry. Il ne semble pas que Mauss, étudiant ou après, ait beaucoup « classé » du Droit.

Pour les obligations militaires : en note M. Fournier précise les références des archives (« Service historique de l'armée de terre », « Mauss est de la classe 1892 (n° 864) ». Mauss a-t-il obtenu un aménagement ? Probablement, sur la durée (alors que la loi Freycinet de 1872 prévoit 3 ans de service), sur le régime (les services auxiliaires sont réservés aux inaptés au service actif, proches de la réforme, qui est d'ailleurs la mention d'abord inscrite puis rayée sur son dossier d'étudiant / Archives départementales de la Gironde), sur le lieu (Bordeaux plus souvent que Neufchâteau). Ce régime favorable peut aussi contribuer à expliquer l'engagement de Mauss en 1914 à 42 ans, qui le conduira à être promu officier-interprète en 1916. Nous sommes en attente du dossier militaire de Mauss, pour confirmation, que Robert Mauss a demandé pour que nous puissions le consulter. Merci à lui, et à Jean-François Bert de nous avoir permis de le contacter. Nous remercions également en cette même occasion Étienne Lévy, autre descendant de Marcel Mauss, avec qui nous avons eu des échanges fructueux, et qui nous a permis de pouvoir consulter des pièces nouvellement versées au fonds Mauss et non encore enregistrées. Autre remarque, en 1893-1894, il n'y a aucun emprunt, car Mauss est étudiant à Paris, sans avoir encore décidé, avec Durkheim, s'il allait revenir à Bordeaux l'année suivante, ou pas, ce qui dépendait de la possibilité de son oncle d'avoir un poste à Paris. Cette parenthèse parisienne a été dense. Mauss crée un réseau d'amis, pose des jalons avec L. Marillier, suit un cours décisif en physiologie, où il découvre la notion de dynamogénie, vraisemblablement à la Faculté de Médecine (lequel donne tout son sens à son baccalauréat ès-sciences restreint), sans compter le cours de psychologie expérimentale de Ribot, celui d'Espinas en mai, évoqués dans la correspondance avec Durkheim, et peut-être un ou

des cours de Droit, voire de Philosophie. Mauss donne l'impression d'être, en accord avec Durkheim, un étudiant qui suit des cours « à la carte », qui prépare l'agrégation dans un contexte devenu l'opposé de celui qu'il aurait connu s'il avait été à l'Ens.

Mauss semble reprendre à son compte le regard critique et distancié de Durkheim sur la philosophie, par une préparation au concours passant par une lecture, sinon *a minima*, du moins scolaire, des auteurs classiques. Aucun encyclopédisme, même apparent, dans cette liste d'une centaine de références, qui se manifesterait par exemple par des emprunts boulimiques, ou par le choix de sujets de thèses « académiques ». Les lectures absentes sont compensées par des fiches, des soutiens divers et des entraînements. Mauss n'a pas de vocation philosophique (tout au plus, comme il l'écrira, un « goût » ; Mauss, 1930/1979 : 214). Il semble considérer comme un acquis, au meilleur sens du terme, le travail considérable effectué par Durkheim pour sélectionner, dans la pensée, les écrits, les auteurs, philosophiques, classiques ou moins connus, ce qui est utile à la sociologie, et ce qui ne l'est pas.

La proximité avec les emprunts de Durkheim commande la mise en ordre des emprunts de Mauss. Nous distinguerons les emprunts « identiques » (emprunts de Mauss déjà empruntés par Durkheim) et « proches » (emprunts par Mauss d'ouvrages d'un même auteur, ou d'auteurs très proches de ceux empruntés par Durkheim). Nous verrons que la totalité des emprunts de Mauss relève de ces deux catégories, preuve massive de la proximité de son travail avec celui de Durkheim. Nous mettrons ensuite en avant, parmi ces emprunts identiques ou proches, les emprunts de Mauss « simultanés » avec ceux de Durkheim. Ces emprunts incitent très fortement à penser cette fois que les deux hommes travaillent certaines thématiques identiques *en même temps*, dans deux domaines jusqu'à présent très sous-estimés des études portant respectivement sur Durkheim et sur Mauss : d'abord la psychologie, et ensuite le projet de thèse en latin (que nous dénommerons thèse « latine ») de Mauss, autour de Spinoza et de Léon L'Hébreu. Ces thèmes apparaissent dans la correspondance entre Mauss et Durkheim (les « études de psychologie » et le « travail sur Spinoza » y sont évoqués, *cf.* Fournier, 1994 : 64-65).

7.1. Emprunts identiques

À la manière de Durkheim, Mauss travaille la philosophie avec les « histoires allemandes » (Paoletti, 2005 : 270), par exemple celle de K. Fischer. Mauss emprunte son tome 3 sur Kant fin 1892 pendant que Durkheim emprunte le tome 2 sur Descartes et Spinoza à partir de la fin 1892. Il emprunte quelques auteurs dans le texte, dont certains ouvrages sont identiques à ceux empruntés par Durkheim : Kant, Spinoza, Leibniz, Hume, le Platon de Campbell. On peut rajouter l'emprunt des deux Brunetière (deux volumes non précisés de ses *Études critiques*), qui regroupent

notamment des articles de commentaires philosophiques, par exemple deux de 30 pages sur Pascal ; Durkheim a emprunté son seul ouvrage de cet auteur quatre mois avant (également un tome des *Études critiques*). Il s'agit donc aussi d'un emprunt simultané, que nous ne mettons toutefois pas en avant du fait de son imprécision et de sa marginalité. Par ailleurs, il est à noter que Mauss n'emprunte pas Aristote, par exemple : on peut penser qu'il l'a consulté en bibliothèque, et/ou qu'il s'est appuyé sur les fiches de Durkheim et d'Hamelin. C'est aussi une des explications de cet échantillon resserré : Mauss bénéficie selon toute probabilité, pour nombre d'ouvrages, de thèses et de revues qu'il n'a pas empruntés, des fiches de Durkheim, dont il confirmera plus tard l'existence (« fiches annotées, numérotées, comme faisait Durkheim », Mauss, 1930/1969 : 500), en plus de ses cours, et de ses préparations à l'agrégation (dissertations, leçons) ; la quantité des premières étant, selon toute probabilité, d'une aide aussi décisive que la qualité des seconds.

Il est possible d'évaluer le total des emprunts identiques entre Mauss et Durkheim : la moitié des emprunts bordelais du premier ont été empruntés à Bordeaux par le second, si l'on compte le Zeller sur « La philosophie allemande depuis Leibniz » (non traduit), emprunté à l'Ens (mais pas à Bordeaux) par Durkheim. On peut en dresser la liste chronologique, qui comprend environ 15 volumes : 1 tome de Brunetière, Kant (volume de 1781), les 3 tomes de Fischer, le tome 1 du *Spinoza* édition van Vloten et Land, le Zeller qui vient d'être évoqué, le tome 1 du *Spinoza* édition Saisset, le *Leibniz* édition Erdmann, l'*Entendement* de Hume, les 2 tomes du *text-book* de Sully, les 2 tomes du rabbin Joël (nous y reviendrons), le *Platon* de Campbell. Soit 10 auteurs sur les 21 empruntés.

Nous avons attendu de clore cette première énumération pour faire une remarque importante, qui prolonge les éléments méthodologiques exposés depuis le début de ce chapitre. Les précédentes énumérations décrites avec les emprunts de Durkheim, et celles qui vont suivre pour les autres emprunts de Mauss, ne doivent pas induire en erreur, de par l'illusion d'optique qu'elles peuvent susciter, par exemple laisser croire que notre analyse transforme les listes d'emprunts en mauvaise histoire des idées (mauvaise, puisque nous ne contextualisons aucun auteur, aucune référence, ni aucune « idée »). Nous cherchons à reconstituer le rapport à la lecture de Durkheim et de Mauss ; nous faisons l'hypothèse que cette lecture est cursive, et non encyclopédique ; et orientée vers la formalisation de la sociologie générale, donc faussement éclectique. Pour ce faire, nous procédons également à une lecture cursive, non détaillée, de leurs emprunts ; nous ne cherchons pas à montrer que leurs lectures sont infidèles, qu'ils ont instrumentalisé les auteurs, qu'ils les contredisent, etc. ; nous ne cherchons pas non plus à reconstituer le contexte culturel dont ces emprunts seraient des indices ; toutes ces pistes nous éloigneraient de la seule que nous voulons suivre : nous décrivons les usages qu'ils font de leurs emprunts, pour les recontextualiser dans leurs

pratiques, et retrouver la dynamique intellectuelle qui les relie, et leur cheminement vers la sociologie générale.

7.2. *Emprunts proches*

Cette deuxième catégorie regroupe des emprunts proches sans être identiques, qui prolongent chez Mauss un intérêt de Durkheim. Nous retrouvons dans ce cas les exemples d'emprunts suivants (13 auteurs sont concernés, Zeller et Spinoza comptant double, étant les deux seuls pour lesquels Mauss emprunte deux ouvrages différents ou plus – 2 pour Zeller, 6 pour Spinoza).

Lucien de Samosate : thématiques de la rhétorique et de la satire souvent empruntées chez d'autres auteurs par Durkheim, respectivement pour sa pédagogie et sa psychologie, particulièrement présentes dans le tome 2, le seul emprunté par Mauss. On peut y lire des chapitres sur la rhétorique, sur Démosthène, sur le genre satirique, ou sur l'observation comme « connaissance profonde du coeur humain ».

Brentano : l'emprunt par Mauss de la *Psychologie d'Aristote* (de novembre 1894 à avril 1895, puis en juin-juillet, pendant toute l'année du concours), probablement lu par Durkheim, est à rapprocher de l'emprunt de ce dernier, selon nous avec le même objectif, de la *Psychologie de Platon* de Chaignet à l'Ens. Le projet de Chaignet était de recenser tout ce qui, dans la philosophie de Platon, pouvait constituer une psychologie. Mauss développe sa rhétorique et sa psychologie et les travaille ensemble avec Durkheim. En particulier, le nombre de lectures philosophiques de Mauss et de Durkheim qui sont en fait des « ponts » vers la psychologie, pour creuser et légitimer cette approche, sont conséquentes. Enfin, Brentano, philosophe de la conscience, a par ailleurs influencé Freud, qui a trouvé dans son approche de quoi fonder la sienne sur l'inconscient. Nous faisons l'hypothèse que ce qui a intéressé Freud a intéressé Durkheim et Mauss, « toutes choses égales par ailleurs » (contexte différent, regards différents, sélection intellectuelle différente, etc.)

Stuart Mill : Mauss emprunte son *Hamilton*, Durkheim emprunte plusieurs fois cet auteur à Bordeaux, ses *Mémoires* et les lettres de Comte en 1893, et son *Système* quand Mauss sera à Paris.

Hartmann : le quatrième emprunt (simultané) de Mauss est un Hartmann « secondaire » (la *Religion de l'avenir*), sorti pendant deux mois (décembre 1890 et janvier 1891), au moment où Durkheim réemprunte *l'Inconscient* du même Hartmann en 2 tomes en février 1891, peut-être pour Mauss, plus probablement pour le travailler ensemble, compte tenu du rapport de Durkheim à cet auteur.

Spencer : même proximité de pratiques d'emprunts (simultanés), d'un ouvrage secondaire pour Mauss (*L'individu contre l'État*), en juin-juillet 1893 ; de « fondamentaux » pour Durkheim

(*Principes de sociologie et Introduction à la science sociale*) au même moment, en juillet 1893.

Bain : emprunt de la *Logique déductive et inductive*, pendant que Durkheim emprunte les *Sens de l'intelligence* de cet auteur, et sur lui. Nous y reviendrons avec les emprunts simultanés. Dans ces 4 cas (Mill, Hartmann, Spencer, Bain), Mauss affine, mais dépasse aussi : il n'est plus « dans » ces auteurs, centraux dans les emprunts de Durkheim (et sur lesquels il assimile certainement les fiches de son oncle, et, très probablement, les retravaille et en discute avec lui), même s'il reste dans leurs thématiques.

Hérodote : Durkheim emprunte plusieurs fois cet auteur en première année à l'Ens. Mauss le travaille dans le texte, notamment avec Cachin (ils empruntent deux tomes 2, un en français, un dans le texte ; cf. le paragraphe suivant).

Bernard, Liebig : Mauss emprunte deux fois l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard fin 1892 et début 1893, dont les concepts de « synthèse physiologique », de « milieu intérieur » et d'« idée directrice » ont directement inspiré, selon toute probabilité, Durkheim (cf. Michel, 1991) ; Mauss travaille, à la suite de Durkheim, à formaliser les bases d'une épistémologie sociologique. Nous avons vu dans notre précédent article que Durkheim conseille des ouvrages d'épistémologie scientifique à Cachin en janvier 1893 (Darwin, Flourens, Quatrefages), peut-être en lien avec le cours sur « l'explication dans les sciences physiques », dispensé par Hamelin principalement, et Espinas, « à partir de 1892 » (Bert, 2012 : 72). L'emprunt par Mauss de l'ouvrage de Liebig sur, ou plutôt « contre » Bacon (Roger), et proposant une réflexion plus large sur les « sciences d'observation au Moyen-Âge », est lié à cette thématique. Ce paragraphe est l'occasion de signaler que les pratiques de travail de Mauss sont aussi collectives ; il échange régulièrement ses notes avec d'autres étudiants (Espitallier, Duprat, Dupuy, Darbon, Marcou, etc... ; une liste très complète pourrait être reconstituée en recoupant toutes les sources). Mauss les recopie en précisant le nom du preneur de notes initial. Mais ces pratiques ne constituent pas notre objet d'étude, même si elles sont en lien avec lui ; elles mériteraient un article à part entière, qui prolongerait des points abordés dans l'ouvrage de J.-F. Bert (2012). Nous avons également montré dans notre article sur les emprunts de Durkheim que Mauss et Cachin travaillent à deux (emprunts d'Hérodote en commun, et probablement des consultations) et que c'est Mauss qui a probablement présenté Cachin à Durkheim. Les deux étudiants s'entraînent pour le concours avec Durkheim et Hamelin (Fournier, 1994 : 51). Proximité estudiantine qui trente ans plus tard semble oubliée, à l'heure des oppositions politiques majeures (Congrès de Tours) : « Pour un peu, cette lettre je l'adresserais à Cachin. Je lui rappellerais combien il scandalisa autrefois un de nos vieux maîtres : le grand philosophe Hamelin. Il lui avait dit qu'il s'était mis des oeilères, mais que c'était pour marcher droit » (Mauss, 1920/1997 : 338).

Pascal : 2 volumes sont empruntés par Mauss d'un auteur jamais emprunté par Durkheim (ni à Bordeaux, ni à l'Ens), mais néanmoins proche de ses centres d'intérêts : il s'agit des deux tomes des *Pensées* de Pascal (éd. Molinier) ; Durkheim a cependant emprunté *sur* cet auteur, et l'a probablement lu en consultation.

Spinoza : Mauss emprunte 6 ouvrages différents de/sur cet auteur (dont 2 identiques à ceux de Durkheim, les tomes 1 de Saisset et de van Vloten). Nous y reviendrons avec l'exemple des emprunts simultanés autour de la thèse latine de Mauss.

Zeller : autour des premiers mois de 1892, Mauss emprunte sa philosophie allemande, pendant que Durkheim emprunte sa philosophie grecque ; Durkheim n'emprunte pas à Bordeaux la philosophie allemande de cet auteur (il l'a emprunté trois fois, mais « seulement » à l'Ens), Mauss n'emprunte pas sa philosophie grecque ; il met encore à profit les fiches de son oncle sur cet auteur (central pour lui), selon toute probabilité. Mauss emprunte Zeller à 15 reprises, entre 1891 et 1895, pour une lecture de première main, sans les fiches de Durkheim, ou « à côté » d'elles ; et Durkheim à 7 reprises, également sur toute la durée de son séjour (premier emprunt en 1890, dernier en 1902), probablement pour sa préparation à l'agrégation.

Fechner : les « *Mélanges* » offerts à Zeller par divers contributeurs (Vischer, Erdmann, Helmholtz, Gomperz, Dilthey, Freudenthal sur Spinoza) sont notamment pour Mauss l'occasion de travailler la question de l'esthétique, en lien avec un autre emprunt proche de ceux de Durkheim : *Vorschule des aesthetik*, de Fechner.

7.3. Emprunts proches : esthétique

Mauss s'intéresse à ce thème, l'esthétique, dans une perspective bien précise, « allemande », très liée à la technique, ce qu'il rappellera bien plus tard dans son *Manuel*. Si Durkheim n'emprunte pas des références sur ce thème, les emprunts concernant celui-ci sont néanmoins classés comme proches, car inscrits dans une approche expérimentale, et plus précisément encore, « psychophysicienne », qu'il suit de près. Mauss ne travaille donc pas l'esthétique sans, et encore moins contre, Durkheim, mais au contraire dans une perspective qui va dans son sens, et qui renforce son/leur projet. Mauss lit très probablement F. Vischer, un des principaux contributeurs, avec sa longue dédicace d'ouverture et son texte, *Das symbol* (le seul annoté, possiblement par Mauss – mots français entre les lignes), des « *Mélanges* » à Zeller (1887), empruntés 5 fois pendant toute l'année du passage de l'agrégation (de fin novembre 1894 – Mauss est malade avant, cf. Durkheim, 1894/1998 : 36 – à mi juillet 1895) ; ceci est une première illustration du « travail parallèle », par rapport à l'agrégation, de Mauss. En 1887 précisément, Vischer (père) cherche, « contre le kantisme de la "forme pure", [à] redonner au concept romantique de symbole la

consistance d'un outil analytique, d'un outil scientifique à l'écoute des disciplines psychologiques et anthropologiques qui, en cette fin du XIX^{ème} siècle, se renouvelaient si profondément » (Didi-Huberman, 2002 : 417-418), en s'appuyant sur des exemples comme le sacrifice, le rêve, l'empathie, les sensations. « Vischer est venu à l'esthétique par la théologie et la morale. Il ne se présente pas naïvement devant les problèmes du Beau » (Hesnard, 1921 : 496), et finit par prendre ses distances avec sa propre *Aesthetik* en 6 volumes (écrite entre trente et quarante ans plus tôt), « sous l'influence des recherches de son fils gagné à la psychologie expérimentale » (Espagne, 2004 : 185).

Le lien entre le « dernier » Vischer père, Vischer fils et Fechner est bien établi, et donne à l'esthétique expérimentale une dimension encore nouvelle, « psychophysicienne ». Les deux tomes de Fechner (*Vorschule des aesthetik*) sont empruntés et prolongés par Mauss pendant tout le premier semestre 1892 (huit emprunts). La psychophysique de Fechner est définie par Ribot dans sa *Psychologie allemande contemporaine* (un des rares ouvrages empruntés sans discontinuer par Durkheim, à l'Ens, au lycée de Sens et à Bordeaux) comme la « théorie exacte des rapports [...] entre le monde physique et le monde psychique » (Fechner, 1860, cité par Ribot, 1879/2003 : 157). Fechner est décrit par Ribot comme un « esprit original » qui a posé « sous une forme toute nouvelle la vieille question des rapports du physique et du moral » (Ribot, 1879/2003 : 214), qui est peut-être la question philosophique intéressant le plus Durkheim et Mauss (au moins autant, selon nous, que celle, avec laquelle elle est toutefois complémentaire, des rapports entre la foi et la raison – cf. Paoletti, 2005 : 270), via ce que l'on pourrait appeler la « quantification de l'irritabilité », en lien direct avec la physiologie et la psychologie expérimentale (Nicolas, 2002), surtout celles de Wundt (qui voyait en Fechner « le penseur le plus original de notre époque », Gusdorf, 1993 : 663), et de Weber. Neiglick, devenu l'ami de Durkheim à Leipzig selon Mauss (1928/1971 : 29), a discuté les travaux du second et les interprétations que l'on pouvait en faire à partir du premier, dans un article de la *Revue philosophique* de 1887 que Durkheim a peut-être aidé à publier (il y publie aussi et y fait publier un article posthume de son ami Hommay). La psychophysique de Fechner s'inscrit pleinement dans la pensée allemande du XIX^{ème} siècle, en lien, apparemment paradoxal, avec le spiritisme (Gusdorf, 1993 : 207-209) ; paradoxal, car Fechner est critiqué pour son (supposé) « anti-spiritualisme », notamment par Bergson (« les sensations ne sont pas mesurables quantitativement », cité par Nicolas, 2002 : 294). Pour l'anecdote, l'*Esthétique* de Fechner est utilisée par Grosse (l'un des « maîtres » de Léon Marillier, futur enseignant de Mauss à l'École pratique des hautes études à Paris à partir de 1895) dans son ouvrage sur *Les débuts de l'art*, possédé par Mauss, dont l'exemplaire personnel souligne (en l'encadrant, peut-être de sa main – car les ouvrages de Mauss ont pu être empruntés par la suite) la référence bibliographique à cet emprunt de ses années d'étudiant. Au final, Mauss cite Fechner au début de la partie « Esthétique » de son

Manuel d'ethnographie (Mauss, 1947 : 70).

Enfin, il existe deux séries d'emprunts bordelais de Mauss qui sont effectués simultanément avec ceux de Durkheim, et qui concernent deux thématiques centrales pour les deux hommes : la psychologie et la thèse latine. Nous ne présenterons ici que le premier, le second, bénéficiant du même traitement que le reste du matériau, sera présenté différemment. Avec ces emprunts simultanés, le « travail ensemble », qui apparaît comme de plus en plus évident, d'une façon globale avec les emprunts identiques et proches, qui couvrent la totalité des emprunts de Mauss à Bordeaux, et en particulier avec l'esthétique, comme nous venons de le voir, devient encore plus recoupé.

7.4. Emprunts simultanés : psychologie

Mêmes coïncidences de dates et de pratiques d'emprunt pour la psychologie. 4 références (et 6 volumes) sont concernés. En mars et en avril 1892, Mauss emprunte les deux tomes de la *Logique* de Bain, au moment où Durkheim emprunte (en janvier 1892) les *Principles of psychology* de James, récemment publiés et aussitôt acquis par la bibliothèque, puis *Les sens et l'intelligence* de Bain d'août à novembre 1892 ; puis quatre mois plus tard *L'Entendement* de Hume (de mars à novembre 1893), « père » de l'association des idées (cf. un nouvel exemple de ce que nous appelons une citation représentative, traduction possible du travail de lecture sélective de Durkheim : « Dans nos rêveries les plus vagues et les plus extravagantes, dans nos songes même, l'imagination ne court pas tout-à-fait à l'aventure : en y réfléchissant, on découvre toujours de la liaison entre les idées qui se succèdent », Hume, 1758/1878 : 407), peut-être déjà travaillé avec Durkheim qui l'a emprunté entre juillet et décembre 1891 ; et les deux tomes de Sully (avril 1893), que Durkheim vient d'emprunter (en janvier). De son côté, Durkheim emprunte aussi entre mai et juillet 1893 une « salve » de références en psychologie : à nouveau Ribot sur la *Psychologie anglaise contemporaine*, les deux tomes de James Mill, les deux tomes des *Éléments de psychologie physiologique* de Wundt, un autre Ribot (les *Maladies de la personnalité*), deux Sully sur *Le Pessimisme et les illusions des sens*, et conclut cette impressionnante série par un retour fin 1893 au même *text-book* de Sully emprunté par Mauss six mois avant. Ces emprunts parallèles en psychologie prolongent les toutes premières lectures bordelaises de Mauss, hors emprunts, à nouveau pendant l'été 1890, des deux Ribot sur les psychologies anglaise et allemande contemporaines, que Durkheim lui avait fait lire (Mauss, 1939/1969, 3 : 566), et avait plusieurs fois empruntées ; et qu'il devait pourtant posséder par ailleurs, puisqu'il ne les avait pas empruntées cet été-là pour son neveu. Ces emprunts anticipent l'une des activités de Mauss à Paris à la rentrée 1893, lorsqu'il « suivra » Ribot de 1893 à 1897, comme il le déclarera pour le centenaire de sa

naissance (Mauss, 1939/1969, 3 : 567). Janet (Paul) et Ribot jouent un même rôle, de « *gate-keepers* vulgarisateurs », dans la structure des emprunts comme dans la carrière de Durkheim. Avec plus de considération de ce dernier pour Janet que pour Ribot, critiqué lors d'une lettre à Mauss, lorsqu'il le suit à Paris : « Son cours est pour toi un excellent exemple au point de vue de la méthode, mais je doute qu'il soit très suggestif et très fécondant » (Durkheim, 1894/1998 : 35). Si Durkheim n'a pas tort, selon nous, il est un peu excessif, Ribot a été pour lui (et le sera encore) un « passeur » souvent suggestif ; mais peut-être qu'il perçoit Ribot en 1894 comme un de ceux qui ont oeuvré pour qu'Espinas obtienne un poste contre lui, et comme une menace susceptible de faire perdre du temps à Mauss. Pas de critique de Janet bien sûr chez Durkheim, en tout cas formulée auprès de Mauss, ce qui nous intéresse ici ; il propose même à son neveu de faire une leçon avec lui, ce qu'il décrit comme un privilège (Durkheim, 1894/1998 : 27-28). Le passage des emprunts de Durkheim aux emprunts de Mauss révèle, si l'on prend ces deux auteurs (Janet et Ribot) comme indicateurs, une inversion de la hiérarchie entre la philosophie et la psychologie : la première domine pour Durkheim, la seconde domine pour Mauss.

Peut-être faut-il voir dans ces emprunts simultanés, outre la sensibilisation de Mauss par Durkheim à la psychologie (« J'aimerais mieux te voir poursuivre des études de psychologie [dans le cadre de la préparation au concours d'agrégation] et faire quelque chose par exemple sur *l'association des idées*, puis sur la *volonté* », Durkheim, 1894/1998 : 30, souligné par lui), le tout début d'un programme de travail commun qui se formalisera de façon originale par la parution du *Suicide*. Mauss n'aurait donc pas été « que » le collecteur de données statistiques sur cette thématique, et cela confirmerait que cette dernière était aussi un prétexte pour aborder quantitativement, sociologiquement, un phénomène qui avait une signification plus fondamentale pour Durkheim, mais aussi pour lui, ayant des prolongements vers la psychologie physiologique et la future sociologie religieuse. Plus fondamentalement en effet, il s'agit du questionnement scientifique, par la sociologie naissante, de la pathologie, des délires, des hallucinations, et par extension de l'extase et de la mystique religieuses (pour une approche, cf. Karsenti, 1995 ; Mucchielli, 1998b ; Mucchielli et Renneville, 2002 ; Borlandi, 2000 & 2011 ; pour un développement, cf. le chapitre 5 de ce mémoire). Dès l'âge de quinze ans, en 1887 (année de la nomination de Durkheim à Bordeaux), Mauss se voit offrir par son oncle les quatre tomes de *l'Histoire du merveilleux* de Louis Figuier, vulgarisateur haut de gamme, qui couvre nombre de ces thèmes, lesquels intéressent grandement les deux spinaliens. Les 4 tomes (2^{ème} édition 1860-1861) traitent respectivement : des diables de Loudun et des convulsionnaires jansénistes ; de la baguette divinatoire et des prophètes protestants ; du magnétisme animal ; des tables tournantes, des médiums et des esprits. Il faut ajouter à cette liste la dynamogénie, notion physiologique que Mauss

et Durkheim ont, un peu curieusement en apparence, choisi de n'utiliser ensemble qu'en 1913, dans le compte-rendu comparatif des *Formes élémentaires de la vie religieuse* et de *Totemism and exogamy* de Frazer (Mauss et Durkheim, 1913 : 98), mais qui fait partie de leur bagage intellectuel et scientifique depuis longtemps déjà, au moins 30 ans pour Durkheim. Et, en ce qui concerne Mauss, pour longtemps, si l'on en croit son *credo* sur l'importance de la physiologie, et les nombreuses références sur ces thèmes possédées dans sa bibliothèque personnelle (également occultisme, démonologie, etc.), qui ont parfois donné lieu à des recherches et des publications notoires, telle *l'Esquisse d'une théorie de la magie*, ainsi qu'à nombre de remarques annexes et discussions parfois rajoutées à des écrits, ou correspondances parfois archivées. Ce que confirme par exemple Jean-François Bert dans une lecture récente : « En lisant Mauss, on voit une même idée poindre dans ce texte sur la magie : il est en effet question des phénomènes de contagion, de surexcitation ou encore d'association » (Bert, 2015 : 263), c'est-à-dire d'effervescence, ou de dynamogénie.

8. Faire de la sociologie du passé

La question qui est le plus souvent revenue dans mes réflexions depuis que je travaille le matériau des registres d'emprunts, qui s'était déjà posée lorsque je travaillais sur les archives du campus de Bordeaux, concerne la place et le rôle du mot « histoire » dans mon activité. Suis-je devenu, « sur le tas », un historien ? La réponse est, au terme de ce mémoire original, claire : non, et je n'ai même pas cherché à le devenir. J'ai résolument opté, du fait de mon rapport à la sociologie, pour une posture de sociologue. La différence se situe, telle que je peux la formuler aujourd'hui, dans le fait que je n'exploite pas les archives comme un historien professionnel le ferait ; notamment, j'opère des allers-retours réguliers qui sont certainement considérés comme inutiles, inefficaces, et étant à éviter dans une démarche historique. Sans me situer dans une posture opposée, je considère ces retours « directs » sur le matériau d'origine comme une occasion nécessaire pour me l'approprier, pour me familiariser avec lui, pour embrasser sa « matérialité », au sens de Warnier, de Waquet, réflexe sociologique qui rejoint l'autre aspect de la différence de ma démarche avec celle de l'historien. J'ai l'impression de faire une *sociologie matérielle des idées*. Je contextualise moins et moins rapidement le matériau, et les données que je produis à partir de lui. La contextualisation est moins rapide du fait d'une absence de spécialisation sur la fin du XIX^{ème} siècle, même si, aujourd'hui, je suis imprégné du XIX^{ème} siècle et suis, à certains égards, devenu passionné par cette période. Parfois cette contextualisation non-historique, sociologique, est conséquente ; elle justifie d'avancer, avec peut-être un peu de présomption, qu'il s'agit d'une

nouvelle manière de contextualiser. Je fais le pari que la contextualisation que je revendique comme minimale, mais qui combine néanmoins le contexte interne du travail scientifique (lié par exemple aux écrits et à l'oeuvre qu'ils finissent par produire), autant que son contexte externe, est suffisante pour garantir le niveau de qualité d'analyse historique minimale, qu'il n'y a pas, par exemple, de contresens, d'incongruités, d'anachronismes, de confusions *préjudiciables d'un point de vue historique*, même si tous ces aspects sont critiquables. Le sociologue peut-il se dispenser de certaines rigueurs de l'historien ? Notre réponse est affirmative, cela nous semble même inévitable lorsqu'on enquête sur le passé, que l'on n'est pas historien, et que l'on ne soumet pas notre travail au jugement d'un historien. En résumé, je « pousse l'avantage » dès que j'estime pouvoir le faire, vers la compréhension sociologique, la seule pour laquelle j'ai été formé, de mon matériau et de mes données.

J'ai cherché à reconstituer l'horizon intellectuel sociologique de Durkheim et de Mauss, autant que leurs emprunts pouvaient me permettre de le comprendre, au sens fort du terme. Je l'ai écrit, je ne suis ni dix-neuviémiste, ni germaniste, helléniste, latiniste, philosophe, ni même durkheimologue. Ni documentaliste, ni archiviste. Je ne cherche qu'à comprendre, avec un regard de sociologue, comment Durkheim et Mauss ont produit la sociologie générale « visible » qui est « sortie », partiellement, de leur travail « pour soi », caché pour Durkheim et parallèle pour Mauss. Partiellement, car des pans entiers de leur travail n'ont pas été publiés, c'est-à-dire rendus visibles, mais peuvent-être devinés ; au sens le plus positiviste du terme, d'intuition fondée et de conjecture probable ou simplement possible, et le plus précis, par toutes les vérifications et tous les recoupements auxquels j'ai procédé durant mon enquête.

Comment dès lors nommer cette démarche ? Christian Topalov dit à juste titre ne pas avoir de préférence parmi toutes les expressions qui ont émergé ces dernières années. Toutes en effet décrivent peu ou prou la même démarche, nouvelle, de renouvellement de l'histoire et d'extension de la sociologie. Nous avons pour notre part, étudiant, été conquis par celle proposée par Gérard Noiriel en 1989, avec son ouvrage intitulé *Le creuset français. Histoire de l'immigration en France XIX^{ème}-XX^{ème} siècle*, que nous avons aussitôt utilisé l'année suivant sa parution dans un mémoire de Licence sur le troisième âge immigré. Mais G. Noiriel est historien, et la place importante accordée dans son analyse par exemple à Seignobos, dont il se démarque aussi, limite la compréhension que nous évoquions à l'instant, du fait de la position de cet historien dans l'horizon intellectuel, justement, de Durkheim, auquel il s'opposait radicalement sur un plan scientifique, alors même que la sociabilité (fréquentation du « salon républicain » de Cécile « Marillier-Seignobos » par Durkheim dès 1883, et Mauss dès 1893 – selon le témoignage de Mauss) et la politique (affaire Dreyfus) les rapprochaient considérablement.

Je me suis posé, certes différemment, la même question 25 ans plus tard, c'est-à-dire en juin de cette année, au Congrès de l'Association française de sociologie, à Saint-Quentin, en participant aux sessions d'un « Groupe de travail » nouvellement créé, intitulé « Histoire de la sociologie ». Et un temps des débats, non prévu à l'avance, a d'ailleurs été consacré à cette question de « savoir ce que l'on fait », à l'initiative aussi stimulante qu'inattendue d'Antoine Savoye qui, « non-bourdieusien », selon son propre aveu, a néanmoins plaidé pour la prise en compte d'arguments pointus de Bourdieu sur l'histoire de toute discipline, supposant qu'ils puissent être mieux entendus que ceux d'historiens. Ma participation à ce groupe, pour des raisons liées à sa création douloureuse dans laquelle j'ai été amené à jouer un rôle de *whistleblower*, ne vaut pas *quitus* sur cette question de l'histoire, qui dénomme improprement me semble-t-il, ce que font des sociologues, qui ne sont pas des historiens et le ne deviendront pas, quand ils s'intéressent à l' « histoire » de leur discipline. Rien n'a été tranché lors du débat impromptu, animé avec vigueur par les arguments de Savoye, et j'ai eu l'impression que la question ne pouvait pas être réglée, au delà d'une quelconque volonté dans un sens (défendre l'appellation d' « histoire ») ou dans un autre (trouver un autre terme pour qualifier le groupe de travail). Réponse impossible, car il n'y avait pas d'historien dans la salle à ce moment-là, mais question dérangeante, car il n'y avait que des sociologues ambitionnant faire s'intéresser au passé de leur discipline.

En m'inspirant de l'expression « histoire du temps présent », née un peu en même temps que la parution de l'ouvrage de Noiriél, et dont les *Cahiers de l'Ihtp* ont publié des réflexions qui m'ont paru très intéressantes à l'époque où je les ai lues, notamment celles de Michaël Pollak, qui se revendiquait, ce me semble, sociologue et historien (ce qui ne fait pas avancer notre problème), je dirais que je fais de la sociologie du passé, le mot « temps » ne servant à rien dans ce sens. Passé est un terme qui ne veut rien dire, tel quel, sans précision, sans qualificatif, pour un historien ; c'est ce qui nous permet de garantir, face au flou temporel volontaire, une prééminence de la sociologie, non pas sur l'histoire, mais sur l'objet. Puisque nous ne pouvons pas concurrencer les historiens, et c'est heureux, trouvons un espace où exercer pleinement la sociologie, sur des objets neutralisés. Les mêmes remarques valent pour la *Revue d'histoire des sciences humaines*, récemment relancée, mais qui supposerait, si son appellation était prise à la lettre, que seuls des historiens pourraient écrire dans ce qui serait, comme son nom l'indique, une revue d'histoire ; or, de nombreux non-historiens, et notamment des sociologues, y sont publiés ; c'est donc que ce nom est impropre, bien que « parlant » ; ce qui ne signifie pas, en outre, que nous ne soumettrions pas d'article à son comité de rédaction. *Genèses, sciences sociales et histoire*, ou même la *Revue du XIX^{ème}*, annoncent plus justement, par leur simple titre, la pluridisciplinarité possible de leurs intervenants.

Reste entière la question des limites de la contextualisation externe, qui paraît parfois aux

non-historiens comme pouvant être sans fin, et qui est souvent, en effet, la quête de toute une vie. Nous nous souvenons d'une liste de remarques, que nous avons trouvées aussi pertinentes qu'handicapantes, de Jean-Claude Chamboredon lors d'une très longue et dense note critique, datant de 1984, des deux ouvrages de Jean-Claude Filloux et de Bernard Lacroix. Les reproches du manque de contextualisation étaient redoutables, et les pistes ouvertes par Chamboredon, heuristiques, aussi nécessaires historiquement que limitatives sociologiquement. Chamboredon raisonnait comme un historien qui ne peut pas continuer à lire un travail si un problème existe au niveau de la qualité de la contextualisation restituée et, ce faisant, minorait les apports sociologiques dans le renouvellement de la perception de la pensée de Durkheim offerts par les deux ouvrages, dont il était pourtant conscient. Il y avait même un temps dans sa critique où il était lui-même victime d'une erreur de ce que nous situons dans le registre de la contextualisation minimale, en prenant historiquement trop au sérieux le témoignage de Durkheim sur sa « révélation » de 1895 lequel, selon nous, ne peut être pleinement interprété que sociologiquement, sur la base, bien sûr, d'éléments de contexte historiques minimaux ; mais, curieusement, à propos de cet exemple, peu de commentateurs soulignent le fait que Durkheim lâche ce témoignage dans sa *deuxième* réponse à Déploige en 1907, c'est-à-dire qu'il est poussé dans ses retranchements, et cherche une parade plutôt que de livrer spontanément un témoignage indiscutable sur le genèse de sa sociologie de la religion ; et peu de commentateurs prennent autant au sérieux qu'il le faudrait, selon nous, le témoignage de Mauss de 1927 dans sa nécrologie de Lucien Herr ; c'est-à-dire procèdent à tous les recoupements que ce témoignage autorise, y compris la possible lecture par Mauss, alors âgé de 14 ans en 1886, d'articles de l'*Encyclopaedia Britannica*, certes de haut niveau intellectuel, mais qui restent des articles d'encyclopédie, *a fortiori* lus en compagnie d'un Durkheim qui peut les lui présenter et avec qui il peut en discuter. Cette révélation ne serait donc pas aussi spectaculaire que Durkheim a bien voulu le laisser entendre, pour des raisons d'abord politiques (et compréhensibles), qu'elle serait plus un aboutissement après une longue maturation sur ce que devait être, pouvait être, une sociologie des religions telle que lui et Mauss la concevaient, et l'ont construite, nous le verrons, au tournant des années 1890.

Pour un exemple encore plus précis, sur lequel nous reviendrons, celui des lectures naturalistes de Durkheim à Bordeaux : nous n'avons pas lu de façon approfondie les références empruntées par Durkheim ; nous avons « simplement », au terme d'un gros travail que nous qualifierions volontiers de positiviste, parcouru ce que Durkheim nous semblait lire, de façon non approfondie selon toute probabilité, des références où Edmond Perrier était impliqué, qu'il soit l'auteur de l'écrit, ou par une préface (cas des emprunts de Darwin et de Romanes) ; ce qui, par recoupement, nous a fait supposer que Durkheim ne cherchait évidemment pas à se constituer une

culture de biologiste ou, « pire », car plus spécialisée, de zoologiste, ni à faire croire qu'il en détenait une, mais bien à creuser deux pistes décisives pour sa sociologie générale, justifiant toutes ses focalisations, et donc ses éliminations : la question de l'hérédité de l'acquis et, plus fondamentalement encore, celle des habitudes, et surtout des « habitudes actives », concept notamment travaillé par Boutroux dans sa thèse, plusieurs fois empruntée par Durkheim à l'Ens et à Bordeaux, qui ouvre vers l'effervescence et la dynamogénie, vers l'inconscient aussi ; et vers une sociologie des religions, une sociologie générale de l'action, et également vers le fait social total, nous y reviendrons.

Dernier exemple qui permet de cerner notre approche sociologique du passé : commémorer, dans une perspective sociologique, le centenaire d'un ouvrage de Durkheim. Plus encore que pour les historiens, particulièrement peut-être parce que la sociologie s'y prête plus, par définition, une commémoration engage des enjeux présents et futurs, projetés. Le colloque commémoratif des *Formes* organisé à Bordeaux par Matthieu Béra et moi-même est empreint de contraintes, dans les thèmes développés ; les historiens auraient par exemple trouvé les ressources intellectuelles pour mettre beaucoup plus l'accent sur les sources et le contexte ; depuis le début des commémorations centennaires des ouvrages de Durkheim, cette question des sources reste le point faible des contributions ; et le contexte n'est abordé qu'indirectement. Nous montrerons, grâce à notre matériau, qu'une sociologie des sources, et non une histoire des sources, est possible, et même, nécessaire. Par contre, du point de vue du présent, tout sociologue peut potentiellement se positionner par rapport à l'ouvrage de Durkheim, *via* la sociologie générale qu'il contient, quel que soit par ailleurs son propre rapport à cette dernière. Autrement dit : la sociologie générale bonifie la sociologie de tout sociologue spécialisé, mais tout sociologue spécialisé n'en est pas forcément conscient... En effet, il est possible de prendre la liberté d'ignorer ce lien de sociologie générale, ou simplement celui de sociologie de la connaissance, pourtant intrinsèques à l'ouvrage de Durkheim. Dans notre ouvrage collectif, qui est le produit d'un contexte « tardif » dans les études durkheimiennes, venant après plusieurs cycles de lectures dont il serait intéressant de faire la recension, plutôt que d'étudier les *réceptions* de l'ouvrage chez les spécialistes des religions et les philosophes (que l'on retrouve dans les numéros commémoratifs de l'*Année sociologique* et des *Archives des sciences sociales des religions*), il est question de la réception immédiate des antiquisants (R. Benthien) et récente des économistes (F. Lebaron) ; plutôt que la réception française, les première (F. Pizarro) et deuxième (D. Lapeyronnie) réceptions nord-américaines ; plutôt que celle des opposants religieux, politiques, scientifiques, celle du plus proche collaborateur, Marcel Mauss, que les *Formes* semblent cependant avoir éloigné de son mentor (J.-C. Marcel). Les *lectures* du contenu de l'ouvrage sont de la même veine : celui-ci est abordé sous l'angle du statut du

divin, « au plus loin de Durkheim » (C.-H. Cuin) ; du corps (P. Dirkx) et de l'art (W. Watts Miller), problématiques présentes « partout et nulle part », « *everywhere and nowhere* », dans l'ouvrage ; il en va d'ailleurs de même des thématiques de la parenté, « legs méconnu » des *Formes* (Porqueres y Gené, *l'Année sociologique*, 2012), et de l'économie, dont le lien avec les *Formes* est illustré par une « discrète présence » et une « thèse furtive » (Steiner, *l'Année sociologique*, 2012), du politique, objet dont les *Formes* « peuvent constamment parler » sans « qu'elles ne se donnent jamais explicitement pour propos de traiter » (Lacroix, *Durkheim et le politique*), ou de l'éducation et de la connaissance (cf. notre propre contribution à l'ouvrage, présentée en plusieurs endroits de ce mémoire). Les *Formes* sont également abordées sous l'angle de l'anthropologie, mais avec des anthropologues (Frazer, Spencer et Gillen, Strehlow, Robertson Smith, Lévy-Bruhl) instrumentalisés autant que discutés (M. Achimastos) ; de la sociologie de l'éducation, de la sociologie générale et de la dynamogénie, thématiques et concept qui ne figurent pas explicitement dans les *Formes* (N. Sembel). Quant aux *sources*, les questions posées sont de savoir dans quelle mesure, et sur un plan scientifique, Durkheim « spolie » les durkheimiens (M. Fournier) et « sacrifie » Robertson Smith (F. Rosa), sur lesquels il s'appuie pourtant à divers titres et dont il reconnaît le « génie » ; et, enfin, construit son dernier ouvrage à coup de plusieurs centaines de comptes-rendus étalés sur quinze ans, donnant à voir autant d'emprunts, de rejets, d'instrumentalisations (M. Béra), mais peut-être aussi une dimension essentielle de la construction de l'oeuvre durkheimienne et de son rapport aux autres oeuvres. S'il n'y a quasiment rien sur des objets, individus, groupes d'individus en lien avec la/les religion(s), au sens le plus large, d'hier et d'aujourd'hui (seule une contribution sur « Dieu » comme « statut » nous relie directement au domaine de la religion), c'est pour des raisons à nouveau sociologiques et non historiques : parce que, déjà, la sociologie des religions des années 1960 avait, sous l'impulsion de G. Le Bras, « réhabilité » Durkheim, notamment contre Stoetzel, et fait son *aggiornamento* en affirmant que « la référence aux *Formes élémentaires de la vie religieuse* ne s'impose plus qu'à titre méthodologique, ce qui montre bien, si c'était nécessaire, que la visée allait à l'élémentaire conçu comme l'essentiel » (Hamès, 1969, *Archives de sciences sociales des religions*), et non au « rudimentaire », comme cela lui a été reproché.

Nous voudrions préciser pour terminer sur ce point que nous attendons avec impatience l'oeuvre sur la sociologie de Durkheim et de Mauss que fera, un jour, un historien, et qui nous aurait aidé à sélectionner les éléments de contexte qui nous semblent cruciaux plus rapidement et plus précisément que nous n'avons voulu le faire, mais qui, établie par un professionnel, serait d'un immense intérêt. Et rien n'empêche, ensuite, le dialogue entre les disciplines de s'installer ; par exemple, les réflexions de l'historien Thomas Hirsch sur Halbwachs et la « science sociale

englobante » montrent, élément qui nous semble d'une grande importance sociologique, que ce dernier s'inscrivait lui aussi dans une perspective de sociologie générale.

Conclusion : s'éloigner du bricolage, s'approcher de la vérité

Comment décrire notre travail de sociologue non-historien pour fabriquer un matériau sociologique, c'est-à-dire ayant un sens sociologique ? Il y a nécessairement une dimension de « bricolage », au sens d'activité non exclusivement planifiée, de découvertes inattendues, d'acceptation des manques, qui donnent à l'écrit final une forme qui peut être éloignée, différente, des espérances du début. Mais la notion de bricolage, faussement empirique et si peu théorique, que nous avons critiquée dans l'analyse du travail enseignant, a comme inconvénient de laisser entendre que l'activité qu'elle décrit est déstructurée, sans ordre, et laisse penser que les professionnels concernés par le bricolage ne sont en réalité que des amateurs. C'est méconnaître profondément les mécanismes du travail humain, et le sens que le sujet, « pris » dans ce processus social si particulier qu'est le travail, peut lui attribuer, la subjectivité sociale qu'il y investit nécessairement, comme nous l'avons vu avec l'analyse du travail intellectuel.

Notre *bricolage* dans le domaine historique a été traversé de part en part, et constamment guidé, par le sens sociologique *non bricolé, professionnel*, que nous donnions à nos recherches. Nous ne pouvions pas faire autrement, ni échapper aux limites dessinées par l'espace des possibles de notre qualité de sociologue, ni nous poser d'autres questions, tester d'autres hypothèses, que celles qui sont reliées à notre démarche de sociologie générale. La force de cette méthode est de pouvoir appliquer un principe de sélection assez efficace à toutes les données rencontrées, pour ne garder que celles recueillies, qui seront ensuite construites en faits. Contrairement à un historien maîtrisant la méthode de l'archive en professionnel, nous sommes parfois allés très vite, éliminant nombre de données qui nous paraissaient inutiles selon nos critères sociologiques stricts. Nous avons fait par exemple l'impasse sur la correspondance entre Mauss et Hubert, décisive à bien d'autres égards ; mais, après lecture rapide des premières lettres, nous n'avons pas poursuivi, car notre but n'était pas de reconstituer leur « travail-à-deux » déjà défriché par Bert, même si celui-ci éclaire le travail scientifique de Mauss. Ce que nous pouvons dire pour compléter : le travail avec Hubert est important mais pas le plus décisif ; ainsi que le déclare Mauss, le travail était très divisé entre eux, rien à voir donc avec le « travail ensemble » entre Mauss et Durkheim ; et, pour comprendre la part de celui de Mauss, peut-être faut-il l'isoler analytiquement, dans la mesure du possible, de celui d'Hubert.

La mise en pratique de cette méthode induit des erreurs ; nous avons du revenir trop souvent

parfois sur des pièces d'archives ; certains points de certains textes nous échappent parfois ; quelle que soit la méthode cependant, pour les textes, plusieurs lectures sont nécessaires. La vraie densité et le faux rythme de tant de textes de Durkheim et de Mauss y obligent particulièrement. Mais avec un tel matériau, si par moments le bricolage est inévitable, il ne peut être inductif ; la plus solide armature théorique, la plus solide érudition sur l'objet, sont nécessaires.

Nous avons pu écrire que nous ne sommes pas durkheimologues (nous aimerions pouvoir écrire que nous ne sommes pas maussologues, mais le terme n'existe pas, pour des raisons qui mériteraient peut-être une étude), car rien dans cette appellation n'implique nécessairement la qualité de sociologue. Nous revenons systématiquement à ce critère : faire de la sociologie des deux sociologues. Durkheim et Mauss ne nous intéressent que parce qu'ils sont, respectivement, le premier, comme l'a dit Besnard, et le second, comme nous le disons en reprenant Besnard, à s'être proclamés sociologues et avoir incarné une sociologie empirique, concrète, opérationnelle, et une réflexion épistémologique encore d'actualité, par leur travail. Évidemment, au terme de ces quatre années de travail intense sur la période bordelaise de Durkheim et de Mauss, sur les périodes avant, pour en reconstituer l'origine, et après, dans la continuité, nous devons rappeler que nous sommes passionnés par le travail sociologique des deux hommes, auquel s'ajoute celui, aussi considérable qu'invisible, et aussi invisibilisé, de Louise Durkheim.

Durkheim et Mauss ont cru à la sociologie, et ont surtout cru en leur capacité à la fonder. Nous ne sommes entrés en durkheimologie et en maussologie que pour comprendre la croyance de Durkheim et de Mauss en eux-mêmes pour fonder la sociologie que nous connaissons et pratiquons aujourd'hui. Ni plus, ni moins.

Chapitre 3.

Le travail intellectuel de Durkheim et de Mauss à Bordeaux

Nous allons examiner une demi-dizaine de résultats. Les emprunts illustrent, de plusieurs manières, la sociologie générale « concrète » de Durkheim et de Mauss, et leur sociologie générale éclaire réciproquement la structuration de leurs pratiques d'emprunt. L'hétérogénéité des emprunts de Durkheim et le resserrement de ceux Mauss en sont le meilleur exemple : ils ne sont qu'apparents, n'induisent ni la dispersion des pratiques de travail du premier, ni le recentrement de celles du second autour de ses échéances universitaires ; une dynamique identique semble s'instaurer au contraire entre chaque emprunt et leurs démarches respectives de construction de la sociologie générale. Celle-ci s'est construite dans une dynamique de luttes, controverses latentes ou au grand jour, justifications, argumentations de tous ordres, prenant souvent un tour polémique ; mais aussi périodes de préparation de ces luttes, attendues, redoutées, espérées, dans l'anonymat du début de la période bordelaise, puis aux débuts de la reconnaissance, des oppositions, etc. L'histoire est connue, notamment grâce aux biographies de M. Fournier. Tout s'est cristallisé autour des formes du travail scientifique. Nous décrivons successivement les pratiques qui caractérisent ce travail : caché de Durkheim, parallèle de Mauss, sur soi, « pour soi » et ensemble des deux sociologues.

1. Durkheim, un travail caché

À partir des emprunts bordelais de Durkheim, nous pouvons reconstituer empiriquement son travail. Ils montrent que, dans ce domaine (bien différent de celui de ses écrits par exemple, mis à part les nombreux comptes-rendus pour sa revue), il construit la sociologie générale de façon très hétérogène. Cette construction est le seul principe d'unité que nous avons pu décrire ; la seule structuration de ses pratiques d'emprunt est la construction d'une sociologie générale, par la consolidation simultanée des sociologies spéciales, mais dans une logique d'ouverture de celles-ci, et de lien plus ou moins évident avec la sociologie générale. Une conséquence est que Durkheim n'est pas centré que sur ses cours, et ses cours permettent de le décentrer ; la même formule vaut, selon nous, pour ses deux thèses, pour les *Règles*, le *Suicide*, ses recensions. Concrètement, systématiquement, son « travail global » fait du lien, produit de l'homogénéité, de la synthèse, et lui permet de décloisonner en permanence ses thèmes ; ses objets ; ses activités de recherche et ses cours ; ses sociologies spécialisées et sa sociologie générale. Le décloisonnement lui fait travailler toutes les thématiques simultanément, et non successivement. La double décentration est produite

par le décroisement : il effectue toutes ses tâches intellectuelles de manière décentrée, en pensant à ce qui les dépasse, les surplombe ; mais chaque tâche effectuée lui permet de nourrir la logique de sociologie générale. Il pense en même temps à ce qui est général dans le particulier, et à particulariser le général. Le cadre de l'*Année sociologique* sera idéal pour Durkheim, pour permettre à son travail de donner toute sa mesure, avec ses comptes-rendus écrits par centaines, supervisés par milliers. Concrètement, la distinction entre sociologies spéciales et sociologie générale est constamment transgressée, et ne vaut que comme règle technique pour pratiquer le passage permanent d'une catégorie à l'autre. Il n'y a donc ni éclectisme, à moins de définir celui-ci comme un principe favorisant la cohérence par delà la diversité ; ni encyclopédisme, car Durkheim ne creuse pas plus qu'il ne faut pour mettre en mouvement sa dialectique du général et du particulier. C'est aussi en ce sens qu'il n'est rien d'autre que sociologue, il n'approfondit que la sociologie : ni naturaliste, ni physiologue, ni germaniste, ni latiniste, ni même philosophe puisque, comme le note Paoletti, il n'apporte rien de théorique à cette discipline pour qui un tel apport est le seul critère de reconnaissance d'une compétence de philosophe. Quant à Mauss, il ne discute même pas avec elle, seulement avec Hamelin ; d'où ce que nous avons dénommé l' « a-philosophie » de Mauss.

Toutes les thématiques, constitutives des spécialités sociologiques, semblent chez Durkheim en veille permanente, mobilisées successivement ou simultanément, et ponctuellement. En outre, les incursions du sociologue dans les autres disciplines semblent pouvoir se faire à tout moment ou presque. Toutes les dimensions de ce que l'on appelle aujourd'hui l'œuvre durkheimienne cohabitent au quotidien. Le travail de lecture de Durkheim qui a servi pour les *Formes* l'illustre particulièrement bien. Son travail de lecteur faussement éclectique — Brian qualifiant l'éclectisme durkheimien d' « habile combinaison » (2012 : 50) —, sélectif et « critique » (Fabiani, 2003 : 156), dans les domaines de la religion, de la connaissance, comme dans plusieurs autres domaines, aboutit à ce que les « spécialités » sociologiques (corps, art, éducation, économie, famille, politique...) soient à la fois présentes et cachées dans les *Formes*, « partout et nulle part » selon l'expression de Paul Dirckx et de William Watts Miller.

En première lecture, notre liste d'emprunts de Durkheim semble relever d'un encyclopédisme sans ordre. Pour reprendre l'expression utilisée par Mauss décrivant son travail à Eubank en 1934 : Durkheim passe régulièrement, à une cadence qui peut paraître parfois effrénée, à « autre chose ». Mais c'est pour faire toutes ces choses différentes avec la même méthode et le même objectif. Sa tactique est le développement tous azimuts des sociologies spécialisées (cf. par exemple la leçon d'ouverture de 1888), et sa stratégie celui de la sociologie générale (cf. par exemple le texte de 1899/1998). Ceci est confirmé pour le travail de Mauss (contrairement aux lectures qui sont faites de cette « révélation » à Eubank, aussi survalorisée et difficile à interpréter

que celle de 1895 pour Durkheim). Nous allons maintenant examiner cela en détail.

Le travail de Durkheim semble se dédoubler en un travail visible et un travail invisible, mais que les emprunts nous ont permis partiellement de voir, d'où le terme de travail « caché ». Si les choix d'emprunt de Durkheim sont conscients, la structure des emprunts lui échappe nécessairement en grande partie, et révèle un travail caché inconscient. Nous avons vu un exemple de travail conscient mais « perdu » dans un emprunt, c'est-à-dire des lectures limitées probablement à deux articles dans des recueils (les *Annales de science politique*) en contenant plusieurs dizaines. Nous avons retrouvé ce travail « caché » par la visibilité que, cette fois-là, Durkheim lui a donné, par deux comptes-rendus publiés dans l'*Année*. Ce travail caché devenu visible illustre parfaitement le travail « pour soi » de Durkheim, qui englobe son travail « caché » et illustre la radicalité de ses critères de classement ; nous y reviendrons. Il est également important de noter que le travail caché et le travail visible ne sont pas en contradiction ; le passage au visible se fait ou ne se fait pas, selon des mécanismes que nous n'aborderons pas ici, mais il n'y a pas de conflictualité entre les deux, seulement une distance « fonctionnelle » et non pas « critique ». Plus généralement, nous avons vu que avec l'exploitation de notre matériau, que Durkheim ne cite pas, ou cite sans aucun développement, de nombreuses références empruntées (et certainement nombre de consultations) ; et notamment ne cite quasiment pas les thèses et les articles (sauf certaines thèses publiées sous forme d'ouvrage et ayant atteint une certaine notoriété ; et articles recensés dans l'*Année*). Il existe une sorte de travail « caché » chez lui (comme, peut-être, chez tout intellectuel qui publie), qui se manifeste avant tout empiriquement, dont nous pouvons déduire qu'il fait du lien, produit de l'homogénéité, de la synthèse, et permet à Durkheim de décroiser en permanence ses thèmes ; ses objets ; ses activités de recherche et ses cours ; ses sociologies spécialisées et sa sociologie générale.

Il est possible de trouver de multiples traces et résultats empiriques de ce travail caché, qui correspond apparemment autant à une tendance globale qu'à des pratiques précises. Une comparaison à titre purement indicatif, couvrant chronologiquement toute l'œuvre, peut-être faite avec les index de noms des trois tomes des *Œuvres* de Durkheim éditées par Victor Karady, noms qui sont souvent des citations dans d'autres écrits que les ouvrages : environ 70 sont en commun avec notre liste qui en comprend 189. Il y a donc presque 120 noms d'auteurs empruntés à Bordeaux qui n'apparaissent pas dans les textes rassemblés par Karady. Nous décrivons le travail caché, *via* les emprunts, à partir des cinq exemples suivants : ouvrages, cours, religion, psychologie, Hartmann.

Les ouvrages

Les deux thèses, principale (sur la *Division*) et secondaire (sur *Montesquieu*), et leur période de « production », illustrent bien le travail d'emprunteur de Durkheim et offrent selon nous de multiples preuves de la construction précoce, homogène, simultanée, et partiellement « cachée », des sociologies spécialisées et de la sociologie générale, ainsi que de la *méthode* intellectuelle pour y parvenir. Ces deux thèses valent autant par les emprunts cités que ceux qui ne le sont pas, mais qui, bien que « cachés », sont utilisés, intégrés au raisonnement d'ensemble. La même remarque vaut pour les *Règles* qui leur sont indissociables et constituent presque, au-delà du manifeste sociologique, une troisième thèse, véritable introduction à la *Division* selon Gaston Richard, si proche en effet du passage « épistémologique » de l'introduction de cette dernière supprimé lors de la deuxième édition, et de l'argument principal de la thèse latine. De plus, l'intensité des emprunts de la période entre novembre 1889 et février 1894 indique clairement que Durkheim ne travaille pas, pendant ces années, seulement à ses trois premiers ouvrages (la *Division*, le *Montesquieu* et les *Règles*). Il prépare aussi le *Suicide*, avec plusieurs emprunts, dont son premier (Mayr), et celui de l'article de Bertillon dans la *Revue scientifique* [12], cité à quatre reprises dans l'ouvrage ; mais aussi à travers de nombreuses lectures dans les domaines de la médecine, de la physiologie, de la psychologie, ayant servi à la construction « qualitative » de l'objet, et dont la quantité n'apparaît pas dans les citations de l'ouvrage (cf. sur ce point Mucchielli & Renneville, 2002 : 20–21 ; et Borlandi, 2000).

Les cours

Le travail d'information en vue de produire les cours sur la famille, le droit et les mœurs, la morale, le suicide, le socialisme, l'éducation, est inévitablement « spécialisé », mais dans quoi ? Seulement dans la spécialité explicitement affichée par le titre du cours ? Il s'en faut de beaucoup ; il est aussi, indissociablement, un travail peu visible de sociologie générale. L'exemple de l'*Évolution pédagogique*, « résultat » parisien d'un travail largement bordelais, est l'un des plus représentatifs : emprunts précoces non cités, cours à forte dimension de recherche, positionnement scientifique à dimensions pédagogique et politique, constitution de sociologies spécialisées en éducation, en histoire et en connaissance, élaboration d'une sociologie générale. Le travail visible et le travail caché sont entremêlés : de toute évidence, l'*Évolution* ne se réduit pas à ce qu'elle donne à voir le plus explicitement.

La religion

Durkheim travaille aussi, très tôt et intensément, à sa sociologie de la religion (cf. par

exemple Pickering, 1993). De très nombreux emprunts (ouvrages, parties d'ouvrages, thèses, parties de thèses et articles de divers statuts, encyclopédies comprises) en lien avec le thème de la religion l'attestent, le premier, de décembre 1890 à mars 1891, étant celui de Barthélémy-Saint-Hilaire sur le *Bouddha* [9], qui ne sera pas cité dans les *Formes* (Durkheim lui « préférera » Oldenberg [271, 419], probablement en suivant les arguments de la préface de Sylvain Lévi, qui en a souligné l'importance). Il emprunte très tôt le tome 6 de l'*Encyclopédie* de Lichtenberger [16, puis 288], comprenant le volumineux article de Barth sur l'Inde, cité dans les *Formes*. Sans compter les probables consultations sur place. Ce travail sur la religion est aussi rendu peu visible du fait des emprunts précoces à l'Ens, des lectures probables, plus précoces encore, effectuées pendant la jeunesse de Durkheim (cf. Fournier, 2007), de la disparition du cours de 1894–1895, de la confusion autour de la « révélation » de 1895, du manque de précision sur le partage du travail fait avec Mauss, du long processus d'élaboration de la sociologie durkheimienne de la religion... Peu visible et rarement décrit, un discret mais réel *work in progress* durkheimien sur ce thème fonde néanmoins, de l'hypothèse de la *Division* à la future synthèse des *Formes*, en passant par des résultats progressivement accumulés, la sociologie générale, dont nous rappelons la citation suivante : « Se demander quel est le groupe social le plus simple [...] il est donc possible maintenant de l'observer directement. Mais nous avons exprimé ailleurs (*De la division du travail social*, p.189) la raison pour laquelle il peut être postulé [...] il faudrait trouver [...] l'état où se mêlèrent, un temps, rite et croyance, qui a ainsi servi de base à toute la vie sociale. Nos recherches sur ce point ne sont pas assez avancées pour que nous puissions en indiquer ici les résultats provisoires » (Durkheim, 1899/1998 : 73 et 75). Notons que ce qui est ici caché n'est bien sûr pas la citation de la *Division* évoquée par Durkheim, mais le lien qu'il fait, qui n'était pas explicite, et qu'il doit expliciter ; est également caché, à un autre niveau, notre connaissance de ce texte publié en 1998 ; sans oublier, bien sûr, le fait que tous les sociologues, durkheimologues, philosophes, etc., ne se soient pas précipités sur sa lecture, et que certains ne l'aient pas encore lu, ce qui est inévitable. Aucune critique de « prof » sévère dans cette affirmation, mais seulement l'illustration que ce que l'on appelle la « réception » d'une pensée est parfois complexe, pour le moins.

À nouveau dans le domaine de la sociologie de la religion, la « révélation » de 1895 est un exemple typique de la dialectique du caché et du visible dans le travail de Durkheim. Beaucoup a été dit sur cet épisode. Nous l'avons évoqué, Durkheim se défend sur le terrain politique où il est attaqué. Nous laisserons de côté cet aspect de la question, et nous ne considérerons que les pratiques de travail et ce que peuvent en dire nos emprunts. Il emprunte en février 1895 le tome 23 de l'*Encyclopaedia Britannica* [304] comprenant les articles de Frazer sur le tabou et le totémisme, cités respectivement une et deux fois dans les *Formes* ; et en mars 1895 le tome 21 comprenant

l'article de Robertson Smith sur le sacrifice, cité deux fois dans les *Formes*. Ces deux emprunts confirment la « révélation » de 1895, mais celle-ci ressemble plus à une finalisation qu'à une rupture, du fait des supports de lecture qui la nourrissent et des pratiques qu'ils impliquent. La neuvième édition de l'*EB*, dirigée à partir de 1887 par Robertson Smith (et avant par Baynes), fait l'objet de 5 emprunts au total [304, 306, 324, 354, 362], dont deux fois le tome 23 [304, 362]. Les volumes empruntés contiennent d'autres articles sur la religion écrits par Smith qui, en outre, se renvoient régulièrement les uns aux autres, notamment, pour les volumes 19 et 24 non empruntés mais probablement consultés, les articles *Priest, Prophet, Vow* ; et pourraient former un ouvrage à part entière. Durkheim a donc embrassé ce domaine anglo-saxon si « révélateur » pour sa sociologie, et notamment pour la mise au point des *Formes* parues dix-sept ans après le premier emprunt bordelais de l'*EB*, et vingt-six ans après la découverte très probable de Frazer par cette encyclopédie grâce à Herr, et la découverte de Smith peut-être encore avant, par la lecture « réactivée » à Bordeaux d'un support « grand public », dont l'édition empruntée a cependant la réputation d'être « la plus érudite jamais publiée » ; ce que la richesse de nombreux articles pouvant intéresser Durkheim (et Mauss), et la qualité de leurs auteurs, confirme largement (*cf.* par exemple l'article « *Religions* » de Tiele dans le tome 20 [354]). La première lecture *via* Herr a peut-être incité Durkheim, dans un second temps, à lire les ouvrages des auteurs des articles, notamment ceux de Robertson Smith, au moment de leur parution, avant Bordeaux, et bien avant la « révélation » de 1895. Ici, ce ne sont pas les lectures qui sont « cachées », mais l'ordonnancement du travail intellectuel, moins évident qu'on ne peut le penser, et que Durkheim ne le présente, de prime abord. L'*Encyclopaedia Britannica* a été acquise par la bibliothèque en 1888. Durkheim a donc eu aussi la possibilité *matérielle* de lire rapidement à Bordeaux, après Paris, en consultation avant 1895, et/ou en emprunt en 1888 et/ou 1889, les articles de Robertson Smith (et de Frazer, Lang, Tylor, Sully...). Mauss a depuis longtemps invalidé partiellement une lecture des propos de Durkheim en termes de rupture (1927: 9/1969 : 524). Durkheim avait d'abord lu Frazer dans l'*EB* en 1887, *via* Herr, comme l'indique Mauss avec une erreur de date d'un an dans la « notice biographique » de ce dernier qui vient de décéder en 1926. Mauss pense peut-être que l'article sur le totémisme est antérieur d'un an à l'ouvrage éponyme qu'il possédait et qui est, en fait, également publié en 1887. Durkheim avait peut-être lu Smith dans l'*EB* en 1886 (article sur le sacrifice, déjà évoqué), ou avant, par exemple lors de la parution en 1875 de l'article « *Bible* » qui l'a fait connaître (tome 3), dont il avait peut-être eu connaissance en préparant l'*Ens*. Dans la foulée, à leur parution ou peu après, mais pas par la bibliothèque de Bordeaux (qui ne les a acquis qu'après son départ), il a pu lire les deux premiers ouvrages de Smith : *Prophets of Israël* (1882), où sont, rappelons-le, mobilisés les *germinal principles* sur lesquels Durkheim s'appuiera dans les *Formes* ; et *Kinship and Marriage in Early*

Arabia (1885), cité deux fois dans la *Division* et qui mobilise la notion de « cercle », également reprise dans les *Formes* ; puis, à sa parution, mais, à nouveau, pas par la bibliothèque de Bordeaux, *Lectures on the Religion of the Semites* (1889), dont l'introduction est particulièrement stimulante sociologiquement. Il a pu faire ces lectures sans avoir immédiatement de « révélation », ce qui est fort possible ; ou ne pas avoir voulu relier avant tout cette révélation à des articles d'encyclopédie ; ou avoir eu une révélation en dispensant son cours sur la religion de 1894-1895, ou au moment de sa finalisation, peut-être dès l'après thèse en 1893. Mais rattacher cette « révélation » de 1895 directement aux pratiques probables ou possibles de lecture de Robertson Smith par Durkheim pose un problème de décalage que l'on peut estimer à environ entre 7 ans (1888, acquisition de l'*EB*) et jusqu'à presque 20 ans (1875-1876, lecture possible de l'article « Bible » dans une bibliothèque parisienne qui aurait acquis les tomes de l'*EB* au fur et à mesure de leur parution). Il est possible que cette révélation soit « déconnectée » des lectures et liée, par exemple, au développement de la formalisation de la sociologie générale dans l'esprit et le travail de Durkheim (*via* ce même cours sur la religion). Si tel était le cas, il aurait pu en effet trouver les « intuitions » de Robertson Smith comme relevant du « génie » (*cf. Formes*, 1912 : 127 et 486), et vivre aussi cela, sur le moment ou *a posteriori*, comme une « libération » (Mucchielli, 1998b : 59 et 82) intellectuelle, qui pourrait aussi être personnelle, intervenant dans une période située entre les décès de Robertson Smith (mars 1894, à nouveau en période de préparation/finalisation du cours de 1894-1895) et de son père Moïse (février 1896). Mais cette « révélation » est peut être aussi liée à un autre auteur britannique, Caird (également contributeur de l'*EB*), et à une approche plus générale, *via* les deux articles de Marillier, très probablement consultés par Durkheim, publiés dans la *Revue de l'histoire des religions* de 1894 sur la « nouvelle philosophie » (scientifique) de la religion (première partie de la recension de *L'Évolution de la religion* de Caird) ; et surtout de 1895 sur le rôle de la (« nouvelle ») psychologie dans les études de mythologie comparée (article qui constitue l'introduction de la traduction de l'ouvrage de Lang) (Marillier, 1894 et 1895). Pour Marillier la religion relève de l'émotion et non du dogme ; le psychologue doit identifier, parmi les « mythes innombrables », le « très petit nombre de types », et relier ces « croyances élémentaires » à la « structure intellectuelle et émotionnelle des esprits » humains, laquelle s'inscrit dans les « conditions générales d'existence des hommes ». Ces articles, et les nombreux comptes-rendus du même auteur (22 sur les ouvrages ayant trait aux religions « primitives », des « peuples non civilisés ») depuis 1892 dans la même revue, ont peut-être permis à Durkheim de finaliser de façon décisive sa « méthode » sociologique sur l'objet religion, suite à la lecture très probable de l'article fondateur de Sylvain Lévi, datant de la même période (Lévi, 1892/1937). Mais un tel argumentaire, « purement » scientifique, lié à « une sorte d'époque scientifique » (Mauss, 1902 : 37), théâtre de « révélations » en chaîne sur l'approche des

religions (*cf.* aussi Wilken ; et, antérieurement, Maury) (Marillier, 1892 : 98), même s'il correspondait à une part de vérité, n'aurait eu que peu de poids face aux attaques politiques de Déploige. Il fallait de « l'anglais », et « en masse », à Durkheim, pour contrer en deux temps l'accusation de germanophilie, qu'il a peut-être surestimée sur le moment.

L'ensemble de cet exemple, présenté de façon détaillée, illustre combien une petite part de travail rendue visible par quelques citations, peut supposer une part considérable de travail resté invisible, caché ; et qui peut être rendue visible bien plus tard, et pour des raisons non directement scientifiques, à l'occasion d'une controverse politique (de Durkheim avec Déploige), et encore plus tard, à l'occasion d'une nécrologie (de Mauss sur Herr).

La psychologie

Durkheim a peut-être fait le chemin inverse pour la psychologie : lectures d'ouvrages au début des années 1880, ou même avant, puis lecture probable de l'important article « *Psychology* » de Ward dans le tome 20 de l'*EB* [354]. Les lectures de Durkheim dans le domaine de la psychologie sont considérables mais pas aisément repérables dans ses lectures et emprunts. Prenant ce domaine au sens large, mais avec des visées très précises (*cf.* Borlandi, 2011), Durkheim inclut aussi dans « sa » psychologie des emprunts d'ouvrages de philosophie, par exemple la thèse de Chaignet sur la psychologie « reconstituée » de Platon (1862, emprunt de Durkheim dès sa première année à l'Ens) ; et de comédies [143, 144, 172, 230, 398], en suivant l'argument de la thèse de Widal sur « l'anatomie du cœur humain » des personnages misanthropes au théâtre (1851, emprunt Ens de Durkheim, également dès sa première année) ; lesquelles se prolongent chez Durkheim par de nombreuses lectures sur la satire, l'ironie, le rire, etc., comme sentiments, passions, etc., et par son rapport à Rabelais [2, 8, 105], qui à son tour devient moteur dans l'*Évolution*. Mais il n'a consacré à la psychologie aucun cours complet, peut-être un seul véritable article, celui parfois jugé surprenant de 1898 sur les « Représentations », et cette discipline n'est pas citée parmi les projets d'ouvrages qu'il souhaitait mener à bien. Quant au travail effectué avec Mauss, nous venons seulement de le découvrir.

Hartmann

Dernier exemple : le nom d'Édouard von Hartmann apparaît dans les index de Karady, notamment avec le texte de Durkheim sur la philosophie en Allemagne ; mais c'est le traitement que lui réserve Durkheim qui est caché, avec ses emprunts récurrents. En résumé : ce n'est pas la philosophie schopenhauerienne « visible » de cet auteur qui intéresse Durkheim, alors qu'une lecture classique survaloriserait les deux caractéristiques, philosophique et pessimiste, qui illustrent

des *faits réels mais non scientifiques* ; car, fonctionnant comme des prénotions, ils nous empêchent de saisir le rapport *sociologique* de Durkheim à Hartmann. Or, sur la base de cette survalorisation intellectualiste, il serait facile d'imaginer les « incessants commentaires » (selon le terme de Bert à propos de ce dont l'oeuvre de Mauss fait l'objet) qui pourraient y prendre source ; puis viendrait le moment presque rituel de la critique de l'instrumentalisation par Durkheim des objets intellectuels qu'il mobilise, et de la lecture incomplète d'Hartmann à laquelle il aurait inévitablement procédé. La problématique du travail caché permet de mettre provisoirement de côté ces schémas (non dénués de pertinence par ailleurs), au nom de la reconstitution empirique de pratiques scientifiques. « Le principal intérêt de la *Philosophie de l'Inconscient* [titre de l'ouvrage d'Hartmann] tient moins à ses théories philosophiques qu'à la richesse des arguments apportés à l'appui de ses thèses. Von Hartmann avait réuni un grand nombre de données pertinentes », comme le souligne Ellenberger. Plus proche d'une approche comme celle, déjà évoquée en tant que consultation possible, de Colsenet dans sa thèse de 1879 sur la *Vie de l'inconscient* (et louée par Brochard dans une recension de la *Revue philosophique*), Durkheim s'autorise au contraire un « droit d'inventaire », laisse la philosophie de Hartmann aux dentistes allemands, à Dumont, Paul Janet, Franck, et leurs recensions positives portant sur *l'ensemble* de la pensée du philosophe ; et à la critique de Renouvier, Wundt et Réville ; en particulier, il laisse sa misanthropie aux spécialistes ; celle-ci ne l'intéresse probablement que sous son aspect psychologique (*cf.* point précédent, la thèse de Widal), le plus stimulant, parce qu'il le travaille intellectuellement, et personnellement. Durkheim se nourrit des données physiologiques abondantes chez Hartmann ; il développe probablement, encore, avec lui, ce que nous appellerions son mysticisme critique ; il dépasse ainsi, à nouveau, sa « crise mystique » vécue avec une institutrice (Davy, 1919 : 183) et, plus fondamentalement, il travaille à nouveau à la résolution de son Œdipe (*cf.* Lacroix, 1981). Le tout grâce à la mécanique de mieux en mieux rôdée des innombrables rapports qu'il entretient avec les idées, les penseurs, les raisonnements intellectuels des origines les plus diverses, sélectionnés avec une rigueur et une précision sans failles, patiemment accumulés, et synthétisés au sens bernardien : la combinaison inédite d'éléments connus mais revisités produit du nouveau, la sociologie. Ce travail caché travaille Durkheim ; le citer n'est pas sa préoccupation et sa stratégie premières. Moteur puissant, autant intellectuel et scientifique, que personnel et physiologique, il le fait probablement travailler depuis longtemps déjà quand nous rencontrons ses emprunts bordelais, et le fera travailler intensément toute sa vie, dans des directions connues (celles qui participent de la fondation de la sociologie), mais selon des modalités inattendues et donc cachées elles aussi. Hartmann est précieux pour Durkheim car, précisément, il traite de faits physiologiques et mystiques avec un regard suffisamment décalé, celui d'un philosophe peu considéré du fait de la place de ses objets d'étude situés au bas de la hiérarchie

des objets académiquement valorisés, et de ses succès publics ; un regard qui n'est ni celui d'un physiologue ni celui d'un religieux (cf. son rapport critique à la religion exprimé dans la *Religion de l'avenir* qui inspirera Mauss dès son arrivée à Bordeaux, avec la « bénédiction » de son oncle). Durkheim cherche de tels *espaces non académiques*, offerts par le décalage entre les « compétences » intellectuelles de toutes sciences et les faits empiriques les plus divers auxquels elles s'affrontent ; il cultive la méthode qui peut s'en dégager, les analogies complexes, ou simplement subtiles, qui peuvent s'y développer. Il traque ces décalages, ou les crée, s'y engouffre, et construit la sociologie. Mauss prolongera, créera, synthétisera, brillamment.

Durkheim ne fait *pas de cloisonnements* (alors que certaines lectures de sa pensée cloisonnent parfois, à sa place) entre les activités, entre les thématiques, entre les périodes (une même référence est souvent utilisée dans plusieurs registres) ; ensuite, il y a une solide *continuité d'intérêt* et une étonnante *simultanéité thématique* dans son activité d'emprunteur tout au long des presque treize ans couverts par les registres, et pas vraiment de rupture, finalement, comme l'a aussi remarqué Paoletti sur ce second point, entre les deux périodes des bibliothèques de l'Ens et du lycée de Sens, si l'on met de côté les contraintes scolaires et professionnelles les plus lourdes. La dynamique intellectuelle du travail de Durkheim a, souvent, été aussi stimulée par des lectures d'articles (d'Encyclopédies, de Dictionnaires ou de revues), de « petits » ouvrages, parfois de « vulgarisation » (en nombre non négligeable dans la liste des emprunts), et, bien sûr, de thèses. Durkheim ne lit ni systématiquement ni uniquement les auteurs dans leurs textes les plus élaborés et dans leur langue. Ces éléments, et d'autres, déterminent sa « politique » très contrôlée, et finalement si limitative, en matière de citations, qui masque tant de travail.

Finalement, la structure « invisible » des emprunts (et des consultations probables) surplombe en un sens le travail « visible » des publications, cours (publiés) et citations, transcende les choix individuels et contextualisés de Durkheim lecteur, et révèle un travail intellectuel plus profond et plus puissant que celui, trop visible, relié à l'écume des jours et des mois. L'analyse prioritaire, principale ou exclusive de ce dernier, scandé par des contraintes multiples, notamment de positionnement dans le champ (que dire, ne pas dire, quand et comment le dire), par la « micro » historicisation du contexte d'émergence/de production, et par le cloisonnement apparent et si commode en sociologies « spéciales », qui sont autant d'éléments certes bien réels, passe selon nous à côté de l'essentiel : la naissance, en cours, de la sociologie générale, engendrée, elle, par le travail de fond de Durkheim, son travail caché comme son travail visible. Celle-ci se cristallise bien sûr de multiples façons dans son travail visible.

2. Mauss, un travail parallèle

Les emprunts d'un Mauss étudiant ne sont pas ceux d'un simple étudiant. Mauss est déjà le collaborateur, l'*alter-ego*, de Durkheim, autant que son neveu ; mais tous ces titres ne sont pas pleinement satisfaisants selon nous ; neveu et collaborateur supposent une infériorité qui ne décrit que partiellement la relation entre les deux hommes ; *alter-ego* nous semble mieux convenir, mais suppose une identité alors que les deux hommes ont des différences. Le terme le plus exact que nous ayons trouvé est selon nous : le deuxième sociologue (au sens de Besnard qualifiant Durkheim de premier sociologue). Car Mauss ne vient pas à Bordeaux que pour chercher les titres de bachelier scientifique restreint, de licencié de philosophie, puis d'agrégé de philosophie ; il planifie ses thèses, comme il l'indiquera dans son rapport destiné à défendre sa candidature au Collège de France, publié par Besnard en 1979 sous le titre « L'oeuvre de Mauss par lui-même » ; et ces thèses sont déjà de la sociologie de la religion complémentaire à celle qu'il construit avec Durkheim (à Mauss la parole, à Durkheim l'idéation), et de la sociologie générale entrevue à travers le lien entre Spinoza et Léon L'Hébreu, qui lui permet de poser, en étroite collaboration avec Durkheim, les bases d'une théorie générale de l'action et les prémisses du fait social total. Le rôle de Mauss étudiant dans le moment fondateur bordelais est central.

Mauss travaille la sociologie générale pendant ses études, avec Durkheim. Il écrira plus tard que Durkheim en avait « dessiné très tôt les linéaments », ce que l'on peut situer avant 1893, puisque, à nouveau selon Mauss, la thèse de Durkheim est un « fragment de sociologie générale objective », et cette caractéristique a peut-être été travaillée plusieurs années avant, au moins dès 1890 avec l'arrivée de Mauss à Bordeaux, et avant encore. Enfin, à Bordeaux, Mauss semble acquérir des méthodes de travail pour la vie : classer des civilisations, notamment.

Le meilleur exemple du travail parallèle de Mauss concerne son investissement dans sa « thèse latine » (thèse en latin) sitôt la Licence de philosophie obtenue, et alors que l'agrégation est censée être son objectif principal (1893-1895). Les emprunts autour de cette thèse latine sont typiquement représentatifs des emprunts « simultanés » avec ceux de Durkheim ; ils illustrent leur « travail ensemble ».

Sont concernés les emprunts des six premiers mois de 1893, avec 3 volumes de/sur Spinoza (12 emprunts au total). À ce moment Mauss semble autant préparer un examen (Licence de philosophie) et un concours (agrégation de philosophie), deux épreuves qu'il ne doute pas de franchir avec succès, que chercher autre chose de plus fondamental. Il parvient à finaliser un double projet de thèses (principale et latine), en 1893. Nous pouvons dater l'idée de la thèse latine plus précisément du premier semestre de 1893, voire de la fin de 1892, grâce à notre matériau. Durkheim a achevé la sienne (sur Montesquieu) en avril 1892. En 1892-93, Mauss prépare sa Licence, il sera

absent de Bordeaux l'année suivante ; Durkheim prépare sa soutenance de thèse principale ; le moment est donc propice pour « fixer », si possible, les sujets de thèses du neveu. Propice, non pas dans une logique scolaire de préparation au concours, que de tels projets peuvent menacer, ni dans une logique universitaire centrée sur l'obtention d'une Licence, face à laquelle de tels projets apparaissent au contraire comme trop précoces. Mais propice dans le « *timing* » bordelais de Durkheim et de Mauss. Les projets portent sur la prière (thèse principale) et sur une lecture des rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu (thèse latine). Le témoignage de Mauss est connu, et particulièrement instructif (bien qu'incomplet sur la thèse latine) : « Frazer et surtout Robertson Smith nous [Durkheim et lui] satisfaisaient à l'époque. Seuls le rituel oral et l'idéation religieuse nous paraissaient pour ainsi dire intouchés. Dès avant mon agrégation, je m'y étais suffisamment préparé par de bonnes études historiques et philologiques en plus de mon agrégation de philosophie et par ma connaissance des travaux étrangers. Les sujets de mes thèses étaient fixés dès lors. Léon L'Hébreu et Spinoza, dont j'avais *découverts* les rapports étroits en 1893, sujet dont je me suis dégoûté en 1897 à la suite d'une indiscretion qui permit à M. Couchoud de déflorer et saboter le sujet » (Mauss, 1930/1979 : 214). Paul-Louis Couchoud publiera en 1902 un *Spinoza* sur lequel nous reviendrons. Les raisons de l'abandon de Mauss semblent toutefois moins claires. Couchoud n'entre à Normale qu'à 19 ans, en 1898. La correspondance entre les deux hommes, dans l'Entre-deux-guerres, ne laisse aucunement penser à un contentieux passé. L'idée de la thèse principale se « fixe » certainement avant celle de la thèse latine, durant l'année 1892 au plus tard, peut-être avant, dès l'arrivée de Mauss à Bordeaux à l'été 1890, Frazer et Smith étant lus par Durkheim (et assez rapidement par Mauss, selon toute probabilité ; lequel peut tout à fait avoir lu, nous l'avons déjà évoqué, les articles de l'*Encyclopaedia Britannica* à 14-15 ans) *via* Herr en 1886 ou 1887 (Mauss, 1927 : 9, et 1928/1969 : 527). Pour la thèse latine, Mauss emprunte Spinoza sur une longue durée. Faute de le trouver dans le fonds de la bibliothèque universitaire, il va emprunter, du 13 février au 26 juillet 1893, Léon L'Hébreu (édition 1551) à la bibliothèque municipale de Bordeaux, emprunt couplé avec celui de Munk (1859), où ce dernier discute Avicbron, Averroès, Maïmonide, Ben Gerson, Avempace, et reproduit sa notice du *Dictionnaire* de 1847 sur Léon L'Hébreu ; ce seront ses deux seuls emprunts et consultations dans ce lieu pendant toute sa période bordelaise. Contrairement à la bibliothèque universitaire, la bibliothèque municipale possédait des registres de consultation, en plus des registres d'emprunts.

Fait très intéressant, illustratif des emprunts simultanés : Durkheim effectue son plus long emprunt bordelais concernant Spinoza, avec le Pollock, entre décembre 1892 et juillet 1893 ; il emprunte également le tome 2 de Fischer portant en partie sur Spinoza ; la thèse de Renan (prédécesseur de Munk au Collège de France) sur Averroès et l'averroïsme pendant sept mois, et

enfin les deux tomes de Joël (sur Spinoza, Maïmonide, Creskas...; le tome 2 étant un objet éditorial quelque peu hétéroclite) également pendant les sept mêmes mois, du début janvier jusqu'à la fin juillet 1893. C'est Hamelin qui a fait acquérir les ouvrages de Joël par la bibliothèque de Bordeaux vers la fin 1892, en même temps que l'*Éthique* de Maïmonide (traduction Falkenheim) et que l'*Averroès* d'Aphrodisias (traduction Freudenthal). Emprunts et acquisitions qui attestent d'une mobilisation, que nous qualifierions d'importante, de Durkheim et d'Hamelin autour du projet de thèse en latin de Mauss.

Manuel Joël intéresse probablement autant, bien que différemment, Durkheim et Hamelin ; il veut « délivrer la philosophie des freins que représente la prise en compte des doctrines religieuses » (Joël, introduction à son *Spinoza* de 1870, reproduite dans un des tomes empruntés ; passage traduit par Schapkow, 2002) : il discute Kant et Mendelssohn, débat avec Ritter et Hartmann, auteurs souvent empruntés par Durkheim, et dénonce l'antisémitisme de son époque ; enfin, il intéresse Hamelin pour être à la fois « commentateur » d'Aristote (Hamelin, 1906 ?/1953) et « docteur juif » (il a fait sa thèse à Halle en 1853 sur Aristote, discute longuement Maïmonide, et débat avec Munk) (Hasselhof, 2009). Dans la « trilogie » Platon/Maïmonide/Léon L'Hébreu, « la figure d'Averroès joue naturellement un rôle central », précise l'éditeur scientifique des *Dialogues de l'amour* (Dagron, 2006 : 8). Mauss empruntera les deux tomes de Joël dès son retour à Bordeaux, à la rentrée de novembre 1894, travaillant encore en « parallèle » de sa préparation pour le concours de l'agrégation, à moins que ce ne soit un choix de révision de sa part que de travailler des références « marginales » dans le champ, pour ne pas dire exclues ; mais structurantes intellectuellement, pour lui, c'est une évidence. Mauss « monopolise » à son tour, après Durkheim, les deux tomes de Joël pendant *toute* l'année de la préparation au concours, de novembre 1894 à juillet 1895 (dix emprunts au total cette année-là). Et ce, il faut le noter, avec la « bénédiction » de Durkheim ; compte tenu de ce que leur correspondance laisse apparaître de « surveillance » du travail de Mauss par Durkheim, cet exemple méritait d'être mis en exergue ; cela signifie que Durkheim n'est pas contre ces lectures de Mauss, et même, donc, qu'il les encourage, et, mieux : les partage. Elles ne sont pas sans lui rappeler ses propres emprunts à l'Ens, dans sa propre construction de son rapport à l'histoire des Juifs et à leur religion, dès la première année (Josèphe, Jost, Philon, Havet, Renan...). Sauf que Mauss emprunte Joël l'année du passage de l'agrégation, alors que cette référence n'a rien à voir avec le programme du concours, ce qui est un nouvel indice de son travail parallèle.

L'agrégation est importante, incontournable, mais le plus important, à partir du début de 1893, est un travail en commun sur la religion, très concret cette fois, suite à de nombreux échanges entre Durkheim et Mauss et, selon toute probabilité, depuis plusieurs années. À Durkheim

« l'idéation religieuse », qui deviendra presque vingt ans plus tard le fil rouge des *Formes*, à Mauss « le rituel oral », qui sera annoncé comme les formes élémentaires de la prière. De même, « Durkheim fit pour moi son cours de Bordeaux sur les "Origines de la religion" (1894-1895) et pour lui » (Mauss, 1930/1979 : 214). Leur rapport à la religion, leur habitus influençant leur sens pratique, les pousse vers des auteurs ayant un rapport que l'on pourrait qualifier de non-ordinaire à la religion, comme Spinoza, Averroès, ou même Hartmann ; et des lectures parfois décapantes, philosophiques mais peu académiques, comme celles de Renan, de Joël et de Hamelin. Le rôle joué par ce dernier a été selon toute probabilité décisif, du fait de son article sur Spinoza qu'il a d'abord dispensé sous forme de cours, que Mauss a pris en note. Nous avons pu comparer sommairement cet article de Hamelin avec les notes prises par Mauss, signalées par Jean-François Bert, et transmises par Rafaël Faraco Benthien, que nous remercions. Il s'agit probablement de celui de 1890-1891 sur la philosophie du XVII^{ème} siècle (*Les études philosophiques*, 1957 : 190-192). Hamelin donne un cours en partie sur Spinoza et sur le judaïsme, selon les années, depuis le début de sa carrière (1883-1884, à Foix). Il s'agit typiquement du travail d'*histoire* de la philosophie qui intéressait tant Durkheim, d'une façon globale, comme l'a montré Paoletti (2012b), et particulièrement chez Hamelin, dont la méthode avait « un caractère très personnel » (Durkheim, 1911/1975 : 434), qui lui a beaucoup servi, ainsi qu'à Mauss.

Un passage dans la thèse de Renan relie Averroès, Spinoza et Léon L'Hébreu : ce dernier serait trop platonicien, Spinoza trop moderne (Renan, 1852 : 156), et les trois sans liens forts entre eux. Durkheim emprunte et annote la thèse de Renan. Plusieurs passages sont signalés d'un ou de plusieurs traits fins à la verticale dans la marge, parfois renforcés par une croix, probablement de sa main ; ils sont en tout cas au coeur de ses centres d'intérêt, comme celui-ci, à propos de Spinoza : « la conscience revient toujours, quoi qu'elle fasse, et quelques transformations qu'elle subisse, à la religion, où elle a d'abord senti l'idéal » (Renan, 1852 : 157). Il se pourrait que Durkheim (et Mauss) trouve(nt) dans cette thèse de Renan (malgré les critiques qui peuvent être adressées à cet écrit et à cet auteur), outre une présentation de l'idée averroïste préfigurant la conscience collective (selon l'argument d'Andler), des arguments pour construire un rapport irrévérencieux à la philosophie. « Renan n'accorde aucune importance théorique à l'averroïsme comme philosophie » (Libera, 1997 : 15), et se concentre sur le personnage et l'indépendance de la pensée à laquelle il a historiquement contribué. Indépendance vis-à-vis de la religion, bien sûr ; mais indépendance aussi vis-à-vis de la philosophie, que l'on retrouve dans la valorisation non-académique, la reconstruction « hérétique », que font Durkheim et Mauss d'une pensée dominée dans le champ philosophique de leur époque (et dont Andler, en l'utilisant dans un sens péjoratif, fournit un exemple très éclairant), en la rapprochant de Léon L'Hébreu et de Spinoza. En reliant des penseurs, des idées, que la tradition

philosophique dominante sépare, et ce, sans même avoir comme objectif de construire un « système » alternatif, Durkheim et Mauss semblent sortir progressivement de la philosophie, de ses certitudes, ses débats, son histoire canonique, de la philosophie qu'ils ont reçue dans leur éducation, pour s'efforcer de lui substituer une pensée sociologique. Pour Durkheim, un indicateur : à partir de 1898, les citations de philosophes diminuent sensiblement dans ses écrits, et son corpus est seulement « sauvé » par Rousseau jusqu'en 1903, puis par Kant après, en proportion étonnante, alors qu'il a pu aller jusqu'à déclarer à Mauss : « Pour ce qui est de ton travail sur Kant, il est tellement hors de ma compétence qu'il est inutile de me l'envoyer. Je ne pourrai rien te dire de pertinent » (Durkheim, 1894/1998 : 34), à rapprocher du témoignage de Holleaux à l'Ens : « Kant dont il se défiait » (Davy, 1919 : 186) ; et enfin « sauvé » par Hamelin après 1904, pour ce qui est des auteurs contemporains (Paoletti, 2012b : 41-42). Sur le rapport de Durkheim à Kant, il y a évidemment beaucoup à dire. Kant interpelle Durkheim, l'étonne peut-être quand il rencontre Swedenborg, l'interpelle quand il est « porté » par Renouvier et par Hamelin. Mais si Durkheim tutoie Kant, il n'est pas kantien, car il n'est pas idéaliste. Leur démarche puise dans la philosophie (qu'ils connaissent très bien, Durkheim plus que Mauss), de manière largement *instrumentale*, au sens le plus heuristique de ce terme (utilisé quasi-systématiquement de façon péjorative). Hamelin leur sert grandement dans cette opération. Contre Renan, qui ne voit pas comment il est possible d'établir une filiation entre Averroès et Spinoza : « Rechercher si Averroès peut revendiquer quelque chose dans le système du penseur d'Amsterdam, ce serait dépasser la limite où doit s'arrêter, dans les questions de filiation de systèmes, une juste curiosité : ce serait vouloir retrouver la trace du ruisseau quand il s'est perdu dans la prairie » (Renan, 1852 : 157), Hamelin conclut son article sur « l'une des origines du spinozisme » (issu d'un cours que Mauss a pris en note, rappelons-le) par : « Devant des faits à ce point significatifs, l'hypothèse d'une simple rencontre, entre Spinoza et Aristote représenté par les docteurs juifs, devient insoutenable. C'est un lien de filiation qu'il faut reconnaître entre les deux systèmes » (Hamelin, 1900 : 27), confirmant notamment la lecture de Joël, de Karppe (« Crescas, le philosophe juif le plus original avant Spinoza et celui-là même qui est dans la ligne directe conduisant à Spinoza », Karppe, 1901 : 43), ou encore de Bréhier (« Une influence directe de Philon sur Spinoza est fort vraisemblable », Bréhier, 1907 : 314).

Plus encore qu'une participation à des débats disciplinaires, ou que l'originalité, toutefois « un peu en retard », d'un « schéma interprétatif – le rapport entre la foi et la raison – habituellement appliqué à des époques antérieures » (thème directement repris dans le Hartmann qu'emprunte Mauss : « le panthéisme seul réalise les rêves les plus hardis des mystiques sans heurter la raison » (Hartmann, 1877 : 166), schéma qui se trouve sociologisé par Durkheim (avec la théorie générale de l'action), c'est bien la « thèse de la fin de la philosophie » (Paoletti, 2005 : 278 et 280) que nourrit

le rapport de Durkheim et de Mauss à cette discipline, par le biais des « histoires allemandes de la philosophie » (Paoletti, 2005 : 278), également centrales dans les emprunts de Mauss, comme nous l'avons vu (et en premier lieu celle de Zeller, « monument incontournable », rapporte par exemple Boutroux, 1877 : 2). Et, peut-être, mais c'est une thèse encore plus hardie, que nous avons défendue, de la fin de la religion par la sociologie (*via* l'éducation).

Un dernier mot en conclusion sur le projet, précoce et parallèle, de thèse latine de Mauss, sous l'angle d'un emprunt parisien un peu particulier, et autour de la date de 1897, à laquelle Couchoud l'aurait « saboté ». Nous n'avons pas fait de recherches poussées pour savoir quelle forme cela aurait pris (article, compte-rendu – mais après 1897, Couchoud ayant seulement 18 ans à cette date ; mémoire de lycée, de début d'Ens ; indiscretion orale ? Mauss avait cependant un écrit prêt à publier, annoncé et attendu, fin 1896/début 1897, *cf.* ci-après) ; nous avons seulement constaté la publication de l'ouvrage de Couchoud en 1902 où celui-ci évoque en effet un lien entre Spinoza et Léon L'Hébreu. Deux éléments cependant, pour terminer. D'abord, au premier semestre de 1897, la publication par Mauss de son projet de thèse sous forme d'article paraît acquise. E. Milhaud l'évoque dans une lettre à Mauss datée de janvier, et Durkheim dans une de février (« ton article sur Spinoza »), puis de mai-juin, lorsqu'il rédige pour Mauss un projet de lettre à L. Liard (« La *Revue d'études juives* a de moi un article qu'elle va publier sur les Rapports... etc. ») (Durkheim, 1897/1998 : 50 et 62). Il s'agit des rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu, que Durkheim ne prend même pas la peine de nommer, la cause semblant entendue. Mauss lui-même confirme la *Revue d'études juives* dans un contexte inattendu, un an plus tard, le 6 mai 1898. Il est « poursuivi » jusqu'à Oxford, où il séjourne pour ses études, par le directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris pour avoir très largement dépassé les dates de retour de trois emprunts qu'il a été autorisé à effectuer à titre tout à fait exceptionnel, le 6 avril 1897. Sont concernées deux éditions des *Dialogues d'amour* de Léon L'Hébreu, datant de 1541 et 1549, antérieures à celle empruntées à Bordeaux. L'emprunt de ces deux éditions rapprochées pose une question : présentent-elles un réel intérêt en termes de différences de contenu, ou Mauss a-t-il une sorte de réflexe de collectionneur en les empruntant ? Nous avons retrouvé une fiche énumérant une dizaine de dates d'édition des *Dialogues d'amour* ; Mauss était « pris » par ce livre, qu'il possédait en 1942, édition 1572 (enregistré au Musée de l'Homme sous le n° 50. 654) ; et une édition de la *Philosophie de l'amour* du même auteur. Le directeur, Ruelle, menace d'en référer à son supérieur direct, qui n'est autre que le Ministre de l'Instruction publique. Mauss n'a gardé dans sa correspondance qu'une seule lettre de Ruelle, mais la Bibliothèque a conservé les doubles des envois de son directeur et les réponses de Mauss. Celui-ci explique, pour se justifier, qu'il n'avait pas rendu les exemplaires (qu'il avait officiellement demandés dans une lettre datée de mars 1897) en vue de publier une note dans la

Revue des études juives (ce à quoi fait référence Durkheim), parce que « la note est devenue toute une étude » (lettre de Mauss à Ruelle, le 6 mai 1898 ; souligné par Mauss), qui ne sera pas publiée, contre toute attente, ni la thèse latine comme on le sait. Soit Mauss est sincère, et la date de 1897 qui l'aurait fait abandonner son projet est erronée ; soit Mauss a effectivement abandonné le projet en 1897 après avoir emprunté les ouvrages. Mais il les a quand même emmenés avec lui en Hollande et à Oxford, peut-être effectivement parce que son travail traînait, et non parce qu'il l'avait abandonné, préférant prendre le risque de se voir rappelé à l'ordre (car il ne pouvait envisager que la Bibliothèque le « lâcherait » ou l'oublierait ; et il ne pouvait demander une prolongation pour un prêt exceptionnel).

La confusion autour de la fin ce projet avorté est confirmée par une lettre de Hamelin à Mauss datée du 15 juin 1897, où le philosophe, ayant visiblement lu une version de l'article de Mauss, revendique avec indulgence une partie la paternité de la découverte des rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu, puisque Mauss ne semble pas disposé à le citer, peut-être parce qu'il n'y a pas pensé, qu'il a oublié la conversation avec Hamelin à ce sujet, ou que Hamelin exagère son implication initiale ; mais de ce que nous avons vu de cette implication, et nous concluons là-dessus, il est possible qu'Hamelin ait raison (Mauss possède une fiche non datée, et un peu désordonnée, issue très vraisemblablement de la période bordelaise, sur les rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu, avec l'évocation d'une traduction de du Parc Champenois), et que Mauss ait été refroidi par le rappel que sa découverte n'est pas que de lui, voire qu'elle est peu de lui, ou encore, qu'elle ait déjà commencé à être publiée dans une autre thèse, qu'évoque Hamelin. Il faudrait bien sûr replacer cet échange aussi dans ce qu'il n'a pas d'intellectuel, mais nous mettons seulement en avant cette dimension pour notre argumentation. Citons Hamelin : « Vous faites, bien, puisque cela ne vous coûte pas grand temps, de publier votre jolie découverte sur les rapports de Léon L'Hébreu et de Spinoza. En vous lisant je me rappellerais comme vous le faites en écrivant, l'année où nous avons parlé ensemble de cette question et des questions connexes. J'y ai peu bougé depuis. Je me suis laissé dire cependant qu'il y a une thèse latine de Monsieur Ricardou [Ricardou, 1890] sur l'immortalité dans Aristote et Spinoza où il y a peut-être tout ce que j'avais cru apercevoir de nouveau. Peu importe. Mais c'est une raison de plus pour vous ne disiez de moi que fort peu de chose. Je me suis toujours opposé à ce que M. Rodier me citât dans ses travaux. Ce qui n'empêche pas que je suis très touché de la reconnaissance dont vous m'honorez l'un et l'autre. Et il s'en faut que j'ai le sentiment d'avoir fait, pour vous surtout, mon cher Mauss, tout ce que vous auriez mérité que je fisse ».

3. Durkheim et Mauss, un travail sur soi

Le thème de l'habitus religieux de Durkheim a été traité par B. Lacroix et J.-C. Filloux dans des parties de leurs ouvrages publiés au début des années 1980. Son importance n'est plus à démontrer, même si elle a fait débat à l'époque. Nous sommes en mesure d'asseoir la thèse de ces deux auteurs et de montrer l'importance de ces thématiques « personnelles », qui touchent autant Mauss que Durkheim, qui sont « régulées » par leur travail scientifique, et qui constituent une des grandes questions intellectuelles de cette fin de XIX^{ème} siècle, à savoir : comment sortir du spiritualisme sans tomber dans le marxisme et, ce faisant, renforcer le projet laïc républicain ? Gaston Richard en constitue un autre exemple intéressant, qui apportera une autre réponse, ce qui nourrira durablement sa controverse avec Durkheim, comme nous le verrons. Le moment de l'actualisation de cette pulsion largement rationalisée par les études secondaires respectives des deux hommes, puis par le passage de Durkheim à l'École normale. Les études supérieures de Mauss à Bordeaux vont parachever le processus, et « servent » donc aussi à Durkheim, indirectement. La manière dont Mauss rationalise son habitus religieux implique Durkheim, mais moins en tant qu'oncle ou que professeur, qu'en tant que sociologue, selon nous ; car le plus important est leur rapport à la religion *en tant que scientifiques*. Nous avons daté le moment-clé à la fin de l'année 1892 et de la première moitié de 1893, où Mauss échafaude son projet de thèses, notamment la thèse en latin dont le sujet assez rapidement posé semble-t-il, portera sur les rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu. Jusqu'à quel point Durkheim, au-delà de ses emprunts, s'implique-t-il dans un projet qui excède largement celui d'une « simple » thèse latine ? Et Hamelin, au-delà de son cours sur Spinoza et les docteurs juifs, extrêmement précieux pour Mauss (et probablement aussi pour Durkheim) ? Le cours valorise la position du rabbin Joël, dont nous avons souligné l'importance dans les emprunts. Durkheim est passé de l'accumulation des lectures sur la religion depuis une quinzaine d'années, ses débuts à l'Ens, et probablement avant, à la préparation d'un cours, celui de 1894-1895, année où Mauss passe l'agrégation – ce qui confirme que l'essentiel est, pour eux, ailleurs ; même si, bien sûr, ce cours peut servir à la préparation du concours. Les six premiers mois de 1893 sont peut-être le moment où se joue la genèse, au delà du cours, de la *sociologie* des religions de Durkheim et de Mauss. Ce qui expliquerait que ce dernier ait souligné que son oncle avait aussi fait ce premier cours pour lui ; il contenait peut-être des passages sur ce projet de thèse latine ; il justifierait par ailleurs le jugement critique d'Andler, évoqué précédemment, exprimé au moment de son soutien à la candidature de Mauss au Collège de France (1930) : « Je n'ai jamais pu donner mon adhésion à l'averroïsme de Durkheim, car il faudrait appeler ainsi son système, et s'il faut admettre une sorte de conscience unique, où nous plongerions, de telle sorte que nous n'aurions une âme que par notre participation à cette intelligence divisée » (Fournier, 1996 : 164). La critique

d'Andler, formulée en d'autres termes, remonte à presque 40 ans plus tôt.

Quant à Spinoza, son rapport à la religion est dans « l'air du temps », et questionne le rapport de Mauss et de Durkheim à la religion, à leur religion. Worms publie une *Morale de Spinoza* en 1892 dans lequel il lui est reproché de ne pas critiquer son élitisme, Brunschvicg un *Spinoza et ses contemporains* en 1894, jugé (trop) spiritualiste, Delbos un *Problème moral dans la philosophie de Spinoza* en 1894 également, jugé excellent par Charpentier (l'ancien professeur de philosophie de Durkheim au lycée Louis-Le-Grand). La concurrence est forte autour du « bien symbolique » Spinoza. Pour un certain cercle d'intellectuels, juifs mais pas seulement, influents ou appelés à le devenir (Duclert, 2003), Spinoza fait l'objet d'une relecture (qui se poursuit encore aujourd'hui). Halévy conseille ainsi Bouglé : « lis Spinoza, et prends-le pour auteur de thèse » (automne 1892). Spinoza offre, à Mauss mais aussi à Durkheim, une « méthode », un « pouvoir d'utilisation critique », pour résoudre, par le biais d'une philosophie autonome dans la Cité, le problème du choix de la meilleure vie possible, fondée sur l'amour de la vérité et l'amitié, « engagement de recherche en commun de la vérité commune à tous » selon Brunschvicg (extraits cités par Duclert, 2003 : 36), pour fonder finalement un ordre moral intellectuel de liberté et de justice, une « République des hébreux » (Miqueu, 2012 : 341 et s.), et « doter le judaïsme d'un fondement scientifique qui permette d'initier une "sécularisation de l'existence juive" » (Schapkow, 2002 : 193). Mauss (et Durkheim) trouveront tout cela dans le lien entre Spinoza et Léon L'Hébreu, mais en le précisant encore, à leur façon, selon leur objectif, et en fonction de leurs habitus, comme nous allons le voir après. Indiquons d'ores et déjà une piste. Dans l'ouvrage, déjà évoqué, édité par Janet, dont la lecture a peut-être été conseillée par Durkheim, *Dieu, l'homme, la béatitude* (4 emprunts, de début février à fin juillet 1893), Janet souligne en introduction que, avec la « théorie de l'homme parfait », « Spinoza introduit une théorie nouvelle [...] dont on ne voit pas trop le fondement dans sa philosophie » (Janet, 1878 : XXIX-XXX). Ce passage est annoté par un trait vertical dans la marge, qui est peut-être de Mauss. Également annoté, trois traits dans la marge et nom souligné dans le texte, celui sur Giordano Bruno : « Les dialogues [...], par un certain caractère mystique et oriental [...], sont certainement ce qu'il y a de plus ancien dans Spinoza : on y retrouve beaucoup d'analogies avec Giordano Bruno et avec les mystiques panthéistes de la philosophie juive » (Janet, 1878 : VI). Enfin, à nouveau dans la marge, peut-être de Mauss, à plusieurs reprises les mots « Maïm », pour Maïmonide, et « Desc », pour Descartes. Il y a, dans la démarche de Mauss pour sa thèse latine, et de Durkheim le soutenant, un triple décalage par rapport à la tradition philosophique dominante : partir d'un Spinoza mineur (celui du *Court Traité*), le relier avec un auteur mineur (Léon L'Hébreu), et avec un auteur hérétique (Bruno), tous trois liés à la question du mysticisme, mais abordé dans une acception, ou du moins une visée, que nous qualifierions, avec Schapkow, de

« scientifique ».

Cette période, fin 1892/début 1893, qui annonce la montée en puissance vers ce que Durkheim identifiera comme sa « révélation » de 1895 en matière de sociologie des religions, est aussi marquée par la publication, en 1892, du programme de recherche en science des religions de Sylvain Lévi (Lévi, 1892), par l'essor de Léon Marillier (Ephe, publications), par l'affirmation de l'anthropologie des religions britannique, notamment avec Robertson Smith (lui-même étant dans une position un peu particulière), et alors que la *Völkerpsychologie* allemande est bien installée. Une « voie » française peut aussi être tracée (Rosa, 1996), avec l'axe Réville-Marillier-Lévi qui, bien que fragile, divisé, peut potentiellement, institutionnellement, en être le porteur naturel ; et pourtant Durkheim et Mauss préparent, de leur côté, dans la relative discrétion du contexte bordelais, leur offensive de sociologie de la religion. Celle-ci sera en dialogue critique constant avec tous les protagonistes et courants que nous venons de citer, Mauss situant d'abord sa dette chez Sylvain Lévi (son « deuxième oncle »), et Durkheim chez Smith (dont il fait l'éloge du « génie » par deux fois dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* ; ce que Freud n'aurait pas contesté). Mais Réville pour Durkheim et Marillier pour Mauss restent décisifs, selon nous, en tant que contre-exemples (au sens de : à ne pas suivre, mais aussi sur lesquels on s'appuie). Nous allons y revenir.

Le choix de cet objet de thèse latine n'est pas forcément prémédité ; Mauss emprunte Spinoza au début de son séjour bordelais, mais apparemment sur de très courtes durées (3 emprunts, d'un jour chacun, en 2 ans), sans peut-être s'enthousiasmer pour sa philosophie, qu'il travaille peut-être, avec ces emprunts qui paraissent comme des détours obligés, de façon scolaire. De son côté, Durkheim multiplie les lectures dans le domaine de la religion, mais semble chercher un point d'accroche idéal, intégrant toutes les contraintes, y compris celle de ne pas traiter centralement ce sujet dans sa propre thèse. Il y a un moment dans la période bordelaise où le choix s'actualise, se formule. Ce sont peut-être les discussions avec Hamelin qui seront décisives, et notamment avec Mauss en position d'étudiant assistant aux cours, pouvant ensuite solliciter son professeur à loisir. Le rapport à la religion juive de penseurs aussi atypiques que Spinoza, Averroès, mais aussi Léon L'Hébreu (qui utilise des références de la kabbale), Renan (dont la thèse est parfois un « terrible livre », selon de Libera, 1997 : 9), et donc Hamelin, a probablement touché les habitus de Durkheim et de Mauss (Lacroix, 1981). Ceux-ci cherchent à dépasser leur judaïsme sans le renier complètement, à nourrir leur socialisme sans aller vers la lutte des classes, à trouver des lignes de fuite possibles pour échapper à l'académisme philosophique, sans pouvoir nier son influence. Le détour par Léon L'Hébreu et sa conception de l'amour intellectuel de Dieu accessible à tous, certains arguments de Renan dans sa thèse, la recherche du social et du collectif, permettent de dessiner ce

que Mauss dénommera par la suite le fait social total.

Mais juillet 1893 arrive : fin de l'année universitaire, Durkheim a soutenu sa thèse, ses articles des *Règles* se préparent, Mauss va quitter Bordeaux pour Paris la Licence en poche, et l'idée de la thèse latine sera reprise plus tard par Couchoud, proche d'une autre religion, en la recentrant sur Spinoza (Couchoud, 1902). À la rentrée 1893 (« mon premier séjour à Paris », Mauss, 1928/1997 : 740), les contacts « chez Seignobos » et son beau-fils Léon Marillier, où Mauss rencontre Herr, *via* Edgard et Albert Milhaud et Abel Rey, contribueront à fermer la probabilité d'un futur poste non-parisien pour Mauss, qu'il soit bordelais ou algérois ; l'École pratique des hautes études (Ephe), V^{ème} section (sciences religieuses), est en ligne de mire, possiblement depuis un certain temps déjà, pour que Mauss y poursuive ses études, y fasse sa thèse et, qui sait, y obtienne un poste. Dix ans auparavant, Durkheim a probablement rencontré Marillier préparant l'agrégation de philosophie (qu'il obtient en 1885) en se rendant lui aussi régulièrement « chez Seignobos » en 1883-1885 (selon le même témoignage de Mauss) ; ils se connaissent certainement très bien lorsqu'ils se croisent en août 1889 au Congrès de psychologie physiologique de Paris, au moment où Marillier débute son cours sur les « religions des peuples non-civilisés » d'Océanie à l'Ephe (Ses cours portent sur le culte des morts et la sorcellerie en 1889-1890, le tabou australien et le tabou néo-zélandais, les mythes cosmogoniques et les légendes divines en 1890-1891, le tabou océanien en 1891-1892), suite à celui sur « Les rapports entre la psychologie et la religion », qui lui a valu sa titularisation.

Mauss suit un cours de physiologie à Paris en 1893-1894. La rationalisation de l'habitus religieux se poursuit de manière décisive avec le rôle joué par la physiologie. Une leçon est consacrée à la dynamogénie et s'appuie sur un exemple d'extase religieuse. C.-É. Brown-Séquard, médecin (successeur de C. Bernard au Collège de France en 1878), a découvert la dynamogénie en travaillant sur l'inhibition (les deux concepts étant intrinsèquement liés) ; si cette dernière a un « rôle immense » en physiologie, en pathologie et en thérapeutique, elle est « dépassée » par la « puissance dynamogénique », qui est « sans limites » (à la différence de la puissance inhibitrice). La première observation, datant de 1851, pour la première fois enseignée par Brown-Séquard à Boston en 1874, a porté sur un « fait d'extase », défini comme un « exemple éclatant des puissances inhibitoire et dynamogénique que certaines parties du cerveau possèdent sur d'autres parties de ce centre et des autres centres cérébro-rachidiens ». Et Brown-Séquard décrit son observation de l'extatique de Saint-Sulpice à l'identique des notes de cours prises par Mauss en 1894 : au son des cloches, tous les dimanches, une jeune femme de vingt ans restait debout, « dans l'attitude de la prière », « les yeux grandement ouverts », invoquant « « la Vierge Marie, pendant douze heures, sur la « pointe des pieds », sur le « rebord de son lit en noyer ». Brown-Séquard, appelé par la police,

commence alors son expérience. Il applique sur la face de la jeune femme, pendant l'extase, « 2 ou 3 chocs électro-magnétiques violents ». Résultat : « il y eu, comme on le pense bien, une contraction énergique des muscles de la face [...], mais rien ne changeât dans l'attitude des diverses parties du corps de la malade. L'articulation des sons fut un instant troublée, mais les mêmes prières continuèrent d'être émises à haute voix ». Le même choc administré au commissaire, sceptique, lui arracha un cri et un mouvement de recul. Brown-Séguard conclut : « il est évident que, pour pouvoir persister dans ce tour de force – et j'ajoute d'adresse – il a fallu que, sous l'influence d'une cause morale, il y eut chez cette malade un développement vraiment prodigieux de puissance d'action dans l'appareil moteur ». Et, en même temps, qu'il y ait eu l'inhibition de certaines facultés : indifférence absolue à l'entourage immédiat, perte de sensibilité, notamment lors du choc électro-magnétique.

Brown-Séguard assoit une grande partie de son analyse sur les travaux de Braid, dont l'ouvrage *Neurypnology* est paru en 1843 ; l'avait-il lu en 1851 ? Possible, Brown-Séguard est très lié au monde de la recherche anglo-saxonne. Sa stratégie éditoriale est claire lorsqu'il parvient à le faire traduire en 1883, un an après la parution de sa série d'articles de 1882 exhumant 30 ans après sa première expérience de dynamogénie ; d'où l'importance, aussi, du compte-rendu favorable de l'ouvrage par Gley dans la *Revue philosophique*. Nous y reviendrons. Braid, auquel Brown-Séguard fait référence en mars 1882, dans le dernier volet de son article, constate lui aussi la possibilité d'une « augmentation prodigieuse de puissance [...] dûe à une influence purement dynamique du système nerveux ». L'hypnose exalte les sens par la dynamogénie. Brown-Séguard le scientifique républicain et laïc en tire une conséquence qui n'a pu que recueillir l'adhésion, voire plus, de Gley, et à sa suite Mauss, qui a suivi le cours sur la dynamogénie, et probablement Durkheim, s'il en a discuté (probablement) avec Gley et/ou (très certainement) avec Mauss : « les phénomènes hypnotiques, que Braid a décrits d'une manière si complète, perdent de leur *merveilleux* à la lumière des faits d'inhibition et de dynamogénie exposés dans ce travail ». Brown-Séguard conclut : « la dynamogénie ne produit pas de la force ; il ne se crée pas de force, il n'y a que de la transformation de force [...] Quelle est la source de cette augmentation ? Je ne sais pas ». Durkheim et Mauss répondront : le social. Qui inhibe (le suicide) ou qui dynamogénise (la magie, la vie religieuse), et dont certaines manifestations peuvent par exemple être décrites, de manière très éclairante compte tenu des développements que nous venons de présenter, par l'expression oxymorique de Durkheim : « délire bien fondé » (*Formes*).

Durkheim créera probablement une véritable sociologie des religions avec son cours donné l'année suivante, celle du passage de l'agrégation par Mauss, soit en préparant ce cours, soit tout en le dispensant (ce qui correspondrait à la « révélation » de 1895) ; cependant, Mauss affirmera par la

suite qu'il ne contenait rien de fondamental, et les emprunts d'étudiants entre novembre 1894 et août 1895 que nous avons recensés ne révèlent pas d'engouement particulier pour des références qui auraient pu avoir été citées par Durkheim dans ce cours. Entre l'école allemande, l'école anglaise, la tradition française, la philosophie spiritualiste, l'histoire et la psychologie des religions, la voie est étroite et ne peut passer que par une sociologie reprenant l'anthropologie aux racialisés et s'appuyant sur une forte dimension empirique. Ce que Rosa résume par exemple de la façon suivante : « C'est donc avec quelques précautions que l'on peut pousser *Lectures on the Religion of the Semites* [de Robertson Smith] du côté de Durkheim – avant la lettre –, parce que le sociologisme de Robertson Smith butait à chaque pas contre l'intellectualisme de ses compatriotes » (Rosa, 1996 : 400). D'où, pour Mauss, une démarche de « réappropriation ethnographique » à finalité *sociologique*, basée sur quelques principes forts construits à Bordeaux (Cuin, 1995, 2011), repris dans le *Manuel* : « l'intuition ne tient aucune place », « l'ethnographie comparée n'aura de valeur que si elle se fonde sur des comparaisons de faits et non de cultures », « [...] une analyse en profondeur, où se marquera la valeur de l'observateur, son *génie sociologique* [souligné par nous] » (Mauss, 1947/2002 : 20 et 23) ; nous pouvons rajouter l'apprentissage des langues, l'accumulation non-encyclopédique et non-éclectique des faits « cruciaux » (*dixit* Durkheim), etc.

En synchronisant la rationalisation de leur pulsion religieuse, Durkheim et Mauss fondent ensemble la sociologie des religions. Leur travail intellectuel, jusqu'ici décrit séparément pour des raisons de présentation formelle, est en réalité homologue (un travail « pour soi ») et imbriqué (un travail ensemble). Nous allons présenter successivement ces deux formalisations.

4. Durkheim et Mauss, un travail pour soi

Le travail « pour soi » relie le travail « caché » de Durkheim et le travail « parallèle » de Mauss, et cimente leur « travail ensemble ». Son articulation au travail « pour l'institution » pourrait être décrite à partir de plusieurs exemples, qui s'appuieraient sur des faits connus, certes revisités par notre problématique du travail intellectuel ; l'exploitation de notre matériau nous permet plutôt de mettre en avant le travail « pour soi », en l'illustrant alors qu'il est, comme nous l'avons vu précédemment, dans l'ombre des pratiques et des interprétations des pratiques, pour les travailleurs eux-mêmes, ou pour les analystes de leur travail. Sa réalité empirique pèse sur les rapports entre les deux types de travail intellectuel, et permettra, indirectement et dans un second temps, de mieux décrire et analyser le travail « pour l'institution », abordé avec la question des controverses.

Dans le prolongement du travail « caché » de Durkheim, que son travail « pour soi » englobe, nous décrirons deux exemples qui se situent à l'interface avec le travail « pour l'institution », et sont donc moins révélateurs d'un travail qui restera « caché » (lectures non citées)

que d'un travail « conquis » contre une certaine pesanteur institutionnelle, celle des contraintes pédagogiques et administratives face auxquelles, dans le premier cas, Durkheim dégage du temps pour écrire et, dans le second cas, anticipe très probablement à l'extrême ses emprunts, bien avant sa nomination officielle. Après avoir présenté un court argument sur Mauss, en évoquant son travail « pour soi » à l'échelle de sa vie, nous concluons par un point récapitulatif du lien entre les emprunts de Durkheim et de Mauss et le travail « pour soi ».

4.1. Premier exemple : les interruptions momentanées d'emprunts de Durkheim, ou comment dégager du temps pour écrire

Durkheim emprunte la première moitié de ses références bordelaises en un peu plus de quatre ans (novembre 1889-février 1894), et la deuxième moitié en un peu plus de huit ans (février 1894-juillet 1902). Un indicateur illustre cette césure de février 1894 : les interruptions d'emprunts supérieures ou égales à deux mois, en plus des périodes d'interruption attendues et régulières (été/automne, deux ou trois mois environ ; et fin d'année civile, deux ou trois semaines environ), qu'elles englobent, sauf dans le dernier cas. Ces interruptions longues sont, selon toute probabilité, des périodes de rédaction pour Durkheim.

Nous en avons recensées onze au total, seulement deux jusqu'en février 1894, et neuf après. La première période est dominée par le travail « pour l'institution » des deux thèses, Durkheim cherchant du temps de travail « pour soi » pour y adjoindre la quasi-thèse, non requise institutionnellement, que constituent ses articles sur les « règles de la méthode » ; la seconde période est pleinement celle du travail « pour soi ». À la densité des emprunts de la première moitié semble succéder l'intensité des rédactions de la deuxième. Précisons aussitôt que la « dominante » des emprunts avant février 1894 n'empêche pas la rédaction des deux thèses et quasiment du troisième ouvrage ; et que la « dominante » des écrits après février 1894 n'empêche pas des lectures importantes (en plus des emprunts : acquisitions hors bibliothèque avec l'*Année*, et encore des consultations, notamment pour les comptes-rendus de l'*Année*). Signalons enfin que deux fois sur les onze, Durkheim emprunte néanmoins, sur une seule journée cependant. Ce sont les seules exceptions.

Si ces périodes d'interruption momentanée d'emprunts correspondent à des périodes de rédaction, nous pouvons donc formuler, prudemment, onze conjectures, qui vont nous permettre d'avancer des éléments intéressants, comme confirmer ou préciser des datations de rédactions, et contribuer à mieux cerner les habitudes rédactionnelles de Durkheim.

Période 1 : la première interruption de la routine des emprunts a lieu en décembre 1890 et janvier 1891 ; hypothèse : première rédaction de la thèse principale environ quatorze mois avant son

dépôt officiel. Une autre période de rédaction de la thèse a pu avoir lieu lors d'une interruption possible entre 1887 et 1889.

Période 2, mi-décembre 1893 à mi-février 1894 : rédaction des articles pour les quatre numéros de la *Revue philosophique* (parus de mai à août 1894) qui formeront, remaniés, les futures *Règles de la méthode sociologique*.

Période 3, mai-juin 1895 : rédaction des *Règles*.

Période 4, trois mois et demi, décembre 1895 à mi-mars 1896 : organisation, en vue de leur publication, des données du *Suicide*. Peut-être avec Mauss, peut-être à Paris, ou à Épinal ?

Période 5, assez rapprochée de la précédente : juin-juillet 1896 : rédaction du *Suicide*.

Période 6, décembre 1896-janvier 1897 : finalisation du *Suicide*.

Périodes 7 à 10, les plus longues, pouvant aller jusqu'à cinq mois, chaque fois au même moment (entre août et décembre), quatre années d'affilée : cinq mois en 1898, quatre mois et demi en 1899, 1900 et 1901 ; rédaction des mémoires, des comptes-rendus, et organisation des numéros de l'*Année*. Durkheim le confirme partiellement dans une lettre à Lévy-Bruhl datée d'avril 1900 : « Je n'ai pas eu beaucoup de loisirs cet hiver. L'*Année sociologique* me prend tout mon temps ».

Période 11 : exceptionnellement détachée de toute trêve hivernale ou estivale, de mi-février à mi-mai 1901 ; hypothèse : rédaction du mémoire sur le totémisme et ébauche de ce qui deviendra les *Formes*, à partir de la synthèse et du classement de tous les éléments rassemblés sur les religions depuis (au moins) la première année de l'Ens, en passant par les cours de 1894 et de 1901, la maturation et la « révélation » de 1895 autour de l'anthropologie britannique, le travail en collaboration avec Mauss et Hubert, etc.

4.2. Deuxième exemple : les requêtes durkheimiennes de Hamelin (mars-avril 1887), ou comment travailler son poste avant sa nomination

Si les registres d'emprunt ne débutent qu'en 1889, ceux des *requêtes* sont ouverts en 1886. Celles-ci sont exprimées par les enseignants, qui précisent souvent le prix des ouvrages et motivent parfois leurs demandes, loin d'être systématiquement acceptées. Autour des demandes des enseignants et des réponses de l'institution se met en place un véritable « marché du livre ». Les nouveaux arrivants ne sont pas les mieux servis et un « rituel pratique » semble s'installer : ils effectuent leur toute première demande conjointement avec un ou deux collègues plus anciens, pour être sûrs qu'elle ne sera pas refusée ; c'est effectivement ce que fera Durkheim pour sa première requête (co-signée avec Hamelin et Espinas). Mais nous pensons qu'il a déjoué la contrainte du « système » en anticipant à l'extrême ses requêtes à la bibliothèque, plusieurs mois avant, non seulement son arrivée à Bordeaux, mais également bien avant sa nomination officielle.

Nous avons parcouru les requêtes exprimées *avant* l'arrivée de Durkheim à Bordeaux et avons découvert la liste suivante, présentée en une fois par Hamelin, en mars ou avril 1887 (le registre n'est pas plus précis) ; fait notable, *toutes* ses demandes ont été satisfaites, à partir d'avril (seule indication de date).

Liste des requêtes « durkheimiennes » de Hamelin (mars ou avril 1887)

- 1) Lombroso *L'homme criminel* [cote CM 35252]
- 2) Preyer *L'âme de l'enfant : observations sur le développement psychique des premières années* [37271]
- 3) Maudsley *La pathologie de l'esprit* [37272]
- 4) Setschénoff *Études psychologiques* [37274]
- 5) Wundt *Vorlesungen über die Menschen und Thierseele* (2 vol.) [37296]
- 6) Stephen *History of english thought in the eighteenth century* (2 vol.) [37280]
- 7) Mosso *La peur. Étude psycho-physiologique* [37276]
- 8) Renouvier *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques* (2 vol.) [37260/37476]
- 9) Teichmüller *Studien zur Geschichte der Begriffe* [37270]
- 10) Teichmüller *Neue studien zur Geschichte der Begriffe* (3 vol.) [37697]
- 11) Schneider *Freud und leit des Menschengeschlechts* [37275]
- 12) Lotze *Métaphysique* [37273]
- 13) Hanslick *Du beau dans la musique. Essai de réforme de l'esthétique musicale* [37277]
- 14) *Archivio di psichiatria, scienza penali e anthroppo criminale* (3 vol., 1881-1883) [Disparu]
- 15) Haeckel *Le règne des protistes* [FR 37255]

Soit 15 requêtes (en 22 volumes), présentées ici *a minima*, et dont les notices sont consultables, par les cotes indiquées, sur « Babordplus », (le moteur internet de recherche documentaire des bibliothèques universitaires de Bordeaux). À titre de comparaison, la liste précédente des requêtes de Hamelin était la suivante : Fichte/Schelling/Hegel/Hobbes (collection « *Philosophical classics* » chez Blackwood) ; Platon édition Stallbaum (2 vol.), Platon *Théétète* édition Campbell ; Cicéron *De natura* ; Leibniz *Théodicée* ; Spinoza de Pollock ; Spinoza *Éthique*. Soit une liste « classiquement » philosophique correspondant directement aux « besoins » habituellement attendus, et donc déjà exprimés, d'Hamelin ; contrairement à celle de mars-avril 1887 qui est dominée à l'évidence par les centres d'intérêt de Durkheim : criminologie, pédagogie, physiologie.

Ces domaines ne sont toutefois pas séparés dans l'esprit et la démarche de Durkheim comme ils le sont dans leur dénomination, *a fortiori* lue depuis les catégorisations d'aujourd'hui. Le Mosso contient un dernier chapitre sur l'éducation, le Maudsley un sur la folie chez l'enfant, sans compter le Preyer ; mais la pédagogie est traversée par la psychologie (Schneider, Mosso, Setchénoff, Lotze,

Preyer...); elle-même par la physiologie (Wundt, Haeckel, Setchéhoff, qui est le premier, dès 1863, à aborder la psychologie sous l'angle de la physiologie; et Lombroso, Garofalo, Ferri, avec leur revue *Archivio di psichiatria*). Et encore en toile de fond, dans plusieurs de ces références, la religion, les miracles, le mysticisme, les rêves, le somnambulisme, l'inconscient, la peur, la folie (Stephen, Hartmann dans le *Renouvier*, Mosso, Setchéhoff, Maudsley, Lotze, la revue de Lombroso...). Quant à l'ouvrage d'Handslick, sa conception de l'esthétique s'inscrit dans celle du dernier Vischer, d'Helmholtz, d'une « psychologisation » de l'art, que Mauss étudiant à Bordeaux travaillera à son tour, avec le soutien de Durkheim. Enfin, les requêtes du *Renouvier* et du Teichmüller manifestent les deux principales références communes possibles, à ce stade de leur relation naissante, entre les deux penseurs, futurs amis. Une hypothèse est que le lien entre eux pour l'arrivée de Durkheim a été établi, sur Paris, par Henri Marion (disciple de *Renouvier*), et sur Bordeaux, par Maurice Holleaux (ancien condisciple de Durkheim à l'Ens, interrogé par Davy pour la nécrologie de Durkheim de 1919 publiée dans la *Revue de métaphysique et de morale*). Mais ils se sont peut-être cotoyés avant, ayant passé l'agrégation à un an d'intervalle; s'ils ne se « découvrent » pas en mars 1887, c'est le travail en un même lieu qui va véritablement créer du lien social et lancer une amitié qui durera vingt ans, jusqu'au décès d'Hamelin en 1907.

Autre point important à souligner : les requêtes d'emprunt pouvaient être formulées par plusieurs enseignants; par exemple, la première officielle de Durkheim en octobre 1887 le sera avec Hamelin et Espinas. Une référence demandée par plusieurs enseignants avait plus de chance d'aboutir; c'est aussi une manière d'associer un nouveau collègue à une demande qui aboutit, et de lui éviter un refus d'emblée. Les 15 requêtes qui nous intéressent n'ont pas été formulées avec Espinas, ou par Espinas seul, mais par Hamelin, et seulement par lui. Le lien de Durkheim à Bordeaux est, si notre hypothèse de la liste de requêtes « durkheimiennes » est fondée, Hamelin et non Espinas. À l'éclectisme d'Espinas, il préfère peut-être, déjà, la « méthode » rigoureuse d'Hamelin, sa manière de faire l'histoire de la philosophie qu'il louera dans la préface à l'édition posthume en 1911 du *Système de Descartes*, 4 ans après la mort de son ami, et qui résume son rapport (critique) à la philosophie (Paoletti, 2012b).

Tout cela confirmerait enfin que Durkheim voit clair et loin avant même son arrivée officielle à Bordeaux, qu'il est déjà en position de combat pour la sociologie avant même son installation dans son premier poste (à l'intitulé non-sociologique) du Supérieur, qu'il commence à « travailler », sur la forme et sur le fond, pour le faire évoluer vers le cœur de ses préoccupations. Quoi d'étonnant à cela ?

4.3. Un troisième exemple : le travail « pour soi », et pour la vie, de Mauss

Mauss a contribué, puissamment et durablement, à la construction de la sociologie générale en la délimitant, par une méthode traduisant son imagination sociologique (selon l'expression de Wright Mills). Son travail intellectuel, né à Bordeaux aux marges d'un projet durkheimien déjà bien constitué en 1890, mais aussi en son cœur, par l'association à ce projet, son implication précoce, et la perpétuation « programmée » du dit projet, pour mieux le renforcer, projet aussitôt devenu maussien, explique deux des plus claires lignes de force de sa trajectoire.

D'abord la vigueur et la cohérence de ses prises de position durables en faveur de la sociologie générale (« concrète ») ; ensuite l'encyclopédisme et l'éclectisme apparents (tout aussi apparents que pour la liste des emprunts de Durkheim) d'une autre liste d'ouvrages, beaucoup plus vaste, constituant l'un des aboutissements formels de son projet et de son travail, et ne prenant pleinement sens, selon nous, qu'en regard des deux listes d'emprunts (celle de Durkheim comprise), constitutives de la période bordelaise : celle de ses quelque quatre mille ouvrages personnels transférés en urgence en 1942 au Musée de l'Homme. Ces trois sources de références structurent une partie des notes de son *Manuel d'ethnographie*, sorte de raccourci spectaculaire de presque soixante années d'un travail intellectuel « pour soi ». Ce qui ne signifie pas travail individuel, mais travail autonome. En l'occurrence, le travail pour soi de Mauss rejoint celui de Durkheim et forme leur travail « à eux », leur travail ensemble, de construction de la sociologie générale.

4.4. Retour sur le dualisme du travail intellectuel

Notre problématique sur le dualisme du travail intellectuel, séparé en deux types articulés entre eux, le travail « pour soi » et le travail « pour l'institution », peut nous servir pour décrire les pratiques de travail de Durkheim enseignant et de Mauss étudiant, tous deux chercheurs. Je commencerai par préciser quelques points avant de les illustrer avec des exemples liés à Durkheim et à Mauss.

Le travail « pour l'institution » est défini et délimité d'abord par les prescriptions formulées par l'institution scolaire, autrement dit le travail demandé, en fonction des programmes. Le travail pour l'institution connaît des limites : par exemple, lorsqu'il est excessivement simplifié. Durkheim montre que, plus le travail est prescrit, plus il est simplifié. Plus il est simplifié, plus il est culturellement pauvre, et il se recentre vers une culture minimale, jugée indispensable, nécessitant des connaissances volontairement limitées. De même, plus il est simplifié, plus l'émulation en est le moteur, comme le montre l'exemple historique des Jésuites. Plus l'émulation en est le moteur, plus les étudiants sont amenés à l'instrumentaliser. Autre limite : lorsque la normativité de la réussite « écrase » tout ce qui existe en amont. Durkheim critique la naturalisation de l'émulation et de la

réussite.

Tout, dans le travail « pour soi », vise à dépasser les limites du travail « pour l'institution ». La simplification des tâches, la rapidité des cadences, l'appauvrissement culturel, l'émulation, l'instrumentalisation, n'ont aucun espace pour se développer, car ces logiques n'ont ici aucun sens et ne répondent à aucun intérêt. Le travail pour soi est motivé par l'intérêt intellectuel. Pour Yves Clôt, il faut laisser se « dérouler le fil » de l'activité individuelle ; chaque fois qu'elle atteint un but, elle s'ouvre de nouveaux horizons. La tâche effective du travailleur intellectuel « réforme », pour reprendre un terme de Clôt, la tâche prescrite par l'institution. La sociologie des activités cognitives de R. Boudon montre, de façon complémentaire, que les individus, et donc les étudiants et enseignants au travail, peuvent aussi bien maîtriser la rationalité utilitariste du travail « pour l'institution » et préserver leur travail « pour soi », leurs activités cognitives « véritables », en lien avec d'autres valeurs, et une autre rationalité.

Entre les deux types de travaux intellectuels existe une relation, une *distance* de fait, évidemment variable selon les moments, les situations, etc. Un travail intellectuel peut exister « malgré » l'institution, y compris dans le cadre d'une relation « conflictuelle », qui peut avoir une dimension positive (qu'avait par exemple elle décrite par W. Waller dans la toute première recherche interactionniste sur l'éducation, *Sociology of teaching*, en 1932). Tout travail intellectuel est en tension entre la part du travail prescrit par l'institution et la part du travail pour soi. Durkheim est concerné en tant qu'enseignant ayant des obligations institutionnelles, Mauss d'abord en tant qu'étudiant, puis plus tard, après Bordeaux, en tant qu'enseignant ; et les deux en tant que chercheurs engagés dans la construction d'une discipline nouvelle, la sociologie, non identifiée institutionnellement à leur époque bordelaise, et seulement très progressivement par la suite. C'est par leurs travaux « pour soi » respectifs, différents mais totalement complémentaires, qu'ils ont réussi à institutionnaliser la sociologie. Une « institution » (précisément un collectif intellectuel en voie d'institutionnalisation) comme l'*Année sociologique* laissait-elle de la place au travail pour soi ? Les prescriptions de Durkheim n'incarnaient-elles pas un travail pour l'institution ? Et la distance (très relative) de Mauss le signe d'un travail pour soi ? La question de fond est de savoir si le travail pour soi peut être institutionnalisé. Nous plaidions en conclusion de notre thèse (Sembel, 1997) pour des institutions démocratiques, reconnaissant et organisant elles-mêmes les espaces d'autonomie favorables au travail pour soi, à partir des prescriptions souples et négociées. La réponse durkheimienne se trouve notamment dans les concepts d'adhésion et d'effervescence salubre, comme moteurs d'un travail pour soi, collectif et institutionnalisé, en un mot : moral, au sens le plus précis donné par Durkheim à ce terme, que nous pourrions traduire ici par un ensemble de prescriptions ayant du sens, donc nécessairement souples et négociées, pour faire travailler

ensemble des sociologues formant « un groupe dans toute la force du terme », comme l'a résumé Mauss en 1925, né avec leur travail bordelais, « pour soi » (caché et parallèle) et ensemble. Par leur travail intellectuel, sous ses différentes formes, qui se démarquent largement du travail « pour l'institution », Durkheim et Mauss finiront par institutionnaliser la sociologie, notamment avec le groupe autour de *l'Année sociologique*, avec l'ambition que cette institutionnalisation soit « morale », c'est-à-dire constitue un groupe qui suscite l'adhésion de ses membres, voire leur effervescence : un « groupe dans toute la force du terme » (Mauss, à propos de *l'Année*), un idéal de travail collectif.

La critique du travail « pour l'institution » est illustrée par le fait que Mauss n'ait pas préparé son agrégation à l'Ens. Ils préfèrent substituer à l'efficacité de cette institution, que Durkheim en particulier peut contester, du fait de son « expérience » de la préparation du concours, leur propre organisation de la préparation, certes en reprenant de nombreuses modalités du travail normalien, mais dont le contenu qu'ils leur donnent est le plus systématiquement possible orienté vers leurs préoccupations sociologiques, lesquelles sont totalement étrangères à l'Ens, à la préparation et aux préparateurs de l'agrégation de philosophie. En faisant ce choix, Durkheim et Mauss savent que le second n'aura pas le « titre » de normalien, ce qui tend à prouver que la « carrière » professionnelle visée par Mauss, en plein accord avec Durkheim, n'est pas une voie classique, encore moins « royale », des agrégés de philosophie, visant ensuite des thèses de Lettres et de latin sur des sujets « académiques » dans la même discipline. Il y a même une possibilité pour que Durkheim se soit définitivement décidé à faire venir Mauss à Bordeaux lorsqu'a été créée en 1886 la V^{ème} section de l'École pratique des hautes études, puisque selon toute probabilité il en connaissait une des « valeurs montantes », Léon Marillier, fréquenté au « Salon républicain » de sa mère et de son beau-père, C. Seignobos, selon le témoignage de Mauss.

Une autre distance manifestée par les deux hommes à l'égard du travail « pour l'institution » est celle de Mauss au bachotage (avec le plein accord à nouveau de Durkheim), qu'il semble éviter le plus possible, tout en devant bien sûr s'y astreindre, mais selon des pratiques que Friedmann décrit comme animées par une logique « centrifuge », orientée à l'opposé des « intérêts » de l'institution, comme ses emprunts le montrent à plusieurs reprises. Également distanciée est le rapport de Durkheim à son métier d'enseignant. S'il « fait le métier », ne ratant aucun cours, en étant systématiquement ponctuel, comme le notent les rapports des Recteurs successifs chargés d'informer le Ministre, il le fait à sa façon, qui ne correspond pas à ce qu'attend l'institution, comme signalent plusieurs rapports annuels rectoraux successifs, qui sont connus, et peuvent être lus comme des critiques, parfois fortes, de cette distance et du travail « pour soi » qu'elle incarne, non seulement sur certains contenus exposés en cours, mais aussi sur le style passionné, sur la cohérence

de l'argumentation, qui sont interprétés en termes peu élogieux : emprise sur la « foule » et « dogmatisme ».

Enfin, Durkheim résumera sa critique de ce que nous appelons le travail « pour l'institution » à plusieurs reprises dans *l'Évolution pédagogique en France*. Nous retiendrons trois moments de sa critique « socio-historique ». D'abord, alors que, note Durkheim, « à la suite de l'occupation romaine, la Gaule s'était ouverte aux lettres latines, [et que] des écoles se fondèrent dont beaucoup brillèrent d'un éclat exceptionnel », avec l'invasion franque, progressivement, l'Église, poursuit Durkheim, « continua à enseigner un peu de latin et quelques connaissances indispensables, mais elle en enseignait le moins possible. Jamais, ni avant ni après, la culture intellectuelle qu'elle donna aux hommes ne fut réduite à un si triste minimum ». Par exemple, « une connaissance un peu approfondie de la grammaire était déjà considérée comme un luxe blâmable ». Cette identité entre institution et travail, conduit logiquement, puisque le travail n'est considéré que comme un instrument au service d'un but, à une simplification du travail scolaire. Ensuite, il critique ce qu'il dénomme le « ressort » de l'activité de la période humaniste, qui débute à partir du XVI^{ème} siècle, comme étant le « goût de la renommée », l'« amour de la gloire ». La conséquence sur le plan de l'organisation générale du travail scolaire est la suivante : « Voilà donc le système des prix, des concours, la discipline de l'émulation, inconnue du Moyen-Age, qui fait son apparition ». L'émulation, pourtant valeur centrale de la III^{ème} République (cf. par exemple Ihl, 2007) est la caractéristique d'une pédagogie « aristocratique » que Durkheim le républicain condamne parce qu'elle est dépourvue de toute utilité pratique et valorise le savoir pour le savoir. Ce qui l'amène à traiter l'émulation « comme une chose », en montrant qu'elle n'est pas naturelle, quand bien même elle apparaît comme telle. L'émulation, c'est-à-dire les « bonnes notes, témoignages solennels de satisfaction, distinctions honorifiques, compositions et concours, distribution des prix » ne sont pas naturellement liés à l'école. Une école peut « exister sans une savante organisation de primes graduées qui tienne perpétuellement en éveil l'ardeur des élèves », c'est l'école du Moyen-Age, qui a « complètement ignoré ces artifices pédagogiques ». Son intérêt est, « pour nous », poursuit Durkheim, « tout actuel », y compris avec sa conséquence en matière de réussite scolaire : « tout candidat ayant suivi avec assiduité et application les exercices scolaires était sûr de réussir ». Le ressort de l'activité est l'intérêt intellectuel. « Pourquoi, conclut Durkheim, notre enseignement serait-il moins capable d'intéresser, d'éveiller et de soutenir la curiosité des élèves que la sévère et rude dialectique de la scolastique médiévale ? » (*Évolution pédagogique en France*).

Sans surprise, les conséquences de l'éducation des Jésuites, qui met en place un contact direct, continu et personnel entre l'institution et l'élève, par l'omniprésence de l'éducateur et l'organisation rigide des études, sont également critiquées par Durkheim. Le travail scolaire se base

sur une culture « extraordinairement intensive et forcée. On sent, décrit Durkheim, comme un immense effort pour porter presque violemment les esprits à une sorte de précocité artificielle et apparente. De là, cette multitude de devoirs écrits, cette obligation pour l'élève de tendre sans cesse les ressorts de son activité, de produire prématurément et d'une manière inconsidérée ». Les auditoires « étendus et impersonnels » cèdent la place à une « multitude de petits groupements distincts », étroitement surveillés. Le travail porte sur des extraits de textes essentiellement grecs et latins ; l'histoire est exclue, le passé simplifié ; le français est exclu, le présent tenu en suspicion ; la culture scolaire est minimale, limitée, et avec elle la réflexion de l'élève ; le travail est instrumentalisé, simplifié, presque mécanisé. L'émulation est le principal stimulant de l'activité de l'élève, avec plusieurs devoirs écrits par jour, des concours mensuels, l'affichage des meilleures copies, les remises publiques de prix. « Ainsi le travail scolaire impliquait une sorte de corps à corps perpétuel (...) Chacun était tenu en haleine. Jamais l'idée que la classe est une petite société organisée n'a été réalisée aussi systématiquement (...) Ainsi une richesse infinie de procédés tenait l'amour propre des élèves dans un état de perpétuel éréthisme ». L'émulation est le contraire de l'adhésion, seule logique collective pédagogique défendue par Durkheim.

La critique du travail « pour l'institution » ne fait toutefois pas de Durkheim un défenseur du travail « pour soi » théorisé ; la « sortie de soi » de la pédagogie « réaliste », qu'il défend pour l'élève, l'« élévation au dessus de soi » qu'il défend pour le travailleur, et qui s'applique au travailleur intellectuel, montrent néanmoins qu'il développe une théorie des processus sociaux d'investissement du sujet dans son travail. Mais peut-être que sa foi, malgré ses critiques, dans l'école républicaine, dans l'inscription de cette école dans l'évolution pédagogique qui, selon lui, favorise inexorablement la mise en place et la généralisation de la pédagogie réaliste, l'empêche d'analyser plus avant la fabrication sociale du sujet à l'issue d'un processus de travail intellectuel. Enfin, l'institution scolaire démocratique n'en est qu'à ses débuts, et la problématique des inégalités sociales est considérée comme réglée par le fait que l'école républicaine est égalitariste (les inégalités « restant en dehors » de l'école).

Si Durkheim ne théorise pas le travail « pour soi », lui et Mauss le mettent cependant en pratique, nous serions tentés de rajouter : *de facto*. Toute la distance mise avec l'institution dégage un espace d'autonomie que les deux hommes chercheront constamment à élargir, et qu'ils exploiteront systématiquement, en faveur de la construction de la sociologie générale. L'intérêt de notre problématique est de contribuer à cerner cet espace, à l'analyser comme structurant des pratiques de travail qui ne sont pas anodines, routinières, « normales », mais au contraire « conquises » contre une certaine routine. L'existence de la distance créatrice d'espace permet de mobiliser la problématique actuelle de l'activité au travail, notamment formalisée par Y. Clôt, au

sens où l'espace d'autonomie ouvert permet un développement de l'activité intellectuelle que nous qualifierions, dans le cas de Durkheim et de Mauss, d'exponentiel. Leur intérêt intellectuel, moteur du travail pour soi, est tellement incontestable et puissant qu'il n'est même plus souligné comme étant une de leur caractéristique principale ; il va de soi ; mais il leur permet de développer leur activité indépendamment des raisonnements en terme de fatigue, d'usure, etc. Même si leur travail est considérable, encore plus pour Durkheim selon les témoignages de Mauss, il ne fait pas que prendre, il nourrit aussi, structure, développe, leur activité intellectuelle. D'où par exemple, la possibilité pour Durkheim de lancer sa revue en 1898, alors qu'il a considérablement publié pendant les 5 années précédentes ; ou pour Mauss de lancer sa « décennie prodigieuse » (1925-1934), sur laquelle nous reviendrons. Les principaux éléments d'analyse théorique que nous avons mobilisé pour décrire le travail pour soi se retrouvent avec ce type de travail chez Durkheim et chez Mauss : engagement dans le travail « non simple », recherche permanente du « *job enlargement* » (élargissement des tâches), logique centrifuge, travail déterminant ou créateur. Ils donnent l'impression d'illustrer de façon exemplaire la formule déjà citée de Canguilhem à propos de l'analyse du travail de Friedmann : « tout homme veut être sujet de ses normes ».

Enfin, les deux sociologues ont connu, selon notre lecture, des phases d'adaptation, de « stratégie institutionnelle », pour dégager encore plus de marges de travail autonome, « pour soi », pour construire la sociologie générale, forcément située en dehors d'institutions qui ignoraient son existence, et qui, lorsque la sociologie a été identifiée, ne souhaitaient pas particulièrement son développement, même si elles n'ont pu empêcher, finalement, et ont parfois favorisé, par certains de leurs représentants les plus autorisés, tel Louis Liard, ou les plus influents, tel Lucien Herr, son institutionnalisation. En résumé, dans un contexte très particulier, les acquis de l'adaptation ont aussi permis la conquête d'espaces d'autonomie. Cette formule explique par exemple le rapport de Durkheim, puis celui (bien différent en général, mais identique sur ce point) de Mauss, à la philosophie : une adaptation minimale, mais non négligeable, pour une autonomie maximale, bien qu'ayant ses limites, régulièrement repoussées. Elle explique encore mieux la structure des emprunts bordelais des deux hommes, qui semblent faire un minimum de concessions (néanmoins importantes) aux obligations, pour avoir le temps de lire, de façon autonome, dans les proportions les plus larges possibles. La proximité du travail pour soi des deux hommes explique grandement la caractéristique suivante de leur travail intellectuel.

5. Durkheim et Mauss, un travail ensemble (et non à deux)

L'entrée empirique par les emprunts considérés comme pratique intellectuelle et manifestation d'un travail scientifique permet, nous en avons déjà donné quelques éléments, de

revisiter le lien entre Mauss et Durkheim, dans le sens d'une complémentarité très forte entre deux travaux « pour soi » différents sur la forme mais très proches sur le fond, constituant un « travail ensemble » qui ne fait qu'un. Nous le décrivons en trois étapes : si les deux hommes ont deux positions différentes, ils sont les deux premiers sociologues (au sens de P. Besnard, 2003), et se rassemblent autour d'une sociologie, de la sociologie.

5.1. Deux positions

Mauss emprunte peu par rapport au Durkheim normalien puis bordelais. Les principales raisons en sont, respectivement, l'absence du contexte contraignant (bien que frustrant et insatisfaisant, selon Durkheim) de Normale, et la présence de Durkheim, comme on l'a vu, qui évite à Mauss de réemprunter des très nombreuses références déjà mises en fiches, auxquelles il ajoute les siennes, pour reconstituer le fait social total. Ces fiches ne sont ni accumulées ni diversifiées, mais cartographiées. Durkheim dessine la carte du nouveau monde sociologique, sur laquelle Mauss localise les pays. Il ne s'agit donc, à nouveau, pour les deux hommes, ni d'encyclopédisme ni d'éclectisme, il est important de le rappeler, car ces deux logiques n'agiraient que sur un monde intellectuel existant qu'ils veulent au contraire dépasser, et non pas améliorer ou transformer par un surcroît de travail et d'originalité. À l'espace des possibles existant mais étriqué, leurs imaginations vont réussir à substituer un dispositif nouveau, qui révolutionnera symboliquement, outre leur horizon intellectuel, tout le champ intellectuel.

Cette double caractéristique (absence de l'Ens / présence de Durkheim) appauvrit quantitativement la liste des emprunts de Mauss, mais lui donne une valeur qualitative très forte. Mauss ne se disperse pas à Bordeaux, de ce que montrent ses emprunts. Il est dégagé des contraintes scolaires menant classiquement à l'agrégation et des tâtonnements intellectuels qui mèneront Durkheim à la sociologie. Même s'il doit passer le concours, il reste en effet « hors ligne » ; et l'apprentissage en accéléré, parce qu'il en était capable, formé depuis longtemps, de toute la réflexion durkheimienne accumulée, lui permettra de prendre *d'emblée* le relais, pour accompagner aussitôt l'entreprise de constitution de la sociologie générale, conformément au *credo* de son oncle (celui-ci évoque dans leur correspondance sa « double compétence, générale et spéciale », Durkheim, 1897/1998 : 56), que dès le début il partagera, et dont il ne se départira pas (*cf.* l'exemple le plus concluant, la leçon inaugurale au Collège de France de février 1931, récemment retrouvée et éditée par J.-F. Bert, 2012 : 249-64). Ce qui peut s'expliquer par le fait que ces intentions et cette détermination sont aussi les siennes.

Car son travail n'est pas anodin ; l'économie qui l'anime n'est, selon notre hypothèse, pas non plus le dilettantisme. Certes Mauss n'est pas Durkheim, comme le montre par exemple la question

que lui pose son vieil ami Delacroix un jour au détour d'une lettre, s'inquiétant de ses occupations : « turf ou religion ? », type de question qui nous paraît impossible, peut-être à tort, de poser à Durkheim. Et l'on imagine mal ce dernier passer autant de temps que Mauss à entretenir une correspondance suivie comme celle avec, par exemple, Mabel Bode, étudiante devenue amie rencontrée aux cours de l'Ephe en 1896. Mais il travaille. Avec Durkheim surtout, ses fiches, ses cours, ses conseils, leurs discussions, les apports de Mauss. Mauss n'a plus à découvrir l'état du champ pour construire une position de toutes pièces, comme a dû le faire Durkheim, il ne lit certainement pas autant les revues qui comptent pour leur entreprise, et encore moins les thèses ; les fiches de Durkheim, et sa « veille documentaire », à laquelle il participe peut-être activement, lui suffisent amplement. Il lit certainement la *Revue de l'histoire des religions*, mais ne l'emprunte pas ; les thèses dans ce domaine, mais là encore en consultation ; les ouvrages de science des religions, sur la base des fiches de Durkheim, complétées par des consultations, puisqu'il ne les emprunte pas non plus.

Les deux spinaliens, bordelais d'adoption, recueillent les fruits de leur formidable stratégie : Durkheim a quadrillé la littérature comme rarement un penseur l'avait fait dans son domaine, ou plutôt le domaine qu'il construit de toutes pièces, avec une efficacité et une « imagination méthodologique » d'un niveau inouï. Mauss a « placé sa force », pour reprendre l'expression qu'il a utilisée pour expliquer le choix fait par Durkheim et lui à son arrivée à l'Ephe, après son agrégation, immédiatement et exactement là où Durkheim et lui le voulaient, et le pouvaient, choix selon toute vraisemblance antérieur à 1895, comme Mauss l'a déclaré ; concrétisé au dernier moment, sans doute, mais envisagé depuis, peut-être, la deuxième moitié des années 1880, dès l'arrivée de Durkheim à Bordeaux, ou peut-être même avant, et avant celle, aussi inévitable qu'imminente, d'un Mauss alors âgé de 15 ans. Il se dégage en effet du passage de Mauss à Bordeaux l'impression, notamment corroborée par ses emprunts, d'une situation extraordinairement contrôlée, en amont, au présent et en aval, où ils auront été avec Durkheim les plus proches possible *au quotidien*, à Bordeaux. Et ensuite ? Est-ce que toute la correspondance (à sens unique rappelons-le, ce qui est parfois difficile de ne pas perdre de vue) n'est que l'expression des angoisses un peu fondées, mais aussi un peu irraisonnées, de Durkheim ? Car qui sait si les réponses de Mauss ne sont pas globalement rassurantes, comme le confirme d'ailleurs régulièrement Durkheim lui-même, au-delà des quelques faits qui posent réellement problème dans la relation entre les deux hommes ? L'exemple des emprunts de Bergaigne sur le « compte » de Durkheim, rendus très en retard par Mauss, mais aussitôt réempruntés par Durkheim pour Mauss à nouveau (Durkheim, 1899/1998 : 233) est révélateur d'un oncle sévère dans le discours mais tolérant dans les pratiques ; et si l'on ne se fie qu'aux résultats obtenus par Mauss, sur l'ensemble de sa carrière, seules les thèses non

soutenues, pour cause de stratégie ambitieuse de publication (finalisation et soutenance différées après la publication des *Formes*), sanctionnée par l'un des pires éléments de contexte externes possibles, une guerre, peuvent être considérées comme un échec. Et encore, un échec relatif, car elles auront donné du sens à tant de pratiques et de moments de travail, et occasionné tant de publications intermédiaires pour Mauss, pour finalement structurer jusque dans leur non-soutenance la trajectoire de ce dernier. .

Pour le reste, la période bordelaise offre l'exemple rare d'une accélération spectaculaire dans une double prise de position nouvelle au sein d'un champ intellectuel très concurrentiel. Seule une clairvoyance exacte de l'objectif visé pouvait permettre au sens pratique de Durkheim et de Mauss d'être aussi performant. Ce constat a deux conséquences : renvoyer les différences, voire les rivalités, entre Durkheim et Mauss au rang d'épiphénomène ; et replacer la construction de la sociologie générale au centre de tout, dénominateur commun, objectif utopique au départ, mais rendu finalement possible par la stratégie mise en place, par les moyens intellectuels de Durkheim et de Mauss, qui se sont révélés être à la hauteur, ce qui n'est pas rien, et enfin par les contextes local et global, à la fois neutralisés, instrumentalisés, travaillés, et au final rendus facilitants. S'il y a une période, dans la vie de l'« École française de sociologie », qui contrebalance l'hécatombe de la Première guerre mondiale, si lourdement vécue par Durkheim et par Mauss, c'est bien cette période bordelaise de 1890-1895 où tout se déploie inexorablement, malgré quelques inévitables coups d'arrêt (par exemple l'échec de Durkheim pour être nommé à la Sorbonne), mais pas dans la production intellectuelle. Nous l'avons vu, les emprunts bordelais de Mauss ne sont pas plus ceux d'un candidat classique à l'agrégation, que ceux de Durkheim ne sont découpés en fonction de ses activités successives (des cours, une thèse, un cours, un article, un cours, un livre, etc.). Ceux de Mauss, pas plus d'un dilettante profitant d'un contexte ultra-favorable pour emprunter et travailler peu, que ceux de Durkheim, d'un universitaire pédant et prétentieux, assoiffé d'éclectisme et d'encyclopédisme. Au-delà de l'homogénéité de la structure des emprunts de Mauss et de la diversité de celle de Durkheim, il y a la mise en pratique dans les moindres détails *imaginables* d'un projet de construction d'une nouvelle discipline, la sociologie, sous sa forme la plus ambitieuse et exigeante, la sociologie générale (Durkheim, 1899/1998). Imagination qui est autant une intention en amont, qu'une potentialité réalisée en aval, sous la forme des résultats qu'elle finit par produire.

Les emprunts bordelais de Mauss et parisiens de Durkheim à l'Ens (Paoletti, 2012b : 401-425) sont de la même veine ; deux structures complètement différentes, mais ayant un point commun, peu apparent : elles sont aussi dégagées l'une que l'autre de ce qui devrait être pourtant leur principale caractéristique, la préparation du difficile concours d'agrégation. La différence de classement (Durkheim 7^{ème} et avant-dernier, Mauss 3^{ème}) tient probablement au bachotage intelligent

et d'un pragmatisme à toute épreuve dont a pu bénéficier Mauss. À l'Ens, Durkheim subit le latin, souffre de n'être pas formé à la physiologie (Davy, 1919 : 186) pour laquelle il a peut-être eu l'occasion de bénéficier des apports de Dastre à Louis-Le-Grand (mais sous quelle forme ? Option ? Auditeur libre ? Lecture de notes de cours prises par des collègues lycéens?), cherche à s'échapper de la philosophie, s'en évade effectivement. Il a de la « suite dans les idées », pointe à son sujet le jury du concours, mais absolument pas dans le sens attendu par l'institution. Il accueille à Bordeaux un Mauss qui n'est pas du tout dans cette logique ; celui-ci cherche à investir pleinement l'espace ouvert pour la sociologie par son oncle. Ce dernier déconstruit en un temps record, Mauss reconstruit tout aussi rapidement. Durkheim définit la sociologie générale, ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, par une méthode de sélection et de classement les plus dynamiques possibles, très exposée à la controverse, comme nous l'argumentons dans un autre écrit ; Mauss la délimite de façon décisive par une méthode d'exploration empirique la plus ambitieuse et contrôlée qui puisse être. Durkheim définit le fait social, Mauss délimite le fait social total. À la méthode nécessairement non-sociologique du premier pour définir une sociologie qui n'existe pas encore, succède la méthode sociologique du second pour développer une science qui vient à peine d'être auto-proclamée, selon la formule de P. Besnard.

5.2. Deux sociologues

Durkheim invente la sociologie générale lors de son passage à Bordeaux, grâce à ce que nous avons appelé une « imagination méthodologique » en acte. Ce dont témoigne Mauss : « Herr, lui, comprenait. Durkheim avait commencé son oeuvre dès 1882 [ses copies d'agrégation], jusqu'en 1884 [ses deux premières années de cours] elle resta philosophique. C'est au début de 1885 qu'il trouva [...] les aliments scientifiques nécessaires à la méthode qu'il allait dégager des applications qu'il faisait » (Mauss, 1928/1997 : 741). Mauss définit la méthode selon Durkheim un an avant : « Pour Durkheim, il n'y a jamais eu une "méthode sociologique" et d'autres méthodes auxquelles elle pourrait s'opposer. Ce mot signifie simplement méthode générale des sciences expérimentales telle qu'elle est appliquée en sociologie » (Mauss, 1927/1997 : 106). Le fait est que Durkheim savait ce qu'il faisait avec ses emprunts, même s'il ne savait pas nécessairement tout ce qu'il pouvait y trouver. Il fut « le premier à s'être considéré lui-même comme sociologue » (Besnard, 2003 : 9). Nous pouvons écrire, au terme de notre enquête et de nos réflexions, que *Mauss fut le deuxième*. Définition durkheimienne et délimitation maussienne de la sociologie générale. Nécessairement, individuellement, structurellement, par quelque bout que l'on prenne le problème, Mauss ne vient pas à Bordeaux, officiellement confié par sa mère à son oncle, que pour passer une agrégation de philosophie, et encore moins pour devenir philosophe. Ceci ne prête plus à

discussion pour Mauss, et n'a probablement pas été un objet de débat. Dans notre article précédent, nous avons défendu, contrairement à tant d'apparences, et de réels arguments contraires, le même *credo* pour le rapport de Durkheim à la philosophie. Chaque mois passé, chaque emprunt effectué, chaque fiche rédigée, chaque texte écrit, fait de lui un sociologue contre la philosophie, mais aux deux sens de s'opposer à et s'appuyer sur. Même le premier cours du lycée de Sens, même la préface à l'ouvrage d'Hamelin, même la nécrologie de son fils, peut-être les trois moments où il se positionne le plus favorablement en faveur de la philosophie, ou le moins contre elle, de sa trajectoire, le montrent soumettant cette discipline à son regard de sociologue nourri de psychologie et de physiologie dans le premier cas, d'histoire dans le deuxième, de dépassement d'une philosophie très contextualisée, où son fils brillait (mais pour devenir ce que l'on nommerait aujourd'hui un sociolinguiste), dans le dernier. Les lignes de fuite dans son cours de Sens, sont régulières et très nombreuses ; son rapport à Hamelin, malgré toute sa philosophie, met en avant l'historien sans concession de sa discipline (comme nous le verrons avec cet exemple décisif, autour de Spinoza, Averroès, Léon L'Hébreu, les « docteurs juifs » et les « commentateurs d'Aristote ») ; il décrit enfin le rapport d'André Durkheim à la philosophie, de façon rationalisée *a posteriori* et adoucie. Dès Bordeaux, Mauss prolonge cette trajectoire et ce rapport durkheimiens, il n'est pas anti-philosophe, mais tend vers une « a-philosophie ». Si cette image ne semble pas faire débat, le fait qu'elle ait pour conséquence l'image opposée d'ethnologue plus ou moins farfêlé est également contesté par les pratiques d'emprunts et par la structure du travail intellectuel présent et futur que ces pratiques dessinent, que la comparaison rapprochant avec celles de Durkheim renforce encore.

L'origine du projet sociologique de Durkheim et de Mauss, devenu bordelais du fait des circonstances de la nomination du premier, reste à éclaircir. Cependant, lorsque ce projet se concrétise, Durkheim « suit » Mauss depuis un bon moment, lui offre des ouvrages depuis au moins l'âge de dix ans, notamment d'ethnologie, raconte Mauss, et *l'Histoire du merveilleux* de Figuière pour ses quinze ans. Cette lecture ouvre sur un continent de thématiques et de questionnements très familier des habitus de Durkheim et de Mauss. Mauss dit aussi arriver à Bordeaux « dès l'été 1890 », largement avant la rentrée universitaire et son premier emprunt, et pas que pour découvrir, éventuellement, les charmes d'une région bien plus au Sud et l'attrait d'une ville bien plus grande que son Épinal natal, mais bien pour lire immédiatement les *Psychologies* de Ribot.

La liste des emprunts de Mauss ne reflète, elle, que peu d'imagination méthodologique : aucun emprunt de thèses et de revues, seulement 35 ouvrages différents empruntés en quatre ans de présence bordelaise effective, entre son arrivée et son agrégation. L'étudiant Mauss a certes des contraintes d'emprunts en nombre et en délais sans aucune mesure avec le régime libéral offert aux enseignants ; et nombre de ses emprunts sont des prolongations, qui semblent selon nous témoigner

plus souvent de lectures approfondies que de reports du fait d'une lecture en dilettante. Mais un étudiant « normal » aurait emprunté, en plus de ses consultations (et tout laisse à penser que celles de Mauss ont été conséquentes), des revues, plus d'ouvrages, et n'aurait pas aussi sérieusement travaillé ses sujets de thèses dès sa Licence. Par comparaison, un rapide regard sur les emprunts de son condisciple Cachin, consignés dans les mêmes registres, révèle des emprunts plus diversifiés, plus « classiques », ceux d'un étudiant qui tâtonne, qui construit son apprentissage intellectuel, plus étroitement dépendant de contraintes scolaires et notamment d'une agrégation qu'il n'obtiendra finalement pas.

Mauss comme Durkheim cherchent, par leur travail respectif, à échapper autant que possible aux contraintes des institutions en place et à rester dans la position la plus autonome possible dans le champ qu'elles forment, et par rapport aux institutions auxquelles ils sont directement affiliés. Au « travail caché » de Durkheim correspond en un sens le « travail parallèle » de Mauss, ces deux travaux « pour soi » ont pour objectif la formalisation de la sociologie.

5.3. Une sociologie

Mauss et Durkheim se rejoignent et se complètent autour de la sociologie de la religion, laquelle est l'objet princeps, la sociologie spécialisée majeure, la voie la plus directe vers la sociologie générale, en vue du projet scientifique qu'ils cherchent à développer. Un mot résume leur travail ensemble, selon nous : l'adjectif « dynamogénique », qu'ils choisissent en 1913, un an après la parution des *Formes* (où cet adjectif est absent), pour qualifier l'apport de la sociologie à l'analyse de la religion, en co-signant, Mauss en premier, l'un des deux comptes-rendus de l'ouvrage de Durkheim que leur revue, *l'Année sociologique*, publiera (le second étant signé de Durkheim seul), et qui reste à ce jour un acte éditorial spectaculaire, et mystérieux (Watts Miller, 2005), sur lequel nous apportons des éclairages un peu plus loin. Acte fort qui fait symptôme, de part la période qu'il clôture, et qui éclaire, à nouveau avec les emprunts en toile de fond, en cadrage empirique des arguments analytiques, les rapports intellectuels entre Mauss et Durkheim.

Mauss est un « faux » étudiant, et aussi un « faux » neveu, et encore, un « faux » philosophe. Il a ces trois statuts mais ceux-ci ne le définissent pas complètement (comme tout statut) et, pire, peuvent contribuer à occulter la compréhension de son positionnement social le plus signifiant, le plus décisif. La sociologie de Mauss est comme encastrée, *embedded*, dans celle de Durkheim ; et (cela est moins souvent relevé) réciproquement. En effet, le matériau que nous avons à notre disposition illustre la complémentarité la plus forte possible entre Durkheim et Mauss. Forte malgré tout, et autant qu'il est possible, entre deux hommes, d'une même famille, de générations différentes, sur une très longue durée, que seule la mort du *second* achèvera. Et tout indique également, que

cette entreprise intellectuelle familiale se serait prolongée, perpétuée, reproduite, avec le fils de Durkheim, André, « le nom de celui qui allait nous être associé » (Mauss, 1925/1969, 3 : 498), qui « allait devenir le compagnon de mon travail » (Durkheim, 1917/1975 : 446), son étudiant, admissible à l'agrégation (sans avoir pu passer les épreuves orales) au moment de sa mort pendant la guerre en 1916, né en 1892, et qui avait donc un écart d'âge avec son cousin proche de celui que ce dernier avait avec son oncle, son père. La mort du fils, la rupture de la filiation durkheimienne, a stoppé l'expansion de ce « communisme familial » (pour reprendre la formule critique, voire ironique, de Durkheim à propos des « retours » à Épinal, dont a pu se plaindre Mauss) transposé dans le champ intellectuel, collaboration décisive de Louise (Mauss, 1927 : 9, et 1928/1971 : 31), épouse de Durkheim et tante de Mauss, incluse, qui aurait constitué un « groupe dans le groupe » des durkheimiens, probablement pour le plus grand profit de ce dernier. Et surtout constitué un modèle de corporation intellectuelle, au sens que lui donnait Durkheim (pour reprendre un concept non utilisé, à notre connaissance, pour qualifier l'école de sociologie qu'il a initiée), assez extraordinaire, extension du duo Durkheim/Mauss offrant, malgré toutes ces conjectures, une *image*, qui nous semble plus exacte et plus heuristique que le modèle diamétralement opposé, et tout aussi hypothétique, alors qu'il est couramment mobilisé, celui d'une rivalité individuelle entre eux, dans le cadre d'un collectif plus flottant, que le terme d'« équipe » tente de subsumer. Non qu'une telle rivalité ait été impossible, elle est tellement humaine au contraire ; mais certainement pas déterminante, tellement le groupe « était ... un "groupe" dans toute la force du terme » (Mauss, 1925/1969 : 473) : que dire alors de la force du duo qu'ils formaient à l'intérieur d'un tel groupe ?

Nous situons pour notre part le « pic » de leur rivalité, réelle mais limitée, entre 1909 et 1912, au moment où la sociologie des religions de Durkheim se concrétise par un ouvrage imminent, dont l'introduction vient d'être publiée, mais un ouvrage signé de lui seul alors qu'il est tellement le fruit de leur collaboration. Non pas qu'il aurait du être signé des deux, comme l'a écrit Hubert, car l'apport spécifique de Durkheim est évident, si l'on considère les *Formes élémentaires de la vie religieuse* comme un ouvrage de sociologie générale, et non (seulement) de sociologie des religions. Non pas que Mauss n'inscrit pas son travail dans cette dimension de sociologie générale, il y est en plein ; mais Durkheim investit dans les *Formes* la sociologie générale qu'il a pensée et construite depuis le début, en la *cherchant*, et ce, peut-être, depuis les premières réflexions suscitées par sa « crise mystique » survenue « sous l'influence d'une institutrice catholique » (Davy, 1919 : 183). La période 1909-1912 est délicate pour plusieurs raisons : Mauss vient de rater deux occasions successives d'entrer au Collège de France ; parmi les raisons, l'absence de thèse, qui n'a pas joué en sa faveur ; il diffère la rédaction de sa thèse principale sur les formes élémentaires de la prière alors qu'elle aurait pu être achevée sans la contrainte de travailler pour/avec Durkheim sur les

formes élémentaires de la vie religieuse, et donc l'obligation de la soutenir seulement après la parution de l'ouvrage de son oncle. Côté thèse latine, il n'a pas fait mention d'un autre sujet que celui sur Spinoza et Léon L'Hébreu. Les deux temporalités se heurtent : une thèse doit être achevée dans l'imperfection, alors que Durkheim vise la perfection avec son ouvrage. Imperfection et perfection sont bien sûr situées : l'imperfection d'une thèse, même excellente, comme l'auraient été celles de Mauss, fait partie de l'exercice, et suppose un achèvement, au sens fort du terme, qu'un prolongement inapproprié peut rendre impossible, pas seulement du fait de circonstances extérieures, comme la guerre dans le cas de Mauss. La perfection visée par Durkheim est commandée par le champ tellement concurrentiel de la science des religions au tournant du siècle (école anglaise, école allemande, approches françaises, approche psychanalytique, développements du spiritualisme...), et suppose au contraire de la temporalité précédente de prendre le temps qu'il faut, toute précipitation pouvant être fatale. Alors en 1909 Mauss publie une « histoire » des religions (avec Hubert, dédiée à Ribot), reprenant une expression que Durkheim proscriit, avec une préface qui cause à ce dernier « beaucoup de chagrin », comme il l'écrira à son neveu, notamment avec une critique définitive d'un auteur, William James, que Durkheim a déjà esquissée dans son compte-rendu de 1907, mais avec lequel il est familier par ses lectures depuis longtemps (une trentaine d'années, selon toute vraisemblance ; cf. Paoletti, 2012b), dialogue imaginaire et critique qu'il se prépare à formaliser avec son cours sur le pragmatisme. Cependant, l'écriture commune entre Durkheim et Mauss n'est pas interrompue, avec le compte-rendu sur les Aruntas et les Loritjas de Strelhow publié dans *l'Année* de 1910 ; mais celui-ci est tellement stratégique (pour les *Formes*, pour la thèse de Mauss), qu'il a résisté à d'éventuelles tensions. Et puis, autre élément central dans ce contexte autour de 1910, pas mis en avant à notre connaissance, mais qui n'est pas anodin, et guère surprenant en rapport à la dimension familiale de l'entreprise intellectuelle qui unit Durkheim et Mauss et que nous venons d'évoquer : André Durkheim atteint l'âge que Mauss avait quand il a rejoint son oncle à Bordeaux. Le trio qui s'annonce correspond aussi, mécaniquement pourrions-nous dire, à la fin du duo, d'une époque, d'un équilibre, etc. D'une *relation*. Le travail ensemble redéfinit la « parenté pratique » (F. Weber, 2005). En 1913, avec le travail sociologique qui (re)fait lien, et les écrits aussi rares que décisifs signés en commun, avec la note sur les civilisations, le compte-rendu sur les Katcharis et le compte-rendu comparé des *Formes* et de Frazer dans *l'Année*, la (ré) apparition de la dynamogénie, se referme définitivement selon nous, la parenthèse de la rivalité Durkheim/Mauss, qui doit être signalée mais pas surévaluée. Une fois passé le « cap » des *Formes* et la période de leur finalisation (publication de l'introduction en 1909 comprise), le travail en commun semble reprendre ses droits, avec la formidable solidarité qu'il génère dans le duo comme dans le groupe ; les thèses de Marcel et l'agrégation d'André, puis la thèse d'André autour du

langage, semblent plus imminentes que la guerre – tant que celle-ci n'est pas déclarée.

Le travail ensemble de Durkheim et de Mauss tel que nous l'avons décrit fait passer le travail à deux entre Mauss et Hubert au second plan. Ces derniers travaillent certes ensemble, mais dans une logique bien différente, séparée, que Mauss résumera dans une lettre à Sylvain Lévi après la mort de son compagnon ; leur collaboration, décrite comme une « amitié scientifique », est révélatrice d' « un rapport très différent au savoir », dont les limites apparaissent lors des éditions posthumes : « Je ne sais rien de ce qu'il savait [...], je suis aussi incapable de contrôler [s]es preuves qu'il était incapable de contrôler les miennes », écrit Mauss (cité par Bert). Il n'aurait pas pu écrire cela de son travail avec Durkheim. Pas d'amitié scientifique possible, du fait des liens familiaux ; le terme très fort de Proust, « consanguinité de l'esprit » est plus approprié pour le duo Mauss/Durkheim ; pas de travail à deux non plus entre eux, au sens de « 1+1 », comme l'illustre la lettre de Mauss. Leur travail à deux ne fait qu'un, conséquence entre autres de leurs habitus si proches, et rapprochant leurs sens pratique et positions dans le champ, ce que nous allons maintenant examiner successivement.

Chapitre 4

Une méthode pour généraliser la sociologie

La méthode explique la structure des listes d'emprunts, ces derniers l'illustrent en tant qu'exemple emblématique. Nous retrouvons le même lien qu'entre les emprunts et la sociologie générale. Durkheim surtout, emprunte en appliquant sa méthode ; Mauss construit la sienne ; les choix liés à son travail parallèle apparaissent clairement dans ses emprunts. Mais sa méthode de classement n'est pas encore à l'oeuvre dans ses pratiques de travail au point de transparaître dans ses emprunts. Nous allons présenter la méthode de Durkheim, qu'il a largement construite pendant sa période bordelaise, et telle qu'elle apparaît dans et autour de son ouvrage le plus abouti, les *Formes élémentaires de la vie religieuse*. En prétendant à la généralisation, l'argumentaire durkheimien prend une tout autre dimension, nettement polémique, et va déstabiliser bien des certitudes, des équilibres, des intérêts. Il devient politique. Mauss prend le même chemin. Tous deux construisent un rapport à la lecture quasiment similaire à Bordeaux ; par-delà leurs pratiques d'emprunts très différentes, mais aussi très complémentaires, leurs pratiques de travail se rapprochent aussi sur ce point, et la méthode qui en découle est également proche, la différence étant liée à leur quatorze ans d'écart : Durkheim définit la sociologie générale, Mauss la délimite.

1. Lectures en pratiques

Durkheim et Mauss pratiquent la lecture cursive, construisent des configurations intellectuelles, cartographient la sociologie.

1.1. Durkheim et Mauss lecteurs

Durkheim et Mauss lecteurs projettent sur leurs lectures, ce qui les a produits comme lecteurs. Les conditions, notamment scolaires, de cette production, sont connues, les biographies de M. Fournier, particulièrement celle de Durkheim, apportent de nombreux éléments. Une étude spécifique reste à faire. Nous apportons avec ce mémoire des éléments sur Mauss lecteur étudiant, qui montrent l'influence directe de sa non-inscription à l'Ens, de sa relation à Durkheim, sur ses emprunts. Quant à Durkheim, la « mine » que constitue la liste de ses emprunts à l'Ens n'a pas été encore véritablement exploitée par G. Paoletti ; nous l'avons pour notre part régulièrement utilisée, mais sans en faire une étude comparable à celle que nous avons faite sur les emprunts bordelais de Durkheim.

Nous ne mobiliserons pas la sociologie de la lecture pour décrire les pratiques culturelles de

la lecture professionnelle de Durkheim et de Mauss. Notre seul objectif, dans ce premier point introductif au chapitre sur la méthode de travail de Durkheim et de Mauss, est de présenter quelques résultats qui éclairent la construction de cette méthode, avant d'en décrire les principes et modalités.

Si le terme n'était pas en partie péjoratif, nous décririons les lectures de Durkheim comme étant innombrables, et celles de Mauss, également, bien qu'étant indirectes, et passant par des fiches. Il nous semble que Durkheim pourrait faire siens les mots suivants de Lévi-Strauss, par exemple pour les *Formes* : « Tout commence par un tête-à-tête avec d'innombrables lectures. Pour écrire *Les structures de la parenté*, j'ai débrouillé quelque chose comme sept mille livres et articles » (Lévi-Strauss, cité par Waquet, 7). Durkheim n'a pas eu l'occasion de faire des retours sur son travail, mais chaque mot employé est important. Lévi-Strauss ne dit pas qu'il a *lu*, il utilise le participe « débrouillé ». Celui-ci ne renvoie pas à un quelconque bricolage, mais au contraire à un principe de mise en ordre particulièrement clairvoyant ; ce qui était embrouillé devient « désembrouillé », classé, ordonné. Le terme « innombrable » est contredit par l'évaluation du nombre de références « traitées ». Le chiffre de 7000 est tout à fait compatible, compte tenu de la différence d'époque, avec les 500 emprunts de Durkheim sur environ dix ans, laissant penser à des milliers de consultations, certes sur plusieurs thèmes. Mais il n'est plus possible de penser, au vu de nos résultats, que les *Formes* sont un ouvrage sur la religion construit notamment à partir d'emprunts portant explicitement sur la religion. Que Durkheim n'ait pas lu mais débrouillé traduit tout à fait ce que nous avons pu découvrir. Enfin, le « tête-à-tête » est également un terme très intéressant ; le lecteur dialogue avec le livre ou l'article, avec son auteur, avec les idées écrites, mais aussi avec ses propres idées, surtout quand ce lecteur est aussi un auteur du niveau de Lévi-Strauss ou de Durkheim, ou de Mauss. L'intervention de ce type de lecteur dans sa lecture, dans le texte qu'il lit, est permanente ; cela donne lieu à des opérations de « débrouillage », ou encore de reconstruction, d'appropriation, etc, très nombreuses, routinisées, que le terme d'instrumentalisation traduit bien, mais au sens premier, pas au sens figuré d'intervention suspecte de ne pas respecter le texte lu, de ne pas l'avoir assez bien lu, etc, autant de jugements selon des critères d'une lecture fictive et d'une propriété intellectuelle, qui supposent un rapport au travail intellectuel qui ne correspond en rien à la réalité que nous avons pu observer ou conjecturer. Même l'exercice du compte-rendu ne s'y plie pas ; tant mieux, en un sens, car il est aussi intéressant de savoir ce que Durkheim, Lévi-Strauss ou Mauss pensent en lisant des textes d'autres auteurs, comment ils s'en servent pour construire leur pensée.

Ces « tête-à-tête » simultanés autant que successifs, de Durkheim avec ses emprunts aux thématiques diverses, de Mauss avec ses fiches de livres et d'articles, produisent l'image de « lectures-réseaux », pour paraphraser B. Latour, d'index de relations au sens de N. Élias (1991,

117), entre les très nombreuses références mobilisées pour produire une oeuvre, qui constituent une véritable configuration, entre des références objets de dialogue, des livres, pages, phrases, mots, quasi-vivants, qui forment par ailleurs des structures, comme nous en avons décrites plusieurs avec les emprunts bordelais. Par exemple, pour Mauss, la structure des emprunts proches d'une thématique de travail avec Durkheim, côtoie celle des références à « bachoter » pour tel examen ou concours, et aussi celles des thèses, différentes et proches à la fois, en construction, sur un plus long terme ; et enfin la « superstructure » de tous les emprunts, leur configuration générale, qui chapeaute toutes les autres, qui donne sens au travail global. Le plus important n'est donc pas telle ou telle lecture prise isolément, mais la configuration, trait d'union entre les lectures et la structure qu'elles forment, en partie maîtrisée par le lecteur-auteur, et qui lui échappe en partie. Pour en revenir à C. Lévi-Strauss commenté par F. Waquet, se dégage une « économie générale du travail »(8), qui n'est pas du bricolage, qui est un « tri » (12), une « méthode d'analyse » (17) ; par exemple, pour Seignobos (et Langlois), « faire des fiches » « est « plus que se livrer à un simple enregistrement », un « acte mécanique de copie » ; c'est une « opération intellectuelle de choix et d'analyse » (330). Il nous semble que c'est le moins que l'on puisse déduire du rapport de Mauss à ses fiches : celles-ci enregistrent, expriment des choix, traduisent des analyses ; le fait qu'il en ait gardé autant, aussi longtemps, indique peut-être aussi qu'elles aient pu servir, être utilisées dans plusieurs configurations possibles, cours, publications, travail de thèse, développement de nouvelles lectures sur d'anciennes thématiques, etc. Le rapport de Mauss et de Durkheim aux livres et aux fiches est dynamique ; celui aux configurations est évolutif, elles s'enrichissent de nouveaux « acteurs », c'est-à-dire de nouvelles références, etc. Pour conclure avec Waquet : « les configurations fascinantes que ces outils et leur emploi créent entre écrit, image, parole, regard et geste révèlent le caractère composite, multimédia, et multisensoriel, de l'ordre raisonné du savoir » (Waquet, 2015). Aucun des termes n'est anachronique avec la situation de la fin du XIX^{ème} siècle.

Ce rapport si particulier de Durkheim et de Mauss à la lecture, à leurs emprunts, à ce qu'ils en retirent, des fiches, mais aussi des mémorisations diverses (annotations dans des livres ou sur des revues, en leur possession ou non, types de classement des fiches, fiches de fiches, mais aussi, probablement, inévitablement, une sorte de cartographie mentale des références les plus utilisées, les plus originales, etc), assoit la démarche intellectuelle bien spécifique de constitution de la sociologie générale. Durkheim et Mauss travaillent dans un contexte de « configuration minimale », par opposition à ce que serait une configuration optimale, telle que la définit J.-L. Fabiani : « Peut-on imaginer ce que serait l'optimum d'une configuration de savoir ? Celle-ci devrait associer la découpe parfaite de l'objet de connaissance, l'adéquation d'une discipline et d'un territoire, l'existence d'archives et de bibliothèques fiables et d'index à jour, l'irréprochable aptitude

intellectuelle et physique du sujet connaissant et l'évaluation précise du destinataire, présent ou à venir, des résultats de la recherche. Il va sans dire que ces conditions ne sont jamais toutes réunies dans une situation empirique donnée » (Fabiani, 2011, 866). Durkheim et Mauss construisent leur objet de toutes pièces, le territoire qui s'offre à eux est autant connu qu'inconnu, il est à cartographier, ce que selon notre hypothèse ils s'emploient à faire sans discontinuer, à travers tous leurs actes intellectuels. Ils défrichent, conquièrent, balisent, répertorient, les nouveaux espaces de la sociologie qui s'offrent à leur imagination et à leur travail ; et bataillent, poléminent, soutiennent, dans les anciens espaces qu'ils veulent quitter et affaiblir en même temps. L'adage romain devient : si tu veux la paix sur tes nouvelles terres, fais la guerre sur les anciennes. Pour le reste de l'énumération de Fabiani : la quête par Durkheim et par Mauss de « bibliothèques fiables » est permanente, requêtes d'ouvrages, lectures des revues abonnées, nouvelles acquisitions, exploration du fonds existant, recherche de nouvelles bibliothèques, politique d'acquisitions avec la création de leur revue, offrant de nouvelles possibilités de construction de configurations nouvelles ou d'enrichissement de configurations existantes, etc. Les index des relations (Élias) sont constamment mis à jour. Tout est à faire, tout le temps, pour optimiser la configuration de savoir. De ce point de vue, leurs aptitudes respectives sont, chacun dans leur registre, irréprochables, Durkheim plus que Mauss, plus « moteur » que lui dans leur relation et dans leur activité. Mais qui sait ? Peut-être que Mauss exprimait des reproches à Durkheim, au sujet du travail, dans ses réponses aujourd'hui disparues ; par exemple, sur l'emprunt des volumes de Bergaigne, que Durkheim a pris sur son nom pour Mauss, que celui-ci garde un an, que Durkheim réclame, et finalement réemprunte, qui sait si Mauss ne répond pas en termes de travail : « je les travaille progressivement, faute de pouvoir les acquérir, débrouille-toi pour me les réemprunter » ; car Durkheim les réemprunte. Le contexte de configuration minimale oblige à un surcroît de travail qui ne peut être possible que si existe une méthode la plus routinisée possible, au service de la création permanente, à travers toutes les pratiques intellectuelles, de la sociologie générale. Durkheim et Mauss créent une nouvelle configuration, par rupture, cheminement, simplicité.

Par rupture : la lecture est autant un outil de connaissance que de pouvoir. Durkheim et Mauss lecteurs cassent le pouvoir du texte consacré. Ils lisent contre les lectures instituées, leurs lectures sont les lectures de rupture, pour constituer une configuration par leur « lecture-réseau », sur la base d'un « système de classement » (que tout lecteur, selon R. Chartier, met en place), de manipulation, de sélection (de citations représentatives), pour accumuler du pouvoir, grâce à leur imagination, leur inconscient, leur cartographie mentale. Ils sont des « chauffeurs de taxi non cartographes », pour reprendre l'image de Garfinkel, qui ne respectent pas la cartographie officielle, laquelle ne connaît pas la sociologie, et lui préfèrent leur cartographie réelle, celle qu'ils élaborent

quotidiennement. Ils « circulent » différemment, selon des chemins et des liens intellectuels dont j'ai essayé de retrouver, plus encore que la trace, la nécessité. Ils transforment le statut social des documents qu'ils « traitent », qu'ils « débrouillent », pour créer un autre « index de relations » entre les auteurs et références lues. Dans le cas de Durkheim, celui constitué par ses emprunts est différent de celui cité dans ses écrits (*cf.* ma comparaison des emprunts avec l'index des 3 tomes des *Textes* de Durkheim édités par Karady : 120 noms empruntés par Durkheim sur les 189 de ses emprunts bordelais n'y figurent pas) ; et celui de ses écrits est différent de l'« index » de la philosophie académique. Il lit des manuels, des encyclopédies, des ouvrages de vulgarisation, autant de raccourcis, de voies détournées, de « hors-piste », etc. Comme l'a montré J. Goody, dans *Pouvoirs et savoirs de l'écrit* (2007, 217) : face au « pouvoir du livre », le plus important est la question de la « circulation », dans le texte, entre les textes, dans la configuration des textes. Dans les lectures, les emprunts, les configurations, le plus important est le cheminement, selon C. Jacob : « ce cheminement repose sur la faculté de s'orienter, sur l'art de trouver les indices qui balisent un itinéraire à inventer au moment même où on le parcourt, sur le projet de qui veut franchir la plus grande distance sans se laisser détourner de cette destination. On sait parfois où on veut aller, il suffit de marcher sur des traces validées par l'expérience, par une tradition » (Jacob, 2011, 740-41) et, nous rajouterions, dans le cas de Durkheim et Mauss, par leurs imaginations respectives, qui leur permet de croiser les traditions, les expériences, car s'ils savent, selon notre hypothèse, où ils veulent aller, en parcourant une « grande distance », qui la sépare de la sociologie générale tout entière à créer, aucun des « chemins intellectuels » traditionnels, expérimentés, cartographiés, ne peut les y amener.

1.2. Durkheim et Mauss cartographes

Durkheim et Mauss cartographient, mais comme un chauffeur de taxi qui se déplace dans la ville sans être cartographe, ne prétendant pas l'être, ne se servant pas des cartes existantes, préférant suivre son expérience, et sa *firasa*, son discernement, pour suivre ses cartes mentales qui, comme toute carte, consiste en un « dispositif qui montre ce que nul oeil ne peut voir », qui « délimite un nouvel espace de visibilité dans la distance, même minimale, instaurée par la représentation, fut-elle la plus mimétique » (Jacob, 1992, 15). « La carte donne à penser autant qu'à voir », avec une « part de fiction, de création et de démiurgie inhérente au tracé cartographique » ; « la carte naît de la rencontre entre le geste graphique et le parcours visuel qui l'identifie comme telle ; elle est un « espace de nomadisme intellectuel » (16-17). Enfin, « la carte est aussi un instrument de pouvoir redoutable » (21). C. Jacob, ni géographe ni cartographe, suit un « cheminement de braconnier et de nomade », cherche à « lire entre les lignes de la carte », comme nous entre les lignes des cartes

mentales de Durkheim et de Mauss, que traduisent notamment leurs pratiques d'emprunts.

Notre méthode indiciaire cherche donc à retrouver, à travers la configuration intellectuelle que leurs emprunts constituent, et les cheminements qu'ils révèlent, la carte du chemin et du territoire de la sociologie générale qu'ils inventent. Durkheim et Mauss travaillent les cartes existantes et insuffisantes, investissent une imagination nécessaire pour se représenter autrement la science du social. « nous étudions ainsi la dialectique complexe qui rattache la carte à un champ de savoir socialement validé, la géographie, les formes revêtues par l'autorité cartographique, le statut des cartes fictives et l'ensemble des dérives imaginaires qui accompagnent souvent la lecture de ces représentations, la grammaire du regard sur la carte, avec ses étapes logiques, ses itinéraires libres ou contraints, l'interaction de l'oeil et de la mémoire, qui seule permet de comprendre le paradoxe logique de la "reconnaissance" des formes figurées sur la carte » (23-25), et donc de la critique de ces formes figurées opérée par les deux sociologues. La carte est d'abord produite par une opération intellectuelle avant que technique : « Entre la carte et son référent, il y a un ensemble de rapports complexes, de substitution, de création et d'hypothèse » (137). La carte est une construction qui donne l'illusion qu'elle ne peut pas être dessinée autrement ; il en va de la crédibilité de la « chose » cartographiée ; c'est pourquoi Durkheim particulièrement, pionnier avant Mauss, s'évertue à mettre en ordre, maîtriser, quadriller ; « le geste du dessinateur invente des régularités [...], il aligne, il superpose, il compose en créant des effets de symétrie et de polarité » (242). La carte n'est ni définie par ses usages, ni par son support matériel, mais par ses codes figuratifs ; elle est le résultat d'une « dialectique complexe de l'imagination et du savoir » (459). « La carte ne sera jamais le territoire » (463), mais le plus important n'est pas cette utopie du « miroir du monde », lequel doit être « brisé » (457) ; c'est « l'épuration graphique » des « navigateurs », qui « font reculer "comme des fantômes" les îles qui n'existent pas » (466). Ces images nous semblent particulièrement appropriées pour décrire le travail scientifique de Durkheim et de Mauss, navigateurs du social, l'épurant par leurs classements, faisant reculer les prénotions ; que leurs emprunts, notamment, donnent à voir ; et que les *Formes* particulièrement, cartographient magistralement.

Dans leur voyage intellectuel, c'est la religion qui leur a servi de navire ; la sociologie, de boussole ; leurs imaginations méthodologique (Durkheim) et sociologique (Mauss), de voiles ; leur méthode, de gouvernail ; la puissance du social, de vent. Et leurs écrits ne sont donc « que » certaines des cartes qui nous restent ; ils ne nous disent pas tout du travail qui les a produites.

Les emprunts bordelais constituent une découverte majeure en ce sens : leur « matérialité brute », non formalisée, nous offre une autre vision de la science, une expression d'un travail que nous avons qualifié de caché, parallèle, pour soi. « Explorer la science dans sa matérialité éclaire d'un jour nouveau des pans entiers de l'histoire intellectuelle » (Waquet, 16) ; il s'agit d'une

« histoire matérielle des idées », « vision plus riche du travail scientifique que celle que ne livre [...] le produit fini du livre, de l'article ou de l'image » (Waquet, 2015, 332). Le travail caché est tout le travail de lecture qui ne passe pas formellement, par la citation, à l'écriture ; tout ce que Durkheim ne dit pas dans ses textes. Le travail parallèle est tout le travail de lecture qui ne sert pas formellement le travail « pour l'institution » (en vue des diplômes, concours, thèses). Le travail sur soi trop intime, le travail ensemble qui a produit si peu de pages communes, signées Durkheim et Mauss, toutes décisives.

La cartographie intellectuelle, mentale, scripturale, graphique, requiert une méthode. « Les discours des usagers révèlent, au-delà des argumentaires particuliers, des raisons de fond peu nombreuses et toujours les mêmes à l'appui de tel ou tel outil : il permet d'aller vite, simplement, sûrement, à la chose qui importe, et cela dans un contexte qui a toujours pour coordonnées l'abondance et l'urgence » (Waquet, 2015, 332-333) ; Durkheim est cité en exemple de ces scientifiques pris dans l'urgence (à Mauss : « ne sens-tu pas le temps qui marche ? » *Lettres*, 66 ; cité 267). « Il en ressort une efficacité dans le travail, une rapidité et une sûreté de l'action, que symbolise on ne saurait mieux le coup d'oeil », la « firasa » de Ginzburg, « ce que l'on appelle aujourd'hui la simplicité », définie comme les « solutions mises en place par les êtres vivants pour réaliser des choses complexes par des procédures simples, pour traiter très rapidement des informations [...] sans dénaturer la complexité du réel » (*Ibid.*). Ce n'est ni de la simplification, « ni des caricatures, ni des raccourcis, ni des résumés, mais des modalités qui, posant le problème autrement [...] permettent d'arriver à des actions plus élégantes, plus rapides, plus efficaces » (*Ibid.*, citant A. Berthoz, 2009). Par exemple un « dessin peut valoir mieux que mille mots » ; pour Durkheim et Mauss : une carte mentale, mieux que mille mots philosophiques. Lire n'est pas tout lire, c'est sélectionner méthodiquement. Pour Durkheim et pour Mauss, *lire, c'est relier nécessairement*, établir tous les liens nécessaires, n'établir que ceux-là, par sélection, réduction, recherche du « crucial », comme le réclamait Durkheim à Mauss encore étudiant.

Nous nous intéresserons particulièrement à la méthode de Durkheim, qui peut être formulée simplement comme nous allons le constater. Son extra-ordinaire imagination méthodologique, développée par des pratiques de travail intenses et durables, lui permet d'y voir clair *constamment* dans son travail, et de pouvoir tout mener de front, cours, articles, livres, conférences, puis revue, et tout le travail « caché » qui ne donnera pas lieu à publication. Ce travail est donc, d'abord, caché à nos yeux, qui ne connaissons que le travail visible constitué par les écrits (de Durkheim comme, très souvent, de tout intellectuel) ; Durkheim publie ce qu'il veut et ce qu'il peut, son travail caché l'est donc en partie volontairement, en partie inconsciemment (il se dissimule dans sa réalisation même), mais sa méthode le guide. Elle permet aussi les lectures les plus rapides possibles, la recherche

documentaire la plus efficace, etc. Enfin, elle « intègre » le travail de Mauss, ce qui développe considérablement le travail de Durkheim. Nous commençons ainsi à accumuler les descriptions des « conditions d'incorporation d'un rapport à soi, au monde et au passé, qui rend l'oeuvre possible », comme le précise B. Lacroix au terme de son « portrait sociologique » d'Élias (Lacroix, 2007, 50).

2. Une pratique faite méthode

Le sens pratique n'est pas toutes les pratiques, leur résumé ; il n'est pas non plus leur synthèse, la pratique qui dominerait les autres ; il est cette pratique, fondamentale, au sens d'élémentaire, qui économise l'action, pour laisser la place à d'autres pratiques, moins fondamentales mais tout aussi indispensables à l'activité intellectuelle. Le sens pratique est, pour l'écrire un peu à la façon de Bourdieu, la pratique faite méthode. Le recours au concept de « sens pratique » nous a paru pertinent pour analyser ce qui se joue dans la formalisation de méthodes de travail de Durkheim et de Mauss. La méthode incarne un sens pratique, qui traduit l'idée d'un sujet (comme le conclut Bourdieu dans l'avant-propos de son ouvrage au titre éponyme) recourant à des stratégies « pratiques » sous contraintes. Le sens pratique peut être décrit comme la marge d'action maximale entre des contraintes externes, liées à l'environnement, et internes, liées au sujet et à son habitus. La méthode de travail scientifique élaborée en partie intuitivement par Durkheim et par Mauss leur permet d'exploiter l'espace dégagé par la rationalisation de leur habitus religieux et par leur rapport au champ intellectuel, notamment dans le cadre d'une stratégie que nous pourrions qualifier de « contournement » de la philosophie. Leurs emprunts constituent une manifestation de ce sens pratique.

Durkheim en particulier, notamment parce que « chronologiquement » le premier, avant Mauss, s'est inspiré fortement de la méthode génétique, dont il a trouvé des applications chez Fustel de Coulanges, A. Bastian, Perrier, Berthelot, S. Lévi, Robertson Smith, voire le controversé Weismann, tous empruntés ou très probablement consultés. Durkheim est le seul à faire ce lien « méthodique » entre tous ces auteurs, et entre nombre d'exemples, lien que bien sûr il ne cite pas, car il est aussi indéfendable qu'il lui est indispensable. Il se contente de citations morcelées, qui ont induit des lectures, des « réceptions », morcelées, et donc, « encombrantes », pour reprendre le mot de C. Topalov. La méthode génétique permet de remonter à l'élémentaire pour mieux voir ce qu'il contient de général, et d'expliquer ensuite comment ce général génétique a évolué jusqu'aux sociétés actuelles. Avant de donner toute sa mesure dans les *Formes*, Durkheim élabore précocement cette méthode, d'abord mû par la nécessité de rationaliser son habitus, au moins depuis la « crise mystique » qu'il a (aurait) connu au contact d'une institutrice catholique, qui le convainc peut-être que la religion juive ne lui apportera aucun échappatoire ; qu'aucune autre religion ne le fera ; que

l'anti-religiosité (par exemple marxiste) non plus ; que la philosophie spiritualiste dominante à son époque doit être dépassée ; qu'un certain mysticisme est probablement la moins mauvaise solution, la mystique juive, notamment *via* la kabbale, étant source de connaissance scientifique (comme le défend par exemple Karppe en 1901), et capable d'inspirer des mysticismes d'autres religions, tel Martinez inspirant le français Saint-Martin et certains allemands, comme le rapporte Caro. Ce court développement montre que le problème de la méthode n'est pas l'approfondissement des connaissances, leur accumulation en vue d'un quelconque encyclopédisme, ou leur diversification par souci d'éclectisme, mais de transformer un habitus qui puise dans un domaine de connaissances pour dégager une transversalité pratique, qui permettra d'ouvrir des espaces d'autonomie intellectuelle, par rapport aux connaissances de départ, mais aussi par rapport à leur position dans le champ des connaissances. Une transversalité originale mais « cachée » garantissant à coup sûr une accumulation de capital intellectuel, rendant possible l'accroissement des marges d'action. Notre apport, et notre pari, est de pouvoir présenter cette méthode de façon suffisamment juste, érudite et épurée ; au moyen de formulations parfois commodes, mais provisoires, car insatisfaisantes sur un plan scientifique. L'idée selon laquelle il existerait une méthode de Durkheim est déjà apparue avec P. de Gaudemar, qui plaide pour retrouver la « vraie méthode sociologique » de Durkheim (en l'occurrence, dans ses écrits sur l'éducation).

Durkheim va trouver le « fait élémentaire » dans les *germinal principles* de Robertson Smith, qui ne sont pas sans analogie avec le plasma germinatif de Weismann, lecture naturaliste consultée et non empruntée. Perrier, à nouveau, formule dans son ouvrage le *Transformisme* (cité par Durkheim dans sa thèse) un plaidoyer en faveur de cette méthode génétique : c'est la « méthode de comparaison » qui cherche, selon Perrier, « dans l'exercice des propriétés toujours simples des formes inférieures, l'explication des formes compliquées ». Durkheim cherche donc chez les naturalistes non pas tant des faits que des généralités prouvées, et surtout des analogies pour élaborer sa méthode. Comme l'écrit J. Michel décrivant les rapports entre Durkheim et Claude Bernard (dont Durkheim n'a emprunté que les leçons sur le système nerveux, mais a probablement consulté *l'Introduction à la médecine expérimentale*) : « loin d'être un simple transfert dans la représentation de l'objet, l'inspiration bernardienne produit dans cette sociologie que prétend fonder Durkheim un transfert de méthode dégageant des hypothèses dont la fécondité est comparable à celle des travaux de Claude Bernard en physiologie » (Michel, 1991). Il use d'un modèle sans risquer la métaphore, selon Michel à nouveau : « si le sociologue trouve chez le physiologiste les moyens d'une autonomisation de son champ de recherche, ce n'est certainement pas par la reproduction mimétique du schéma de l'organisme, mais par l'usage vigilant et contrôlé d'un modèle ».

Ce qui aboutit à une « position originale » de Durkheim selon D. Guillo, son article de 2006 sur le « paradigme biologique oublié » de Durkheim : « le parti-pris anti-réductionniste en sociologie n'implique pas nécessairement que les sciences de la vie ne soient d'aucune utilité dans la compréhension des phénomènes » sociaux, notamment par « analogies croisées » (mais non « compromettantes », selon le mot d'Essertier).

Nous présenterons le principe de la méthode de Mauss de manière plus succincte. Le matériau est différent dans son cas : ses emprunts sont moins nombreux et effectués sur une période plus courte ; il ne publiera qu'après son passage à Bordeaux ; il n'a pas l'équivalent dans son oeuvre des *Formes* pour donner sens à une présentation sur la durée comme nous l'avons fait pour Durkheim avec l'exemple de la religion.

La méthode de Mauss complète celle de Durkheim et découle de leur sociologie générale. Durkheim la définit, Mauss la développe en la délimitant, autour des deux éléments de sociologie générale qu'il a identifié déjà dans leur travail commun à Bordeaux, et confirmé par la suite : le « classement », la « civilisation ». Mauss leur donnera forme avec ses nombreux comptes-rendus, issus de ses encore plus nombreuses fiches, ainsi que ses quelques articles, tous de première importance, co-écrits avec Durkheim.

Dans son ouvrage sur Mauss, J.-F. Bert (2012) souligne que les centaines de comptes-rendus de livres signés de Mauss sont plus marquées par « l'instrumentalisation » que par la « rétraction ». Contrairement à ce qui a pu être écrit parfois, Mauss ne s'efface pas à l'occasion de cet exercice. Même Durkheim, qui instrumentalise régulièrement, tente de modérer la forme maussienne de la recension auprès de son auteur : « Il y a une différence entre rendre compte d'un livre et corriger un devoir ». Mais l'instrumentalisation, chez Mauss comme chez Durkheim, sert aussi le projet scientifique : sur le fond, Mauss cherche systématiquement le « bon » livre, celui qui décrit et compare *a minima* de façon satisfaisante.

Durkheim alerte Mauss à propos d'un autre point qui semble central dans la démarche présente et à venir de ce dernier, où, entre l'éclectisme et l'encyclopédisme, la frontière est parfois poreuse ; les deux cumulés obscurcissant le sens du travail scientifique. Il devient intéressant de se demander quand Mauss, dans sa carrière, a suivi, ou pas, la recommandation suivante de Durkheim : « Suppose que la sociologie religieuse existe véritablement, nous n'aurions pas, n'est-ce pas, à rendre compte de tous ces travaux dont tu parles. [...] Le triage principal doit se faire d'après le rapport que les ouvrages parus soutiennent avec les problèmes posés ou à se poser ». Le travail de lecture doit impérativement se concentrer sur des livres « sériés » et, rajoutera une autre fois Durkheim, sur des « faits cruciaux ».

Fiches « innombrables » de Mauss, selon le terme de Piéron dans une correspondance entre

eux, qui sont le pilier de sa méthode : tous les terrains des autres, toutes les analogies, tous les recoupements ; et tous les classements théoriques effectués par Durkheim, tous les recoupements et analogies de ce dernier ; tous ces éléments, non pas tant innombrables que nécessaires, sont sélectionnés méthodiquement, sur des papiers généralement de format A6 (quart d'A4), pour reconstituer, un jour, le fait social total. Car ces fiches ne sont, ne nous y trompons pas, ni accumulées ni diversifiées. Elles sont cartographiées.

La structure d'emprunts laisse apparaître une méthode, qui pourrait-être résumée par une de ses expressions : « classons donc ». Mauss a passé sa vie intellectuelle à classer, que ce soit par des fiches et/ou des comptes-rendus, par la même double sélection que les deux premières étapes de la méthode de Durkheim, dont il épouse aussi les deux suivantes : d'abord séparer ce qui est social et ce qui ne l'est pas ; puis hiérarchiser ce qui est ouvert vers la dynamique et ce qui ouvre vers la statique ; puis dynamiser, en vue de la reconstitution du fait social total, et enfin confronter avec l'existant, dans une succession de contextes tantôt proches, tantôt différents, des configurations rencontrées par Durkheim. Dans cette perspective de méthodes identiques dans leur organisation générale, d'un Durkheim qui définit la sociologie générale, et d'un Mauss qui la délimite, tous les articles signés des deux sociologues sont décisifs pour la « classification » des « civilisations » afin de dégager les « fonctions dynamogéniques » fondatrices du fait social (au sens de Durkheim) total (au sens de Mauss).

Après avoir exposé le principe de la méthode de Durkheim et de Mauss, passons maintenant à la présentation des modalités de celle de Durkheim, qui se rapproche beaucoup de celle de Mauss. Cette méthode peut être déclinée en quatre étapes. Elle incarne une sorte de *work in progress* durkheimien, en des termes qui rejoignent ceux utilisés par B.Lacroix : « problématique tâtonnante » et « projet cohérent » et « passionné » se côtoient dans une continuité théorique qui est en même temps une « progression » parfois « discontinue » (Lacroix, 1981, 34, 62, 84, 92, 205, 225, 231 et 236). Ce *work in progress* durkheimien est cumulatif, par delà les variations contextuelles ; rien ne se perd, tout s'intègre, et chaque développement ne contredit pas fondamentalement les autres ; chacun se cumule avec les précédents et ne condamne pas par avance les suivants. Plusieurs « progressions » peuvent cohabiter, chacune concernant une thématique, une tâche. Sans finalisme ni intentionnalisme, c'est une façon de définir une œuvre, dont le caractère dominant chez Durkheim est d'être, *mutatis mutandis*, beaucoup plus homogène qu'elle n'est perçue généralement.

L'exercice que nous allons présenter en suivant suppose un minimum de décontextualisation et de recentrement sur les écrits, au risque d'un certain fétichisme (considérer la méthode d'abord pour elle-même), et d'un certain logicisme (considérer le contenu des écrits comme le plus

important). Décontextualisation et recentrement minimums rendus nécessaires pour que nous puissions prendre appui sur le matériau nouveau constitué par les emprunts, qui valident la méthode en permettant de la décrire empiriquement, et de la formuler de manière épurée.

3. Étape 1 : une « sélection sociale » systématique

Pour la première étape, Durkheim procède selon une véritable méthode partiellement théorisée dans *Les règles de la méthode sociologique* (cf. aussi Lacroix, 1981, pour une approche complémentaire à la nôtre, et Borlandi, 2012, pour une approche plus analytique que la nôtre sur ce lien *Règles / Formes*), et régulièrement mise en pratique, notamment dans les *Formes*. Celles-ci peuvent être lues aussi comme une vaste opération de sélection systématique de ce qui est social et ce qui ne l'est pas, selon les critères de Durkheim, et notamment ceux qu'il utilise pour identifier les prénotions. Durkheim y décrit la « sélection sociale » qu'il effectue quotidiennement en salle de lecture de la bibliothèque de Bordeaux, qu'il a entamé à l'Ens, qu'il pourra plus difficilement poursuivre à Paris où les sollicitations seront plus nombreuses. À Bordeaux, il s'installe pour plusieurs années sur des tables qui verront défiler entre ses mains certainement des milliers de références – puisqu'il en emprunte déjà plus de cinq cents.

Les trois références explicites faites aux *Règles* dans les *Formes* sont révélatrices : elles justifient tout l'effort définitionnel du Livre premier, chapitre 1 (noté L1/C1, page 33, note 1), et rappellent la permanence du travail sociologique durkheimien sur les rapports entre l'individu et la société : « Quelque part que nous prenions à leur [les phénomènes sociaux] genèse, chacun de nous les reçoit du dehors » (L3/C7, 331, note 1) ; la société « nous domine et nous assiste. Si nous avons défini le fait social par le premier de ces caractères plutôt que par le second, c'est qu'il est plus facilement observable parce qu'il se traduit par des signes extérieurs et visibles ; mais il s'en faut que nous ayons jamais songé à nier la réalité du second » ; Durkheim se réfère aussi à la préface à la seconde édition des *Règles* (L3/C7, 329, note 1).

Le choix de ces citations (datant de 1894-1895) reprises en 1912 montre, explicitement ou implicitement, le rappel des trois premières étapes de la méthode : l'effort de définition, pour séparer ce qui n'est pas social de ce qui l'est (le « dehors ») ; la hiérarchisation entre le collectif (la « société »), qui intègre, et l'individuel (l'individuel « désocialisé » et « désintégrateur » est qualifié, très tôt dans l'œuvre, de « mécanique », lors de la première occurrence du terme en 1885 dans la note sur Fouillée ; cf. Durkheim, 1885/1970/2010, 181), autrement dit entre ce qui est sociologique et ce qui ne l'est pas ; la relation dynamique entre ces deux composantes (la société « nous assiste »). La construction des *Formes* reprend précisément les principes de l'ouvrage publié en 1895, jusqu'à la conclusion sur un argument méthodologique qui peut paraître aride, mineur ou

même décalé au regard de l'ensemble de l'ouvrage, mais que Durkheim met en avant pour résumer l'ensemble de sa démarche : « Ce qu'il faut, c'est essayer l'hypothèse, la soumettre aussi méthodiquement qu'on peut au contrôle des faits. C'est ce que nous avons essayé de réaliser » (conclusion, 638, deux dernières phrases de l'ouvrage).

Mais les *Formes* sont surtout un exemple de la plus connue, et la première, des règles de la méthode sociologique énoncées par Durkheim, celle visant à isoler, dans une logique de sélection, les prénotions. La prénotation est « comme un voile qui s'interpose entre les choses et nous, et qui nous les masque d'autant mieux qu'on le croit plus transparent » (Durkheim, 1894/ 1895/ 1937/ 1992, 16). Si cette règle est connue, son utilisation est loin d'être systématique en sociologie, alors que Durkheim posait cette condition comme le point de départ de toute analyse sociologique. Et il montre l'exemple pour tous ses écrits ; en particulier, dans le domaine de l'éducation : *l'Éducation morale* permet de sélectionner ce qui est pédagogique et ce qui ne l'est pas, *l'Évolution pédagogique* sélectionne parmi les conceptions pédagogiques. Quant aux *Formes*, elles sont traversées par l'application de cette première règle de méthode, cheville ouvrière de l'argumentaire de sélection qui traverse l'ouvrage, dès le tout début : « La sociologie se pose d'autres problèmes que l'histoire ou que l'ethnographie » (introduction, 1), « elle a, avant tout, pour objet d'expliquer une réalité actuelle, proche de nous, capable, par suite, d'affecter nos idées et nos actes » (introduction, 2), et pendant les cent sept pages du Livre premier, sans compter les passages de l'introduction ; il y a régulièrement des rappels : « Ces définitions écartées... », « il est donc plus méthodique... » (L1/C1, 49) ; « Il y a donc là un certain nombre de notions toutes faites et d'apparentes évidences qu'il est nécessaire de soumettre à la critique avant d'aborder, par nous-mêmes, l'étude des faits » (L1/C2, 69). Et après, régulièrement dans l'ouvrage, chaque fois que Durkheim précise une définition systématiquement contre un « existant » non-sociologique : « [...] En raisonnant ainsi, nous substituons [à tort] nos idées contemporaines à celles que le primitif se fait du monde et de la société », L2/C3, 201 ; notamment l'idée contemporaine de « mystère » associée à la religion, association dont Durkheim souligne qu'elle est très récente. Sont également critiquées les notions d'origine, de primitif : « On voit que nous donnons à ce mot d'origine, comme au mot de primitif, un sens tout relatif » (introduction, 11, note 1), idem pour le mot « sauvage » (L1/C2, 70, note 1) : « Il y a donc là un certain nombre de notions toutes faites et d'apparentes évidences qu'il est nécessaire de soumettre à la critique avant d'aborder, par nous-mêmes, l'étude des faits » (L1/C2, 69). Jusque dans la définition du rite piaculaire, dernier phénomène étudié, dont sa longue et progressive définition atteste de la méticulosité avec laquelle il cherche à faire œuvre de sociologie systématique et, dans ce cas, à lutter encore, vers la fin des *Formes*, contre les prénotions : « On voit combien il s'en faut que les religions primitives soient filles de l'angoisse et de la crainte,

puisque les rites qui traduisent des émotions douloureuses y sont relativement rares » (L3/C5, 580). Enfin, les *Formes* se concluent contre les prénotions comme « voiles » : « Il suffit d'écartier le voile dont l'imagination mythologique les a recouvertes pour qu'elles [les « réalités auxquelles s'applique la spéculation religieuse »] apparaissent telles qu'elles sont » (conclusion, 612).

Robert Alun Jones nous permet de comprendre la portée de l'opérationnalisation de cette règle de méthode en se demandant ce que « faisait donc Durkheim – dans le sens d'action sociale intentionnelle – en écrivant *De la division du travail social* ? [...] Une réponse partielle consiste à dire que le projet de Durkheim était essentiellement *linguistique* : il essayait de remplacer le vocabulaire du rationalisme cartésien, qu'il tenait pour périmé, par un lexique d'inspiration germanique dans lequel la simplicité cédait la place à la complexité, l'abstrait au concret, la déduction à l'induction, etc. » (Jones, 1993, 38).

On pourrait rajouter à cette dernière énumération : et dans lequel le mécanique cède la place au vivant (Durkheim, 1885/1975, 181). Durkheim va faire passer systématiquement toutes les notions rencontrées par ce prisme linguistique, méthodique, simple technique mais qui a une portée assez considérable (la critique du « rationalisme cartésien » rejoint celle du « formalisme humaniste » et de tout « formalisme pédagogique ») : la morale, la règle, la pédagogie, la religion, l'idéal, la liste n'est pas limitative. Par exemple, les comptes-rendus de l'*Année sociologique* lui permettront pendant quinze ans d'éprouver cette règle, qui vaut aussi pour les terrains, les objets et les auteurs, « sélectionnés », ce qui peut laisser penser qu'il les instrumentalise ; lesquels auteurs disparaissent parfois purement et simplement, comme c'est souvent le cas dans les *Formes*, où les références à des auteurs principaux sont marquées par la stratégie. Mais la préoccupation première de Durkheim est d'ordre méthodique. Les formes élémentaires de la vie religieuse en Australie, probablement découvertes par Durkheim au plus tard à la fin des années 1880 avec les cours de L. Marillier, sont choisies « uniquement pour des raisons de méthode » (introduction, 4), comme les « faits américains », utilisés « à titre complémentaire et seulement quand ils nous paraîtront propres à mieux faire comprendre les faits australiens » (L1/C4, 138).

Cette sélection méthodique éclaire le rapport critique et instrumental de Durkheim à ses sources, même celles qu'il respecte le plus, ou critique le moins : par exemple Strehlow, et Spencer et Gillen. « Voilà pourquoi la question de savoir si le churinga est sacré parce qu'il sert d'habitat à une âme, comme le croient Spencer et Gillen, ou parce qu'il possède des vertus impersonnelles, comme le pense Strehlow, nous paraît de peu d'intérêt et sans portée sociologique » (L2/C8, 380) ; « les renseignements de Strehlow sur le culte doivent, d'ailleurs, être employés avec circonspection, car il n'a pas été témoin des rites qu'il décrit » (L3/C2, 476, fin de la note 3 de la p. 475) ; « il est certain que leur silence relatif sur ce point vient ou de ce qu'ils [Spencer et Gillen] n'ont pas observé

suffisamment d'Intichiuma ou de ce qu'ils ont négligé ce côté des cérémonies » (L3/C3, 504). Ces citations « méthodologiques » sur les auteurs cités présente l'avantage de « décolonialiser » la présentation du rapport qu'entretient Durkheim avec eux ; il les respecte certainement, les critique plus ou moins, son jugement à leur encontre peut même évoluer, mais il ne les place pas sur le même plan que lui tout simplement car ils ne sont pas sociologues. Mauss aura eu plus de mal dans son rapport à la religion et à ces auteurs, notamment Strehlow, dont le travail empirique considérable, qu'il possédait dans sa bibliothèque personnelle (il avait annoté sa liste des 442 totems, signalée deux fois par Durkheim dans les *Formes*), l'aurait découragé dans la rédaction de sa thèse (son témoignage ne semble toutefois pas aller dans le sens de cette interprétation).

Cette logique de sélection a aussi une dimension « génétique » et permet à Durkheim d'atteindre l'élémentaire : « Descendre par l'analyse au-delà de ces religions observables, [...] les résoudre en leurs éléments communs et fondamentaux et [...] chercher si, parmi ces derniers, il n'en est pas un dont les autres sont dérivés » (L1/C2, 67), propos qui confirme celui de son article de 1899 et son argumentaire de thèse de 1893.

Dans cette perspective méthodique, la question de la *représentativité* des faits et des concepts est cruciale ; la représentativité des faits légitime leur sélection (et préfigure leur hiérarchisation, cf. partie suivante) : « Les faits n'ont d'intérêt que proportionnellement à leur degré de généralité, [si] on se considère comme obligé de les accumuler en aussi grand nombre que possible [...] Telle ne saurait être notre méthode » (L1/C4, 133), car « un fait unique peut mettre une loi en lumière, alors qu'une multitude d'observations imprécises et vagues ne peut produire que confusion » (L1/C4, 135) ; le même argument est mobilisé pour le concept : « Cette universalité du concept ne doit pas être confondue avec sa généralité [...] Un concept qui ne s'applique qu'à un seul objet [...] peut être universel » (conclusion, 619, note 1). Durkheim précise dès le début du Livre deux sur les croyances que « notre intention n'est pas de retracer ici toutes les spéculations [...], ce que nous voulons atteindre, ce sont les notions élémentaires [...] sans faire de la mythologie notre objet d'étude » (L2/C1, 141-142) ; et plus loin : « Les métaphores différentes [...] n'ont pour nous qu'un intérêt secondaire » (L2/C8, 364).

Dans les *Formes*, cette sélection systématique permet à un Durkheim au sommet de la maîtrise de sa discipline de rappeler, chaque fois que nécessaire et sans discussion possible, selon lui, ce qu'est la sociologie, et donc ce qu'elle n'est pas et qu'elle doit rejeter systématiquement et sans aucun compromis.

La sélection ne suffit cependant pas, il n'est que la première étape de la méthode. La critique des prénotions le plus systématiquement possible, le travail de définition et de délimitation, la discussion des auteurs, l'exposé méthodique des faits, tous alimentant cette sélection systématique

opéré par Durkheim, ne suffisent pas. La construction d'objet sociologique ne s'arrête pas à cette première sélection sociale et linguistique ; une sorte de « sélection sociologique » la complète et assoit la démarche : c'est le rôle joué par la hiérarchisation des concepts et notions « resocialisés », pour les « sociologiser » pleinement, deuxième étape que nous allons présenter maintenant.

4. Étape 2 : une hiérarchisation sociologique

4.1. Le « thème dominant et permanent » (Besnard, 1993) de l'œuvre

La formulation la plus précise et la plus heuristique, selon nous, bien qu'indirecte, des liens entre religion et éducation, est celle de la hiérarchisation entre la régulation et l'intégration (Besnard, 1993), à partir de l'exemple de la présentation des conceptions pédagogiques de Rabelais et d'Érasme. Cette hiérarchisation se retrouve dans la plupart des écrits pédagogiques et donc, selon Besnard, dans le reste de l'œuvre, notamment dans les *Formes* : « Thème dominant et permanent de son œuvre », « celui de l'intégration sociale », « jusque dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* où l'effervescence auparavant stigmatisée comme anomique devient créatrice d'intégration » (Besnard, 1993, 128), et notamment dans le chapitre étudié en première partie sur les cultes négatifs (régulateurs) qui doivent être subordonnés aux cultes positifs (intégrateurs).

L'intuition de Besnard, nous l'avons vu, est fondée sur la « préférence » finalement exprimée par Durkheim (*Évolution*, 248 et s.) en faveur de la doctrine de Rabelais et son « souffle moral autrement élevé et puissant » par rapport à celle d'Érasme, humaniste et aristocratique, « ne songeant qu'à briller ». Plus généralement, l'argumentation de Besnard, selon qui « *L'Éducation morale* permet de mieux comprendre *Le suicide* » (Besnard, 1993, 126), ou de celle de Steiner pour qui les *Formes* éclairent le *Suicide* (Steiner, 2000, 79), vont dans le même sens que notre argumentation selon laquelle *L'Évolution pédagogique*, et plus généralement les écrits sur l'éducation comme le *Discours de Sens* ou *L'Éducation morale*, permettent de mieux comprendre les *Formes*.

De ce point de vue, Durkheim est moins le penseur de l'anomie que celui de la transgression, et surtout, de façon originale, de la transgression « positive » (que résume l'expression « délire bien fondé », cf. point suivant) ; et ce, très tôt dans son oeuvre, comme en témoignent les acceptions positives des termes « chaleur » et « fièvre ». Il n'est pas le penseur du respect de la règle à tout prix (« il est mauvais que tout soit réglé », *Éducation morale*, 129), de la règle dépourvue de sens, de « valeur » (il faut de « l'adhésion », notamment de la part des élèves). En « préférant » Rabelais à Érasme dans *L'Évolution pédagogique*, Durkheim pousse sa démarche de hiérarchisation jusqu'au bout : il préfère en éducation (et dans le reste de sa sociologie) la transgression si elle est

productrice de sens, plutôt que le respect « formaliste », ou « ritualiste » au sens de Merton, de la règle. Dans *Éducation et sociologie*, cette alternative de l'intégration et de la régulation peut être traduite dans les termes équivalents de l'extériorité et de la régularité : mieux vaut une transgression « extérieure » qu'une routine « régulière », ou encore, une transgression intégratrice plutôt qu'une routine simplement régulée. À la sélection linguistique de la règle précédente succède donc une « sélection sociologique », qui hiérarchise les faits sociaux : ne sont pas sociologiques la routine dépourvue de réflexion ; le rite, de croyance ; la morale, de sens ; la réalité, de valeur. L'exemple de l'alternative déjà signalée du devoir et du bien dans *L'Éducation morale* résume aussi cette hiérarchisation : le devoir correspond à la « morale qui commande », à la société (ou l'école) qui impose des règles ; le bien est la morale comme « chose bonne », une société « en tant qu'elle est une réalité plus riche que la nôtre, et à laquelle nous ne pouvons pas nous attacher sans qu'il en résulte un *enrichissement de notre être* [souligné par nous] » (*Éducation morale*, 82).

Le bien rend la morale (définie comme un « ensemble de règles », rappelons-le) vivante, lui donne du sens ; il constitue un idéal, et fonctionne comme les croyances religieuses. Durkheim défend, dans une même veine analogique, une pédagogie du bien contre une pédagogie du devoir animée par des habitudes et des rituels dépourvus de signification. Également, dès 1885, dans sa recension de Fouillée, il mettait en avant l'alternative de l'exactitude et du zèle, qui correspond de façon homologue à celle du devoir et du bien : « Chaque travailleur, n'étant plus directement intéressé à sa tâche, ne l'accomplira plus que machinalement. On pourra lui demander de l'exactitude, non du zèle » (Durkheim, 1885/1975, 176). On retrouve cette dérive vers le ritualisme dans l'argument de Max Weber formulé dans *L'éthique protestante* : « Le puritain *voulait* être besogneux, nous sommes *forcés* de l'être » (Weber, 1904-1905/1995, 223). L'adhésion a laissé la place à la contrainte (au sens négatif du terme : dépourvue de sens, de valeur), la conviction à la seule responsabilité, pour reprendre la terminologie des deux éthiques. Dans ce même texte de 1885, apparaît la première occurrence du terme « mécanique » dans l'œuvre de Durkheim, qu'il oppose au « vivant », pour former une autre hiérarchisation, précoce, quasiment originelle dans son œuvre, entre régulation mécanique et intégration vivante : « Pour l'individualiste, la société est une réunion de sujets autonomes, égaux dans leur liberté, échangeant entre eux des services, mais sans jamais dépendre les uns des autres. C'est donc un assemblage mécanique, et non un organisme vivant » (1885/1975, 181).

Enfin, dans les *Formes*, l'idée selon laquelle les règles ne peuvent être comprises que par rapport à des valeurs qui leur donnent sens, et que l'intégration prévaut sur la régulation, se retrouve à travers le principal élément de structuration de l'ouvrage : son articulation entre le Livre deux qui porte sur les croyances et le Livre trois, sur les rites. Durkheim justifie ainsi cette primeur formelle

de la croyance sur le rite : « C'est donc l'objet du rite qu'il faudrait caractériser pour pouvoir caractériser le rite lui-même. Or, c'est dans la croyance que la nature spéciale de cet objet est exprimée. On ne peut donc définir le rite qu'après avoir défini la croyance » (L1/C1, 50). Le plan inverse (rites/croyances) aurait été, dans ces conditions, difficilement envisageable ; quelques pages après il précise clairement la distinction croyance/rite : « Les croyances religieuses sont des représentations qui expriment la nature des choses sacrées et les rapports qu'elles soutiennent soit les unes avec les autres, soit avec les choses profanes. Enfin, les rites sont des règles de conduite qui prescrivent comment l'homme doit se comporter avec les choses sacrées » (L1/C1, 56).

Le lien entre religion, éducation et sociologie générale, qui illustre bien le « thème dominant et permanent » de l'œuvre, peut à ce stade des résultats, être précisé comme suit : tout ensemble de règles (définition de la morale chez Durkheim), dont les cultes (ensembles de rites) et la régulation scolaire (ensemble de règles de socialisation et d'apprentissage), *peut* être dynamisé par du sens, qui lui est donné par des (jugements de) valeurs, dont, par exemple, les croyances religieuses et les doctrines pédagogiques, et certaines plus que d'autres. Le consentement durkheimien n'est donc pas seulement de la contrainte intériorisée, il s'en faut de beaucoup. Nous allons illustrer cette deuxième étape de la méthode sociologique de Durkheim en revenant sur deux exemples tirés des *Formes* : le récréatif et le sacré.

4.2. Délire hiérarchisant et sacré hiérarchisé ?

Ces deux exemples illustrent précisément la hiérarchisation entre l'intégration et la régulation, et donc l'influence des croyances sur les rites, dans le sens du « paradoxe scolaire » formulé par Besnard (1993), de rites, techniques ou règles dynamisés par des idées suscitant l'effervescence et la dynamogénie. Resocialisées, les notions de délire et de sacré deviennent respectivement hiérarchisante et hiérarchisée. Sociologiquement, un « paradoxe religieux » peut être formulé : le délire est plus important que le sacré, car il dynamise plus les pratiques (comme la doctrine de Rabelais dynamise plus les pratiques pédagogiques que celle d'Érasme).

En premier lieu, le délire. Inaugurant la série d'une dizaine d'occurrences déjà évoquée dans les *Formes* qui servent à définir la religion comme source de sentiments positifs pour l'action, Durkheim affirme que « toute religion est une sorte de technique qui permet à l'homme d'affronter le monde avec plus de confiance » (L2/C6, 272). Poussant l'argument sociologique jusqu'au bout, Durkheim en vient à déduire de la « production » de confiance collective que « la religion ne va pas sans un certain délire », et que « ce délire est *bien fondé* » (L2/C7, 324). Durkheim précise ensuite cette notion de délire en l'associant à « un important élément de la religion : c'est l'élément récréatif

et esthétique » (*Formes*, L3/C4, 542) ; l'état de délire, « qui n'est pas sans parenté avec l'état religieux », transporte l'homme « hors de lui » (L3/C4, 547). Le « hors de soi » est une expression caractéristique que l'on retrouve dans la présentation de la pédagogie réaliste dans *L'Évolution pédagogique*, et aussi chez Mauss, dans *l'Essai sur le don* (Mauss, 1923-1924/1950/1993, 265). Délire bien fondé : ce résultat du travail de définition sociologique de la religion effectué par Durkheim est donc homologue à celui de l'éloge oxymorique de la pédagogie rabelaisienne, transgressive et anti-formaliste, formulé dans *L'Évolution pédagogique*.

En second lieu, le sacré. « Dès 1899, nous montrions la nécessité de ne faire entrer dans la définition du fait religieux aucune notion de personnalité mythique » (*Formes*, 287). La hiérarchisation entre régulation et intégration (rite et croyance dans la terminologie des *Formes*), se retrouve avec cet autre exemple-clé de l'ouvrage : autour de l'opérationnalisation que Durkheim fait de la notion de sacré, ou plus précisément de l'interaction sacré/profane, dont nous avons vu plus haut le rôle central qu'il lui fait jouer dans la socialisation du « jeune initié ». La seule définition véritablement sociologique que donne Durkheim du sacré le dé-spécifie et le dénature, comme pour toutes les notions *secondaires* ; « sociologisé », le sacré reste une notion importante des *Formes*, mais elle n'en est plus un concept majeur. Elle n'intéresse Durkheim (contrairement à Mauss et Hubert, par exemple, comme l'a souligné Isambert) que parce que, « surajoutée » aux objets et aux choses par la croyance (L2/C7, 328, et L3/C2, 492), elle « contagionne » le profane, comme les croyances influencent les rites.

Sur ce mécanisme de contagion, « fait trop connu » (L3/C1, 457), Durkheim précise un peu après : « La contagion n'est donc pas une sorte de procédé secondaire par lequel le caractère sacré, une fois acquis, se propage ; c'est le procédé même par lequel il s'acquiert » (*Formes*, L3/C1, 463). Le sacré connaît, sans surprise finalement du point de vue durkheimien, le même « traitement » sociologique appliqué à toutes les notions qui ne sont pas sources de conceptualisation sociologique ; au mieux, dans une perspective de généralisation sociologique, le sacré participe de la définition des concepts sociologiques (idéal, force) et du processus de symbolisation : « L'Australien cherche à ressembler à son totem comme le fidèle des religions plus avancées cherche à ressembler à son Dieu. C'est, pour l'un comme pour l'autre, un moyen de communier avec l'être sacré, c'est-à-dire avec l'idéal collectif que ce dernier symbolise » (L3/C3, 511). On commence à entrevoir ici le développement sociologique de la dynamogénie religieuse de Durkheim. Dans une perspective circulaire, le sacré contagionne le profane, mais dépend aussi de l'humain, par ses croyances : « Les êtres sacrés ne sont que parce qu'ils sont représentés comme tels dans les esprits. Que nous cessions d'y croire, et ils seront comme s'ils n'étaient pas » (L3/C2, 492), et par ses

pratiques : « [...] s'il est vrai que l'homme dépend de ses dieux, la dépendance est réciproque. Les dieux, eux aussi, ont besoin de l'homme ; sans les offrandes et les sacrifices, ils mourraient » (L1/C1, 53) ; « Sans doute, sans les dieux, les hommes ne pourraient vivre. Mais, d'un autre côté, les dieux mourraient si le culte ne leur était pas rendu » ; et à propos de la « divinité totémique » : « Nous avons vu cependant que, pour se perpétuer, elle a besoin du concours de l'homme » ; « sans lui, elle ne verrait pas le jour. Qu'ils cessent de célébrer l'Intichiuma, et les êtres sacrés disparaîtront de la surface de la terre. C'est donc de lui, en un sens, qu'ils tiennent l'existence ; et pourtant, sous un autre rapport, c'est d'eux qu'il tient la sienne » (L3/C2, respectivement 494 et 487). Un lien de réciprocité, source du dynamisme de la sociologie durkheimienne, s'établit autour de la notion de force : « Un dieu [...] c'est aussi une force sur laquelle s'appuie notre force » (L2/C7, 299). La force est nettement plus dynamique que la contrainte, comme nous l'avons déjà noté, car elle intègre la possibilité d'une action humaine, d'une force humaine, individuelle ou collective. Et, en un ultime aboutissement et renversement, le sacré finit par être aussi défini par le sacrilège : « Il n'y a pas de rite positif qui, au fond, ne constitue un véritable sacrilège ; car l'homme ne peut commercer avec les êtres sacrés sans franchir la barrière qui, normalement, doit l'en tenir séparé. *Tout ce qui importe* [souligné par nous], c'est que le sacrilège soit accompli avec des précautions qui l'atténuent » (L3/C2, 484). Durkheim avait averti au début de l'ouvrage : « Si le profane ne pouvait aucunement entrer en relations avec le sacré, celui-ci ne servirait à rien » (L1/C1, 55).

De cette hiérarchie entre l'intégration et la régulation, l'extériorité et la régularité, le bien et le devoir, le vivant et le mécanique, naît une dynamique sociale dont nous avons évoqué ponctuellement plusieurs aspects et qui constitue le cœur de la sociologie durkheimienne, englobe ses sociologies de la religion, de l'éducation, de la connaissance, et structure sa sociologie générale. Le *work in progress* de Durkheim l'amène au-delà du plan croyances/rites des *Formes* et de l'argument de Besnard sur l'éducation : toute règle dynamisée dynamise à son tour la pratique avec laquelle elle est en lien, et *peut* susciter une action sociale, individuelle et souvent collective, susceptible de « réagir », selon le mot de Durkheim, sur les croyances. Reste à faire l'hypothèse qu'une telle « réaction » existe aussi en pédagogie ; nous l'avons validée en ce qui concerne le travail intellectuel comme pratique pouvant définir l'institution par les pratiques (Sembel, 2003, ch. 6 et 7). En résumé : la dynamique intègre ; la règle seule, non ; la croyance seule, pas assez (mais bien que plus que la règle). C'est cette dynamisation sociologique du social que Durkheim cherche à décrire, analyser et valoriser, à travers ce que nous avons identifié comme étant la troisième étape de sa méthode.

5. Étape 3 : une dynamisation circulaire

Non seulement, comme nous venons de le voir, les deux notions de sacré et de profane ne peuvent être pensées séparément, mais uniquement relationnellement, et d'abord en relation l'une avec l'autre ; mais, de plus, le lien social qui unit ces deux termes centraux des *Formes* est construit par Durkheim dans une logique sociologique poussée jusqu'au bout. Celle-ci lui permet non seulement de hiérarchiser les rites et les croyances, comme les règles et les valeurs ; mais aussi de dynamiser les rites par les croyances, les règles par les valeurs ; et enfin de faire « rétroagir » les rites sur les croyances, celles-ci dynamisées par ceux-là.

Cette circularité est le principe de la dynamisation, et notamment de la dynamisation du politique, dans la sociologie de Durkheim, par un « cercle du pouvoir » (Lacroix, 1981, 236 et s.) La « boucle » de la dynamique sociale finit par se boucler ; après la sélection et la hiérarchie, laquelle mobilise le concept de force, Durkheim introduit tardivement la dynamique dans les *Formes*, comme une troisième étape de sa méthode de généralisation sociologique, autour du concept de « cercle » résumant les rapports entre la divinité totémique et l'homme que nous venons d'évoquer à l'instant : « Ainsi, c'est lui [l'homme] qui fait ses dieux, peut-on dire, ou, du moins, c'est lui qui les fait durer ; mais en même temps, c'est par eux qu'il dure. Il commet ainsi le cercle qui, suivant Smith, serait impliqué dans la notion même de tribut sacrificiel : il donne aux êtres sacrés un peu de ce qu'il reçoit d'eux et il reçoit d'eux tout ce qu'il leur donne » (L3/C2, 488). La notion de cercle chez Robertson Smith a une double dimension, descriptive et analytique. La dimension descriptive (par exemple « *any circle of kinsfolk* », « *horde or circle* », 1885/1903, 214 et 268), est à la fois critiquée (L2/C7, 333, note 4) et reprise par Durkheim (« le cercle spatial est exclusivement divisé comme le cercle tribal et à l'image de ce dernier » (Introduction, 16). La dimension analytique inclut la dimension descriptive et lui donne un rôle causal ; par exemple, « *If now in such a circle one totem-stock [is...]. Combine this with the principle that worshippers are children of their god [...] and you have at once sufficient basis for the rise of a belief...* » ; ou : « *if the whole circle of friendly people became large [...] each stock would necessarily be divided [...], as the later tribes of male descent did.* » (1885/1903, 264 et 268). L'exemple du cercle est révélateur de la méthode « génétique » utilisée par Smith, à la fois peu théorisée, adossée à une base empirique conséquente, non indexée dans ses principaux ouvrages, construite autour des « *germinal principles* » (« *Some readers may be surprised at the very small amount of developed theology which these ideas [earliest prophetic ideas] contain [...]. The principles of the oldest prophecy are germinal principles* » (1882/1895/1912, liv), et des « *elementary notions of the relations* » (1889/1894/1914, 24), qui fondent à leur tour les « *general principles* » (1885/1903, XIV). Cette méthode qui, elle aussi, sélectionne et hiérarchise les faits amène, par exemple dans le domaine

religieux, à écarter « *the multitudinous details of rite and ceremony* » (1889/1894/1914, 22) ; juridique, à décrire le « *practical knowledge of the laws and principles* » (*Ibid.*, 23) ; politique, à fonder ce que Lacroix identifie chez Durkheim comme une véritable sociologie politique : « *when we study the political structure of an early society, we do not begin by asking what is recorded of the first legislators, or what theory men advanced as to the reason of their institutions ; we try to understand what the institutions were, and how they shaped men's lives* » ; et, particulièrement dans le domaine religieux, à décrire « *what working religious institutions were* » (*Ibid.*, 21 et 22). Durkheim retrouve chez Smith « l'intuition de génie » (L3/C2, 485) qui relie l'élémentaire au général. Et ce qui concerne les dieux et le sacré concerne la société : « La société tout entière [...] est alors plus vivante, plus agissante, et, par conséquent, plus réelle qu'en temps profane » (L3/C2, 498). La dynamisation est la facette la moins mise en avant de la sociologie de Durkheim par les réceptions qui en ont été faites. Les trois principaux concepts illustrant la circularité qui la caractérise sont, soit absents des *Formes* (dynamogénie, sociomorphisme), soit omniprésent mais, d'une certaine façon, comme nombre d'autres objets sociologiques, « partout et nulle part » (connaissance). À nouveau, le propos de Durkheim ne facilite pas la tâche du sociologue exégète.

5.1. Par dynamogénie

La dynamogénie est la mise en pratique de la dynamisation. Telle peut être formulée la « fonction dynamogénique » de la religion (Mauss, Durkheim, 1913), déjà évoquée. Si les croyances dynamisent les rites et les pratiques religieuses, ces rites et pratiques « font » les croyances et les représentations, comme l'homme « fait » ses dieux : « Les hommes qui se réunissent à l'occasion de ces rites croient réellement être des animaux ou des plantes de l'espèce dont ils portent le nom [...] Par ce moyen, ils se témoignent mutuellement qu'ils sont membres de la même communauté morale et ils prennent conscience de la parenté qui les unit. Cette parenté, le rite ne se borne pas à l'exprimer ; *il la fait ou la refait* [souligné par nous] » (L3/C3, 511). Comme pour le sacré, c'est la société tout entière qui est ainsi « recrée » : « Le culte a réellement pour effet de recréer périodiquement un être moral dont nous dépendons comme il dépend de nous. Or cet être existe : c'est la société » (L3/C2, 497). Le culte avait été préalablement défini au début de l'ouvrage comme un « système de rites » périodiques (L1/C2, 89) ; cette périodicité (limpidement montrée par Mauss (et Beuchot) avec l'exemple des eskimos, cité par Durkheim (L3/C2, 500). amorce la dynamique de circularité. Les pratiques liées au culte sont assez rapidement identifiées dans les *Formes* comme « réagissantes » : « Bien que, en principe, le culte dérive des croyances, il réagit sur elles ; le mythe se modèle souvent sur le rite » (L2/C1, 141). Durkheim clôt son Livre deux consacré aux croyances par un tout dernier argument qui reprend quasiment mot pour mot son

premier constat de circularité : « Sans doute, le culte dépend des croyances, mais il réagit sur elles. Pour les mieux comprendre, il importe donc de le mieux connaître. Le moment est venu d'en aborder l'étude » (L2/C9, 424).

Si le culte, le rite, les pratiques peuvent réagir sur les croyances, les représentations, la société, c'est aussi parce que le croyant peut davantage (exemple qui résume l'influence dynamogénique de la religion selon Durkheim). Nous avons vu que, si le croyant ne croit plus, l'objet de sa croyance meurt ; inversement, si le croyant croit beaucoup, non seulement l'objet de sa croyance est plus fort, mais aussi son existence à lui est plus vivante ; et dans les deux cas une action collective influence la « construction sociale » d'objets symboliques et, par suite, notamment, le fonctionnement des institutions.

Les *Formes* ne décrivent pas véritablement d'institutions religieuses, mais la transposition du paradigme que Durkheim y formalise au cas de l'école, « communauté morale » homologue à une Église, devient éclairant : sans adhésion des élèves, pas de classe possible ; avec leur adhésion, un milieu intellectuel « vivant » est possible ; avec des croyants « confiants » dans la religion, dans l'éducation ou dans la science, les collectifs concernés et la société fonctionnent mieux. « C'est cette influence dynamogénique de la religion qui explique sa pérennité » (Durkheim, 1913/1975, 27). Les *Formes* sont régulièrement ponctuées d'arguments allant dans le même sens, à partir du chapitre six du Livre deux consacré au mana et à l'idée de force (lequel chapitre est prolongé par celui sur les rites ascétiques, où mana et force, rappelons-le, sont, avec le tonus et la contagion, au coeur des processus de socialisation par les cultes négatifs) ; chapitre synthétique qui est, selon nous, l'un des deux (avec le troisième du Livre trois consacré aux rites mimétiques et au principe de causalité), où Durkheim établit sa sociologie générale de la façon la plus nette. « L'homme qui a obéi à son dieu et qui, pour cette raison, croit l'avoir avec soi, aborde le monde avec confiance et le sentiment d'une énergie accrue » (L2/C7, 299). « L'Arunta qui s'est correctement frotté avec son churinga se sent plus fort ; il est plus fort » (L2/C7, 326). « On est plus confiant parce qu'on se sent plus fort ; et l'on est réellement plus fort parce que des forces qui languissaient se sont réveillées dans les consciences » (L3/C2, 494). « Une fois que nous nous sommes acquittés de nos devoirs rituels, nous rentrons dans la vie profane avec plus de courage et d'ardeur » (L3/C4, 547). C'est dans ce cadre que Durkheim évoque la confiance, le « tonus moral », le « surcroît exceptionnel de forces », qui produisent une « action vivifiante de la société », qui peut aller jusqu'au « délire bien fondé », ou, autre exemple, déboucher sur un épisode révolutionnaire (la nuit du 4 août) ; ou, simplement, jouer un rôle socialisateur à la fois quotidien et « stupéfiant » (Steiner, 2000, 78). Ainsi, « La vie sociale se meut dans un cercle. D'une part, l'individu tient de la société le meilleur de soi-même [...] Mais d'un autre côté, la société n'existe et ne vit que dans et par les individus » (L3/C2, 495-496). Cette

circularité dynamogénique est exprimée par des phrases synthétiques vers la fin de l'ouvrage, avant la conclusion : « Le rite ne sert donc et ne peut servir qu'à entretenir la vitalité de ces croyances » (L3/C4, 536). Inversement, « quand un rite ne sert plus qu'à distraire, ce n'est plus un rite » (L3/C4, 546) (à rapprocher du passage suivant du *Suicide* : « une morale trop riante est une morale relâchée »). Et finalement : « Les croyances ne sont actives que quand elles sont partagées » (conclusion, 607), valorisation des pratiques par interaction que l'interactionnisme symbolique nord-américain a largement repris à son compte.

5.2. Par sociomorphisme

Mais ce n'est pas tout : après les pratiques dynamisantes, il y a les croyances dynamisantes, inscrites dans le même paradigme. La théorie du symbolisme de Durkheim contient un autre élément, le plus important, qui ne figure pas nommément dans les *Formes* non plus, lequel détermine le contenu de la dynamogénie et lui donne tout son sens : le sociomorphisme.

Le sociomorphisme est la mise en symbole de la dynamisation. François-André Isambert a analysé cet élément de la « conception essentiellement dynamique de la vie religieuse », sans toutefois démontrer à quel point elle était autant contenue dans les *Formes* et, plus généralement, dans la sociologie de Durkheim (Isambert, 1982, 239). En partant de l'interaction que Durkheim établit entre le sacré et le profane : « Le sacré est le siège d'une puissance, d'une énergie, qui agit sur le profane comme [...] un ressort tendu » (Isambert, 1982, 239), Isambert souligne que cette énergie, cette force, a une portée beaucoup plus générale : « En fait, la tentative de Durkheim demandait à être prise plus au sérieux que cela n'a été fait, mais en la considérant sous un angle nouveau [...], un aspect dont on n'a pas tiré tout le parti possible : c'est ce qu'on peut appeler son sociomorphisme, attitude qui consiste à considérer les représentations collectives non pas simplement comme émanant des groupes, mais encore comme forgées à leur image » (*Ibid.*, 268).

C'est ce que Durkheim identifie comme le premier principe de causalité : « le semblable produit le semblable » (L3/C3, 508), mais sans que cette image ne soit un simple décalque qui ferait de l'ensemble de la théorie durkheimienne du symbolisme un anthropocentrisme. Dans la dynamique durkheimienne le collectif n'est pas seulement une agrégation d'individualités, il produit autre chose, une force sociale, à l'image de ces individualités certes, mais qui les dépasse. L'exemple du totem est révélateur. Contre l'explication du « complexe par le simple », du totem du groupe par celui de l'individu (L2/C5, 246), Durkheim précise : « Voilà en quoi consiste réellement le totem : il n'est que la forme matérielle sous laquelle est représentée aux imaginations cette substance immatérielle, cette énergie diffuse à travers toutes sortes d'êtres hétérogènes, qui est, seule, l'objet véritable du culte » (L2/C6, 270). La diffusion à tous les êtres de l'énergie donnée par

la force, « en s'individualisant » (L2/C6, 284), préfigure, par exemple, les concepts de champ (cf. Isambert, 1982, 269) et d'habitus (cf. *ibid.*, 296-297 et *Formes*, 638) chez Bourdieu, selon la lecture dynamique que celui-ci en fait.

Conséquence « circulaire » du sociomorphisme, selon Isambert : il existe un « va-et-vient qui s'établit entre les idées comme modèles des choses sociales et les choses sociales comme sources de notions » (Isambert, 1982, 268). D'où le lien direct avec la problématique wébérienne de la légitimation, largement reprise par Bourdieu par exemple, selon laquelle l'ordre social n'est pas un donné mais doit être validé, « les formes les plus stables de validation se trouvant dans la reconnaissance de légitimité de la part de ceux qui se soumettent à cet ordre » (Isambert, 1982, 270), ou, aurait dit plus précisément Durkheim, y adhèrent. Il existe dans ce cas une « combinaison de la norme restrictive et du désir », qui, dans un rapprochement explicite entre Durkheim et Freud (qu'Isambert signale mais refuse pourtant à faire aussi directement), « constitue un dispositif de renforcement où l'interdit aiguise le désir, cependant que le besoin de se protéger contre l'envahissement de celui-ci corrobore l'interdit » (Isambert, 1982, 271).

Ainsi se met en place un « enchaînement circulaire de l'autorité et de la croyance » (Isambert, 1982, 272), que Durkheim évoque dans les *Formes*, avec le « cercle », et régulièrement dans ses écrits pédagogiques, lesquels conservent une grande actualité sur ce point aussi.

Le sociomorphisme permet de donner du sens, de la « valeur », à la dynamogénie évoquée au point précédent. Il « intègre », au sens durkheimien, la dimension « régulatrice » de cette dernière. Si la dynamogénie est de l'ordre des pratiques (comme les rites), le sociomorphisme est de l'ordre des symboles (comme les croyances). Durkheim a peut-être avancé tardivement la notion de dynamogénie entre autres parce que la notion d'effervescence s'est révélée finalement insatisfaisante, avec son côté « passe-partout », sens commun, et surtout ses ambiguïtés ; cette notion n'est pas utilisée systématiquement dans un sens positif par Durkheim. Par exemple, dans *L'Évolution pédagogique en France*, il utilise le terme déjà évoqué d' « éréthisme » (*Évolution*, 300) pour critiquer la pédagogie des Jésuites, qui évoque une tension intellectuelle excessive, une forme d'effervescence qui a un côté péjoratif, qui contrôle voire neutralise l'action. Les conséquences sociologiques de ce recours tardif à la dynamogénie, nécessité par la problématique sociomorphiste (mais pas seulement), qui accentue encore les limites de la notion d'effervescence, sont considérables rétrospectivement : l'ordre social analysé par la sociologie de Durkheim à travers l'exemple de la religion est bien un ordre dynamique, sous certaines conditions, qui peut se scléroser et dériver vers du holisme, si ces conditions ne sont pas réunies. Dès sa recension de Gumplowicz en 1886, Durkheim critique ce holisme auquel il sera, paradoxalement, souvent identifié : « Gumplowicz est du côté du conflit. Il ne voit la société que comme une force compacte »

(Durkheim, 1886/1975, 352) ; alors que, notamment depuis la lecture, dans les années 1880, et peut-être avant, de Wundt, et la découverte du dualisme inhérent à toute contrainte, Durkheim situe le holisme du côté de la société externe, et s'intéresse surtout, du début à la fin de son oeuvre, à la société comme « foyer d'une vie morale interne » puissante et originale (1911/1970/2010, 132).

Cette critique de la société comme tout homogène, entité coupée du social et de sa dynamique propre, complétée par la théorie complexe et pionnière du symbolisme développée dans les *Formes*, rapproche donc sensiblement Durkheim de certains de ses contemporains. On peut retrouver en effet dans la sociologie générale issue des *Formes* des liens avec les deux éthiques (et la dynamique qui les lie) de Weber, la dialectique de la règle et de la transgression de Freud, voire certaines préoccupations de Bergson, ou encore le théorème de Thomas sur la prédiction créatrice (qui est un des fondements de l'interactionnisme : « Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences », dans *The child in America*, 1932. La similitude avec les *Formes* apparaît également avec la théorie de la prédiction créatrice de Merton, décrivant l'autoréalisation par un discours qui, passant pour vrai et étant partagé et diffusé, finit par créer la situation ; et annonce la problématique de la performativité, schématiquement : comment faire des choses avec des mots) et de la construction sociale de la réalité formulée plus tard par Berger et Luckmann. Ce sont ces deux auteurs, à travers leur ouvrage *La construction sociale de la réalité*, 1966/1986, qui ont selon nous le mieux développé, notamment avec le concept d'univers symbolique, quatrième « niveau de légitimation » (pages 127 et s.), la problématique sociologique générale des *Formes*.

5.3. Par connaissance

La sociologie de la connaissance prend toute son ampleur avec les *Formes* pour jouer un rôle décisif dans la dynamisation de la sociologie durkheimienne. L'origine religieuse de la connaissance, son rôle central dans la formation de l'idéal, l'effervescence possible qu'elle peut susciter, la routine à laquelle elle s'oppose, la critique de son formalisme, sont autant d'éléments qui permettent à Durkheim de parachever la dynamisation sociale. La connaissance en est la mise en forme collective et politique (*via* la pédagogie).

La combinaison du sociomorphisme et de la dynamogénie fonde la manière sociologique de connaître, de comprendre et d'expliquer, c'est-à-dire la sociologie de la connaissance, qui émerge progressivement des *Formes*, à travers l'étude des pratiques religieuses comme travail intellectuel inspiré par les croyances, et des croyances religieuses comme conceptualisations opérationnalisées par les pratiques. En 1911, Durkheim résume la connaissance produite par cette combinaison de la façon suivante : « La pensée collective métamorphose tout ce qu'elle touche [...]. Elle substitue au

monde que nous révèlent les sens un monde tout différent qui n'est autre chose que l'ombre projetée par les idéaux qu'elle construit » (1911/1924/2010, 138).

Le sociomorphisme évoqué par Isambert est pris dans cette circularité des croyances et des pratiques, il lui donne son contenu symbolique, il exprime l'ancrage social du mode de connaissance analysé par Durkheim. En reprenant strictement ses termes : toute connaissance (penser, classer, nommer) est sociale, part du réel, est surajoutée par l'homme au réel, à ses sens et à ses pratiques profanes ; sont « surajoutés » du langage (109), du sacré (328, 492), de l'idéal (602), des concepts (617) ; cependant, « seul l'homme a la faculté de concevoir l'idéal et d'ajouter au réel » (conclusion, 602). Cette condition « humaine » présuppose une méthode sociologique qui est aussi une méthode compréhensive, déjà entrevue lors de la nécrologie de V. Hommay (où, la seule fois dans son œuvre, Durkheim donne la parole à ce que l'on appellerait aujourd'hui un « acteur », en reproduisant un extrait de lettre) ; et avec la deuxième définition de la religion. La connaissance est une activité humaine, même si elle reste une activité sociale. Il faut donc partir de l'homme, de ce qu'il connaît, de son point de vue ; même s'il n'a pas conscience de tout. Durkheim affirme dans les *Formes* la nécessité de connaître « l'expérience journalière » (conclusion, 595) des individus, et plus tôt dans l'ouvrage, la nécessité d' « adopter le point de vue du croyant », même si « les fidèles ignorent le plus souvent les véritables raisons d'être des pratiques qu'ils accomplissent » (L3/C2, 480 ; et fin de la note 5, 479). Durkheim prône ici, de façon pionnière, la combinaison méthodologique idéale de compréhension et de rupture, que l'on retrouve de part et d'autre de son œuvre. Par exemple, début 1914, aux « libres penseurs » venus l'écouter présenter son ouvrage, il demande, pour comprendre la thèse des *Formes*, d'adopter « une sorte de sentiment religieux » et, aux « libres croyants », également présents, « une sorte de doute cartésien », une suspension provisoire des « formules théologiques » (Durkheim, 1914/1970/2010, 311-312).

La formule célèbre critiquant l' « aveugle qui parlerait de couleurs » s'adresse autant aux croyants qu'aux non-croyants et, loin d'être un plaidoyer pro-religion, reste un principe méthodologique d'actualité, qui devrait être, selon lui, aussi systématiquement suivi que, par exemple, la règle de méthode sur les prénotions. Ce principe avait été explicitement mis en avant dès 1887, lors de la recension (qui est aussi le premier texte de Durkheim sur la religion) d'un ouvrage de Guyau (*De l'irréligion de l'avenir, étude de sociologie*) : « Les idées religieuses résultent donc de l'interprétation des sentiments préexistants et, pour étudier la religion, il faut pénétrer jusqu'à ces sentiments, en écartant les représentations qui n'en sont que le symbole et l'enveloppe superficielle » (Durkheim, 1887b/1975, 162). Car, poursuit Durkheim, « ce n'est pas avec de la logique qu'on viendra à bout de la foi », mais en étudiant ses « causes pratiques » (Durkheim, 1887/1975, 164), par la sociologie de « l'homme réel », de « l'homme dans sa complexité »

positionnée, rappelons-le, par Durkheim en opposition au rationalisme classique, et à sa logique abstraite, formaliste. À l'opposé, au coeur de cette complexité, se trouvent les *émotions*, dont l'importance dans le processus de connaissance a été soulignée par Durkheim et Mauss en 1903 : « C'est cette valeur émotionnelle des notions qui joue le rôle prépondérant dans la manière dont les idées se rapprochent ou se séparent » (Durkheim et Mauss, 1903/1974, 87).

Plus généralement, la force collective que le regroupement de l'homme avec ses semblables dégage, permet d'éviter à la fois l'anthropocentrisme de représentations trop à l'image de l'homme (*Formes*, 97, 521), et le formalisme de représentations coupées des activités humaines et non individualisées, quasiment au sens d'incorporées, par l'homme. Cette circularité sociale et collective permet à l'homme de prendre conscience des raisons de son action, par la découverte de la vérité, et à la société de prendre conscience d'elle-même, par la création de l'idéal, qui « n'est pas une sorte de luxe dont l'homme pourrait se passer, mais une condition de son existence » (conclusion, 604). Par exemple, à propos du churinga : « Si donc les hommes ont imaginé ce mythe, c'est pour pouvoir s'expliquer à eux-mêmes le respect religieux que leur inspirait ces choses [« pièces de bois », « morceaux de pierre »], bien loin que ce respect fut déterminé par le mythe » (L2/C1, 173).

Le projet politique qui apparaît peu à peu dans les *Formes*, mais de longue date chez Durkheim, est moins idéologique que scientifique, en lien avec sa sociologie (Durkheim définit le socialisme comme un « idéal », définition qui marque (selon notre lecture) un lien direct entre le politique et le scientifique, et dans laquelle se retrouveront aussi bien Jaurès que Guesde, selon Mauss). Ce sont les concepts scientifiques, et donc sociologiques, « méthodiquement contrôlés » (conclusion, 625) qui permettent à la société de mieux se connaître, et c'est un travail politique et pédagogique de « contrôle indéfiniment répété » (conclusion, 625) par adhésion des hommes aux idéaux créés par connaissance scientifique qui permet au vrai d'être cru.

La genèse de la pensée logique « n'est possible qu'à partir du moment où, au-dessus des représentations fugitives qu'il doit à l'expérience sensible, l'homme est arrivé à concevoir tout un monde d'idéaux stables, lieu commun des intelligences » (conclusion, 622). Sociologiquement, la religion est une forme de connaissance selon Durkheim, et ne peut donc pas être un « tissu d'illusions » : « Il est inadmissible, en effet, que des systèmes d'idées comme les religions, qui ont tenu dans l'histoire une place si considérable, où les peuples sont venus, de tous temps, puiser l'énergie qui leur était nécessaire pour vivre, ne soient que des tissus d'illusions » (L1/C3, 98), « un système de fictions décevantes dont la survie est incompréhensible » (L1/C3, 115). Au contraire, « La religion prend ainsi un sens et une raison que le rationaliste le plus intransigeant ne peut pas méconnaître [...] ; elle est avant tout, un système de notions au moyen desquelles les individus se représentent la société dont ils sont membres, et les rapports, obscurs mais intimes, qu'ils

soutiennent avec elle » (L2/C7, 323). En particulier, la théorie du totémisme « a joué un rôle considérable dans l'histoire de la pensée » (L2/C7, 336). « Au regard de l'observation sensible, tout est divers et discontinu [...] Il faut donc qu'une cause exceptionnellement puissante soit intervenue qui ait transfiguré le réel de manière à le faire apparaître sous un aspect qui n'est pas le sien. C'est la religion qui a été l'agent de cette transfiguration ; ce sont les croyances religieuses qui ont substitué au monde tel que le perçoivent les sens, un monde différent [...], une première représentation de ce que pouvaient être ces rapports de parenté entre les choses [...], à rapprocher ce que les sens séparent » (L2/C7, 337-340). Et ceci, non parce que la religion est religion, mais bien parce qu'elle est une pensée sociale, collective et politique.

Le cadre *collectif* de la connaissance (clan, église, école), source possible d'effervescence, est au coeur de la dynamisation sociale productrice d'idéal : « L'homme qui parle à une foule [...] sent en lui comme une pléthore anormale de forces » qui « lui vient du groupe même auquel il s'adresse » (L2/C7, 300-301) ; le maître d'école, homme qui parle à une classe (laquelle n'est cependant pas une foule), tient son autorité de la « haute idée qu'il a de sa mission » (*L'Éducation morale*, 131). Il est mû par la force impersonnelle que l'on retrouve dans la pensée religieuse et qui produit ses effets sans dieu ni esprit, « qui peut s'attacher aux paroles prononcées, aux gestes effectués, aussi bien qu'à des substances corporelles : la voix, les mouvements » (L2/C6, 286). La « joyeuse confiance » à la « racine du totémisme » (L2/C7, 320) n'est pas sans rappeler l'éloge que fait Durkheim de la pédagogie de Rabelais et de son effervescence, et, avec Mauss, de la connaissance par les émotions.

L'effervescence (et, plus tard, la dynamogénie) est la force qui déclenche la rupture avec les sens, la routine ou le formalisme, et rend possible la connaissance religieuse, et par extension scientifique et intellectuelle : « C'est donc dans les milieux sociaux effervescent et de cette effervescence même que paraît être née l'idée religieuse » (L2/C7, 313). Elle se situe au coeur du « cercle » : en « état d'effervescence [...] l'homme ne se reconnaît pas ; il se sent comme transformé et, par suite, il transforme le milieu qui l'entoure » ; et crée de l'idéal : « En un mot, au monde réel où s'écoule sa vie profane il en superpose un autre qui, en un sens, n'existe que dans sa pensée, mais auquel il attribue, par rapport au premier, une sorte de dignité plus haute. C'est donc, à ce double titre, un monde idéal » (conclusion, 603).

Idéal religieux, politique, pédagogique ou scientifique : ces quatre dimensions, cumulées tout au long de l'oeuvre de Durkheim, fondent son ambition de sociologie générale, et sont à l'origine du décalage structural intellectuel, scientifique, pédagogique et finalement politique provoqué par cette ambition, comme nous allons le voir maintenant, avec la quatrième et dernière étape de la méthode de Durkheim vers la sociologie générale.

6. La sociologie est un « sport de combat »

Le concept de « champ » permet de décrire des relations entre les individus ; ceux qu'il regroupe comme étant proches sont caractérisés par une socialisation partiellement commune, des manières de faire homologues, des horizons de références partiellement partagées. Si Durkheim et Mauss sont agrégés, soumis aux mêmes « règles du jeu » de l'Enseignement supérieur que leurs collègues, et pensent dans un espace du pensable commun, ils construisent tout autant sinon plus, point par point, souvent en combattant, des positions décalées dans ce champ : développant un rapport critique à l'agrégation pour Durkheim, distancié pour Mauss, essayant de faire « bouger les lignes » pour dégager des marges d'action afin de pouvoir faire autre chose (par exemple une revue) dès leurs nominations successives (*cf.* par exemple leurs leçons d'ouverture), en se livrant à un inlassable « travail du poste », pour bousculer les références partagées et tenter de transformer profondément le pensable dans le champ scientifico-politico-intellectuel, ce qu'ils réussiront, nous pouvons le mesurer pleinement aujourd'hui, après coup.

6.1. Étape 4 : généraliser la sociologie par décalage structural

Durkheim, dans toute son oeuvre, cherche à isoler l'élémentaire, en dégageant le social du non-social (étape 1), le sociologique du social (étape 2), le dynamique du sociologique (étape 3) ; il s'appuie sur les sociologies spéciales pour combattre les généralités (leçon de 1888) et atteindre l'élémentaire en chacune, pour ensuite procéder à de « belles généralisations » et construire la sociologie générale (articles de 1886 et de 1899). L'exemple de la définition progressive de la religion illustre toute cette démarche. Les opérations intellectuelles qu'elle mobilise sont aussi rigoureuses qu'exigeantes et novatrices. Nous avons cherché à reconstituer leur cohérence, autour de la « vraie méthode sociologique » de Durkheim (de Gaudemar, 1969), en essayant d'éviter de les sur-interpréter ou de les sous-interpréter. Le principal apport de notre approche a selon nous été de substituer à la seule recontextualisation historique ou formelle, qui sur-valorise selon nous l'hétérogénéité de l'oeuvre, une sorte de recontextualisation intellectuelle (à partir des écrits), compréhensive (des intentions) et surtout sociologique, qui met en valeur l'unité et la cumulativité contextualisée de l'entreprise durkheimienne et maussienne. Nous nous sommes particulièrement appuyés sur la religion et l'éducation chez Durkheim, et la religion chez Mauss, par une lecture croisée et analytique. Plus que Durkheim lui-même ne pouvait peut-être l'imaginer, les *Formes* sont indispensables pour donner à sa sociologie de l'éducation toute sa dimension, y compris généraliste ; simultanément, nous avons essayé de montrer que sa sociologie de l'éducation éclaire et renforce la « thèse générale », la « proposition fondamentale » des *Formes*, qui porte sur l'« aspect dynamogénique » de la religion, pour reprendre les termes de Durkheim en 1913

s'adressant à la Société de philosophie. Les *Formes* sont la dernière pièce nécessaire à la formulation d'une sociologie générale de Durkheim, le « dernier étage de la fusée », et non un ultime ouvrage déconnecté des autres.

La méthode de Durkheim telle que nous l'avons décrite présente deux caractéristiques : sur son « versant » interne, elle produit de la cumulativité et finit par structurer une oeuvre ; sur son « versant » externe, elle se traduit par de la combativité, également accumulée, et produit du « décalage structural ». Les deux versants sont *indissociables*. Leur relation constitue une étape à part entière, la quatrième et dernière, de la méthode durkheimienne.

Le versant interne a largement été décrit avec les trois premières étapes. S'intéresser à un des objets sur lesquels portent les *Formes*, et plus généralement toute la sociologie de Durkheim, à travers divers écrits, suppose de reconnaître avant toute chose son effort, le plus systématique possible et totalement inédit, car sociologique et n'ayant pas été fait avant lui, pour construire ses objets. Durkheim sélectionne, hiérarchise, dynamise, répète l'opération sur chaque objet, chaque thème, chaque concept abordés dans les *Formes* comme dans toute son oeuvre, accumule du savoir sociologique, et renforce inlassablement un « noyau dur » théorique. En 1912 le « poids » de l'oeuvre durkheimienne est à son apogée, le « travail propre » qui l'anime dépasse son auteur. En moins de trente ans, Durkheim a suscité une véritable révolution scientifique. Il a été un républicain critique (avec sa critique de l'émulation scolaire dans *l'Évolution pédagogique* et de la morale ferryste dans *l'Éducation morale*), un pédagogue critique (peu de doctrines trouvent grâce à ses yeux dans *l'Évolution*), un moraliste critique (avec son éloge précoce de la morale expérimentale de Wundt, et sa critique de toute morale qui se limite à n'être qu'un ensemble de règles), un religieux critique, un épistémologue critique, un scientifique critique. Et en même temps, il « sociologise » toutes ces dimensions, contestant leur monopolisation par d'autres démarches disciplinaires. Il définit ainsi une morale sociologique (« vivante »), une pédagogie sociologique (« réaliste »), un idéal sociologique (« démocratique »), une sociologie religieuse, une épistémologie sociologique, une science sociologique.

Le versant externe est le plus représentatif de la quatrième étape. Durkheim se retrouve dans une posture « offensive » qui résume cette dernière étape de sa méthode, conclusion logique de sa démarche, chaque fois que celle-ci aboutit, au fil du temps, à « sociologiser » un concept, un objet, un thème. À chaque progrès, chaque conquête sociologique, l'unité de l'entreprise durkheimienne est plus cohérente et souvent perçue comme telle, la démarche accroît et déploie sa scientificité, elle suscite des tensions croissantes avec les autres approches du social, notamment non-scientifiques (religion, philosophie, politique, pédagogie...), et avec les autres sciences (ne serait-ce qu'en montrant leur lien « originel », élémentaire, avec la religion *via* la connaissance ; ou, dès le début,

en sélectionnant sans complexe ce qui intéresse, ou pas, le sociologue).

Le projet intellectuel de Durkheim (et de Mauss), tel qu'il est finalisé dans les *Formes*, se construit contre, au deux sens de s'appuyer sur et s'opposer à, la religion, la philosophie, l'idéologie républicaine et notamment son « volet » laïc, sans compter, mais c'est nettement moins central dans l'ouvrage, son « volet socialisateur ». Autant d'éléments qui résument la position sociale de décalage structural progressif et cumulatif, à mesure que se durcissent les luttes autour de la vision professionnelle de la sociologie, de Durkheim dans les champs intellectuel/scientifique et politique/pédagogique. Plus la sociologie générale se dessine comme le cœur du propos scientifique durkheimien, plus les alternatives interprétatives non-scientifiques perdent de leur crédibilité, et bon nombre de discussions possibles perdent objectivement de leur légitimité épistémologique. Durkheim réclamait des discussions, des contradictions, des arguments intellectuels et scientifiques à la hauteur de son propos, et souhaitait convaincre pédagogiquement et politiquement le plus grand nombre d'individus ; c'était méconnaître de sa part, ou refuser volontairement de voir, ou surestimer, ou encore se résigner à accepter, l'état et le fonctionnement de ces deux champs qui, à son époque, sont décalés (et le sont aujourd'hui encore) par rapport à son entreprise. Il en va ainsi de tout champ intellectuel et scientifique, qui privilégie souvent la discussion (politique) pluraliste, laquelle tend à réduire ou éviter le décalage structural, pour mieux ajuster les aspirations à l'innovation scientifique (limitée) et les chances de la recevoir (au sens de : l'accepter), plutôt que la discussion (scientifique) cumulative, qui aggrave le décalage, ou plus exactement le déplace. La cumulativité maximale étant à l'origine des révolutions scientifiques, dont la sociologie de Durkheim et de Mauss est un exemple : il ont « cumulé » (au sens scientifique et non encyclopédique) un nombre considérable de lectures pour préciser les formes élémentaires de la sociologie, renforcé d'autant leurs aspirations (au sens d'ambitions) sociologiques, ont eu de nombreuses occasions de les concrétiser, et ont, en même temps et paradoxalement, finalement réduit d'autant les chances que le champ intellectuel/scientifique, en l'état, reconnaisse leurs aspirations et leurs concrétisations. Il en va de même pour le champ politique/pédagogique. En effet, leur entreprise les amène en première ligne de front à s'attaquer, sans concessions possibles, à une certaine « logique » (recension de Guyau par Durkheim, 1887b/1975), prolongement politique et pédagogique d'une certaine tradition intellectuelle et insuffisamment scientifique pour Durkheim : celle, comme l'a notamment remarqué Jones à propos de la *Division du travail social*, du formalisme académique dominant en France et en Europe, incarnée par Descartes, ou encore Érasme, et que nous retrouvons dans l'*Évolution pédagogique*.

Plus la sociologie est générale, et plus elle est diffusée, plus elle produit du décalage avec les analyses non scientifiques du social, avec leurs modes de diffusion ; décalage d'abord par rapport à

la philosophie, qui dominait les deux champs, intellectuel/scientifique et politique/pédagogique. Le principal écrit de Durkheim sur l'éducation publié de son vivant (1895/1975) s'est attaqué frontalement à cette position dominante, obstacle principal au développement de la sociologie naissante. C'est au nom d'un tel formalisme que, par exemple, Bergson s'opposera, beaucoup plus tard et finalement en vain, à Lapie, quand s'est posée la question de l'introduction de la sociologie de Durkheim au programme des Écoles normales d'instituteurs (Geiger, 1979). Recul du champ, nouvelle configuration, victoire posthume, annonce de nouvelles épreuves et de nouveaux combats. Seule l'évolution, la transformation du champ peut atténuer le décalage structural ainsi créé ; ce ne pouvait être que de façon posthume. Durkheim meurt en 1917 dans la confusion de la guerre, du chagrin, de l'inachèvement (pas de livre sur l'éducation, ni sur la morale, la famille, le politique ; la périodicité de sa revue a du être étalée, mais non par manque de travail à faire), avec peut-être autant d'aspirations à satisfaire que réalisées. Mauss cherchera à consolider les réalisations, et à réaliser les aspirations, dans une position à la fois décalée et intégrée. Programme ambitieux, combat permanent qui, reconfiguré, reste actuel.

La principale « arme » de Durkheim et de Mauss sur les deux versants, interne et externe, est donc, potentiellement, leur sociologie générale, la formalisation qu'ils parviennent à en faire ; elle s'appuie sur sa sociologie de la connaissance et sur la théorie du symbolisme qu'elle contient pour développer une analyse dynamique du monde social, inspirant directement le fonctionnalisme, l'interactionnisme, l'ethnométhodologie et l'ethnologie à venir. Au-delà du champ intellectuel et scientifique, la sociologie dynamique de Durkheim et de Mauss (qui rend difficile voire impossible, selon nous, toute catégorisation holiste, fonctionnaliste ou structuraliste) les positionne également en décalage structural dans le champ politique et idéologique républicain (et donc pédagogique, à nouveau), dont Durkheim a été amené à critiquer, nous venons de l'évoquer, les trois piliers fondamentaux que sont l'émulation (Durkheim, *Évolution*, 245), la morale traditionnelle (*Éducation morale*, 10), et le formalisme (*Évolution*, 320-321). La sociologie de Durkheim et de Mauss touche à l'ordre social, qu'elle veut consolider en bouleversant son appréhension, sa connaissance. Le conservatisme politique et pédagogique prêté à Durkheim (mais pas à Mauss, plus clairement « engagé ») est aussi contestable que son supposé conformisme intellectuel (image à laquelle Mauss échappe), et infirmé, là encore, par le décalage structural qu'il suscite, avec Mauss, quasi-mécaniquement par ses pratiques de travail.

6.2. Un exemple de controverse « disciplinaire » avec Espinas

Entre Durkheim et Espinas la dénomination de la discipline semble avoir posé problème avant même qu'ils ne fassent connaissance, dès l'origine du processus qui a abouti à créer le poste

qui sera occupé par le premier. Promulgué par arrêté le 20 juillet 1887, effectif lors de la rentrée suivante d'octobre, ce poste de philosophie est centré sur l'éducation (« science sociale et pédagogie ») et constitue un résumé à lui seul de la complexité administrative de l'Enseignement supérieur (Gautherin, 2002, Callède 2011). Il sera renouvelé annuellement 7 fois, puis « sans limite » à partir de juillet 1894. Durkheim, parti en 1902 à Paris pour suppléer F. Buisson (devenu député) pendant 4 ans, jusqu'en 1906, c'est Gaston Richard qui le suppléera également pendant 4 ans. Leur double titularisation aura lieu cette année-là. En 1930, à la retraite anticipée d'un an de Richard, il est destiné à Théodore Ruysen, qui ne l'occupe finalement pas, et est attribué, *via* le Doyen, par des disciples de Durkheim (Davy, Mauss...) et de Hamelin (Darbon, Daudin...) un peu démunis, à Max Bonnafous. Lequel se consacrera assez rapidement à sa carrière politique commencée dans le socialisme (et terminée dans la Collaboration), prenant à nouveau de court les *gate-keepers* du poste. Passeront également par le poste de Bordeaux Georges Gurvitch, lui aussi rapidement parti, ou Raymond Aron, encore plus rapidement.

L'origine de ce poste est tout aussi confuse que sa destinée. Durkheim apprend probablement son existence avant l'officialisation de sa promulgation en juillet 1887. La question est de savoir quand ? En recoupant trois sources d'archives, dont une très récemment découverte, nous pouvons avancer une hypothèse de la date à laquelle Durkheim a officieusement appris qu'il irait à Bordeaux, nommé dans le Supérieur : en mars 1887, soit 4 mois avant sa nomination officielle et 7 avant sa première rentrée universitaire. Ce qui allait devenir « son » poste a été créé (« candidature acceptée »), sans précision de lieu, par commission ministérielle le 10 juillet 1886 ; Durkheim avait rencontré Louis Liard à ce sujet en janvier 1886, lors d'un passage à Paris pendant son séjour allemand. De retour de Leipzig en août 1886, il relance à nouveau Liard par écrit dès le lendemain depuis Épinal (le 10 août) pour lui faire part de son vif souhait d'exercer dans le Supérieur ; Liard, qui sait que le projet de poste vient d'être entériné un mois avant tout juste, annote la lettre de Durkheim avec la mention : « J'ai répondu le 12 août que je n'avais rien » (source : Archives Nationales). Ce qui tend à confirmer que Liard destine ce poste à Durkheim. Celui-ci fera sa rentrée au lycée de Troyes, sans savoir que c'est sa dernière dans le secondaire. À Bordeaux, les choses ne « bougent » officiellement qu'en janvier 1887. Lors de l'Assemblée mensuelle de la faculté des Lettres, en date du 20 janvier, son ancien secrétaire (jusqu'en février 1886, date à laquelle C. Jullian lui a succédé) Alfred Espinas, un des deux professeurs de philosophie avec Octave Hamelin, réclame pour la première fois la création d'un troisième poste de philosophie, « maître de conférences ou chargé de cours, auquel on confierait l'enseignement de la pédagogie ». Espinas assurait de son côté, outre son service « classique » de philosophie, un cours de psychologie depuis

1882, un cours de pathologie mentale et de physiologie du système nerveux depuis 1886, mais n'a pas cherché à promouvoir explicitement un cours de sociologie. Sa demande est-elle initiée par Liard, ancien enseignant bordelais ? Si oui, depuis quand Espinas est-il informé ? Cette demande vient-elle de son propre chef ? Avait-il contacté Liard, ou été contacté par lui, dès janvier 1886, soit un an avant, ou plus tôt encore ? Lors de la séance mensuelle suivante, celle de février, le Recteur Couat propose de *diminuer* le budget alloué à la philosophie, s'opposant directement à la demande d'Espinas (source : Archives Départementales Gironde). Le ministère est probablement intervenu officieusement à cette date avant que les enjeux locaux ne se crispent trop ; rien n'est précisé officiellement dans les sessions mensuelles suivantes, mais il est temps, officieusement, de mettre le poste « dans les rails ». Car celui-ci est destiné depuis le début, au moins depuis l'entretien de janvier 1886, pour Durkheim. Ce dernier écrit une nouvelle lettre à Liard en mars 1887 pour lui demander au moins un poste dans un grand lycée (Fournier, 2007) ; Liard lui apprend probablement à cette occasion, en répondant à sa lettre, que le poste de philosophie / pédagogie de Bordeaux est créé pour lui.

Durkheim fait aussitôt passer ses premières requêtes probables par Hamelin, et ce faisant « choisit » ce dernier « contre » Espinas, qui aurait pu aussi les relayer pour lui. Mais, entre eux deux, si rien ne justifie d'emblée une rupture ou même une forte distance, rien n'engage à établir un contact privilégié. La thèse d'Espinas, sa traduction de Spencer, sont des actes forts de travail intellectuel qui ne suscitent pas le rapprochement, encore moins l'admiration, de Durkheim. Selon lui, Espinas est dans la « pré-sociologie », et souvent hors de la sociologie. Sa thèse n'est pas la première thèse de sociologie, même si elle lui servira beaucoup, et reste indispensable pour le comprendre pleinement (les écrits de Gaston Richard, selon nous, jouent le même rôle ; cf. l'exemple de controverse en suivant) ; et sa manière de poser le lien entre sociétés humaines et sociétés animales n'est pas (assez) sociologique ; d'où la « préférence » ultérieure de Durkheim pour le naturaliste Edmond Perrier (second choix exprimé « contre » Espinas après celui de Hamelin), plusieurs fois cité dans la *Division du travail social*. Espinas lui même reconnaît n'être pas sociologue, par exemple dans le préambule de son cours sur la technique (1897), ou encore à l'occasion de sa démarche pour le poste de Paris *via* la fondation Chambrun (fin 1893) ; et reconnaît moins cela comme une faiblesse de sa part, que la position de Durkheim comme de l'arrogance.

C'est dans ce contexte que Durkheim débute ses emprunts naturalistes. Le Haeckel sur les protistes fait partie de la « liste d'Hamelin » ; si la requête est bien de Durkheim, ce qui est très probable, elle prouverait qu'il veut entamer sans tarder son travail à Bordeaux dans ce domaine. Il a sa thèse en vue, et elle va se construire, de plusieurs manières, « contre » celle d'Espinas, avec en

arrière-plan une controverse sur la définition de la sociologie, appelée à durer des décennies, et ce en dépit des bonnes relations, en apparence, entre Espinas et Mauss, comme le prouve les lettres du premier au second, et son soutien pour le premier poste de Mauss à l'Ephe, consigné dans le rapport des débats ayant abouti à son recrutement.

La liste des emprunts naturalistes de Durkheim

- 1) Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* ; Ziele und Wege der heutigen Entwicklungsgeschichte ; *Le règne des protistes* (dans la liste de Hamelin de mars 1887).
- 2) Darwin *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale* (Préface Edmond Perrier)
- 3) Perrier *Les colonies animales et la formation des organismes*
- 4) Galton *Natural Inheritance*
- 5) Romanes *L'intelligence des animaux* (Préface Edmond Perrier)
- 6) Wallace *La sélection naturelle*
- 7) Girod *Les sociétés chez les animaux*
- 8) Hume *De l'entendement* (2 chapitres sur la « Raison des animaux »)
- 9) Espinas *Les sociétés animales*
- 10) *La revue philosophique de la France et de l'étranger* (par exemple dans le n°1 de 1876, article de Liard « Des notions d'espèce et de genre dans les sciences de la nature » / article d'épistémophilosophie, et non de biologie, qui a probablement influencé Durkheim.
- 11) *La revue scientifique de la France et de l'étranger* (par exemple le n°16 de 1879, qui contient plusieurs articles naturalistes, dont un de Perrier).
- 12) *l'Encyclopaedia Britannica* (par exemple le volume 19 incluant l'article « *Physiology* »).
- 13) Sans compter les *Oeuvres complètes* d'Aristote où figurent ses écrits sur les animaux ; des chapitres sur les animaux ; le naturalisme dans d'autres ouvrages d'autres auteurs ; et enfin les consultations sur place.

On constate, comme pour l'objet religion par exemple, un positionnement de Durkheim entre les références allemandes et anglaises, mais aussi entre plusieurs traditions françaises (Perrier et non Broca par exemple). En outre, tous ces emprunts (sauf celui de l'*EB*) sont effectués dans le cadre de la thèse de Durkheim, certains réempruntés après. Il a fait un « tour dans la nature » pour reprendre l'expression de Bernard Conein. La biologie est bien « omniprésente » chez le Durkheim des débuts (jusqu'à la thèse) comme le remarque Dominique Guillo dans un article de la *Revue française de sociologie* de 2006 intitulé : « La place de la biologie dans les 1ers textes de Durkheim : un paradigme oublié ? ». Mais notre description des pratiques de travail de Durkheim montre qu'il ne fait pas qu'un seul tour dans la nature, que ce tour n'a rien de touristique, et qu'il va « faire des tours » *partout ailleurs* où il le juge pertinent pour nourrir son imagination méthodologique ; c'est pourquoi il faut veiller à ne pas oublier *par la suite* le paradigme oublié *au début*.

Pour compléter, nous choisirons deux angles d'attaque : les citations dans la thèse de

Durkheim, et le contenu des emprunts.

Dans la *Division*, les citations « naturalistes » concernent, en nombre d'occurrences, d'abord Perrier, puis Espinas ; elles sont connues, en tous cas accessibles. Elles sont concentrées sur les *conclusions* des deux ouvrages. Durkheim cite trois fois Espinas. La première citation concerne l'énergie des croyances collectives (avec l'idée fondamentale qu' « une représentation n'est pas une simple image de la réalité, c'est (aussi) une force » (Durkheim), qui participe d'un « commerce de représentations », apaisé par la « sympathie » (Espinas) ; la deuxième évoque la différence entre le mutualisme et la (véritable) division du travail ; enfin, la troisième : « division, c'est dispersion » (Espinas, à la suite de Comte, précise Durkheim). Cette citation renvoie à l'idée d'une forme anormale de la division du travail, anomique, avec la fameuse phrase de Durkheim anticipant le ritualisme wébérien puis mertonien : « l'individu, courbé sur sa tâche, s'isole dans son activité spéciale ». Seule la dernière citation est précisément paginée dans l'ouvrage d'Espinas ; les deux autres sont des valorisations d'Espinas par Durkheim.

Dans l'ouvrage d'Espinas, on peut noter un système de référencement proche entre ses citations et les emprunts de Durkheim ; le meilleur exemple est la note page 72 de l'introduction historique, tirée-à-part (avant d'être « réintégrée » à la 2^{ème} édition de 1878) : Espinas renvoie à Bachofen, McLennan, Morgan, Giraud-Teulon, Lubbock, tous empruntés ou consultés par Durkheim. Ce dernier utilise les mêmes références qu'Espinas, mais pour un tout autre usage, d'où des citations imprécises et générales, qu'Espinas n'a peut-être même pas pensées comme Durkheim les pense. Ce dernier ne voulant pas trop se démarquer de lui par des citations précises, qui auraient mis en valeur leurs différences. Pour conclure sur Espinas, attention à ne pas entrer toutefois dans un modèle concurrentiel / individuel entre lui et Durkheim ; il y a plutôt un modèle concurrentiel / structurel qui rend Espinas indispensable, comme Richard d'ailleurs, pour *comprendre* Durkheim.

Pour Perrier : rien à voir avec le cas d'Espinas, toutes les citations sont précisément paginées, concernent avant tout les *Colonies animales* (7 citations de la conclusion de cet ouvrage), ainsi que 2 autres ouvrages de vulgarisation probablement consultés (*Le Transformisme* et *Anatomie et physiologie animales*), et enfin la préface de Perrier à Romanes (4 citations, 11 de Perrier au total dans la thèse de Durkheim). Elles portent sur le développement de la solidarité *organique* (et non pas mécanique) et les facteurs de la division du travail. Je ne présenterai qu'une seule citation de Durkheim, qui s'appuie sur Perrier : quand l'instinct devient facultatif, « ce n'est plus l'aptitude inconsciente à former une combinaison d'actes indéterminés, c'est l'aptitude à agir différemment suivant les circonstances ». Durkheim s'intéresse à l'évolution de l'instinct, comme nous allons le constater dans le paragraphe suivant.

Dans le prolongement des citations, le contenu des emprunts. Perrier en vient à réfléchir

avec Romanes, et cela intéresse Durkheim au plus haut point, sur la question de l'hérédité de l'instinct, donc d'un *instinct transmis*, perspective exclue par Spencer : « Nous différons, dit Perrier dans la préface de Romanes, du philosophe anglais Spencer en ce qu'il n'admet pas le retour à l'inconscience des modifications d'abord intelligentes de l'instinct ; en ce qu'il n'admet pas qu'aucun instinct ait du être nécessairement intelligent à un moment donné ». Perrier, dans cette même préface de Romanes, rappelle la définition de l'instinct de Flourens : une « force propre qui remplace l'intelligence », car « l'intelligence modifie l'instinct et cela fait, s'efface » ; et encore : « par l'habitude, des actes primitivement intentionnels se transforment en actes automatiques ». Cette transformation fonde une sociologie de l'action chez Durkheim, dans laquelle on peut aussi déceler la sociologie de l'habitus chez Bourdieu.

Perrier permet à Durkheim de réfléchir, *via* le monde animal, sur des questions de démographie (non humaine), d'action (on retrouve sur ce point Espinas), et sur le thème central dans toute sa sociologie : les rapports entre régulation et intégration. Durkheim s'appuiera autant sur les naturalistes que sur les physiologues (notamment Milne-Edwards) pour renouveler la pensée sur ce thème ; par contre, Espinas lui sera d'une aide nettement moins précieuse. Durkheim trouve chez Perrier deux choses (au moins) : une légitimité scientifique dans sa discipline qu'Espinas n'a pas dans la sienne (et encore moins dans celle de Perrier) ; le projet de formaliser (avec plus ou moins de réussite selon Claude Blanckaert : Perrier ne livre pas des travaux impérissables) une voie française néo-lamarckienne distincte des « écoles » anglaises, allemandes. Perrier échafaude, selon F. Vatin : « une réplique républicaine au libéralisme darwino-spencérien » ; distincte aussi du courant anthropologique-racialiste français (Broca), 3^{ème} voie qui va lui servir pour la sociologie de l'action, exactement comme pour la sociologie de la religion. Perrier est donc pour Durkheim un « embrayeur de ses propres conceptions », selon l'expression juste de C. Blanckaert. Une lecture péjorative critiquerait l'instrumentalisation de Perrier par Durkheim.

Durkheim trouve chez les naturalistes une réflexion puissante sur le concept central d'habitude, aussi bien à travers l'exemple des habitudes des vers de terre (Darwin, 2 chapitres de l'ouvrage emprunté), que chez Hume (*De l'entendement*, section XVI, « De la raison des animaux » : « l'habitude n'est rien qu'un des principes de la nature, et c'est de cette origine qu'elle tire toute sa force »). Le lien entre Darwin et Hume ainsi établi est à l'époque inacceptable pour les philosophes (les mêmes qui ont contesté l'introduction d'Espinas), difficilement envisageable pour les naturalistes (Wallace s'excuse de faire une conclusion philosophique), indispensable pour Durkheim, qui se garde toutefois de citer ce lien tel quel, ce qui renvoie à la question de son travail caché.

Finalement, Durkheim construit la sociologie générale par ses lectures naturalistes ; il

s'appuie sur la classification des associations (définies comme « sociétés de relation » par Girod), sur la conclusion philosophique de Wallace, qui exempte l'homme de la sélection naturelle (qu'il défend pour les animaux) du fait d'une meilleure utilisation par ce dernier de sa volonté, définie en conclusion par Wallace comme « puissance directrice des forces accumulées dans le corps ». Durkheim ne thésaurise pas d'innombrables faits naturalistes, comme s'épuise un peu à le faire Espinas, jusque dans son compte-rendu de plus de 40 pages de Perrier, pour prouver qu'ils parlent de la même chose, alors que Perrier ne le cite qu'une fois (ce qu'il regrettera diplomatiquement par la suite), pour l'apport d'un seul terme (celui de « délégation »).

De son côté, Espinas n'est pas plus naturaliste que Durkheim, mais utilise le naturalisme de façon aussi vaine que risquée. À la fois il s'engage trop dans le naturalisme ; Gaston Richard, dès 1901, critiquera sa démarche comme « illusoire », critique forte malgré la relecture du texte de Richard par Ribot, intervenu en faveur d'Espinas (Richard, devenu antidurkheimien, atténuera sensiblement cette critique en 1935) ; Essertier, en 1930, critiquera son « jeu compromettant avec l'analogie », sa « brillante erreur, issue du mirage spencérien » (Espinas a traduit Spencer, avec Ribot, avant sa thèse, en 1875). Et en même temps Espinas n'est pas assez sociologue : D'Hombres en 2009 souligne que « l'avenir allait rapidement faire regretter à l'auteur des *Sociétés animales* son manque de hardiesse », notamment parce qu'« entre les concepts de société animale et de colonie animale, la différence au fond n'est pas de compréhension, mais d'extension ». Selon Essertier, Espinas retrouvera à la fin de sa période bordelaise, avec le cours sur la technique, l'idée que « les arts sont au groupe social ce que les instincts sont à l'espèce. Plus exactement ce sont des habitudes collectives, et la sociologie est, pour une part, conclut Essertier, la science de ces habitudes ». Durkheim semble calculer le plus précisément possible son positionnement vis-à-vis de l'utilisation qu'il va faire de ses lectures naturalistes, qu'il cite, mais partiellement (d'où son travail mi-visible, mi-caché). Sa prudence en la matière est alimentée par le contre-exemple que semble constituer pour lui Espinas et ses *Sociétés animales*.

Notons enfin, pour conclure cet exemple de controverse autour de la définition des disciplines que la thèse d'Espinas n'est pas sans rappeler A. Binet, psychologue qui, avec l'appui de son beau-père Balbiani, professeur au Collège de France, a soutenu une thèse en sciences naturelles sur la vie psychique des micro-organismes, pour ferrailler en conclusion avec les physiologues, notamment avec Richet, sur leur terrain. Mais Binet ne commet pas l'erreur d'écrire une introduction mêlant psychologie et sciences naturelles pour écraser son objet et porter le flanc à tant de critiques comme l'a fait Espinas. Cette thèse aura néanmoins contribué à affaiblir sa position de psychologue, puis dans la foulée sa direction de *l'Année psychologique* ; Ribot et Piéron se chargeant de stopper ses ambitions avant que la mort ne l'emporte prématurément à 57 ans. Ce dernier exemple n'est pas

qu'anecdotique, il décrit au contraire un des aspects centraux des possibilités de construction des définitions des disciplines, plus étendues qu'aujourd'hui ; mais Durkheim et Mauss, chacun dans leur registre, auront suivi une tout autre voie qu'Espinas ou Binet, pour affermir leur définition de la sociologie.

6.3. Un exemple de controverse « structurale » avec Richard

Gaston Richard est connu pour avoir succédé à Émile Durkheim à l'université de Bordeaux en 1902, avec l'aval de ce dernier (Durkheim, depuis Paris, a aussi soutenu P. Lapie à son arrivée à Bordeaux en 1903, créant une situation de concurrence relative qui a peut-être pesé sur ses relations avec Richard), qui avait notamment très apprécié sa thèse de doctorat, *Essai sur l'origine de l'idée de droit* (1892) (Durkheim, 1893), et l'avait associé à l'*Année sociologique* (Borlandi, 1998). Richard s'opposera ensuite à son prédécesseur, de façon allusive à partir de 1907, et nommément à partir de 1911 (Pickering, 1979), à cause de leurs rapports respectifs à la religion, devenus antagoniques (Borlandi, 2005). L'ancienneté et les modalités de la relation entre Richard et Durkheim restent toutefois à préciser et à décrire. Titularisé sur son poste quand Durkheim l'a été sur celui de Ferdinand Buisson en 1906, retraité en 1930, décédé à Bordeaux le 9 juin 1945 (Pickering, 1975), Richard a emprunté de nombreux ouvrages, revues, thèses, à la bibliothèque de son université.

Notre échantillon est cette fois-ci constitué par les emprunts « germaniques » de Gaston Richard (en langue allemande, en allemand traduit ou portant directement sur l'Allemagne ; soit environ le quart de ses emprunts entre 1902 et 1945). Cette focale bien spécifique apporte un éclairage nouveau sur la trajectoire complexe et encore mal connue de celui qui fut aussi un durkheimien « éminent » (Pickering, 1979 : 180).

Notre principal résultat est le suivant : Richard construit sa distanciation puis son opposition à Durkheim en s'appuyant sur ses emprunts germaniques, avec lesquels il conforte son rapport à la religion (son protestantisme) et surtout à Kant, jusqu'à son tout dernier emprunt, qui est aussi le premier de notre liste (et, symboliquement, le premier et le dernier de tous ses emprunts bordelais) : la *Théorie du ciel* (1755), édition des *Werke* par Hartenstein en octobre 1902 ; édition de C. Wolf couplée avec les *Hypothèses cosmogoniques* de ce dernier en avril 1945 (rendu le 1^{er} juin). Ce texte de Kant résume le rapport dans la longue durée de Richard, d'une part à cet auteur, le plus emprunté par lui ; et d'autre part à la thématique de la cosmogonie, qui se situe à la croisée de la science et de la religion : « La Préface de Kant, note Wolf (dans la préface de son propre ouvrage), a fait justice, depuis un siècle et demi, des objections qu'une fausse philosophie peut élever contre les efforts par lesquels la Science cherche à expliquer l'œuvre que Dieu a livrée à nos discussions ; et à ce titre, cette Préface devrait être celle de tous les Traités de Cosmogonie » (Wolf, 1886 : ix). Si ce dernier

emprunt bordelais de Richard est aussi son premier (en édition originale), on peut également noter une continuité d'intérêt plus ancienne avec cette thématique, présente dans la conclusion de l'une de ses dissertations d'agrégation de 1885 (Archives Nationales, cote F/17/7109/30), traitant le sujet « Rapports de la psychologie et de la physiologie » : « Obscurcie tantôt par l'esprit de système, tantôt par la frivolité utilitaire, la pensée profonde, sous l'inspiration de laquelle a été ébauchée il y a deux mille ans et la biologie et la psychologie semble donc avoir conservé toute son autorité sur la vraie science comme sur la vraie philosophie. Aucune vérité sortie d'un amphithéâtre ou d'un laboratoire ne l'a affaiblie : toutes l'ont confirmée. Tandis que la physique ne laisse subsister dans l'univers que des forces, c'est-à-dire des tendances et des désirs, que la cosmologie dynamique réunit les suffrages des écoles les plus diverses, évolution, panthéisme, spiritualisme, que la théologie répète le mot de Saint-Jean "Dieu est chanté" la psychologie et la biologie affirment ne saisir, concentré ici, dilaté là, que l'esprit, la volonté, l'amour ».

De son côté, Durkheim est en train de dépasser son kantisme, de séculariser sa religiosité et de tenter de s'éloigner de la pensée allemande à laquelle il doit tant, mais dont la proximité lui vaut des attaques et qui joue un rôle moins important dans la construction de sa sociologie de la religion. Les emprunts germaniques de Richard constituent en quelque sorte la part d'ombre kantienne, religieuse et allemande de Durkheim, éléments fondamentaux et en partie refoulés de la pensée de ce dernier, que Richard intègre dans sa pensée propre comme pour, semble-t-il, mieux s'ingénier à les remettre constamment en face de son nouvel puits, avec le temps, vieil adversaire (Pickering, 1979).

1. Des emprunts « durkheimiens »

Nous faisons l'hypothèse de l'existence d'un jeu de miroir entre Gaston Richard et Émile Durkheim. Les toutes premières requêtes de l'un, à peine nommé en 1902, sont suffisamment proches de celles du second (cf. Béra, 2013a), à peine nommé en 1887, et allemandes dans les deux cas, pour être soulignées : Lazarus, Lippert, Herbart pour Durkheim, Bastian, Vierkandt, Wundt pour Richard. Que ces requêtes aient fait l'objet ou pas d'une concertation entre Durkheim et son successeur, elles symbolisent la proximité, pour ne pas dire la similitude et la durabilité, de certaines des principales orientations de travail des deux sociologues, en particulier de la nécessité de se confronter à la pensée allemande dans ce qu'elle a de plus dynamique. Plusieurs des requêtes « germaniques » formulées en son temps par Durkheim, acquises par la bibliothèque, sont devenues des emprunts de Richard (Hegel, Weinhold, Schmidt-Rotluff, Mayr, Oldenberg, Ploss...). Comme un passage de témoin, perpétuant une approche commune, longtemps identique, si proche jusque dans leur opposition. Les dernières requêtes que Richard adresse à la bibliothèque en janvier 1926 (acceptées) sont à cet égard symboliques : il s'agit, outre les deux tomes de la *Psychologie de la*

conversion de son ami Raoul Allier, de *Sociologie et philosophie* et de *L'Éducation morale* de Durkheim, qui venaient juste de paraître à titre posthume.

À nouveau *via* le matériau des emprunts (et consultations probables) à la bibliothèque universitaire de Bordeaux, il est possible de formuler des hypothèses sur l'origine de la « rencontre » intellectuelle Durkheim-Richard (faisant suite à leur rencontre à l'Ens, « côtoiement » attesté par le second). Durkheim a probablement d'abord découvert Richard par la lecture de sa thèse soutenue en 1891, au moment où il rédige la sienne. L'exemplaire bordelais de *l'Essai sur l'origine de l'idée de droit* a certainement été consulté (mais pas emprunté) en vue de son compte-rendu par Durkheim. Certains passages de cette thèse ont même peut-être pu le surprendre, tant Richard les a formulés, comme d'autres de ses écrits, « dans des termes qui rappellent Durkheim » (Pickering, 1979: 167). Inversement, Richard a probablement lu dans la livraison du 38^{ème} volume de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* de 1894 deux des quatre articles de Durkheim qui donneront lieu à la publication des *Règles de la méthode sociologique*, où figure également un article tiré de sa thèse (que Durkheim a aussi dû probablement lire). Richard a par la suite emprunté ce numéro (début 1904).

Plus généralement, Richard emprunte non seulement nombre d'ouvrages ou d'auteurs que Durkheim a empruntés auparavant (Wundt, Flint, Waitz, Diesterweg, Mayr, Weinhold, Münsterberg, Aristote, Haeckel, Oldenberg, Schmidt-Rotluff, Müller, Inama-Sternegg), ou qu'il a probablement consultés si la bibliothèque de Bordeaux les possédait déjà (Herbart, Lazarus, Bastian, Oettingen, Pinloche, Mauxion, Dittes, Ploss, von Humboldt, Duproix, Denifle, Schelling, Minssen...), ou qu'il aurait tout à fait pu emprunter, s'il ne l'a effectivement pas fait après 1902 à Paris (Preyer, Edelheim, von Raumer, Rein, Léon, Natorp, Kreibig, Ratzel, Lotze...).

La liste des emprunts germaniques effectués par Richard montre également que ce dernier a plus approfondi que Durkheim ses lectures philosophiques « classiques » (Kant, Fichte, Herder, Feuerbach), tout en ayant accordé une place importante à d'autres domaines apparemment délaissés (en langue allemande) par un Durkheim donnant la priorité à sa sociologie de la religion. C'est le cas de la littérature (Heine, Fontane, Meyer, Eichhoff, Grimm, Lenau, Rückert, Basch, Sudermann), des sciences politiques (Haxthausen), de la philosophie religieuse (Runze, Erman, Wellhausen, Feuerbach encore, Goller), de la pédagogie (Langermann, Meumann) ou de l'histoire (Lamprecht, Warnkönig, Hugo, Welschinger, Bryce, Denis, Gaul, Böckh). On notera aussi les emprunts très réguliers des ouvrages du Suisse allemand Burckhardt, encore plus de la revue *Zeitschrift für Socialwissenschaft*, enfin de plusieurs écrits de et sur le musicien R. Wagner (entre juillet 1916 et juillet 1918). Richard emprunte également des écrits politiques (celui d'Andler sur le socialisme allemand) ou ethnologiques (outre Bastian, Wundt, citons Jastrow, Schultze) que Mauss a certainement lus ;

comme si la trajectoire d'emprunteur de Richard, en plus de prolonger celle de Durkheim, suivait en parallèle celle de son neveu. Richard s'intéresse aussi à la sociologie allemande (Dilthey, Simmel) avec laquelle Durkheim gardait ses distances tout en la connaissant. Tous ces approfondissements dans plusieurs domaines illustrent selon nous la germanophilie durable de Richard, laquelle a manifestement un caractère éclectique à tendance encyclopédique. Alors que Durkheim effectue des lectures nettement plus discriminantes : son projet, son entreprise, son rapport à la pensée allemande sont tout autres.

Richard a rédigé des ouvrages que Durkheim aurait pu écrire ou projetait d'écrire (sur le droit, sur le socialisme, déjà évoqués ; sur la famille *via* la femme, sur la pédagogie expérimentale, sur la sociologie générale, sur la morale) ; et d'autre part Richard est l'auteur d'écrits qui font écho, et parfois polémique, avec ceux que Durkheim a rédigés (sur l'évolution, sur la sociologie religieuse, sur Rousseau). Les emprunts germaniques si durkheimiens, par leur prolongement ou leur démarcation, de Richard, nourrissent ses écrits durkheimiens dans un premier temps et, ensuite, ce qui revient au même « structurellement », anti-durkheimiens. Sur les principaux objets (droit, socialisme, pédagogie, morale, philosophie, économie, religion), ses emprunts germaniques ont constitué une ressource importante, mais surtout, avec un rapport distinct, comme inversé et difficile à formaliser, des deux auteurs à la pensée allemande. Leurs « relations franco-allemandes » respectives restent à décrire précisément, chacune gagnant beaucoup, selon nous, à être pleinement saisie en regard avec l'autre, les deux étant le produit d'une époque, et notamment de ses institutions (ENS, Université).

2. Le rapport de Richard à la philosophie (kantienne), à la religion (protestante), et à l'Allemagne, fondateur d'une sociologie formelle antidurkheimienne

Gaston Richard apparaît à travers ses emprunts comme un explorateur de la pensée allemande. Son kantisme et son protestantisme, notamment, l'y poussent. À partir de 1902, les emprunts germaniques effectués à Bordeaux attestent d'un intérêt marqué pour Kant, alors que les références de Durkheim à ce dernier déclinent jusqu'en 1903, puis se recomposent (*cf.* Paoletti, 2012b). Durkheim ne manqua d'ailleurs pas d'épingler le retour à Kant de Richard, alors qu'il l'avait selon lui méprisé à ses débuts (Durkheim, 1914/2003 : 97) ; il est tout à fait possible que Richard ait manifesté à un moment donné un tel mépris (Kant « reste » un philosophe), ce qui illustrerait encore la complexité de son positionnement, fait de permanences et de changements qui restent à décrire précisément. Richard est indécis à l'Ens, religieux au moment de son agrégation, puis durkheimien après sa thèse, et enfin anti-durkheimien après sa titularisation. Ces étapes n'illustrent pas une contradiction, encore moins une trahison, mais plutôt ce qui ressemble à une longue réalisation

de soi, une lente oscillation entre sociologie et théodicée (titre de son ouvrage de 1943), pour finalement concilier les deux en une cosmogonie dynamique (opposée à l'évolution mécanique), fondée sur une sociologie formelle antidurkheimienne. Richard tente de prouver l'incompatibilité entre, d'une part, un rapport fort au kantisme et à la religion ; et, d'autre part, le durkheimisme (et la sociologie scientifique). Mais comment faire, pour Richard, avec l'anti-durkheimisme radical, total, voire viscéral, forcément en porte-à-faux par rapport à son propre durkheimisme antérieur et durable, sans tomber, à l'échelle d'une vie, même longue et active, dans une impasse sociologique, que sa puissante dialectique, selon une qualité reconnue par Durkheim, n'a pu complètement masquer? Avec Durkheim, Richard a été sociologue, et ne pouvait que critiquer les tentatives sociologiques faibles d'Espinas et de Worms (Richard, 1901/1903). Sans Durkheim, il aurait pu être tout autant sociologue, voire plus, et certainement différemment ; mais, positionné aussi radicalement contre Durkheim, il ne peut que poser les jalons d'une autre sociologie, « formelle » (Borlandi, 2005), et finir par aller vers Worms (et, à un degré moindre, vers Espinas, loué dans le numéro spécial de la *Revue internationale de sociologie* de 1935), puis surtout par « choisir » Allier, ex-condisciple de l'Ens qui, lui, n'est pas du tout sociologue (Richard, 1948).

Une période a peut-être été l'occasion d'une réflexion profonde de Richard sur l'orientation qu'il souhaitait vraiment donner à son œuvre: soit celle d'un durkheimien, ce qui suppose dépassement du kantisme et sécularisation du rapport à la religion ; ou au contraire attachement fort à Kant et à la religion, sa religion, et se révéler anti-durkheimien déterminé. La liste de ses emprunts permet de faire un nouveau recoupement qui éclairera éventuellement la question de la datation de la rupture de Richard avec Durkheim. Quelques éléments d'éloignement sont progressivement accumulés : côtoiement de Raoul Allier à l'Ens (et peut-être depuis), réserves de Richard sur le *Suicide*, côtoiement de Ruysen à Bordeaux ; emprunt de la thèse de Worms en 1903 – peut-être premier signe du doute vis-à-vis du durkheimisme plutôt que confirmation de la critique de Worms; et titularisation en 1906, possibilité objective d'une « libération statutaire », phénomène assez classique au demeurant. Ils sont contrebalancés par d'autres éléments, de rapprochement cette fois-ci : recensions par Durkheim dans la *Revue philosophique*, succession de Durkheim, démarche officielle de Richard en faveur de l'honorariat de Durkheim, « portée » en novembre 1906 devant le Conseil d'Administration de la faculté des Lettres de Bordeaux. Entre éloignement et rapprochement, l'issue, indécise, a été repoussée, mais l'opposition, dès lors qu'elle a éclaté, est apparue forte ; il est cependant difficile de savoir de quand date-t-elle réellement.

Pendant plus d'un an, de janvier 1910 à février 1911, Richard n'emprunte pas. Ce qui confirme la datation de Pickering (1979) : c'est en 1911 que Richard attaque nommément Durkheim pour la première fois (dans les 4 articles de *Foi et vie* sur la sociologie et la métaphysique). Quelles

que soient l'origine et les modalités de cette rupture dans la routine des emprunts, il est possible de faire l'hypothèse d'une remise à plat, choisie ou forcée, dans laquelle la présence de Ruysen, kantien, protestant, dreyfusard, internationaliste, a pu jouer un grand rôle, si ce n'est un rôle décisif, comparable à celui d'Allier, au profil identique. Si l'on transpose notre hypothèse d'une interruption inhabituelle d'emprunts pour travaux d'écriture, qui a été fructueuse dans le cas des emprunts de Durkheim (avec 11 interruptions de 2 mois et plus, hors congés d'été), il est possible de faire de ces treize mois sans emprunts de Richard le moment de la rédaction « finalisée », à partir de cours antérieurs, des ouvrages de rupture, qui paraîtront à partir de 1911, tous citant de nombreux emprunts allemands effectués antérieurement, en attendant le « grand affrontement » sur la religion. En janvier 1910, au début de la période d'interruption, Richard a très probablement lu les publications de 1909 de Durkheim, l'introduction des futures *Formes élémentaires de la vie religieuse* ; et de Mauss et Hubert, les *Mélanges d'histoire des religions* (lesquels disqualifient W. James en ces termes : « Ici il ne s'agit plus de fait, mais de foi », Préface : xlii). C'est la période où l'école française de sociologie concrétise son ambition : produire une sociologie des religions qui se démarque nettement des écoles britannique, nord-américaine (James), allemande, et « classique » française (A. et J. Réville, Marillier, Murisier...). À deux exceptions « méthodologiques » près : celles de William Robertson Smith et de Sylvain Lévi. Richard ne peut ambitionner de publier un ouvrage de « rupture » sur la religion avant ceux, annoncés, de Durkheim puis de Mauss ; il ne cherche d'ailleurs peut-être pas à le faire, préférant attendre pour répliquer. La guerre de 1914-1918 retardera la publication de sa réponse (et enterrera la thèse de Mauss, sur les formes élémentaires de la prière). Cependant, les emprunts et requêtes de Richard dans l'étude des religions (par exemple la requête du Codrington, formulée début 1906, acceptée, et les requêtes de Ruysen, lequel obtient des ouvrages de Robertson Smith, Lang, Loisy, Renan, Lévi, Delacroix...) notamment les références utilisées dans les *Formes*, particulièrement travaillées par lui à partir du début 1914, une fois l'ouvrage de Durkheim lu et « digéré », et malgré la guerre (qui, rappelons-le, n'interrompt pas l'activité d'emprunts), préparent *L'athéisme dogmatique en sociologie religieuse*, finalement publié en 1923.

À partir de 1911 donc, Richard formalise la dimension *individualiste* de sa sociologie formelle, dont il a déjà exposé des prémisses, notamment avec la notion centrale de « conscience réfléchie » (1903), et avec l'exemple saisissant de l'émancipation des femmes, phénomène historiquement ancien (*cf.* l'exemple du droit maternel), mais renouvelé avec la démocratie, et grâce au protestantisme (*La femme dans l'histoire*, 1909). Et l'*action individuelle et sociale efficace* (selon les termes de Richard) comme paradigme anti-durkheimien est au cœur de ses analyses sur la pédagogie expérimentale (1911), la sociologie générale (1912) et la question sociale (1914).

La rupture est accomplie : en critiquant le formidable travail de renoncement de Durkheim

(et de Mauss) à une façon religieuse d'être soi pour faire de la sociologie des religions, Richard ré-affirme au contraire une position somme toute classique en philosophie spiritualiste, réalisée par exemple en psychologie (James), mais inédite en sociologie : il faut être religieux pour étudier sociologiquement les religions. Richard rejoint ici la thèse de E.-M. Caro de 1852 sur le mysticisme martinien, 3 fois empruntée par Richard. Deux hypothèses sur cet emprunt : 1) Richard *finis par rejoindre* la position de Caro contre un certain mysticisme (chez Saint-Martin et en Allemagne), qui a pu au contraire intéresser Durkheim (aspect méconnu chez lui), nouvelle inversion par rapport à Richard. 2) En 1886, des discussions entre Richard, Durkheim et Allier (les deux derniers venant de rentrer de leur séjour en Allemagne) ont pu porter sur von Hartmann, un auteur dont les écrits sur l'inconscient jouent depuis l'Ens un rôle central dans la construction du rapport de Durkheim au mysticisme, et qu'Allier venait de rencontrer à Berlin (1948 : 20-21). La pensée allemande, particulièrement du fait du kantisme et du protestantisme, pouvait, selon Richard, lui donner la force de dépasser l'entreprise intellectuelle durkheimienne qui fut sienne pendant, selon nos estimations (sur la base des pratiques d'emprunts), une quinzaine d'années au moins (1894-1909), depuis la lecture probable des articles de 1894 sur les *Règles*. L'imagination sociologique de Durkheim avait incontestablement séduit Richard, notamment parce qu'elle était le produit d'une opposition à l'esprit philosophique qui dominait l'Ens, et la condition d'une « sociologie indépendante », ni positiviste ni évolutionniste (pour reprendre ses termes de 1943 dans l'*Action protestante*). Il s'y retrouvait parce qu'elle ouvrait des perspectives inouïes, où la thématique religieuse était centrale, sans être encore stabilisée autour d'une sociologie de la religion précisément définie. Mais Richard n'a pu suivre Durkheim jusqu'au bout de l'auto-analyse requise par une telle formalisation sociologique, traduisant une *sociodicée* (cf. par exemple Lacroix, 1981) qui s'est révélée être inacceptable pour lui. Pour Richard, ni la société, le social, et/ou le collectif, ni évidemment la science, ne peuvent se substituer à Dieu, et selon lui la sociologie de Durkheim est, en ce sens, blasphématoire.

En conclusion, nous rappellerons que la légitimité qui fonde nos arguments est celle de la sociologie empirique. Nous avons essayé de pousser la logique de la découverte, y compris par des formulations « hardies », étayées par les preuves apportées par les registres d'emprunts. Nous avons notamment tenté de relativiser des interprétations trop individualistes opposant Durkheim et Richard, alors que ceux-ci sont « pris » dans un même contexte (Ens, agrégation, thèse, fin de siècle, réflexion intense sur la religion, notamment contre le spiritualisme catholique dominant, etc.), qui les a rapprochés d'abord, autant qu'il les distinguera ensuite. Ceci nous permet de relativiser l'idée de « trahison » de Richard, puisque l'antidurkheimisme qui a fini par émerger chez lui n'est qu'un moyen de dérouler sa propre trajectoire, à la recherche d'une sociologie indépendante, et d'une religiosité qui l'était tout autant, avec l'espoir de concilier les deux. C'est pourquoi leur controverse a

une dimension structurale. Les emprunts « germaniques » auront joué un rôle important dans ce processus. À la fin, son plaidoyer posthume en faveur d'Allier, « prêtre » philosophe, et sa synthèse antidurkheimienne *Sociologie et théodicée* (1943), lui ont permis de s'accomplir sans suivre Durkheim et Mauss dans leurs transgressions philosophiques et religieuses (notamment dans leur rapport sociologique au mysticisme et à la magie), tout aussi nécessaires pour l'accomplissement de leurs trajectoires et leur construction de la sociologie générale. Au prix de l'oubli de sa sociologie formelle, sous-estimée aujourd'hui, comme l'ont remarqué Pickering et Borlandi, et qui mérite d'être (re)lue attentivement, ne serait-ce que pour mieux comprendre comment Durkheim a parachevé la formalisation de sa sociologie scientifique en dépassant Kant, la religion et la pensée allemande.

Chapitre 5

La construction d'un horizon intellectuel nouveau

Sur quoi débouche la mise en place selon toute vraisemblance de plus en plus maîtrisée, cumulée, systématisée, éprouvée, de cette méthode ? Au-delà des controverses, qui la façonnent, de la maîtrise de Durkheim, qui la développe, c'est l'accumulation précoce d'un capital sociologique, que ce dernier et Mauss feront fructifier de manière considérable, qui permet le bouleversement de l'horizon intellectuel des deux hommes, de l'horizon intellectuel du champ intellectuel et scientifique de leur époque, et de qualifier le processus qui voit la naissance de la sociologie générale, de révolution symbolique. En effet, à Bordeaux, dans les années 1890, le travail intellectuel de Durkheim et de Mauss formule les prémisses de ce qui deviendra le fait social total, ainsi que les bases d'une future théorie générale de l'action ; après que Durkheim se soit, selon toute vraisemblance, familiarisé avec la physiologie, un peu avant son arrivée à Bordeaux, autour de 1885, en sensibilisant Mauss sans attendre, dès 1887, pour qu'ils puissent développer ensemble à Bordeaux cette dimension fondamentale de leur sociologie.

1. Les prémisses du fait social total

Le rôle de Mauss devient ici décisif. Par delà les objets de ses thèses sur la prière et sur le lien entre Spinoza et Léon L'Hébreu, le second spectaculairement validé par les emprunts, se dessine donc, selon notre hypothèse, la première idée du fait social total. Il s'agit donc d'une vraie progression, une vraie complémentarité depuis la thèse de Durkheim, avec tout l'appui de ce dernier, il est important de le rappeler. Les thèses inabouties de Mauss ne doivent pas, selon nous, amener à conclure à l'existence de deux mondes intellectuels séparés chez lui et chez Durkheim. L'étude de la genèse précoce de cette thèse latine qui ne naîtra pas, mais dont la référence à Spinoza qu'elle a initiée a plusieurs fois ressurgi dans l'oeuvre de Mauss (Papilloud, 2000 : 421, note 3), montre au contraire un emboîtement très fort des deux pensées. Reprenons notre méthode des citations représentatives pour y voir plus clair, laquelle nous guidera tout au long de ce point 10.

On trouve chez Averroès l'idée d'un intellect qui domine la conscience individuelle et qui s'impose à elle de l'extérieur ; il y a chez Léon L'Hébreu la même idée centrale d'un amour intellectuel de Dieu, qui a une dimension universelle, et que Spinoza s'appropriera, « pour mener une critique appuyée de la pensée de Maïmonide [...] chez qui cet amour n'est réservé qu'à une élite » (Ansaldi). Couchoud, accusé par Mauss d'avoir « saboté » son sujet, note que Spinoza, dans le chapitre IV de la 2^{ème} partie de son *Traité des passions*, « directement inspiré de Léon L'Hébreu »

(ce qu'avait peut-être « découvert » Mauss en 1893), fait « l'effort original » de « fondre la distinction des trois amours avec la distinction platonicienne des trois modes de connaissance. [...] Les progrès de l'entendement déterminent les progrès de l'amour et plus l'amour s'accroît, plus nous sommes parfaits » ; la « grâce », troisième mode de connaissance chez Spinoza, est la « vraie science » ; par elle, « l'union avec l'idéal est accomplie » (Couchoud, 1902/1924 : 46-48). Ce lien de causalité permet à cet auteur de formuler la conséquence suivante, qui caractérise bien la construction sociologique de Durkheim et de Mauss : « notre expérience intime du vrai ne dépend pas de nous » (Couchoud, 1902/1924 : 119), mais bien d'une adhésion à un idéal, social et collectif, par exemple religieux.

Pour Mauss, et pour Durkheim, « juifs sécularisés », la double dimension intellectuelle et universelle de ce phénomène, religieux à l'origine, mais aisément transposable dans le monde scientifique, politique, pédagogique et laïc de la III^{ème} République, présentait un intérêt extrême, au moins égal, selon nous, à celui qui surviendra un peu plus tard avec Robertson Smith. Si « révélation » il y a avec cet auteur en 1895 selon la fameuse seconde réponse de Durkheim à Déploige en 1907, celle-ci s'annonce (au moins) un peu en amont. Mais pour contrer *politiquement* des accusations de germanophilie à ce moment-là, mieux vaut opposer une école anglaise qu'un penseur comme Spinoza (sans parler d'Averroès). Le projet de thèse latine de Mauss fera long feu, mais fut nécessaire, structurant, et fondateur à bien des égards ; son influence sera durable. Il le déclinera, avec Durkheim, dans des directions tout à fait originales, en un mot : sociologiques. Le religieux, fait social particulier, ouvre le chemin le plus direct, selon les deux hommes, vers le fait social total, certainement parce qu'il constitue l'exemple le plus heuristique, le plus « parlant » pour eux.

Mauss, après Durkheim, développera ces prémisses bordelais du fait social total. Une *méthode empirique de délimitation* de la sociologie générale se fortifiera peu à peu, en obéissant, selon nous, à la même dynamique bordelaise d'imagination sociologique, au cours d'une « décennie prodigieuse » (*Essai sur le don* en 1925, *Année sociologique* nouvelle série numéros 1 de 1925 et 2 de 1927, *Divisions et proportions de divisions de la sociologie* en 1927, *Leçon inaugurale* au Collège de France en 1931, *Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive* en 1934, *Les techniques du corps* en 1934) révélatrice d'un « travail » de Mauss que, avec J.-C. Marcel, nous pouvons résumer comme suit : « L'appréhension d'un phénomène social par le moyen d'une analyse qui fait appel à la notion de fait social total a de plus cet avantage qu'elle permet d'orienter dès le départ l'observation des faits qui, dans ce contexte, prennent une signification particulière. De la sorte l'étude ne risque pas de se perdre dans un empirisme tous azimuts. Le concept de fait social total apparaît donc comme la méthode adéquate pour la science de l'homme total, car de la sorte les

"faits de fonctionnement général ont des chances d'être plus universels" [*Essai sur le don* : 276], ce qui multiplie les garanties de pouvoir faire apparaître la spécificité du monde social » (Marcel, 2004 : 60). Cette méthode naît à Bordeaux.

Le maniement des concepts et des auteurs par Mauss et Durkheim dans le cadre de tout ce projet, ce travail, est un défi à l'académisme philosophique et au dogmatisme religieux. Ils cherchent systématiquement des associations originales, hardies, pour ouvrir des brèches dans la discipline dominante et dans la pensée qui a dominé leur éducation, brèches qui sont autant d'espaces pour la sociologie qu'ils sont en train de fonder empiriquement et théoriquement. Ils cherchent à découvrir (juste) avant que de prouver. Précieuses leur seront les lectures, dominées dans ses spécialités respectives et dans le champ intellectuel en général, et parfois étonnantes, d'Hamelin, sur la base néanmoins d'une rigueur philosophique et philologique peu commune, qui est à rapprocher selon nous de celle de Munk (et ce, bien qu'ils divergent sur l'interprétation de l'intellect chez Averroès) ; et à un degré moindre (et très différent) d'Espinas, dont l'éclectisme irrite autant Durkheim qu'il inspire Mauss, le fait est connu, mais qui inspire aussi, sinon autant que Mauss, Durkheim. Si ce dernier en fait un contre-exemple, qu'il classe dans le même registre que les Tarde, Worms, etc., instaurant entre eux un rapport de mise à distance qu'Espinas lui rendra avec sa candidature tardive et victorieuse au poste parisien visé par Durkheim (« brusque volte-face », reflet d'une « conduite oblique, fuyante, mesquine », selon Durkheim, 1893 et 1894/1998 : 25 et 31), le fait est qu'il travaille sur des objets proches voire identiques, avec des objectifs similaires, mais inscrits dans une démarche inacceptable pour Durkheim, qu'il qualifiera de « sociologie vague » (Durkheim, 1894/1998 : 31). La proximité d'Espinas avec Ribot explique celle (qui a fait toutefois long feu) avec des médecins bordelais comme Pitres (Espinas, 1884), le dialogue (un peu à sens unique) avec des naturalistes comme Perrier (Espinas, 1882). Nous montrons par ailleurs pourquoi, *évidemment*, Durkheim préfère, pour construire la sociologie générale, s'appuyer sur Perrier (cité plus de 10 fois dans sa thèse), et ne va pas s'embarquer à dialoguer dans ses publications avec les médecins et les physiologistes, dont il connaît cependant parfaitement les arguments ; et pourquoi malgré tout il lit, travaille et ne peut ignorer les argumentaires d'Espinas. Mauss se situe sur un plan légèrement différent : il est étudiant d'Espinas, il ne dialogue pas égal à égal avec lui mais peut se cantonner dans une position nettement moins agonistique, et s'autoriser, par contre, à exercer ses droits estudiantins d'inventaire (ne retenir que ce qu'il veut) et de questionnement (demander des approfondissements sur ce qu'il veut). Le professeur peut être flatté par l'intérêt, ne s'offusque pas de l'inventaire, et, en plus, contribue par cette relation à agacer un concurrent, qui se trouve être l'oncle de l'étudiant en question. Mauss se nourrira du cours d'Espinas sur la « théorie périphérique des émotions » (Mauss, 1939/1969 : 566), partant peut-être des « petites perceptions » de Leibniz

(« perceptions insensibles » chez Fischer, dans le tome 2 emprunté par Mauss). À Paris, avec un autre enseignant qu'Espinas, qui est probablement Eugène Gley, l'« irritabilité », le « sens musculaire », le « mouvement » et la « dynamogénie », trouvent probablement chez Mauss, et *tout autant* chez Durkheim, un écho particulièrement significatif.

Autant pour Mauss que pour Durkheim l'homme total est social, psychologique, physiologique. Ils ont un rapport irrévérencieux à la philosophie et à la religion, instrumental à la physiologie et à la psychologie ; mais, de tels rapports sont nécessaires pour fonder une discipline, une démarche nouvelle : la sociologie, et notamment l'analyse sociologique de l'action.

2. Une théorie générale de l'action

À la manière d'un Hartmann, conciliant la substance unique de Spinoza et la monade centrale Leibniz dans sa définition de l'inconscient comme « un-tout », Hartmann puisant dans la physiologie pour échafauder sa théorie psychologique et physiologique de l'inconscient, réussissant à irriter les philosophes, les psychologues, les physiologues, les futurs psychanalystes, Hartmann lu et relu par Durkheim, avec lequel il entretient un rapport peu évident à formaliser, qui l'inspire aussi fortement que partiellement, et que Mauss reprend comme « auteur proche », Mauss et Durkheim s'approprient sans complexe la « puissance de vie » chez Spinoza, « puissance transformatrice » : « l'amour intellectuel de Dieu, tel que Spinoza le conçoit dans le *Court Traité*, est indissociable d'une théorie de la puissance active et du progrès commun » (Ansaldi, 2005 : 36). Ce que Léon L'Hébreu exprime dans le deuxième dialogue, sur l'universalité de l'amour par la bouche de « Sophie » : « l'amour est un esprit vivifiant qui pénètre tout le monde : et est un lien avec lequel tout l'univers est uni et lié » (L'Hébreu, 1551/2006 : 236). Dépassant l'élitisme de Maïmonide et celui parfois reproché à Spinoza, il libère une théorie de l'action que décrit Guttman : « Le mouvement de l'amour s'étend de Dieu aux intelligences pures et même au monde terrestre inférieur. En imaginant ainsi transformer toute la description du monde, cependant, on ne faisait fondamentalement rien de plus que s'émanciper de la rigidité logique de la conception traditionnelle, et libérer de celle-ci les éléments dynamiques auparavant figés » (Guttman, 1933/1994 : 328). Dans ce qui sont, selon notre hypothèse, des notes d'un autre cours d'Hamelin, Mauss étudie la « théorie de l'action » de Spinoza, sur la force de l'agir, nourrie par les passions, notamment par l'amour intellectuel de Dieu, et dont les modalités sociales, la « socialité » (Papilloud, 2000 : 421), « le plaisir comme adjuvant » (Mauss, 2000 : 425), l'intéressent plus, et Durkheim avec lui, que son origine et ses caractéristiques religieuses, car recoupant, selon notre hypothèse, une lecture sociologique du spinozisme proche, par anticipation, de celle de Deleuze (sur l'acuité de la lecture spinoziste de Mauss, Fournier cite la « reconnaissance » à son égard de

Madeleine Francès, future éditrice de Spinoza dans la Bibliothèque de la Pléiade (Fournier, 1994 : 649) : la vie comme manière d'être, la puissance comme effort qui tend vers une limite, comme force, comme désir, comme intuition empiriste (cf. Dosse, 2007) ; et surtout de celle de Negri : « Une éventuelle sociologie de Spinoza constitue une sorte de laboratoire qui oeuvre contre et au-delà du moderne, de l'individualisme possessif, et qui assume à l'inverse l'*amor* comme une force subversive, montrant la société en tant que constitution du commun [...] Le panthéisme spinoziste [...] est la reconnaissance de la force de l'homme dans la production du vrai à travers l'exercice commun de l'amour. La démocratie, conclut Negri, est un acte d'amour » (Negri, 2010 : 140-141). Nous pouvons y voir une actualisation politique de la pensée de Léon L'Hébreu. Mauss et Durkheim trouvent chez Spinoza une théorie politique de l'action, qui nourrit probablement leurs conceptions respectives de l'action politique.

L'un des points de départ reste le projet aristotélicien, repris par Averroès, de « combler l'abîme qui sépare l'énergie pure, ou Dieu, de la matière première », « par la science seule, et non par une vide contemplation », et sur la base d'une distinction des deux intellects, discutée lors d'un écrit, peut-être un cours, peut-être suivi par Mauss, d'Hamelin (Hamelin, 1906 ?/1953) : « l'un actif, l'autre passif », l'un « matériel », « en puissance » (le passif), l'autre « en action » (l'actif), le passage à l'action se faisant par une « disposition » qui se trouve en l'homme, « émanation » et « acquis » provenant de « l'intellect actif universel » (Munk, 1847a : 165-167). Ici Hamelin tempère : « les rapports de l'intelligible et de l'image restent bien difficiles à concevoir » (Hamelin, 1906 ?/1953 : 71). Selon lui, l'intellect pour Averroès est « la passivité même » ; « l'intellect, à ses deux degrés, se résout dans l'intelligible », et seul « l'intelligible par soi actualise l'intelligible en puissance ». Il conclut ce débat en thomiste, en renouviériste, et en kantien, de par sa formation et sa philosophie : « C'est ainsi que malgré lui Averroès est entraîné vers l'idéalisme » (Hamelin, 1906 ?/1953 : 72). Il ne peut y avoir, selon Hamelin, d'intellect du dehors, collectif, trop puissant. C'est ici que sa philosophie se sépare, aussi totalement, sur le fond, que tranquillement, du fait de leur amitié, du respect de Durkheim pour Renouvier, et du rapport de Durkheim à Kant, de la sociologie de Durkheim ; et de celle de Mauss, car la discussion Mauss/Hamelin sur un plan philosophique est limitée, du fait de ce que nous appelons l'« a-philosophie » du premier. Il n'est pas sûr toutefois que le dernier mot d'Hamelin ne soit pas « aristotélicien », car sa philosophie évoluera jusqu'à la fin : la lecture de sa thèse révèle une « méthode synthétique » qui soumet, entre autres, l'extériorité qui n'est pas tout d'un bloc, à un travail de réflexion permanente, notamment autour de la notion décisive de force. « Hamelin, avant même d'être idéaliste, est un intellectualiste », plus aristotélicien que kantien (Beck, 1935 : 235), plus historien de la philosophie que philosophe, pour reprendre à nouveau l'argument de Paoletti (2005, 2012b).

Munk résume finalement l'argumentaire d'Averroès : « l'intelligence en acte est les choses quand elle les pense » (1847a : 168), phrase qui est la traduction d'Aristote par Barthélémy-Saint-Hilaire, que Durkheim emprunte pour sa part dès le début de 1890 à la bibliothèque de Bordeaux, et qui inspire tous ses développements sur la nécessité de la réflexion pour lutter contre la routine, forme d'intellect passif, sorte d'énergie dormante à orienter, également synonyme d'habitude passive (Boutroux, 1875 : 193). C'est la réflexion qui rend les habitudes *actives*, terme que l'on retrouve chez Boutroux encore, puis chez des auteurs aussi différents que Peirce en 1878 et Colsonnet en 1879. Elle est source de ce que Durkheim et Mauss nommeront dynamogénie (Mauss & Durkheim, 1913). La pensée est un principe d'action animé par des passions bien orientées, une imagination raisonnée et raisonnante, une réflexion dynamogénisée, ou encore par un « délire bien fondé » (Durkheim, 1912/1985 : 324).

Un moyen décisif (pour Munk, plus que pour Hamelin) d'organiser cette activité est en effet l'imagination, qui a un statut supérieur chez Averroès car, (paradoxalement) dégagée des sens, la force qui l'anime s'avère décisive pour l'étude et la spéculation : « l'imagination ne produit son effet que lorsque les sens se sont en quelque sorte effacés » (Munk, 1847a : 169). Durkheim, qui a peut-être travaillé (en consultation) son *Dictionnaire des Sciences philosophiques* à l'ENS, développe une conception de l'imagination très proche dans sa dissertation du concours d'agrégation en 1882, avec l'idée qu'elle est indispensable à la pensée, car grâce à elle l'esprit et les choses se rencontrent. « L'imagination n'est pas simplement une sensibilité répétée et plus intense. [...] Elle introduit l'unité au sein de la multiplicité sans que celle-ci soit pour cela supprimée. C'est une faculté de synthèse » (Durkheim, 1882 : 272). Si Durkheim ne le dit pas explicitement, il fait probablement référence à la « synthèse physiologique » de Claude Bernard, laquelle sert à organiser ce qui, dans le tout, n'est pas limité à la somme des parties : « quand on réunit les éléments physiologiques, on voit apparaître des propriétés qui n'étaient pas appréciables dans ces éléments séparés. [...] Tout cela prouve que ces éléments [...] ne jouent pas pour cela le rôle de simples associés, et que leur union exprime plus que l'addition de leurs propriétés séparées » (Bernard, 1865 : 157) ; et il rapproche l'imagination de la notion bernardienne d' « idée directrice » : « dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation » (Bernard, 1865 : 162).

Mauss a probablement lu les copies ou les brouillons de Durkheim, ses fiches sur l'histoire des religions, échangé longuement avec lui, et il emprunte, nous l'avons vu, Bernard à deux reprises, en décembre 1892 et janvier 1893. Un rapprochement peut ici être fait avec la définition de la religion de S. Lévi, qui nourrira tant Mauss, et qui illustre cette dialectique de l'un et du multiple : les religions sont constituées d'une infinie variété d'opinions et de sentiments ; et c'est un jeu de « forces contraires » qui leur assure une « vie active dans l'unité » (Lévi, 1892 : 2). Le bouddhisme

intéresse Lévi non comme philosophie mais comme religion, et sous l'angle des pratiques plus que des croyances (dans une démarche à rapprocher ici, selon nous, de celle de Robertson Smith) : « L'exubérance de la mythologie, le débordement du merveilleux et du surnaturel, décèlent la collaboration de la foule, indifférente aux controverses dogmatiques, aussi logique dans ses imaginations que les philosophes dans leurs raisonnements » (Lévi, 1892 : 9). Comment Mauss et Durkheim n'auraient-ils pas été séduits, voire plus, par ce programme de recherche de S. Lévi, également fervent partisan de la méthode génétique (dans ce même texte, et confirmé dans Lévi, 1911), qu'ils ont probablement lu dès sa parution en 1892 ? D'autant qu'à l'Ephe également, « *the place to be* » de cette fin de siècle, L. Marillier s'appuie, dans son enseignement, en ayant toutefois recours à une méthode non pas génétique, mais psychologique (individuelle), sur des terrains océaniques, encore plus « élémentaires » que ceux de l'Inde. Mauss et Durkheim ont trouvé un lieu dont la spécialité et les terrains vont leur permettre d'éprouver leur problématique sophistiquée et innovante, dans les deux séminaires de l'École pratique qui attirent, bon an mal an, le moins d'étudiants (5 chacun en 1892, contre 30 à celui de Rosny, 23 à celui de Réville, 18 à celui de Picavet). Avec les critères bureaucratiques actuels de l'excellence, il est piquant de constater que ces deux séminaires n'auraient pas pu ouvrir, du fait du nombre pas assez élevé d'étudiants ; l'institution leur aurait proposé de... se regrouper.

Résumons le fil : la « perfection » pour laquelle plaidait Averroès est accessible pour tous les hommes comme le défendait Spinoza relisant Léon L'Hébreu (postulant l'universalité de l'amour), grâce à la science faite pédagogie selon Durkheim (Durkheim, 1883/1975). Mauss prolongera, sans la philosophie, au-delà de Spinoza et Léon L'Hébreu, avec la science des religions et l'objet « prière », par le fait social total, cherché, dans ses lectures de toute une vie, aux quatre coins du monde, malgré toutes les épreuves et contraintes ; et avec le socialisme, sorte de doctrine de l'amour intellectuel pour tous, qu'il formalisera notamment par le don, fondation de « La Politique au sens socratique du mot » (Mauss, 1923-24/2007 : 241 ; cf. aussi F. Weber, 2007). Ainsi s'est peut-être développée la sociologie.

Spinoza ne sera pas un de ses pivots philosophiques, puisque l'effervescence de février 1893 se termine, dès décembre de cette même année, à cause des perspectives vertigineuses sur la sociologie des religions et la théorie dynamique de l'action qui viennent de se naître, par un règlement de son cas en des termes « scolaires », de Durkheim écrivant à Mauss : « Sans doute, c'est ennuyeux de revenir sur Spinoza [pour Brochard], mais ce sera pour toi un exercice de composition et de rédaction aussi utile qu'un autre » (Durkheim, 1893/1998 : 25). Spinoza perd sa centralité pour Mauss, il n'en fera pas une thèse, mais il ne l'abandonnera pas (comme nous l'a confié un de ses descendants, Étienne Lévy ; ce que confirme la biographie de M. Fournier, cf. par

exemple Fournier, 1994 : 649). Ni Léon L'Hébreu.

Le « moment spinoziste » de Mauss et de Durkheim peut être considéré en effet comme une étape décisive dans le déroulement de leurs habitus respectifs mais si proches, dans la construction de leur sens pratique sociologique, de la transformation de leur pulsion religieuse en activité scientifique en prise avec les affaires de la Cité. Ici, la forme du mysticisme juif qui est celui de Durkheim et de Mauss est plus important que Spinoza, que la religion même, et que la philosophie ; il sert la science : si « le mysticisme apparaît donc dans son acception la plus générale comme une expression de la foi, comme une hypertrophie de la foi, comme une opposition de la foi à la raison, comme une revanche de la foi sur la science. Eh bien ! Le mysticisme juif est précisément – et c'est la marque distinctive que nous lui trouvons – le contraire du mysticisme ordinaire : il est une revanche de la science sur la foi » (Karppe, 1901 : 10). Mauss possédait cet ouvrage de Karppe sur le *Zohar* et la kabbale dans sa bibliothèque : s'il l'a lu à sa parution, ce qui est probable, compte tenu de la correspondance amicale antérieurement entretenue avec son auteur, il a trouvé avec ces écrits largement de quoi conforter sa propre démarche, depuis l'idée initiale de thèse latine, jusqu'à accepter paradoxalement son abandon. Étape décisive, risquée, mais franchie, au prix de cet abandon, non sans lien avec la fragilisation de la thèse principale, partiellement publiée mais pas soutenue ; c'est ainsi que Mauss est devenu Mauss.

Durkheim s'est intéressé précocement et durablement à cette « théorie de l'action », sociale et collective, à partir de laquelle il va fonder la sociologie générale, avec l'aide inestimable de Mauss, rapidement devenue une participation à part entière, en travail permanent avec lui, selon toute vraisemblance, mais avant que ce dernier ne vienne étudier à Bordeaux, et avant que lui-même n'y enseigne. On en trouve par exemple une trace explicite dans sa nécrologie de Victor Hommay, lorsque Durkheim évoque les propos de son ancien condisciple de Normale dont il était si proche, sur la question de la routine : « réduite à la monotonie des habitudes journalières [... l'activité] est peu de chose qu'on y tient guère que par routine » (Hommay, cité par Durkheim, 1887a/1975, 1 : 422). Ces termes se retrouveront régulièrement dans ses écrits : « l'antagoniste de la routine, c'est la réflexion » (Durkheim, 1904-1905/1938/1990 : 12) ; « la réflexion est, par excellence, la force antagoniste de la routine » (Durkheim, 1911/1924/2010 : 83). Nous retrouvons l'idée que la religion (comme l'éducation) peut rendre les habitudes actives. Plus fondamentalement encore, notre hypothèse est que Durkheim met en place ici sa problématique de l'intégration et de la régulation. L'intégration active la régulation passive ; surtout par l'imagination, religieuse d'abord, puis intellectuelle, puis scientifique (*cf.* la conclusion des *Formes*), pédagogique, politique, selon une méthode qui conquiert un à un ces champs, permet à Durkheim de fonder la sociologie par une théorie générale de l'action, et à Mauss de la déployer « totalement ».

Par la suite, à Bordeaux, au cœur de son travail dédoublé, la « face visible » de cette sociologie générale apparue discrètement dans ses premiers textes (ce que certains auteurs, Pickering, Filloux, Lacroix..., ont pointé comme annonciateurs des développements de l'œuvre future) puis régulièrement, mais parfois confusément (*cf.* Borlandi, 1998), tout au long de son œuvre jusqu'aux *Formes*, ne peut être pleinement saisie qu'avec sa « face cachée » mise au jour par l'étude des emprunts (et des consultations probables). Cette seconde face sous-tend non seulement ses convictions scientifiques, mais aussi leurs occasionnels prolongements « spécifiques » (politiques, philosophiques, pédagogiques, etc.).

En guise de conclusion sur ce point, la sociologie générale en formation peut donc être divisée *par commodité* entre deux dimensions, d'action et de connaissance ; une sociologie générale de l'action, nourrie de la connaissance, et transformant cette dernière « en retour », synthétise la dynamique de l'ensemble du processus.

Cette sociologie de l'action précède et prolonge le « moment spinoziste » : Espinas [130, 185, 484] semble rivaliser avec Durkheim sur la découverte du fonctionnement du social, qu'il cherche dans les sociétés animales ; il y trouve une « conscience collective », une « sociologie animale » et « une force qui unit » (pages 346, 347 et 371). Perrier (préface à [36], [49], préface à [68], [249]) semble cependant être le principal auteur, « embrayeur favorable à ses conceptions » (Blanckaert, 2004 : 52), avec qui Durkheim dialogue dans ce domaine, par contraste avec Espinas, dont la présence bordelaise et la rivalité directe rendent la controverse entre eux plus « visible ». Perrier défend l'existence de « colonies », « sociétés » ou « familles » (ce dernier terme étant également central chez Espinas, et chez Girod [94]) animales, sortes de formes élémentaires de l'association sociale ; association qui se fait notamment par « mimétisme » (lequel se manifeste sous forme de « *mimicry* » chez Wallace [75], traduit par : « mimique »). Durkheim critique les limites explicatives de l'imitation comme simple variante humaine du mimétisme animal, qui s'apparente à une « habitude passive », et construit une autre analogie, une autre utilisation du savoir « animalier » sur les regroupements « démographiques » et « morphologiques » des animaux (sur cette question, *cf.* notamment les comptes-rendus par Durkheim de Novicow et d'Espinas dans l'*Année* de 1902). Les emprunts sont nombreux autour de la notion d'*habitude*, située au cœur de l'action, de Boutroux [267, 278] et de Gratacap [309] sur les « habitudes passives et actives », à Darwin à propos de celles des vers de terre [36], en passant par la thèse la plus ancienne (1838) parmi celles empruntées, celle de Ravaisson [321], le tome 1 de la *Psychologie* de James [146], emprunté dès janvier 1892, ou encore la lecture, certainement beaucoup plus tôt, de la *Psychologie* de Renouvier [409], et les nombreux articles lus sur ce thème, dont probablement celui de Dumont sur l'habitude dans la *Revue philosophique* de 1876 [214, 335, 397]. Boutroux [267, 278] défend

l'habitude « active » (notion-clé que l'on retrouve aussi en 1878 dans la présentation du pragmatisme par Peirce, et l'année suivante dans la thèse de Colsenet sur la vie inconsciente) qui « permet de s'élever plus haut encore » (page 193), annonçant la formule « le croyant peut davantage » de la conclusion des *Formes*. Cette notion est un élément-clé, peut-être le plus important, du projet sociologique de Durkheim, car il englobe les dimensions psychologiques, physiologiques, philosophiques et pédagogiques de l'action sociale. Il est présent jusqu'à la conclusion des *Formes* (cf. la note sur l'habitude, *Formes* : 620), en passant notamment par sa sociologie de l'éducation : la réflexion lutte contre les habitudes « rigides » de la « routine » en les tenant « en haleine » (cf. l'*Évolution* : 12).

La rôle de la connaissance, central dans les *Formes*, se construit déjà avec les emprunts parisiens puis bordelais. Les trois thèses de Brochard, Lachelier et Boutroux, empruntées plusieurs fois par Durkheim depuis l'ENS, sont une illustration de la sociologie de la religion comme sociologie de la connaissance. Brochard [80, 268] fait l'éloge de l'erreur, nécessaire pour la connaissance scientifique, qui englobe un questionnement de l'illusion, que Sully [247], abordant notamment l'hypnose, définit comme le « vaste domaine de l'erreur », et Berthelot [240] rappelle avec l'histoire de l'alchimie (« aux débuts de la civilisation, toute connaissance affectait une forme religieuse et mystique ») que « les constructions métaphysiques ou religieuses [...] procèdent de la même activité spontanée et créatrice de l'esprit » (page 206), en un rapprochement qui participe de la construction de la position novatrice exprimée dans les *Formes*. Lachelier [254, 320] plaide pour un « réalisme spiritualiste », dont les « actes de foi morale » permettent de repousser les « bornes de la pensée en même temps que celles de la nature » (page 152), qui préfigure les développements des *Formes* sur la foi scientifique. En cette deuxième moitié de XIX^{ème} siècle, le lien entre connaissance et action, question classique de la philosophie, dont s'empare spectaculairement la psychologie, est problématisé de façon originale par Durkheim, qui s'appuie sur la physiologie, beaucoup plus que cela n'a été rapporté jusqu'à présent.

3. Une sociologie physiologique ?

Comment Durkheim est-il devenu Durkheim ? Nous poussons ici nos recoupements le plus possible. Il est probable que l'horizon intellectuel se soit élargi pour lui particulièrement entre 1885 et 1889, d'après les résultats du « *detective work* », selon le vœu de W. Watts Miller, que nous avons mené, d'abord et en grande partie grâce aux emprunts, aux vérifications, recoupements, nouvelles hypothèses, qu'ils ont rendu possible, et que nous avons notamment prolongés en nous appuyant sur la réflexion ouverte par l'exploitation du dictionnaire de psychologie et de psychopathologie des religions sur laquelle nous allons revenir ; ensuite, grâce à nos propres

démarches, prolongeant ces ouvertures, en direction d'Eugène Gley, sur la base de l'indice décisif délivré par Mauss lors de sa Leçon inaugurale au Collège de France (1931), indiquant qu'il était l'« ami d'enfance et de toujours de Durkheim » et de lui-même, également né à Épinal, en classe au collège avec Durkheim (Alexandre, 2015), Docteur en médecine en 1881 à Nancy, assistant de Beaunis puis de Marey à Paris, futur professeur de biologie générale au Collège de France (1908), très proche de Brown-Séquard, le « promoteur » de la dynamogénie, jusqu'à la mort de ce dernier en 1894, quelques mois après qu'il ait été le témoin du mariage de Gley avec une cousine d'Alfred Binet, également présent ce jour-là. Nous avons eu accès à ses archives personnelles privées, conservées par sa petite-fille.

3.1. L'année 1885

En 1885, une coïncidence rapproche Gley et Durkheim : la livraison de la *Revue philosophique* du second semestre. En plus du compte-rendu/article de Durkheim sur Gumplowicz, deux articles publiés sont directement en lien avec notre propos. D'abord un article de Gley sur « Le sens musculaire et les sensations musculaires », s'appuyant sur la psychologie de Maine de Biran, de Bain (tous deux plusieurs fois empruntés par Durkheim), de Charlton Bastian, de Magnin (et sa thèse sur l'hypnotisme et le somnambulisme), de James (précisément sur son écrit de 1880 sur l'effort, immédiatement traduit, et très certainement emprunté par Durkheim dès l'Ens, et réemprunté à Bordeaux). Gley montre que ces sensations ne sont pas nécessairement conscientes, et que le sens peut survenir après que le mouvement ait été accompli. Ensuite un article de Charles Féré utilisant centralement le concept de dynamogénie. Si Durkheim, selon notre hypothèse, lit quasiment tout de cette revue, bien sûr son propre article, et très probablement celui de son ancien camarade Gley, il a probablement été intéressé, peut-être grandement, par celui de Féré, dont il a pu discuter avec Gley, plus spécialiste que lui, *a priori*, sur ces approches, objets, etc. ; et peut-être directement avec Féré. En effet, Gley a probablement fréquenté Féré, du fait de la proximité de Binet avec les deux hommes ; ce dernier écrit d'ailleurs avec Féré, dans cette même livraison de la *Revue philosophique* de 1885, sur l'hypnose (et par ailleurs, à nouveau avec Binet, sur le *Magnétisme animal*) ; et aussi, probablement, *via* Marillier, dont Gley était aussi très proche, et Binet, dans le cadre du groupe du Havre, (où l'on retrouve, outre Féré, Binet et Marillier, Janet, Richet, Beaunis, Myers, Gurney, Ochorowicz... ; ce dernier étant à l'initiative dès 1881 du Congrès international de psychologie physiologique de 1889), formant selon Pierre Janet une « 3^{ème} école » (Carbonel, 2008), distincte de celles de Paris Salpêtrière (Charcot) et Nancy (Bernheim).

Que peut lire Durkheim dans l'article de 30 pages de Féré intitulé « Sensation et mouvement » ? Que l'excitation provoquée par l'effort intellectuel a une « valeur dynamogène » ;

que les hallucinations ont une « propriété dynamogénique » (ce qui a pu commencer à faire naître l'idée chez Durkheim qu'elles pouvaient être « bien fondées »), au même titre que certaines couleurs ou mélanges alimentaires ; qu'en amont, une « excitation n'a pas besoin d'être perçue [par le sujet] pour déterminer une action mécanique » ; et qu'en aval, des « résidus moteurs » « survivent au travail cérébral », lequel opère pour les produire une « transformation dynamique ». Brown-Séguard est cité, ainsi que Bain, Spencer, Bernard, Wundt. Pour la petite histoire, Gley expérimente avec Richet et Rondeau cette même année sur le haschisch (article publié en janvier 1886 dans le Bulletin de la Société de psychologie physiologique). 1885 est peut-être l'année où la dynamogénie et les thématiques afférentes s'installent véritablement dans l'horizon intellectuel de Durkheim. C'est aussi l'année de la création, par Richet, Ribot, Pierre Janet et Marillier, de la Société de psychologie physiologique (dont Tarde, par exemple, fera partie), qui tiendra son premier Congrès à Paris en 1889, dans le cadre de l'Exposition universelle.

3.2. Le Congrès international de psychologie physiologique (1889)

Ce Congrès, qui s'est tenu dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris, représente une forme d'aboutissement de la rencontre entre physiologie, psychologie et philosophie ; entre Gley, Durkheim et Marillier ; et il est le théâtre d'autres « croisements », qui tous contribuent à façonner à des degrés divers l'horizon intellectuel de Durkheim à un moment-clé de sa trajectoire. Il est probable que, pendant les quelques années qui précèdent le Congrès, des liens interpersonnels et collectifs importants, tissés « chez Seignobos », au « salon Marillier », aient rapproché encore les deux spinaliens, au moins « objectivement » ; jusqu'au point d'amener Durkheim à participer à un Congrès *a priori* assez éloigné de ses préoccupations centrales et immédiates ; il n'en est rien.

Le Congrès s'ouvre sous la présidence de Ribot (Charcot, Président, s'étant désisté ; mais Pierre Janet défendra des positions « médicales » dans plusieurs séances), lequel est secondé par Delboeuf, Magnan et Bernheim (Taine, vice-Président, n'étant apparemment pas présent non plus). Gley fait partie du premier cercle des organisateurs : il est l'un des deux Secrétaires, avec Marillier (ce dernier rédigeant par ailleurs le compte-rendu du Congrès qui sera publié la *Revue philosophique* ; cf. Marillier, 1889), le Secrétaire général étant Richet (futur prix Nobel, et déjà proche collaborateur de Gley, avec leurs publications communes dans le *Bulletin* de la Société). Nous y voyons à nouveau la preuve de l'implication de Gley dans des réseaux à la croisée de la physiologie et de la psychologie ; il sera par la suite un des membres fondateurs de la Société de psychologie, en 1901 (avec notamment Marillier, juste avant son décès ; et, bien sûr, Pierre Janet). Il rédigera le rapport pour le Congrès sur le sens musculaire, thème qu'il contribue à imposer, avec William James (également présent), comme central. Gley écrit seul en 1885, puis avec Marillier en

1887, deux articles sur le sens musculaire (nous venons d'évoquer le premier ; le second a donné lieu à une controverse avec Fouillée). Les trois autres thèmes sont l'hérédité (présidence : Galton), l'hypnotisme (président, Delboeuf ; présidence de la première séance : Espinas ; participants : Ochorowicz, Richet, Bernheim, Janet, Lombroso, Binet, Durand de Gros...), les hallucinations (présidence : Sidgwick ; présidence séance : Myers ; secrétaire : Marillier ; participants : James, Janet...). Le premier thème intéresse Durkheim au plus haut point, à travers la question de l'hérédité de l'acquis, déjà évoquée, comme en témoignent ses emprunts naturalistes effectués dans le cadre de sa thèse. Le deuxième thème aborde les notions de magnétisme (les controverses qu'il suscite traversant tout le 19^{ème} siècle, ce qui n'a pas laissé indifférents, selon notre hypothèse, Durkheim et Mauss), de somnambulisme (sur lequel Richet écrit dès 1875), de suggestion, et la question du sommeil (deux dernières notions qui sont au coeur des travaux de l'École de Nancy). Le troisième fait le point sur une enquête internationale consacrée à la fréquence du phénomène des hallucinations chez les personnes qui *ne sont pas* atteintes d'aliénation mentale. Les premiers résultats montrent qu'environ entre 12 et 20% des personnes interrogées ont eu des hallucinations ; une commission internationale (avec notamment James et Marillier) est chargée d'étendre encore cette enquête.

Comme le résume Marillier dans la *Revue philosophique*, toutes les questions « se rapportent à la psychologie motrice (...), à l'étude des mouvements, à l'étude analytique de la volonté » (Bain, Lange sont également présents au Congrès). Sur ce point, Gley défend l'idée que « la pensée est conditionnée par un mouvement » ; il prolonge l'intuition de Lavoisier, qu'il cite : « On pourrait évaluer ce qu'il y a de mécanique dans le travail du philosophe qui réfléchit », ce qu'il a commencé à faire avec sa thèse. Et la volonté, conclut Gley, est un « résultat », celui de l' « action combinée de tendances motrices et de représentations », lesquelles sont des forces en conflit (on retrouve Ribot, Marillier, et avant, Dumont). L'enjeu scientifique devient alors de *mesurer* toutes les forces, tous les mouvements, y compris bien sûr les imperceptibles, et aussi les inconscients.

Sur ce dernier thème, Gley publie dès 1884, dans les *Comptes-rendus de la Société de Biologie*, un article dont il s'excuse auprès de l'Assemblée des biologistes de la tonalité « psychologique », intitulé « Sur les mouvements musculaires inconscients en rapport avec les images ou représentations mentales ». Dans la lignée des travaux expérimentaux pionniers de Chevreul en 1833 et 1854 (sur la baguette divinatoire, le pendule explorateur et les tables tournantes), il revendique être l'un des premiers si ce n'est le premier à avoir enregistré ces mouvements pour en proposer des « tracés démonstratifs ». L'importance décisive, pour Gley, de sa collaboration avec Marey, lui permettra de construire une partie de sa légitimité scientifique, comme l'écrit Brown-Séquard à d'Arsonval en 1893 : au Museum, pour Gréhant, « Gley va faire,

hélas, ce que nous n'avons pas fait : *il mesurera tout* » (cité par Bange, 1995 : 251). L'inconscient intéresse aussi Durkheim, par exemple *via* Hartmann, qu'il emprunte dès l'Ens, ensuite au lycée de Sens, lieu de son premier poste, et enfin plusieurs fois à Bordeaux, jusqu'en juillet 1899 – soit sur une période de presque 20 ans, et peut-être encore après. Cependant, la pensée elle-même n'est pas mécanique, n'est pas une force, ne crée pas d'énergie, elle en dirige la dépense. Elle est par exemple l'imagination qui articule les dépenses d'énergie dynamisante et d'énergie économisante ; ou, dans le langage de Brown-Séguard, qui articule la dynamogénie et l'inhibition ; ou encore, dans le langage de Durkheim (qui a traité ce sujet au concours d'agrégation en 1882), qui articule respectivement : l'intégration et la régulation, les règles et le sens qu'on leur donne pour faire société.

La présence au Congrès, au moins enregistrée, et peut-être effective, de Durkheim, peut donc étonner, mais seulement *a priori* (cf. Lacroix, 1981). Sa lecture assidue de la *Revue philosophique* ne le rend pas plus philosophe, au contraire, et lui fait très bien connaître, conformément à la ligne éditoriale de la revue imposée par Ribot, les arguments psychologiques et physiologiques, et les acteurs qui portent ces idées, présents au Congrès. Il aura pu rencontrer, autour d'autres thématiques que celles de la philosophie « classique », son futur membre de jury de thèse Paul Janet, également inscrit, probablement présent, partisan d'une psychologie physiologique, auteur du déjà ancien *Cerveau et de la pensée* (1867), très intéressé par les recherches de son neveu Pierre. Un autre lien théorique, potentiel, mais qui peut aussi être qualifié d'évident, entre Durkheim et Gley, est Wundt, lui aussi présent au Congrès de 1889 (il fait partie du Comité de patronage allemand avec Helmholtz et Preyer). Gley s'appuie sur les travaux du psychologue expérimental de Leipzig, et considère certainement sa démarche scientifique avec le plus grand intérêt. A t-il joué un quelconque rôle, de conseil, de recommandation, d'encouragement, lorsque Durkheim a effectué son séjour au laboratoire de Wundt en 1885-1886 ? Au retour de Leipzig, peut-être même pendant le séjour, Durkheim et Gley ont pu échanger sur de nombreux points de théorie, d'expérimentation, etc. En outre, à Bordeaux, depuis 1887, Durkheim côtoie peut-être des réseaux de médecins, dont certains sont inscrits au Congrès : Azam, le « braidiste », et Pitres, le doyen de la faculté ; son collègue philosophe Espinas est également présent, et fera partie, avec Gley, Marillier, du Comité international nommé pour préparer le Congrès suivant (Londres, 1892). Peut-être qu'Espinas, ancien professeur de Marillier à Dijon, qui fait également partie du Comité de patronage français du Congrès (avec Beaunis et Janet) y a entraîné Durkheim ; mais il nous semble que ce dernier considère son collègue bordelais comme un contre-exemple à ne pas suivre de manière trop marquée, particulièrement dans ces voies « innovantes », que Durkheim veut explorer à sa façon. Et Espinas n'a pas forcément souhaité associer Durkheim à ces cercles *a priori* éloignés de la sociologie naissante, ou, plus précisément, qu'il *pense* éloignés de la sociologie, pour

pouvoir s'y investir mieux, c'est-à-dire sans que Durkheim n'y soit trop investi. Cela reste néanmoins possible. Autre piste : Neiglick, l'ami de Durkheim depuis le passage chez Wundt à Leipzig (selon le témoignage de Mauss de 1928), est également présent au Congrès (et fera aussi partie du Comité international pour Londres 1892) ; mais pourquoi serait-ce lui qui aurait entraîné Durkheim dans un Congrès, certes international, mais parisien ? L'hypothèse Gley nous semble plus probante. Elle nous semble être une réponse solide à la question de savoir *a priori* ce que Durkheim, en pleine « installation » bordelaise, pris par ses cours et par sa thèse, vient faire dans un tel endroit, autour de telles thématiques. Mucchielli et Renneville, qui ont semble-t-il révélé cet épisode dans leur article de 1998, d'autant plus fameux du fait de la présence de Freud, cependant aussi inconnu que Durkheim à l'époque, n'apportent pas plus d'explications.

3.3. Deux Congrès satellites (1889, 1895)

On sait par ailleurs que Freud indique dans ses lettres à M. Bernays qu'il était à Nancy juste avant d'aller aux Congrès de Paris, de Psychologie physiologique (du 6 au 10 août), mais aussi de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique (du 8 au 12 août). Celui-ci regroupe d'ailleurs nombre de scientifiques présents à l'autre Congrès, mais pas Gley, ni Durkheim, ni Marillier (du moins officiellement). Dumontpallier le préside, en tant que médecin de l'Hôtel-Dieu (lieu d'accueil) et Secrétaire général de la Société de Biologie, poste important, qu'occupera Gley 10 ans plus tard, à partir de 1899 ; Charcot et Brown-Séquard sont présents, ce qui accrédite l'idée que les deux congrès sont aussi concurrents que complémentaires. Azam et Richet sont parmi les organisateurs. Parmi les inscrits en commun, on trouve Beaunis, Binet, Delboeuf, Liébeault, Bernheim, James, Janet, Magnan, Lombroso, Freud... Celui-ci se plaint dans ses lettres à son amie de s'ennuyer, promet de rentrer au plus tôt, le samedi 10 août, mais il restera en fait jusqu'au lundi 12 août inclus, et rentrera par le train de nuit. À Nancy, Freud voit ses certitudes favorables à Charcot ébranlées par les arguments de Bernheim. Est-il possible que Gley, qui peut se revendiquer (ex)membre de l'École de Nancy, qui est encore plus ou moins lié à ses protagonistes, et organisateur du Congrès, ait rencontré Freud, et ait fait se rencontrer, même fortuitement, par pure courtoisie, son camarade de collègue Durkheim et le futur fondateur de la psychanalyse ? Et qu'ils se soient par la suite intéressés à leurs travaux respectifs d'un peu plus près que s'ils ne s'étaient pas rencontrés ? Les participants n'étaient pas si nombreux, le Congrès a duré plusieurs jours... Bref, Durkheim était peut-être présent d'abord du fait de Gley, et, selon une hypothèse que nous avons commencé à défendre dans cette revue, parce que les thématiques abordées l'intéressaient grandement. Enfin le criminologue Lombroso est présent, signe un rapport ; Mosso et Setschenoff, dont Durkheim a probablement fait commander les ouvrages par la bibliothèque de Bordeaux *via* Hamelin, également.

D'où une autre hypothèse : Durkheim était-il présent avec Gley 6 ans plus tard en août 1895 au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française qui s'est tenu à Bordeaux ? Gley y a communiqué sur la maladie de Basedow. Cette présence éventuelle aurait-elle achevé de convaincre Durkheim de se lancer à ce moment-là, 7 ans après son premier cours sur le suicide, dans un ouvrage sur le même thème ? La période correspondrait parfaitement, entre la fin de la rédaction sous forme d'ouvrage des *Règles de la méthode sociologique* (mai-juin 1895), et 4 mois avant le début de la période d'organisation des données recueillies par Mauss (selon toute vraisemblance, en ce qui le concerne, seulement après l'obtention de son agrégation en août 1895) sur ce thème, en suivant les hypothèses de périodes de rédaction de Durkheim. Il est fort probable que Durkheim soit en fait en vacances en Suisse ou à Épinal en août 1895. Il annonce à Mauss son départ pour Beatenberg dans une lettre non datée de juillet. Une possibilité existe pour qu'il soit parti juste après son dernier emprunt bordelais le 16 juillet, et revenu exprès à Bordeaux pour le 1er août ; mais cela est peu probable ; il est par contre probable qu'il se soit intéressé de près à certaines communications de ce Congrès, dont il a pu consulter les deux tomes les recensant ; et il est possible qu'il ait échangé avec Gley, voire avec certains des médecins bordelais déjà cités et qu'il commençait peut-être à bien connaître.

3.4. Intégration et régulation : une problématique socio-physiologique ?

Nous n'avons jusqu'à présent évoqué, dans la relation Durkheim-Gley, que des faits précis, des coïncidences possibles, des recoupements « matériels », notamment des engagements, des soutiens, etc. Nous avons également évoqué des rapprochements intellectuels possibles, sur la dynamogénie, autour de références communes, ou tout du moins proches, comme, dernier exemple, le physiologiste italien Mosso (très souvent cité par Gley dans sa thèse de médecine, proche de Wundt, et probablement lu par Durkheim dès avant son arrivée officielle à Bordeaux). Mais il se pourrait que le compagnonnage intellectuel entre Gley, l'un des plus philosophes des médecins de la Troisième République, et Durkheim, qui a construit la sociologie sur des intérêts physiologiques qui semblent de plus en plus décisifs à mesure que nous exploitons les archives, et que nous accumulons les recoupements avec ses écrits et les faits connus le concernant, ait joué un rôle d'élaboration théorique décisif sur l'un des thèmes centraux de la sociologie de ce dernier, parfois très mal compris : la relation, que l'on pourrait qualifier de dialectique, entre la régulation et l'intégration. À nouveau la place nous manque pour présenter tous les éléments dont nous disposons, dans le cadre de cet article qui ne vise qu'à poser un cadre. Mais, pour aller encore une fois à l'essentiel, cette relation est, analogiquement, formulée par le deuxième élève le plus connu de Gley après Lopicque, et son principal disciple puisqu'il a exercé exactement dans la même voie :

Victor Pachon, devenu professeur de médecine à Bordeaux.

Dans sa leçon d'ouverture de mars 1912, qui nous a été aimablement communiquée par Madame Gley, sa démonstration se conclut par un passage qui nous semble pouvoir justifier l'analogie avec, respectivement, l'intégration dynamique et la régulation stabilisante : « À côté du système nerveux dynamique, c'est-à-dire des *nerfs de dépense*, qui permettent une *libération rapide* d'énergie, il y a un système nerveux inhibitoire, c'est-à-dire des *nerfs d'économie*, qui permettent une *libération ralentie* d'énergie » (souligné par l'auteur) (Pachon, 1912 : 28). La régulation « contient » l'intégration et l'intégration donne du sens à la régulation en la dynamisant, par la pensée. Les deux logiques sont complémentaires : « L'antagonisme des deux systèmes nerveux d'*action* et d'*arrêt* s'éclaire ou plutôt se dissipe, poursuit Pachon. Ils ne sont plus opposés dans leur principe d'action. Comme le disait Helmholtz, un nerf ne se conçoit que comme une force de dégagement. Les deux systèmes diffèrent seulement dans leurs modalités de libération de l'énergie » (*ibid.*). Mais leur complémentarité n'empêche pas leur hiérarchie : comme la dynamogénie est supérieure en puissance à l'inhibition, l'intégration l'est par rapport à la régulation. Si, plus loin dans son texte, Pachon utilise l'expression « élément dynamogénique », cite Brown-Séquard et Gley, la notion de « force directrice » de Claude Bernard (lequel précise, rappelle Gley, dans une perspective non-transcendentale parfois taxée de matérialisme, que « la direction des faits n'est pas quelque chose d'extérieur aux faits »), il inscrit son argumentation dans le cadre plus large encore de l'« infinie variété » de la régulation et de l'intégration d'une part, et de l'« unité vitale » d'autre part, incarnée par l'« idée directrice » bernardienne, à savoir : la pensée.

On retrouve la distinction philosophique, aussi ancienne que classique et centrale, depuis Aristote, entre la matière infinie et la pensée unifiante. Durkheim avait fait, dans sa dissertation du concours d'agrégation en 1882, de l'imagination le moyen pour la pensée de dynamiser et de réguler la matière, de lui donner du sens, en un mot, de l'intégrer ; et de permettre en retour de nourrir la pensée. Dans son schéma, la réflexion, autre forme de pensée, joue le même rôle que l'imagination : elle rend les habitudes actives (notion déjà évoquée). Il s'agit bien de deux ordres d'énergie distincts et complémentaires, mais dont l'articulation par la pensée peut aussi dysfonctionner (ce que Durkheim décrit systématiquement dans ses recherches, et présente comme étant des « formes anormales »). Et l'on retrouve aussi quelques fondements de l'irritabilité de l'article de 1889 de Gley (écrit en 1882) : pour Glisson la matière n'est pas douée de vie, mais a la vie pour essence ; pour Broussais, vivre n'est pas autre chose qu'être excité. Seule la physiologie pouvait permettre à Durkheim, et à Mauss (dès le début de ses années d'études à Bordeaux, avec son baccalauréat ès-sciences restreint, ou même avant, dans ses échanges avec son oncle), de mesurer à quel point le social, et le collectif en particulier, passent par le corps, autant, si ce n'est plus, que par la

conscience. Si le corps et la conscience ne sont toutefois pas séparés, ce qui fait de la conscience, notamment, un fait social « comme les autres », le corps peut vivre après la conscience. Brown-Séquard, d'abord, et Gley, à sa suite, ont expérimenté, sur des corps de « suppliciés », la conductibilité nerveuse qui peut continuer à agir sur les muscles *après* le décès, telle une énergie sociale supérieure à la conscience disparue. Exemple à rapprocher de celui de la conscience inhibée de l'extatique de Saint-Sulpice, pleine d'énergie ; et de la conscience endormie des corps vivants. À la question posée au XIX^{ème} siècle et reprise par Jacqueline Carroy : « l'homme qui dort est-il un homme ? », ou bien, traduite dans les termes sociologiques de Durkheim et de Mauss : « le sommeil est-il un fait social ? », la réponse que veut, que doit donner Durkheim, et que va donner ensuite Mauss, est affirmative. Tout un programme de recherches en découle... Dans ces apports décisifs pour la fondation de la sociologie, les écrits de Gley, « ami d'enfance et de toujours » de Durkheim, quelle que soit la « consistance » de cette amitié (nous allons y revenir en conclusion), sont, selon nous, heuristiques.

Aussitôt présentée, et pour peu que l'on veuille bien s'arrêter le temps qu'il faut sur son contenu, cette analogie avec la physiologie risque d'être ensevelie par la contextualisation-déconstruction qui la menace. La sociologie ne serait-elle donc qu'une médecine sociale, une « province » de la physiologie, etc. ? On voit bien que, comme l'exemple avec de l'article de Féré sur ce qu'il appelle les « dégénérés », c'est-à-dire les hystériques, les névropathes, les dépressifs, les hypnotisables, les hallucinés, les extatiques, il est impossible à Durkheim de prétendre trop ouvertement fonder la science d'explication des comportements sociaux les plus quotidiens et les plus « moraux » en partant des descriptions de ceux catalogués voire stigmatisés comme les plus « anormaux » (qu'il se garde bien de qualifier d'« amoraux », ce que fait Féré, que l'on pourrait classer, indépendamment de ses qualités scientifiques, comme politiquement réactionnaire). Sa foi pédagogique et républicaine, qui oriente également son modèle théorique, l'empêche d'exclure tout homme des progrès de la science, de sa « chaleur » selon son propre terme, depuis au moins son troisième écrit connu (si l'on inclut ses deux dissertations d'agrégation) : le discours aux lycéens de Sens, sur le rôle des grands hommes dans l'histoire. La définition de l'éducation de Mauss placée en exergue de ce mémoire reprend la conception de Durkheim dans l'esprit comme dans la lettre.

Référence impensable, référence impossible, la dynamogénie ne pouvait être citée par Durkheim, et par Mauss, que tardivement, discrètement, incidemment *en apparence*, mais néanmoins centralement, pour qui prend malgré tout cette citation et cette analogie à la lettre, et parvient, comme nous avons tenté de le faire, à les recontextualiser *a minima*.

4. Aux confins de la configuration : les liens faibles du champ réformateur (1880-1914)

Nous étudierons pour terminer les modalités de la rencontre entre la configuration qui caractérise l'horizon intellectuel de Durkheim et de Mauss, et le champ réformateur, décrit par C. Topalov, couvrant la période 1880-1914. Comment cette configuration évolue-t-elle au contact de ce champ ? En quoi cette rencontre parachève notre description d'un autre Durkheim et d'un autre Mauss, en élargissant la cartographie de leurs références intellectuelles et en repoussant encore les frontières de la perception que nous avons de leur construction de la sociologie générale ?

4.1. Un contexte de force des liens faibles

Tous les ingrédients d'une situation comptent pour faire de la science sociologique. Nous défendrons, au terme de notre réflexion, que celle-ci est une rencontre entre un sociologue scientifique, un savoir disciplinaire en dialogue avec les autres disciplines, un cumul de savoir qui fait des oeuvres, d'autres sociologues scientifiques et non scientifiques, un champ scientifique, intellectuel et politique, pour l'époque qui nous intéresse.

Une situation, une rencontre, sont autant marquées par des liens forts que des liens faibles. Si l'histoire des sciences met souvent l'accent sur les liens forts (« grands savants », « grandes découvertes », fortes amitiés ou fortes controverses, « grands moments » institutionnels, etc.), la sociologie de la sociologie est particulièrement prédisposée à remettre au centre de l'analyse les liens faibles, dont la force est souvent plus décisive que celle des liens forts, lesquels pouvant aussi être produits par une agrégation de liens faibles.

Les liens faibles qui nous intéressent parce qu'ils sont sociologiquement signifiants ne se repèrent pas dans la faiblesse des anecdotes qui donnent l'impression d'être à elles-mêmes leur propre fin, dans les « micro-épisodes » qui semblent jalonner à profusion l'histoire des sciences. Notre postulat en faveur de la sociologie générale nous amène en effet, tout naturellement, à critiquer les *science studies* et leur perspective, leur intention, de spécialisation. Elles ont plusieurs défauts : la contextualisation amène trop souvent à survaloriser l'anecdote qui, répétée en boucle, se déforme, s'amplifie, devient une caricature, et n'est pas vérifiée à la source ; la déconstruction les amène à parfois ne plus croire en la notion d'auteur, d'oeuvre, de social ; la régression individualiste dont elles n'empêchent pas le développement les amène à ne plus voir dans la science que des stratégies et de la controverse, laquelle serait première alors qu'elle n'est qu'une conséquence, certes décisive dans le processus et, en outre, une conséquence qui se cumule, comme notre description de la quatrième étape de la méthode durkheimienne l'a montré. La cumulativité de la controverse produit l'illusion grossie de son importance. Son individualisation donne l'impression que la vie scientifique n'est que chamailleries et mesquineries. Les *science studies* semblent prises au piège de

leur réaction contre une vision mythifiée de la science, où en effet les « grands hommes » sont « canonisés », ce qui est arrivé à Tocqueville (Le Strat & Pelletier, 2006), à Durkheim et à Mauss aussi, mais dont elles ne chercheraient qu'à prendre le contre-pied systématique, faisant des portraits de savants calculateurs, voire tricheurs, imposteurs. Mettre en avant au moins une anecdote péjorative serait un gage d'objectivité, plusieurs, un vrai travail de recherche. Le plus grave selon nous est, moins le succès de cette vision de la science, qui pose problème, que le manque parfois cruel de matériau, ou d'analyse du matériau, ou encore de méthode pour exploiter le mieux possible l'existant, qui accompagne certaines des argumentations.

Nous nous intéresserons dans cette dernière partie à deux exemples, liés l'un à l'autre, de cette force des liens faibles qui fait la sociologie de la sociologie. À quelle « rencontre scientifique » assistons-nous pendant la période bordelaise de Durkheim et de Mauss ? Celle des deux hommes, d'abord ; trois avec Hamelin, quatre par rapport à Espinas ; avec les acteurs de l'institution scolaire ensuite, étudiants collègues de Mauss, à Bordeaux et à Paris, enseignants collègues de Durkheim, le Recteur, ses services, le champ parisien, avec lequel le contact est direct, des ouvertures à l'étranger, Londres, Leipzig, l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne, la Hollande, les États-Unis... Le papier, celui sur lequel on écrit, celui que l'on emprunte, que l'on consulte, que l'on lit, que l'on déchire, que l'on accumule, que l'on acquiert. La savoir, qui vit, décline, patine, repart, se développe, est discuté, controversé, accumulé, cru. Des engagements, des indignations, des espoirs, des combats, des réformes. Tout ces « faits de science » concernant Durkheim et Mauss, pris dans des échelles si différentes, peuvent être illustrés par un exemple qui les subsume, à double niveau : l'échelle large du « champ réformateur » (Topalov), structuré par la « force des liens faibles » (Granovetter). Précisons l'articulation entre ce type de champ et ce type de lien : le champ réformateur peut être traversé par des liens forts ; et les liens faibles peuvent traverser d'autres champs. Nous voulons seulement, pour illustrer notre objet, le travail intellectuel de Durkheim et de Mauss à Bordeaux, recouper la naissance du champ réformateur en 1889, l'année de l'Exposition universelle de Paris, avec l'inscription de Durkheim au Congrès de psychologie physiologique, qui s'est tenu dans le cadre de cette Exposition, et avec le lien faible qui l'unit à un des principaux artisans de ce Congrès, E. Gley, son ami d'enfance. Un tel recoupement peut particulièrement intéresser la sociologie de la sociologie, dans ce qu'elle peut avoir de spécifique, par rapport notamment à l'histoire, dans l'étude du passé, et de portée générale, grâce au concept de « force des liens faibles », issu de l'enquête de 1973 de Granovetter sur la recherche d'emploi.

4.2. *Le champ réformateur, espace de liens faibles*

Le « champ réformateur », décrit et analysé par C. Topalov sur la période 1880-1914, joue un rôle central dans l'entreprise de Durkheim et Mauss à Bordeaux ; ils sont en effet pris dans ce mouvement de « renouvellement des élites », dans l'« apothéose de l'Exposition [Universelle] de 1889 [...] S'il fallait une date symbolique, 1889 pourrait donc être retenue comme celle de la naissance du "champ réformateur" ». Dans ce cas, Durkheim, Gley, Marillier, Mauss indirectement, sont tous des acteurs de ce champ. Ils finissent par obtenir des « positions établies », de « fonctionnaires », tous agrégés, surtout de philosophie, Gley l'est de médecine, et a aussi tenté celle de philosophie ; leurs positions sont « extérieures au champ de la réforme », mais ils s'y investissent, « redéfinissent la portée sociale de leurs savoirs » (académiques), font « naître de nouvelles spécialités » ; mais le « réformateur » nous semble être encore plus le profil de Worms, de Richard et d'Espinas, que de Durkheim et Mauss. Ces derniers veulent consolider académiquement la sociologie en critiquant l'académisme philosophique et spiritualiste ; et réformer, mais scientifiquement (l'école et l'ethnologie françaises, dans une perspective ayant évidemment une portée « universelle », selon eux) ; et créer du « réseau », mais le leur, leur « groupe dans toute la force du terme » selon la formule de Mauss déjà citée, sélectif à l'entrée, exigeant à l'intérieur, dogmatique ont pu aisément argumenter leurs adversaires. À la date-clé de 1889, selon C. Topalov, la « psychologie physiologique » en Congrès est une innovation, mais en effet dans un « champ réformateur faible », aux idées fragiles et aux positions mouvantes, parfois éphémères ; les deux Congrès « innovateurs » sont *the place to be* en 1889, mais après ? C. Richet s'enlisera dans le psychisme, mais sera aussi Nobel, dans un autre champ, celui de la médecine ; Durkheim n'utilisera qu'avec grande prudence le terme de dynamogénie, que Brown-Séquard discrédite partiellement avec son élixir de jouvence, des savants sérieux comme Gley soutiendront jusqu'à la fin ce « découvreur infatigable », le successeur de Brown-Séquard au Collège de France d'Arsonval ira jusqu'à préfacer A. David-Néel sur le bouddhisme. Ces informations sont volontairement données brièvement, seulement pour illustrer sommairement le peu de fermeture du champ faible pour ceux qui en font partie.

Ce champ semble également être cyclique, et pouvoir surgir dans n'importe quel champ existant, mais pas à n'importe quel moment de son histoire, d'une façon adaptée aux configurations « locales », et il annonce le systématisme avec lequel est aujourd'hui utilisée la formule idoine « à tout bout de champ », du terme de réforme. Nous avons pour notre part étudié la (re)naissance du champ réformateur à Bordeaux en 1947, avec l'exemple emblématique du Campus, sur lequel nous avons publié : émergence d'experts en urbanisme pour justifier des décisions servant des intérêts contre d'autres, émergence d'une figure politique aux positions sophistiquées (celle de J.

Chaban-Delmas), en combinant plusieurs dans plusieurs champs décisifs mais cloisonnés, comme l'a montré J. Lagroye, constituant des réseaux nouveaux, transverses. Puis le modernisme a vieilli avec le moderne, ou l'inverse, et un nouveau cycle est aujourd'hui devenu dominant, mais a peine à émerger, avec la même figure politique d'envergure nationale voire internationale (A. Juppé), qui a « récupéré » les réseaux anciens, les a articulés aux nouveaux, et a perpétué le « Pacte de Bordeaux », transposé de l'échelle de la Communauté de communes par Chaban et ses opposants socialistes à partir de 1954, à la Région (qui elle même s'agrandit aujourd'hui), depuis 2002 selon nous, à nouveau avec les opposants socialistes locaux. Nous avancerons, à ce stade du raisonnement que, si ce champ est effectivement faible mais cyclique, donc durable, l'idée inspirée de M. Granovetter, de « force du champ faible ».

Il aura « servi » Durkheim et Mauss en ressources multiples, et il est possible d'avancer qu'ils s'en sont servi aussi, du fait de la position « flottante » qui est selon nous une autre caractéristique de ce champ, qui a peut-être pour fonction majeure d'aider ceux qui s'appuient sur lui, sur son champ de forces, pour renforcer leur position dans leurs champs respectifs. La psychologie physiologique a peut-être fait long feu, en ne réussissant pas vraiment à passer le cap du siècle, mais elle aura eu des effets puissants pour affaiblir le spiritualisme, dont le sursaut, en ce début XX^{ème} siècle dangereux pour sa survie, doit beaucoup à Bergson et James, qui peuvent peut-être être décrits comme ses « réformateurs théoriques » ; mais la philosophie en sortira complètement différente de la discipline reine du XIX^{ème} siècle qu'elle était. Quelle figure symbolise bien cette mutation ? Celle de Paul Janet, cousinien et longtemps « gardien du temple » et de la *doxa*, oncle de Pierre et converti à la philo-psycho-physiologie, décédé en 1899, nous semble subsumer beaucoup d'éléments à lui seul ; d'autant que le « Dieu Janet(us) », des passages et des portes, a deux faces, et celle de Pierre est la synthèse de nombre de « réformes » intellectuelles du tournant du siècle, psychologue médecin non sans influence sur Charcot, ouverts aux expériences médicales du « groupe du Havre » dont il était le pivot avec Gibert, qui fut son « Breuer » selon J. Carroy, soutenant longtemps la dispute avec S. Freud ; les deux Janet ont une position, ou plutôt des positions évolutives, dans le champ scientifique et intellectuel ; ils ont eux aussi trouvé certainement, c'est une hypothèse à creuser, de quoi se renforcer avec la ressource, nourrie par l'énergie de ceux qui en font partie, du champ réformateur faible et flottant. Durkheim a eu Paul Janet dans le jury de sa thèse, Pierre comme condisciple à l'ENS, et avant à Louis-Le-Grand ; le champ réformateur peut aussi être l'occasion de donner à des positions existantes dans d'autres champs, une nouvelle dimension.

4.3. Un exemple : le « lien Gley »

Selon notre hypothèse, l'homme grâce à qui Durkheim a pu assister à la naissance du champ réformateur, en 1889 à Paris, est donc Eugène Gley. Le lien entre Gley, Durkheim et Mauss naît à Épinal, lieu de leur socialisation commune, et se développe dans le champ réformateur, horizon de leurs références partiellement partagées. Le lien qui unit ce dernier à Durkheim (et à Mauss) est un lien faible, dont la description nous semble pouvoir être interprétée comme un pur produit du champ faible selon C. Topalov.

La publication par Jean-François Bert en 2012 de la Leçon d'ouverture de Mauss au Collège de France replace Eugène Gley en bonne place dans l'« index des relations » (Élias) qui existe autour de Durkheim et de Mauss ; ce dernier ne l'évoque dans sa Leçon que par un triste hasard. Professeur au Collège de France, venant de décéder quelques mois auparavant, sans pouvoir voter pour Mauss, mais en l'ayant soutenu, de façon tant décisive que méconnue, il est resté dans un relatif anonymat jusqu'à ce que son nom apparaisse dans ce texte qui en souligne l'importance, et que nous puissions le lire : « Et puis, M. Gley, qui était pour moi l'ami d'enfance et de toujours de Durkheim, dont les siens furent toujours les amis des miens, qui, élève lui-même comme je le fus ensuite [au collège d'Épinal?], grand savant et homme simple, dominait tant de voies de la science et de la philosophie. La disparition de ces deux maîtres [avec Georges Renard] ne doit pas m'empêcher de manifester en ce jour ma reconnaissance envers eux » (Bert, 2012 : 249-250).

Les mots utilisés par Mauss dans sa leçon d'ouverture de 1931 sont selon toute vraisemblance exagérés ; ce dernier a survalorisé une relation qui prend d'abord son sens, non dans le passé comme il le laisse entendre, mais dans le présent. Il entre au Collège de France, consécration pour la sociologie, pour lui, consécration posthume et indirecte pour Durkheim, au moment où l'un des professeurs de cette institution qu'il connaissait bien, et qui a certainement appuyé sa candidature, vient de mourir, et n'a pas pu participer au vote final. L'émotion présente est forte, mais nous n'avons pas pu prouver que la relation passée décrite par Mauss était avérée. Eugène Gley décède fin octobre 1930. Il était professeur de biologie générale au Collège de France depuis 1908 (ayant succédé à son ami Charrin, qui occupait la chaire de pathologie générale et comparée), nommé alors qu'il était depuis 1893, au Museum d'Histoire Naturelle, l'assistant de Gréhant (nommé la même année, titulaire de la chaire de physiologie générale) ; Edmond Perrier, le directeur du Museum, appuiera sa candidature : « le plus distingué de nos assistants », écrira-t-il à son propos en décembre 1907, probablement au Ministre. Son unique petite-fille, qui ne l'a pas connu, nous a confirmé que son père Pierre, né en juillet 1898 (en plein cœur de l'affaire Dreyfus), fils unique d'Eugène Gley, également médecin, ne lui avait pas parlé de Mauss (ni de Durkheim, d'ailleurs), alors qu'elle aurait pu l'avoir rencontré. Après le décès d'Eugène Gley, Mauss n'a ou

n'aurait donc pas entretenu de relations avec sa descendance, en tous cas de relations notables. Lui qui gardait beaucoup de correspondances n'en a pas de la part de Pierre Gley ; et une seule d'Eugène (qui était classée dans les « non-identifiées » du fonds Mauss). Du côté de l'ascendance, Mauss n'a pas pu avoir le père d'Eugène Gley, (Pierre-)Gérard Gley (1815-1901) comme professeur à Épinal, puisque celui-ci est parti à la retraite l'année même où Mauss est entré au collège (1880), après 40 ans passés comme professeur de lettres, dont les 20 dernières années comme professeur de Troisième. Il a eu son fils et Durkheim comme élèves. Par ailleurs, quand Mauss évoque l'amitié « d'enfance et de toujours », c'est objectivement vrai (elle est ancienne et n'a pas été rompue), mais son affirmation doit être quand même évaluée à la baisse : il s'agit, en l'état des preuves disponibles, d'une relation en pointillés, pour ne pas dire très espacée. Mais, du côté de Durkheim, il n'y a plus de correspondance ; et du côté de Gley, non plus : cela signifie aussi qu'il y a pu en avoir. Il est probable que soit Eugène, soit son fils Pierre, aient fait un tri et n'aient pas conservé certaines lettres (dans le cas de Pierre, physiologiste, co-signataire avec son père du *Traité de physiologie*, mais pas du tout philosophe, cela nous a été confirmé par sa fille).

Mauss évoque ensuite, dans sa leçon au Collège de France, à propos d'Eugène Gley, un « maître » ; peut-être fait-il référence au fait qu'il a été probablement son étudiant ? Nous avons retrouvé dans le fonds Mauss des notes d'un cours parisien sur « La motilité » suivi avec assiduité entre octobre 1893 et mai 1894. Gley n'y est pas cité, sauf pour son article avec Marillier ; c'est peut-être la preuve que c'est lui qui dispense ce cours, dans lequel ses centres d'intérêt sont régulièrement mobilisés. Les leçons portent notamment sur la notion d' « irritabilité », qui intéresse Gley car c'est une « importante question de physiologie générale », posant selon lui « les problèmes fondamentaux de la philosophie biologique » ; le cours suit le plan de l'article « Irritabilité », écrit par Gley dès 1882, publié en 1889 dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (notamment la « trilogie » Glisson/Broussais/Virchow) ; il y a également une séance consacrée au « sens musculaire », autre objet d'étude privilégié de Gley. Et, en mai 1894, quelques semaines seulement après la mort de Brown-Séguard, le cours est consacré à la dynamogénie. L'enseignant qui le dispense s'appuie sur l'exemple de l'extatique de Saint-Sulpice, premier cas de dynamogénie datant de 1851, relaté par Brown-Séguard en 1882. Même si Durkheim a rencontré le terme de dynamogénie avant Mauss et 1894, probablement dans la *Revue philosophique* de 1883, avec le compte-rendu de l'ouvrage de Braid sur l'hypnose où Gley utilise ce terme, peut-être avant, il est possible que ce soit Mauss qui ait mesuré, dans un cours, à forte connotation émotionnelle, probablement dispensé par Gley, toute sa portée analogique pour la sociologie. Ce qui expliquerait sa signature en premier en 1913 ; mais Durkheim, a certainement signé lui aussi sans hésiter, tant la notion est aussi centrale que « cachée » dans son travail et son oeuvre.

Entre Gley et Mauss, il y a enfin une seule lettre conservée, datée du 19 mars 1909, amicale, brève, dont le contenu est le suivant. « Mon cher ami, écrit Gley. Voulez-vous nous faire le plaisir de venir dîner à la maison, sans aucune cérémonie bien entendu, mais avec quelques amis, le mardi 31 mars, à 7h1/2 ? Nous serions heureux, ma femme et moi, de vous voir et de resserrer les relations, nouées dans la bataille. Bien cordialement, E. Gley ». Cette bataille (perdue) est certainement la succession de Jean Réville (décédé en 1908) au Collège de France. En janvier 1909, Mauss commence sa campagne. Il a été élu en seconde ligne deux ans avant seulement, suite au décès du père de Jean Réville, Albert (qui avait recruté Mauss en 1901 à l'École pratique des hautes études), grâce aux voix, notamment, de Lévi, Janet, Jullian, Meillet, Fossey, et très certainement Gley. La nouvelle campagne, pour la première ligne cette fois, s'annonce favorablement pour Mauss au début, puis devient difficile suite à la déclaration tardive de candidature de Loisy, qui l'emportera finalement, avec le soutien de Bergson. Autre bataille, quasi-simultanée : dans la correspondance de Mauss, il y a la trace de son engagement en faveur d'Henri Delacroix (très proche de Mauss, comme l'attestent les lettres adressées à ce dernier) pour un des deux postes (de Victor Egger ou de Frédéric Rauh, tous deux décédés le 19 février) à la Sorbonne, ce qu'il obtiendra. Ces « batailles » rapprochées, perdues ou gagnées, peuvent être en effet l'occasion de « resserrer les liens ». Chez Gley, au 14 rue Monsieur-le-Prince, les « amis » également invités étaient peut-être ceux qui allaient permettre à Mauss de gagner, un jour, sa place au Collège de France ; la victoire du 23 novembre 1930 s'est peut-être dessinée le 31 mars 1909. Peut-être, qui sait ? Avec d'Arsonval (successeur de Brown-Séguard au Collège de France) Andler, Herr (habitues de longue date comme Gley du salon Marillier-Seignobos), Moret, Lévi (collègues de Mauss à l'École pratique), Delacroix... Si Mauss a effectivement honoré cette invitation, ce qui semble très probable, il est possible qu'il ait aussi rencontré ce soir-là Pierre Gley, alors âgé de bientôt 11 ans. Signalons que Eugène Gley est mentionné à trois reprises dans la biographie de Mauss par Fournier, chaque fois en lien avec le Collège de France.

Quant aux liens indirects entre Gley et Mauss, nous en présenterons un « faible » et un « fort ». Lien faible : nous avons retrouvé le nom de Gley dans une lettre non datée de Georges Dumas à Mauss, lui proposant de participer au *Traité de psychologie* qu'il dirigeait. Dumas, pour convaincre Mauss, avance quelques noms, dont Gley en premier sous sa plume (et Delacroix en second), signe d'une association immédiate avec Mauss et d'un argument de conviction censé être efficace. Gley n'écrira finalement pas dans le traité (mais sera cité par Dumas en conclusion générale de l'édition 1923) ; Mauss ne sera qu'annoncé, pour un dernier tome de l'édition de 1930 (beaucoup plus volumineuse) qui ne sortira pas, du fait de la guerre. Delacroix et le premier disciple de Gley, Lopicque, y seront en bonne place. Lien fort : Louis Lopicque, né en 1866 à Épinal,

constitue un autre élément indirect entre Gley et Mauss, tenu en apparence mais qui est peut-être le plus fort, ou le moins faible. Il a été un proche collaborateur de Gley (ils ont publié ensemble dès 1887) ; une photo retrouvée dans les archives personnelles de ce dernier indiquait au *verso* qu'il a été son « premier élève ». Lapicque sera également auditeur en 1888 du cours de Marillier à l'École pratique des hautes études sur les rapports entre la psychologie et la religion. Dans la partie de la bibliothèque personnelle de Mauss conservée au Musée du Quai Branly, figurent les notices successives des travaux de Lapicque. Celui-ci a travaillé sur l'excitabilité et a produit une théorie des « aiguillages nerveux » sur la transmission de l'excitation. Dans la correspondance de Mauss, quelques lettres de Lapicque indiquent une proximité entre les deux hommes (« Mon cher ami »). Mais c'est surtout une lettre d'un proche de Mauss, depuis la première année d'études parisiennes, peut-être rencontré à la Faculté de Médecine, Pierre Tanret, devenu médecin, inconnu de tous les index, qui indique dans sa correspondance (très familière, stylée, parfois crue et critique) avec Mauss une piste aussi étonnante que discrète et, si elle s'avérait validée, importante. Lapicque, évoqué dans la lettre notamment en ces termes : « Tintin Lapicque », « Tintin, s'il est toujours en Paimpolie » (sa région de villégiature, surnommée « Sorbonne-plage ») serait le cousin de Mauss ; au Tonkin sans son adresse, Tanret précise : « si je l'avais eue c'est lui que j'aurais embêté, et non son aimable cousin » (lettre de juin 1913, pour l'achat à Paris et envoi à suivre d'une machine à écrire, modèle « Gloria », celui possédé par Lapicque).

« Cousin » n'implique pas nécessairement une consanguinité, et peut simplement signifier une proximité géographique, un peu sur le mode railleur (du style : « à Épinal, tout le monde se connaît »). C'est aussi un « titre » qui pouvait être acquis à la suite d'un mariage. Par exemple, pour en revenir à Eugène Gley : lors de son mariage en septembre 1893 avec Alba Viereck, Gley est devenu le « cousin » par alliance du psychologue Alfred Binet, par ailleurs témoin de la mariée. Alba est la fille de Félicie Viereck, née Allard, soeur de Moïna Binet, née Allard, mère d'Alfred Binet (Binet, 2011). Autrement dit, la belle-mère d'Eugène Gley est la tante d'Alfred Binet. Il est possible que Gley ait rencontré sa future femme par Binet (lui même marié depuis 1884 avec Laure Balbiani, fille d'Édouard-Gérard Balbiani, l'autre témoin de la mariée). Une dernière précision pour clore ce chapitre des alliances : la petite-fille du docteur Gley nous a informé que sa grand-mère maternelle (la mère de la bru de son grand-père), était une cousine de Pierre Janet ; elle voit régulièrement la petite-fille de ce dernier ; et elle est toujours en contact avec l'arrière petit-fils d'Alfred Binet. Les liens faibles, reconstitués, permettent aussi de décrire les « faces cachées » du champ scientifique, comme nous allons aussi le constater dans le point suivant.

Comment Gley et Mauss se sont-ils connus professionnellement ? Quand Mauss arrive à Bordeaux en 1890, Gley est à Paris. Outre les possibles rencontres pendant la jeunesse de Mauss et

les périodes de vacances à Épinal, c'est probablement en 1893, au domicile familial des Marillier, que les retrouvailles ont eu lieu entre Gley et Mauss aux vendredis soir du « Salon républicain » de Madame (Cécile) Marillier, mère de Léon, épouse ou compagne de Charles Seignobos (et arrière-petite fille de Madame Roland), rue Claude Bernard, puis rue de l'Odéon, et enfin rue des Écoles, au cœur des hauts lieux intellectuels parisiens. Gley, puis Mauss, fréquentent (ainsi que Lopicque, également ami de Seignobos ; et Herr, Andler ; plus tard Meyerson...) ce lieu central de la sociabilité intellectuelle informelle du « Quartier Latin », notamment décrit dans les mémoires de Henry Wickham Steed (1926 : 42-43), étudiant de Seignobos (et futur conseiller de Churchill), qui découvre dans ce salon, après un « examen d'admission » épique, une « liberté d'opinion, une profondeur de la critique, un « air limpide » insoupçonnés ; Andler décrit également ce groupe dans sa *Vie de Lucien Herr*. Marillier y invite Gley pour fêter son admissibilité à l'agrégation de philosophie dans une lettre de juillet 1885. Mauss signale dans ses *Écrits politiques* avoir rencontré Lucien Herr « chez Seignobos » (il ne dit pas : « chez Marillier » ou « chez les Seignobos ») dès son premier séjour à Paris, à la rentrée universitaire de 1893, introduit par ses amis Edgar et Albert Milhaud, et Abel Rey ; et certainement aussi parce que Durkheim y allait régulièrement, selon Mauss, en 1883-1885 (entre l'Ens et Leipzig, dans la mesure des possibilités laissées par ses obligations d'enseignement). Il a peut-être été logé par la suite chez Madame Marillier. Dans la correspondance entre Mauss et Hamelin, ce dernier, à la recherche en juillet 1896 d'un logement pour sa venue à Paris afin de participer au jury de l'agrégation de philosophie, écarte d'emblée de pouvoir loger chez « Madame Seignobos » (comme chez « Madame Fruger », peut-être la toute première logeuse de Mauss) car il veut pouvoir être « tout à [son] aise ». Il logera finalement chez Mauss pendant plusieurs étés consécutifs, chaque fois pour le jury d'agrégation. Marillier invite également Mauss chez sa mère, selon toute vraisemblance, à Tréguier cette fois, en octobre 1896, avant son départ à Leyde, dans le cadre de la remise sans cesse différée de l'article de Mauss sur Steinmetz, qui sera publié dans la *Revue de l'histoire des religions*. Peut-être que Mauss doit son article à l'obstination de Marillier, qui le lui réclame pendant plusieurs mois (au moins depuis juin 1896) ; Marillier a cependant en commun avec son étudiant et successeur de ne pas avoir soutenu une thèse au thème annoncé. Et Mauss, après avoir fréquenté le salon de la Sorbonne-Paris, a connu aussi « Sorbonne-plage » (surnommée ainsi après la guerre de 1914-1918), son « antenne » en Bretagne, autour de Tréguier/Port-Blanc, en « Paimpolie », animée par Seignobos et Lopicque, qui avait découvert l'endroit avec son frère (cf. Pinault, 2008 ; Le Maléfan, 2005). Enfin, la seule lettre conservée de Seignobos à Mauss en février 1898 à propos d'un article de ce dernier dans la *Revue socialiste* se conclut par une invitation chez l'historien : « Je vous envoie mes meilleures amitiés. Mme Marillier aussi. On ne vous oublie pas et on sera heureux de vous revoir à votre retour » (de

Leyde puis d'Oxford). L'origine du premier contact de Mauss (et de Durkheim) avec les Marillier, mère d'abord, pour des soirées intellectuelles (dès 1893) et un éventuel logement, et fils ensuite, pour des cours (dès 1895), est peut-être dû à Eugène Gley.

Nous concluerons sur un épisode lié à l'École pratique des hautes études, à dimension tragique, qui peut permettre de comprendre la dette envers Gley que Mauss exprime dans son discours de 1931 : la succession de Marillier à l'Ephe en 1901. Ce dernier est décédé le 15 octobre 1901, des suites d'un accident en mer le 20 août de la même année. Sa belle-famille (les Le Braz et les Guyomarc'h) a été décimée (8 victimes, plus 5 autres, amis, domestiques) lors du naufrage de leur embarcation ; dès les 22 août et 19 octobre, Gley reçoit deux lettres d'un Antoine Le Braz bouleversé, beau-frère et cousin de Léon Marillier, qui n'était pas en mer ce jour-là (la première lettre pour le prévenir, la seconde en remerciement de son envoi). Gley et Le Braz resteront très proches par la suite, comme en atteste leur correspondance. Gley sera une des chevilles ouvrières de la fondation Léon-Jeanne Marillier, mise en place en 1902 (où l'on retrouve Binet, Buisson, Mme A. Darmesteter, Fuster, G. Monod, le 1er Nobel de la Paix F. Passy, J. Réville, Richet, J. Schlumberger). Pour l'Ephe, ce décès fait suite à celui de Sabatier la même année (il sera remplacé par Fossey) ; pour Mauss, à celui de sa grand-mère (la mère de Durkheim). Notre hypothèse est que Gley (qui a aussi perdu son père cette même année) a pu jouer, avec d'autres, un rôle aussi décisif qu'officieux dans la succession de Marillier, et en faveur de Mauss, du fait de sa position entre les deux. Ce qui expliquerait l'éloge quelque peu excessif de Mauss dans sa leçon du Collège de France, s'il s'avérait qu'il soit redevable envers Gley aussi pour sa première titularisation. Il se peut que Gley ait cautionné l'envoi de la lettre de Durkheim à Albert Réville, directeur de l'Ephe, dès le 31 octobre (1901), pour appuyer la candidature de son neveu ; et appuyé la demande d'audience adressée par Mauss à Réville, dans la foulée, début novembre (l'audience a eu lieu le 4). Si Réville, une fois le poste pourvu, écrit début décembre à Mauss que la lettre de son oncle a été « concluante », attribuant ainsi à ce dernier un rôle décisif, il est fort possible que l'influence de Gley ait joué, avec d'autres, sur la décision de la commission de recrutement, dont nous avons lu le rapport, et qui montre que la candidature de Mauss (notamment soutenue par Tiele, Durkheim, Espinas... ; Gley n'est pas mentionné, mais ne peut pas l'être, il ne fait pas partie des soutiens officiels, n'étant pas du champ des disciplines concernées) suscitait des réserves, du fait qu'il était sociologue, et membre de *l'Année sociologique*. Revue que, cependant, Marillier déclarait apprécier ; toutefois, cette même année, il a fait partie des opposants au recrutement d'Henri Hubert, en remplacement de Sabatier (au motif que le projet de cours sur les religions primitives en Europe aurait concurrencé son propre cours). Fossey est élu sur le poste occupé par Sabatier, devant Loisy, tous deux entreront au Collège de France.

Plusieurs éléments reliant Gley et Durkheim sont connus, mais sont souvent passés inaperçus, pour ne pas dire totalement occultés, et prennent au contraire un sens nouveau dans le contexte que nous venons de décrire. Du côté de Gley, nous n'avons trouvé qu'une seule référence, minimaliste, dans un discours prononcé à l'association des Vosgiens de Paris (dont il fut le Président à partir de 1909) : il évoque « le philosophe Durkheim, né à Épinal, mon ancien camarade » (*Le Vosgien*, 15 avril 1928). Du côté de Durkheim, une seule référence également, plus signifiante. Dans la correspondance avec Mauss, Durkheim demande le 4 août 1898 à son neveu de lui envoyer en priorité et en urgence, sur son lieu de vacances en Suisse, au moins deux des lettres reçues suite à sa prise de position publique pour Dreyfus : celle du premier universitaire sanctionné pour avoir défendu Dreyfus, et celle de Gley : « Parmi les cartes ou lettres reçues, il en est plusieurs auxquelles je voudrais répondre sur-le-champ. Notamment la carte de Grimaux, et de Gley ; pourrais-tu me les envoyer ? S'agit-il bien de Grimaux, la première victime de l'affaire D. ? » (Durkheim, 1898/1998 : 170). Gley vient d'intégrer le Comité central de la Ligue des droits de l'homme, en remplacement « automatique » de Marillier qui n'a assisté qu'aux premières séances, mais qui faisait partie, avec son beau-père Seignobos notamment, des initiateurs de la Ldh, élus au premier Comité le 4 juin 1898. Durkheim et Gley signeront au moins deux fois une pétition ensemble : contre l'amnistie des militaires dans l'affaire Dreyfus, remise en mai 1900 ; et contre la loi des 3 ans (d'extension du service militaire à 3 ans), en mars 1913, dans *l'Humanité*.

Un autre élément connu est, au Collège d'Épinal, une scolarité en partie commune, à partir du moment où Durkheim saute sa classe de 6^{ème} (Gley est né en janvier 1857). Une photo publiée par Davy immortalise leur relation. Peut-être est-ce sur l'épaule de Gley que Durkheim pose son coude, peut-être est-ce le père de Gley qui au centre / à gauche de cette photo, dont nous n'avons pas (encore?) pu consulter le *verso* où sont indiqués les noms. S'ils se sont séparés après le baccalauréat en 1874, Gley ne suivant pas Durkheim en hypokhâgne, ils sont peut-être restés en contact quand ils ont passé leur deuxième baccalauréat (scientifique restreint), l'année suivante, et se sont peut-être retrouvés pour tenter l'agrégation de philosophie en 1882.

Nous pouvons conclure sur le « lien Gley ». C'est d'abord, selon toute vraisemblance, même si tant de pièces sont (peut-être) manquantes, un lien faible. Gley n'est, *aussi*, qu'un nom parmi tant d'autres, notamment dans ces listes qui font les index des ouvrages de et sur Durkheim et Mauss. Durkheim, Mauss et Gley ne communiquent pas souvent, se fréquentent probablement peu, n'évoquent probablement pas, ou pas souvent, leur relation dans leurs cercles professionnels respectifs. Est-ce malgré tout un lien fort ? Nous n'en avons pas la preuve, sauf à revenir au point de départ de notre enquête, point décisif mais que nous nous sommes empressés de relativiser : Mauss décrit en effet un lien fort avec Gley, mais dans un contexte particulier, et selon nous survalorisé.

Nous serions donc bien en présence d'un exemple de « force des liens faibles » de Granovetter, d'une force à la fois largement potentielle, et aisément mobilisable. À défaut d'une relation directe, que présuppose le paradigme de ce dernier, peut-être faudrait-il évoquer une relation objective, ne supposant pas des contacts directs, réguliers, une relation largement virtuelle, à bien des égards cachée, liée à la position de Gley dans l'univers durkheimien : une rencontre initiale dotée d'une force certaine, et qui se déroule selon des modalités faibles pendant les décennies suivantes. Le lien est initialement fort, peut-être pas vécu comme tel sur le moment (il ne s'agit après tout que d'une camaraderie de collègue et, certainement, de voisinage, qui ne prend sens que plus tard), et qui engendre des liens faibles, mais très durables, et transférables (sur Mauss). Ceux-ci ne supposent pas une, des relation(s) de sociabilité, mais des relations existant *de facto*, peu formalisées, dont les effets sont réels, durables, et, à l'occasion, puissants, au sens d'efficaces. Ces liens sont cachés non seulement du fait de leur virtualité (leur matérialité n'a pas à être réactivée trop régulièrement), mais aussi du fait de leurs évocations quasi-inexistantes (nous n'avons retrouvé que peu de traces du lien entre Gley, Durkheim et Mauss ; ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas eu plus que celles qui sont parvenues jusqu'à nous) ; et, enfin, cachés du fait de l'absence de citations dans les nombreux écrits des trois protagonistes : Gley le philosophe-physiologue ne cite pas la démarche sociologique de Durkheim et de Mauss, qui n'est pourtant pas sans échos avec la sienne ; Mauss et Durkheim évoquent la dynamogénie sans citer Gley (ni Brown-Séguard), et la physiologie sans le citer non plus. Cela tend à prouver qu'il s'agit de part et d'autre d'un choix en partie délibéré, animé par la conviction partagée que toute citation ou argumentation qui établirait et défendrait l'existence de l'analogie entre les deux positions, démarches, arguments respectifs, références, etc., les affaiblirait. Nous retrouvons des aspects du « travail caché » de Durkheim. S'il faut travailler toutes les analogies « contrôlées » (au sens de Michel, 1991), il ne faut pas tout écrire. Alors qu'aujourd'hui, le dévoilement d'un tel lien nous semble au contraire indispensable pour mieux les comprendre. Dans cette même logique d'analogies contrôlées obtenues par recoupements poussés, il est enfin possible de faire une hypothèse supplémentaire sur Durkheim et la dynamogénie, qui permettent de supposer l'existence de liens encore plus ténus, entre deux données situées en des points très éloignés du champ. À partir de deux faits « microscopiques », concernant tous deux un des acteurs du champ réformateur, animateur d'un des Congrès de l'Exposition de 1889, celui de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique, que nous avons déjà nommé, le docteur Dumontpallier, en position centrale puis marginale dans l'entourage de Charcot, nous pouvons faire l'hypothèse suivante. Dumontpallier a d'une part été un des « *pull-boarers* » (porteurs de cercueil) de Brown-Séguard, selon l'un des biographes de ce dernier, M. Aminoff, ce qui signifie que les deux hommes étaient certainement très proches ; il a d'autre part été le médecin du lycée Louis-Le-Grand à l'époque où

Durkheim y a fait sa scolarité, et a eu plusieurs problèmes de santé notoires, entre 1875 et 1879, trois ans avant que Brown-Séguard ne publie son article relatant sa première expérience sur la dynamogénie, datant de 1851. Il est donc possible que, cette expérience étant facile à raconter, comme nous l'avons vu avec le cours de Mauss sur la dynamogénie, elle ait pu circuler dans le milieu médical parisien avant la parution de l'article de 1882, et particulièrement à Louis-Le-Grand, où, en outre, enseignait A. Dastre, l'un des principaux disciples de C. Bernard. Et donc que Durkheim, fréquentant le médecin de son lycée, et s'étant probablement (selon une autre hypothèse déjà évoquée) intéressé de près aux enseignements de son déjà prestigieux professeur de sciences naturelles, tous deux très au fait des travaux de Brown-Séguard, ait pu avoir connaissance dès ce moment-là de l'expérience sur la dynamogénie de l'extatique de Saint-Sulpice, et qu'elle l'ait particulièrement intéressé. Toute l'histoire du rapport de Durkheim à la dynamogénie pourrait donc être emblématique de la force des liens faibles qui ont pu réunir des acteurs majeurs du champ faible réformateur, autour d'un de ses principaux « biens symboliques », du point de vue de la position de Durkheim, et ensuite de Mauss, dans ce champ, et dans leur champ respectif.

Sans Mauss, le « lien Gley » aurait été beaucoup plus long à découvrir. Il aurait fallu faire le rapprochement entre ce nom qui apparaît à Épinal, et un obscur compte-rendu de la *Revue Philosophique* de 1883 sur Braid ; peut-être que le plus visible, ou plutôt le moins introuvable, notamment pour un sociologue, aurait été de partir de l'article co-signé avec Marillier, à nouveau dans la *Revue Philosophique*, faire le lien avec le collège d'Épinal, et enfin la nécrologie de Brown-Séguard : c'est dire si la tâche aurait été compliquée. Sans Gley, le rapport de Durkheim et de Mauss à la dynamogénie, à la physiologie, à la psycho-physiologie, à l'École pratique des hautes études, au Collège de France, à Marillier, à Brown-Séguard évidemment, et même à Freud et à l'École de Nancy, aurait été différent, plus relâché, voire inexistant.

Le « lien Gley » enrichit notre connaissance de nombre de positions dans le champ intellectuel et scientifique de son époque, et contribue à éclairer plusieurs des « grandes zones d'influence méconnues de la sociologie durkheimienne durant sa période fondatrice et conquérante » (Mucchielli, 1999) : il permet, selon toute probabilité, à Durkheim de découvrir l'existence du terme dynamogénie au plus tard en 1883, peut-être en 1882, et à Mauss, très probablement encouragé par Durkheim, de se l'approprier pleinement en 1894, avec des conséquences qui nous semblent importantes pour l'élaboration de la sociologie. Tout lien de ce type bien particulier permet de reconsidérer le morceau d'histoire des sciences dans lequel il prend place ; le plus difficile étant de l'identifier, puisqu'il est largement caché. Son identification permet par contre de « pousser l'avantage » de la logique de la découverte, en élargissant l'espace des possibles, du pensable, vers de nouvelles hypothèses ; lesquelles peuvent être décrites, en continuant de dérouler le schéma de

Granovetter et de Topalov en termes de « force des hypothèses faibles ».

4.4. Un réseau de liens faibles aux confins de la configuration

Durkheim dessine la carte du nouveau monde sociologique, sur laquelle Mauss localise les pays. Il ne s'agit donc, pour les deux hommes, ni d'encyclopédisme ni d'éclectisme, car ces deux logiques n'agiraient que sur un monde intellectuel existant qu'ils veulent au contraire dépasser, et non pas améliorer ou transformer par un « simple » surcroît de travail et d'originalité. À l'espace des possibles existant mais étriqué, leurs imaginations vont tenter de substituer un dispositif nouveau, qui révolutionnera symboliquement leur propre horizon intellectuel, et celui du champ intellectuel où ils se meuvent.

Dans sa recension de la biographie de Durkheim écrite par M. Fournier, François Dubet pose une question finale, après avoir souligné l'exhaustivité du travail, celle de l'origine du système de pensée de Durkheim, qui semble être apparu tout fait quand sa thèse et les quelques textes qui la précèdent paraissent, au tournant des années 1890. Si la même question ne se pose pas pour Mauss, puisque l'origine de sa pensée est supposée connue, en répondant à la question de l'origine de la pensée de Durkheim, nous répondrons aussi à celle de la pensée de Mauss, qui mérite donc d'être également (re)posée.

Les textes connus de Durkheim et de Mauss comportent des éléments méritant d'être revisités, à la lumière de nouvelles hypothèses, que la découverte de nouvelles archives, comme les emprunts, peuvent nourrir ; lesquelles permettront ensuite de revisiter des archives connues. Voilà aussi pourquoi, en un sens, la découverte des registres d'emprunts de Durkheim et de Mauss à Bordeaux constitue bien une « *major discovery* » selon les termes de William Watts Miller.

La première piste « chronologique » concernant la genèse de la pensée de Durkheim est fournie par sa copie d'agrégation de 1882 traitant du sujet des rapports de l'imagination et de la pensée. Elle a été découverte tardivement, plus de cent ans après, en 1993, par l'historien A. Chervel, qu'il a publiée sans analyse avec l'autre copie traitant de l'évolutionnisme en annexe de son ouvrage faisant l'histoire de l'agrégation. Durkheim y défend l'imagination comme moyen de penser rationnellement ; et, implicitement, de penser scientifiquement et sociologiquement ; les arguments qu'il déploie dans sa copie n'ont rien de « scolaire », en ce sens qu'ils traduiraient, même brillamment, un programme de philosophie bachoté en vue du concours. Ils ont une tout autre portée. L'imagination est, à l'époque où se constitue l'horizon intellectuel de Durkheim puis de Mauss, une porte d'entrée ouvrant vers un continent qui mène à l'analyse des hallucinations de personnes « normales », du sommeil « lucide », de l'inconscient, laquelle bouleverse la conception classique des « rapports du physique et du moral ».

D'après L. Mucchielli, B. Karsenti est le premier à avoir fait, en 1995, l'hypothèse d'un lien de Durkheim avec le thème de l'inconscient. Lien que Mucchielli prolonge dans son article avec Renneville en publiant l'anecdote de la participation de Durkheim au Congrès international de psychologie physiologique dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris en 1889, où Freud était également présent. Par la suite, M. Borlandi, dans son article intitulé « Durkheim et la psychologie » de 2006, montre que ce dernier était tout sauf un amateur dans cette discipline. De son côté, Mauss travaille ces thèmes dès le début avec Durkheim. Son travail sur la magie ne survient pas sur le tard du fait d'un projet avec H. Hubert, mais prend sa source bien plus tôt ; et rencontrera heureusement les centres d'intérêt d'Hubert. Le couronnement du travail ensemble avec Durkheim autour de préoccupations centrales dans l'élaboration de leur pensée, dans la « sécularisation » de leurs habitus religieux, dans la formalisation de leur horizon intellectuel, est selon nous l'utilisation en commun de la notion de dynamogénie en 1913 (Durkheim l'avait utilisée une première fois en 1907), lors de leur compte-rendu co-signé comparant l'ouvrage de Frazer avec les *Formes*, dans *l'Année sociologique*.

Il aura fallu attendre 2013 et, en un sens, le centenaire de ce compte-rendu, pour que M. Fournier, sollicité pour écrire deux notices biographiques de Durkheim et de Mauss dans un *Dictionnaire de psychologie et de psychopathologie des religions* dirigé par S. Gumper & F. Rausky, pointe le lien qui justifie les deux notices dans un tel ouvrage, qui s'avère être un formidable prétexte pour reconstituer l'originalité de l'horizon intellectuel durkheimomaussien, seule entrée selon nous pour en saisir toutes les dimensions. Nous avons pris au sérieux les deux liens établis par Fournier, ainsi que les corrélats et occurrences explicites et signalés comme tels, mais aussi les implicites, autour de Durkheim et de Mauss dans ce dictionnaire, pour poser de nouvelles hypothèses concernant l'horizon intellectuel qui était le leur quand ils ont fondé ensemble la sociologie, fondation nourrie par leurs emprunts, consultations, lectures, échanges, à Bordeaux.

Il existe à l'évidence chez Durkheim (et chez Mauss) une sociologie à dimension psychologique, une psychologie, des religions ou autre, « *sui generis* », « collective », « sociale » (au risque de l'anachronisme avec la discipline actuellement dénommée comme telle), qui a commencé à se mettre en place bien avant la parution des *Formes*, qui reste d'actualité, et dont ce *Dictionnaire* montre, sans que cela ne soit non plus un de ses objectifs principaux, de multiples aspects. Il y a même, argument essentiel, une sorte de « dé-psychopathologisation » durkheimienne de la religion (et, par extension, du collectif et du social), avec la notion de « délire *bien fondé* » (*Formes*, édition Puf 1960, p. 324, souligné par l'auteur), notion paradoxale, de haute portée, qui fonde la sociologie dynamique de Durkheim (et, à bien des égards, celle de Mauss), et lui donne une position forte dans les débats qui traversent ce dictionnaire. Mais, pourtant, la présence de la

sociologie durkheimienne et maussienne de la religion dans une telle somme n'était pas évidente. Sociologues et sociologies de la religion y sont en effet particulièrement peu présents, choix éditorial qui renforce d'autant plus la pertinence heuristique de l'approche de l'ouvrage de Durkheim. Car lui, et Mauss, ne sont pas mobilisés que pour faire « contrepoint », pour illustrer ce que *ne serait pas* une psychologie, psychopathologie, psychanalyse des religions. La complexité du positionnement durkheimien et maussien dans le champ intellectuel du tournant du siècle apparaît pleinement au cours des occurrences de l'ouvrage.

Que les *Formes* trouvent, avec un dictionnaire au statut hybride (dont nombre d'affirmations peuvent être discutées du point de vue strictement scientifique qui est le nôtre), relevant à la fois du domaine de la psychologie et de la religion, la place qui leur revient, celle d'un texte majeur des sciences sociales, alors qu'en sociologie par exemple, elles ont pu être décrites comme étant « à part » dans l'oeuvre de Durkheim, ou, pire, comme un « monument mort », est significatif.

Comment M. Fournier situe-t-il ses deux notices consacrées à Durkheim et à Mauss par rapport à la thématique du *Dictionnaire* ? Exercice de style intéressant imposé au « sociobiographe » (comme il se définit lui-même) de plusieurs centaines de pages de Durkheim et de Mauss ! Non seulement pour produire la synthèse que constituent au final les deux articles de quatre et trois pages, mais surtout pour justifier la présence des deux auteurs dans l'ouvrage, pour faire *lien* avec sa trame générale. Il est possible de retenir deux phrases très éclairantes qui résument ce lien, respectivement chez Durkheim et chez Mauss : il y a d'abord un « *programme* [souligné par nous] durkheimien comme étude critique de l'inconscient social comme objectivation de l'irrationalisme » (notice Durkheim), point décisif de l'oeuvre de Durkheim, amorcé par Lacroix, voire par Filloux, mis très explicitement mais tardivement en avant par Karsenti puis par Mucchielli et Renneville ; il y a ensuite une approche maussienne qui déroule ce programme dans une perspective bien précise, qui mêle sociologie, psychologie, physiologie : « Confusion mentale, inhibition, délire, hallucination, autant de phénomènes qui l'intéressent vivement, mais que contrairement aux psychologues il [Mauss] n'envisage pas comme des manifestations pathologiques » (notice Mauss). Conception anti-pathologique qui rejoint celle de la formule des *Formes* : « délire *bien fondé* », non reprise par Fournier, et qui pourtant présente l'intérêt d'être moins connotée que, autres oxymores stimulants, celle de « maladie créatrice » (Ellenberger, dans ce même *Dictionnaire*), ou de « névrose créatrice » (Mucchielli), pour aborder de façon empirique et non-stigmatisante des phénomènes collectifs, religieux ou non, d'ailleurs. Ces justifications très précises de la présence de Durkheim et de Mauss dans un dictionnaire de psychopathologie des religions contribuent à remettre au centre de leur sociologie des aspects selon nous du plus haut intérêt analytique et dynamique, souvent minorés, ou même complètement occultés.

Le seul corrélat thématique, commun aux deux biographies, renvoie à l'article « L'Université face à la mystique ». Celui-ci fait référence à de très nombreux auteurs, mais curieusement Durkheim n'y est pas cité, en dépit d'une liste de professeurs de la Sorbonne, et Mauss seulement une fois, dans la liste des professeurs au Collège de France. Plus généralement, cet article a pour objectif de « suggérer que l'étude des phénomènes mystiques s'est ainsi renouvelée par deux voies : *médicale*, le retour au corps, en deçà de ses manifestations verbales ; *littéraire*, [par] le retour au texte [...] ». Deux voies à la fois différentes, voire opposées, et entremêlées. L'anticléricisme des aliénistes domine la III^{ème} République, auquel répondent « en contrepoint » des thèses littéraires (théologie, psychologie, philosophie...) et des cours (Ribot, Pierre Janet, Dumas) où les références à la mystique sont présentes. Difficile donc de situer Durkheim et Mauss, scientifiques et littéraires, républicains et juifs, dans cette dichotomie, qui « fonctionne » jusqu'en 2006. Il est toutefois symptomatique de constater que les deux seuls auteurs cités dans cet article « L'Université face à la mystique » et utilisés par Durkheim (Ribot n'est ici cité que pour ses cours, « traversés par de nombreuses références à la mystique », et Lévy-Bruhl n'est que nommé dans la liste des professeurs de la Sorbonne), sont l'aliéniste spiritualiste Brierre de Boismont « côté » médical, critiqué par ses collègues pour avoir fait « l'hypothèse des hallucinations dites "compatibles avec la raison" », et le psychologue « salpêtrien » et « anti-freudien » Pierre Janet « côté » littéraire, qui présente la particularité d'avoir travaillé dans deux perspectives très différentes *a priori*, aussi bien le somnambulisme avec Gibert au Havre, que l'hystérie avec Charcot à Paris. Brierre et Janet sont deux personnalités aussi difficiles à « classer » dans l'une ou l'autre des deux voies que Durkheim et Mauss.

Enfin, nous trouvons deux autres corrélat (parmi les trois attribués au total à chacun des deux sociologues, dont un renvoi mutuel inévitable) : Duprat et de Félice. Durkheim est associé à Duprat à propos de l'étude de la genèse du sentiment mystique, qui « remonterait peut-être à l'origine des sociétés humaines, *via* la conscience collective » ; et de l'étude de « l'influence sociologique dans la production d'expressions morbides du type délire religieux ». Mauss est associé à de Félice car ce dernier a été son élève, rédacteur dans *l'Année sociologique*, auteur des *Essais sur quelques formes inférieures de la mystique*. Dans les deux cas, ce que Durkheim et Mauss appelaient l'effervescence (notamment) religieuse est abordée sous son seul côté négatif ; et, comme le « délire *bien fondé* » n'est pas repris par Fournier dans son article consacré à Durkheim, parvenus à ce point de notre lecture orientée du *Dictionnaire*, l'ambiguïté domine. En effet, Durkheim et Mauss semblent être associés à l'académisme méfiant voire opposé à la mystique, et être critiques des passions religieuses. *Exit* la dynamogénie et le délire indispensables à la vie collective, et, sur un plan immédiatement voisin, « homologue structurellement », l'imagination

indispensable à la découverte scientifique. Enfin, dans la même veine, notons l'absence de corrélats par exemple entre Durkheim et Brierre de Boismont, Pierre (et Paul) Janet, ou encore Schopenhauer ; et entre Mauss et la magie (ces absences de corrélats sont seulement des constats factuels sur lesquels nous appuyons notre prospection).

C'est cependant l'intérêt de ce *Dictionnaire* que d'élargir et d'approfondir, sans en avoir explicitement le projet, la compréhension de la sociologie durkheimienne et maussienne de la religion, par exemple en reliant « objectivement » (car sans corrélats signalés) la première à l'intérêt de Schopenhauer (que Durkheim a peut-être rejoint) pour les « liens subtils entre magie, magnétisme et religion », le « dépassement de l'existence ordinaire », le somnambulisme, l'hypnose, les apparitions ; et en faisant l'hypothèse que la seconde peut être plus ou moins reliée à nombre d'aspects de la magie ici présentés (et que Mauss n'ignorait pas, voire connaissait très bien ; cf. à nouveau sa bibliothèque personnelle).

Les occurrences indexées vont peut-être nous permettre de clarifier les positionnements durkheimien et maussien au sein de la psychologie et la psychopathologie religieuses. Curieusement, l'article « Magie » cite Mauss en bibliographie mais pas dans le texte, et renvoie Durkheim (mais pas Mauss) en corrélat, alors que ce dernier n'est pas non plus cité dans ce même article. D'autres corrélats apparaissent à la lecture : L. Lévy-Bruhl est corrélaté vers Durkheim (mais pas Durkheim vers Lévy-Bruhl), sans que ce lien dans sa biographie ne soit développé, à part deux points factuels communs (« savants juifs » et « de cabinet ») ; et vers Mauss, lequel est absent de l'article. Bastide et C. Blondel sont également corrélatés vers Durkheim. Le premier, dont le concept de « possession approuvée », « légitime », « salvatrice », rappelle les mécanismes « positifs » d'« adhésion » chez Durkheim et, à nouveau, de « délire *bien fondé* », par opposition à la « possession réprouvée », contrainte abstraite, autant critiquée dans la perspective de Bastide que dans celle de Durkheim (comme routine dépourvue de sens ou, postérieurement, équivalente au ritualisme mertonien). Le second, C. Blondel, notamment pour la « spécificité sociale », extérieure, de la « conscience morbide » ; et dont le concept d'« homme triple » (psychologique, physiologique, social) évoque celui d'« homme total » chez Mauss, décrit par Karsenti, et tant de jalons antérieurs chez Durkheim. Pourtant situé exactement dans la même veine, l'article « Ethnopsychiatrie » aurait pu être corrélaté à Mauss, son étudiant Devereux qui en constitue le centre ayant réussi « l'alliance épistémologique » entre son maître (Mauss) et Freud, pour construire son objet, sorte de prouesse scientifique, « à l'aide de deux microscopes à la fois », celui du « psychique » et celui du « collectif ». En « déroulant » le programme durkheimien et maussien, ces trois auteurs (Bastide, Blondel, Devereux) contribuent à l'éclairer sous son jour le plus heuristique.

L'exploration des autres occurrences (ne) révèle (que) deux citations de Durkheim et de

Mauss. Une, dans l'article « Messianisme », de presque sept lignes, fait rare, mais un peu décevante, à propos de l'idéal, tirée de l'article, pourtant décisif sur ce concept, de Durkheim de 1911 (édité en 1924, *Sociologie et philosophie*). Une, aussi brève et descriptive que décevante, de Mauss sur la prière (1909), dans l'article « Prière et oraison, perspective psychanalytique ». Six autres biographies font état d'occurrences notables avec Durkheim et Mauss. Celle de Marillier, déjà évoqué, rappelle que ce « maître » a joué un rôle important dans la pensée de son élève Mauss, et que l'EPHE ne se résume pas pour ce dernier à l'influence de Sylvain Lévi, c'est évident, et quoi qu'il ait pu en dire et en être dit, l'influence intellectuelle ne se confondant pas nécessairement avec l'amitié et l'accord de pensées. Celle de Nourry/Saintyves, ami de Mauss, qui montre, dans la perspective de l'École de Nancy, « la part de suggestion dans les guérisons dites miraculeuses ». Celle de Masson-Oursel, orientaliste, qui a déclaré avoir eu pour maîtres (parmi d'autres) Durkheim et Mauss (collègue de ce dernier à l'Ephe), influencé notamment par leur « anti-ethnocentrisme ». Celle de Pradines, qui retrouve dans l'école sociologique de Durkheim, Mauss (et Hubert) le « caractère uniforme et universel » des croyances, et la « normalisation » de la maladie ; toutefois, du fait du nombre de renvois à Durkheim, Mauss et Hubert contenus dans son ouvrage principal, *L'esprit de la religion*, un corrélat, outre celui avec Lévy-Bruhl, s'imposait en sus des occurrences. Celle de G. Dumas, déjà évoqué, « intéressé par Durkheim » et ami de Mauss. Retenons enfin la double occurrence Durkheim/Mauss dans la biographie de Sérouya, spécialiste de psychologie mystique, de religiosité archaïque et de Kabbale (définie par ailleurs comme « aspiration à une connaissance du monde », perspective qui a intéressé l'étudiant Mauss, dans son premier projet de thèse en latin, reliant Léon L'Hébreu et Spinoza).

Notre lecture très orientée de ce dictionnaire permet de « faire Tiers » en deux temps, par l'entrée de l'ouvrage (croisant psychologie, religion et pathologie), et par notre entrée résolument sociologique, pour produire du décalage par rapport aux manières dominantes de percevoir l'approche de la religion de Durkheim et de Mauss, ce qui permet d'élargir leur horizon intellectuel.

Le grand apport de la description et de l'analyse des emprunts de Durkheim et de Mauss est de permettre de revisiter complètement leur horizon intellectuel, auparavant limité à leurs publications. Le problème alors était moins cette limitation, inévitable, que l'usage qui en était fait, dépendant de lectures parfois pertinentes, mais parfois partielles, parfois discutables, sujettes à contresens, à inventions, à affabulations. Tout le monde peut s'autoriser à s'exprimer à propos de Durkheim, à faire sa propre sélection, en toute liberté (ce qui est un défaut majeur), à occulter les éléments qu'il souhaite, à prendre la tangente à partir d'un mot, comme celui de « morale », etc. Il y a aussi des cycles collectifs, des modes, des traditions, par pays, par écoles, par disciplines... Le matériau empirique nouveau sert de « juge de paix », conforte des lectures, en invalide d'autres, et

permet de reconstituer l'horizon intellectuel des deux hommes. Le travail qui peut être effectué en amont, au niveau des sources, est de la même ampleur que celui effectué en aval, au niveau des lectures. La question des sources intellectuelles de Durkheim est l'un des deux principaux mystères de la durkheimologie (avec l'utilisation du terme dynamogénie après la publication des *Formes*, avec Mauss et sans que le terme n'apparaisse dans l'ouvrage alors qu'il le concerne directement ; et alors que Durkheim en connaissait l'existence). Les deux mystères sont liés ; nous montrons que la dynamogénie vient de la physiologie, qui intéresse Durkheim et Mauss au plus haut point, et précocement. Il est donc possible de faire un lien, en amont, avec les emprunts de Durkheim à l'ENS ; et de creuser et croiser le travail de Mauss étudiant à Paris, pendant l'année 1893-1894, au milieu de sa période bordelaise. Ce que nous avons appelé le « lien Gley » apporte des éléments décisifs pour reconstituer cet horizon intellectuel. Il est possible d'en trouver des aspects dans les méandres du dictionnaire de psychologie et psychopathologie des religions dirigé par Gumpper et Rausky, comme nous avons tenté de le faire. Ainsi, avec un matériau empirique aussi nouveau que conséquent, nous avons, après avoir effectué le travail de vérifications nécessaire, dans une perspective résolument sociologique, et non historique, recoupé tout ce qu'il était possible de recouper pour intégrer dans le nouvel horizon intellectuel ainsi reconstitué tous les éléments que nous avons découverts dans le domaine de la psychologie au sens large.

Conclusion générale :

le *blitzkrieg* symbolique de Durkheim et de Mauss

1. Bordeaux, le moment fondateur

Durkheim a exercé à Bordeaux entre 1887 et 1902, Mauss y a étudié entre 1890 et 1895. Le passage de Mauss est dû à la présence de son oncle (qu'il a rejoint pour préparer l'agrégation) et le passage de ce dernier est dû à sa nomination ; tous les deux ont été bordelais par le fruit d'un certain hasard. Durkheim une fois parti à Paris, a pu exprimer ses regrets du contexte bordelais, et est repassé à Bordeaux quand il allait en villégiature familiale à Biarritz et Bidart. Mauss est revenu à Bordeaux très temporairement au début de sa mobilisation volontaire fin 1914 et, au moins une fois de plus en 1932, pour fêter la nomination de Max Bonnafous qui a succédé à Gaston Richard. À Bordeaux, les deux hommes ont pu bénéficier d'un contexte intellectuel favorable, avec une Université réputée, tant en Droit qu'en Médecine, en Sciences et en Lettres ; et la présence de collègues et condisciples appréciés. Durkheim y a écrit ses thèses, sur la *Division* et sur *Montesquieu*, ainsi que les *Règles* et le *Suicide*, et y a lancé l'*Année sociologique*, en publiant les 5 premiers numéros. Mauss y a décroché son Baccalauréat de sciences « restreint » (sciences naturelles), sa Licence de Lettres (philosophie) et son agrégation. Il y a aussi préparé ses thèses (qu'il ne soutiendra pas), principale sur la prière, et latine sur les rapports entre Spinoza et Léon L'Hébreu. Tous ces faits, plus ou moins connus, voire inédits, résument d'une certaine façon la période bordelaise des deux sociologues. Deux sociologues en effet, car si, selon la formule de Besnard, Durkheim s'est proclamé, à Bordeaux donc, comme le premier sociologue, selon nous, Mauss est devenu *de facto* le deuxième, et cela s'est également passé à Bordeaux, pendant ses études. Il n'y est pas arrivé jeune bachelier indécis et envoyé par sa mère, la soeur de Durkheim ; ce dernier suit son neveu depuis plusieurs années (Mauss rapporte des souvenirs : un ouvrage d'anthropologie offert par Durkheim quand il avait 10 ans, l'*Histoire du merveilleux* de Figuiier en 4 tomes offert par le même pour ses 15 ans), et son arrivée à Bordeaux sitôt son premier baccalauréat obtenu est probablement prévue depuis longtemps.

Dès l'été 1890, tous deux ont commencé à oeuvrer à la formalisation de la sociologie générale, Durkheim par sa réflexion sur les sociétés, et Mauss très rapidement dans ses emprunts bordelais *via* la thématique de la religion. La définition de cette sociologie générale, qui n'est évidemment pas la sociologie des généralités, a été évoquée par Durkheim dans ses écrits dès 1886 (avec la recherche de « belles généralisations »), tactiquement écartée de sa leçon d'ouverture de 1887, et présentée clairement dans son texte de 1899 récemment retrouvé, au titre explicite : « Ce

que devrait être la sociologie générale ». Durkheim la relie directement à sa thèse (il cite la page 189), et à la sociologie des religions qui commence à prendre sérieusement forme dans son oeuvre et dans sa pensée. Mauss a, de multiples fois dans sa carrière, évoqué la sociologie générale, « concrète » a-t-il précisé parfois ; il a très souvent eu le souci de conclure ses textes par une « montée en généralité », et sa leçon d'ouverture au Collège de France en 1931, très récemment découverte (2012), parachève sa pensée sur ce point ; selon lui, « tout est à nous », comprendre : tout est sociologie.

Durkheim élabore à Bordeaux quelque chose de plus puissant que l'oeuvre qu'il publie, et Mauss participe pleinement à cette élaboration, qui excède les titres qu'il décroche (Licence et Agrégation), et ceux qu'il prépare (Thèses). Durkheim fait preuve d'imagination méthodologique pour formaliser la sociologie générale, au-delà des sociologies spécialisées qu'il consolide patiemment, y compris la sociologie de l'éducation ; en particulier, il développe sa méthode génétique d'explication des faits sociaux en puisant chez des auteurs et des disciplines qui n'ont rien de commun mais qui l'utilisent tous (Robertson Smith et les *germinal principles*, Adolf Bastian et les *elementargedanken*, Weismann et le plasma germinatif ; Fustel de Coulanges, Sylvain Lévi, Perrier également). Un brillant résultat sera le cours sur *l'Évolution pédagogique en France*, potentiellement fondateur de la sociologie de l'éducation, qui reste à formaliser pour éviter tous les contresens, dont le plus dommageable : la valorisation de la régulation et l'oubli de l'intégration. Mauss bénéficie immédiatement des résultats du travail de Durkheim, emprunte nombre de références identiques ou proches de celles de Durkheim, et les réinvestit aussitôt en faisant preuve d'imagination sociologique (titre de notre article), notamment dans le domaine de la religion. Mauss applique directement, en une complémentarité exceptionnelle, la sociologie fraîchement formalisée par Durkheim. Il en est le premier expérimentateur, le premier disciple, le premier collaborateur. La sociologie générale est une méthode, génétique, prétendant à l'universalisation (applicable à tous les objets, comme le montreront par exemple la diversité néanmoins cohérente des milliers de comptes-rendus publiés dans *l'Année sociologique*). Elle est une sociologie dynamique, associant des idées et des habitudes, structurée autour du symbolisme, nourrit par l'action individuelle et collective, et « rétro-agissant » sur elles.

Autour des deux hommes, gravitent des collègues et des condisciples pris dans un « micro-champ » bordelais. Espinas concurrence et inspire son collègue Durkheim, influence son étudiant Mauss ; Hamelin participe directement à l'élaboration de la sociologie des religions, notamment pour son approche de l'influence des docteurs juifs sur Spinoza ; Mauss travaille avec plusieurs étudiants de Durkheim, notamment le futur leader communiste Cachin. Une forme de travail collectif s'expérimente. Après l'agrégation et son départ de Bordeaux, Mauss tisse des relations à

Paris, en Hollande, en Angleterre, au profit de Durkheim qui reste dans cette ville pour sept ans encore. Enfin, le contexte bordelais est directement relié au passé non-bordelais de Durkheim : nous avons inclus dans notre analyse les emprunts de ce dernier à l'Ens et au lycée de Sens ; nous avons pu ainsi produire des hypothèses sur ses lectures des deux premières années, entre 1887 et 1889, où les registres d'emprunt n'existaient pas.

La période bordelaise de Durkheim et de Mauss constitue donc un contexte à part entière, déterminé en amont et en aval, où se cristallisent des pratiques scientifiques de travail imbriquées l'une dans l'autre, qui actualisent des habitus proches, marqués par un rapport à la religion spécifique. Celui-ci est notamment illustré par le rapport mystérieux entretenu par les deux hommes avec le concept de dynamogénie, utilisé par eux en 1913 dans un compte-rendu des *Formes élémentaires de la vie religieuse* publié dans l'*Année sociologique*, alors qu'il n'apparaît pas dans l'ouvrage de Durkheim. Ce concept controversé issu de la physiologie, est utilisé incidemment une première fois par ce dernier en 1907, dans un compte-rendu récemment retrouvé (de Durkheim, sur les *Variétés de l'expérience religieuse* de James) ; Hamelin l'utilise dans sa thèse (à propos du « plaisir »), publiée la même année, mais dont l'écriture, ainsi que des discussions probables avec Durkheim et avec Mauss, peuvent remonter à plusieurs années avant, certainement dès leur période bordelaise. Nous avons découvert que Mauss a suivi un cours sur la dynamogénie en 1893-1894, lors de la parenthèse parisienne de ses études bordelaises. Nous avons enfin pu établir un lien direct entre Durkheim, Mauss, et le promoteur de la dynamogénie, Brown-Séguard, successeur de Claude Bernard au Collège de France, *via* un ami d'enfance de Durkheim, Eugène Gley. Le premier cas de dynamogénie connu et identifié comme tel date de 1851, à Paris, et est relaté par Brown-Séguard en 1882. Il concerne une expérience d'extase religieuse d'une personne « dynamogénisée » par une énergie nerveuse considérable et d'origine inconsciente, liée au départ à des « petites perceptions » (Leibniz), qui se propagent le corps tout entier. Il est même possible que Durkheim découvre ce concept avant Mauss et son cours d'avril 1894, au moins en 1889 lors de sa venue au Congrès international de psychologie physiologique de Paris, où il retrouve Gley, Espinas, quelques médecins bordelais, et même Freud, aussi inconnu que lui à l'époque.

Ainsi, par une approche de la religion « scientificisée » d'abord par la physiologie, et secondairement par la psychologie, dans le cadre d'une réflexion philosophique « dissidente », Durkheim et Mauss trouvent un moyen de transformer dans les années 1890-1900 leur « pulsion » religieuse si spécifique en une activité sociologique rationalisée, qui ne pouvait que prendre une dimension générale pour subsumer tout ce que les deux sociologues y ont investi. Cette dimension se retrouve jusque dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, publiées en 1912, l'introduction en 1909, les premiers résultats en 1899, les premiers éléments rassemblés dans un

cours sur la religion en 1894-1895, faisant suite au cours sur la dynamogénie suivi par Mauss en 1893-1894, à l' « effervescence » de l'année 1892-1893, où Mauss, Durkheim et Hamelin se mobilisent autour de la philosophie religieuse de Spinoza, Léon L'hébreu et des « docteurs juifs », mais aussi des hypothèses de Durkheim dans sa thèse sur la *Division du travail social*, des premiers emprunts de Durkheim sur la question dès sa première année à l'Ens – pour ce qui est des seules traces écrites. Ce mémoire d'hdr décrit : 1) notre découverte du maillon décisif des années 1892-1894 ; qui nous permet : 2) de confirmer le lien direct établi par Durkheim lui-même en 1899 avec la sociologie générale et les futures *Formes* ; et finalement de formaliser, à travers une lecture épurée et orientée de son dernier ouvrage, éclairée par les pratiques d'emprunts : 3) la méthode de Durkheim pour faire de la sociologie générale (sélectionner, hiérarchiser, dynamiser, confronter), qui est aussi celle de Mauss (sélectionner, classer, totaliser, confronter). Les deux sont quasiment identiques, à une différence fondamentale près : Durkheim dynamise par imagination méthodologique, notamment par des « analogies contrôlées » (Michel, 1991) avec d'autres sciences ; Mauss totalise par imagination sociologique, notamment par ses classements systématisés des faits sociaux. Durkheim crée le « moteur » dynamique du social par ruptures, Mauss l'alimente par ajouts, avec l' « essence » que constitue le fait social total progressivement rassemblé.

2. La sociologie générale

Les emprunts de Bordeaux montrent un Durkheim et un Mauss plus proches d'*authors* qui savent ce qu'ils cherchent, et dont la pensée sociologique se développe à pleine puissance, que de *scholars* qui accumuleraient laborieusement des lectures.

L'exploitation de leurs emprunts bordelais n'a pu être possible, et défendable, que dans le cadre d'une problématique de sociologie générale, avec toutes les ressources qu'elle offre. Nous pouvons conclure sur la formalisation de la sociologie générale à laquelle nous sommes parvenus.

Le concept d'*association* (des idées, des mouvements, des habitudes) est un autre élément-clé (dont Durkheim se démarque et qu'il critique, aussi) qui se dégage de l'apparent éclectisme des emprunts. Durkheim part du fait social clanique, le déploie autour (pour rester strictement dans le cadre des emprunts) de ses dimensions psychologique (intelligence, associations d'idées, volonté...), sociale (groupe, colonies, conscience collective, morphologie sociale...), juridique (propriété, commune, dème, colonat...), géographique (Chine...), et l'opérationnalise avec les notions de *village* (« le village est un clan fixé », *Division* : 242) et surtout de *famille*, laquelle regroupe ces quatre dimensions spécialisées (le dème est « une famille jalouse », Haussoullier, page 209 [34], et également [147]). Durkheim a probablement lu l'article de synthèse de 50 pages de Bourdon dans la *Revue philosophique*, en 1891 [195]. Ce dernier porte sur les « résultats des théories

contemporaines sur l'association des idées », et mobilise Wundt [243, 244, 442, 443], Bain [35, 201, 286], Spencer [67, 190, 241, 242, 272, 290, 421, 422, 440, 441, 448], James [146, 204], Taine [39, 55, 61, 118, 498], Münsterberg [273, 303], Tarde [344, 466], ou encore Paulhan [266].

Tous ces éléments, et les emprunts dont ils sont tirés, serviront notamment pour l'article sur les « Représentations » (1898), mais sans être particulièrement cités. Cet article constitue un véritable trait d'union entre les périodes de début et de fin de l'œuvre de Durkheim (qui ne gagnent pas à être pensées, selon nous, comme des périodes de « jeunesse » ou de « vieillesse »), et avec la sociologie générale ; il est la face (à peine) visible d'un considérable travail « caché » de Durkheim, largement antérieur à ses premiers écrits, datant selon nous du milieu des années 1870, et est décisif, selon nous, pour la définition durkheimienne, puis maussienne, des rapports entre sociologie et psychologie, d'une part ; et d'autre part pour l'élaboration de la problématique « dynamogénique » des *Formes*, d'origine physiologique rappelons-le, et qui est aussi une problématique de Mauss, puisque ce dernier a co-signé avec Durkheim la recension où le terme apparaît véritablement dans leur œuvre (Watts Miller, 2005). Définition et élaboration qui doivent beaucoup au *rapport* de Durkheim et de Mauss, au-delà de Hartmann, à la physiologie construite par décalage, ou déplacement, comme physiologie collective ; et au mysticisme comme « mysticisme sans mystère », pour reprendre ici la formule spinoziste.

La structure reconstituée des emprunts et des consultations probables met en quelque sorte au jour une nouvelle historicité de l'œuvre de Durkheim, liée à sa densité exceptionnelle, et plus fondamentalement au travail qui la structure, densité et travail qui fondent une contextualisation supérieure, laquelle ne correspond pas aux contextualisations habituelles et parfois excessives des éléments visibles trop liés à son œuvre publiée.

Une sociologie générale de l'action par la connaissance, et d'une connaissance nourrie par l'action, éléments aussi indissociables, pour Durkheim, que les croyances et les rites, une sociologie qui est aussi, pour Durkheim et pour Mauss, une « psychologie *sui generis* », peut être ainsi résumée : les formes de l'association des idées et des habitudes, mises en « mouvement » par le système nerveux individuel (que, selon nous, la dynamogénie socialise et collectivise), et productrices de symbolisme rétro-agissant sur l'action, structurent l'élément le plus au cœur du social, le « type », le « fait élémentaire », relevant des *germinal principles* découverts chez Robertson Smith (auquel Durkheim rend un hommage appuyé dans les *Formes*). Sur la rétro-action du symbolisme, pour une illustration de cette dynamique : « le fidèle [...] est un homme qui peut davantage » (*Formes* : 595). Pour sa précocité, sous une formulation incomplète, également dans la pensée de Durkheim, cf. par exemple la notion d'*eigener Kraft*, « acte d'énergie personnelle » : « ce qui mobilise l'action, c'est la représentation d'une fin » (Durkheim, 1887b/1975 : 288).

Selon Durkheim et Mauss, leurs emprunts le confirment, la sociologie générale est un raisonnement nouveau, spécifique et systématisé sur le social, applicable au plus grand nombre d'objets, et concernant le plus grand nombre possible d'individus, dont les manières de connaître rétro-agissent, en une circularité symbolique et performative, sur leurs manières de vivre. La force, le cercle, l'idéal, concept-clés de la sociologie générale des *Formes*, puis la dynamogénie, mobilisée, avec Mauss, après les *Formes*, mais rencontrée vraisemblablement très tôt dans les lectures et dans leur travail commun, structurent jusque dans leurs lectures et leurs écrits les plus précoces et les plus variés, relus avec l'existence d'un travail caché et d'un travail parallèle, une conception dynamique de l'ordre social, qui ne peut se réduire, comme cela est avancé pour Durkheim, à un fonctionnalisme, un holisme ou un anti-individualisme ; ni échapper, comme cela est avancé pour Mauss, à toute structuration ; conception qui nourrit, sans surprise finalement, l'interactionnisme (« Durkheim bien sûr », Goffman 1959/1973 : 75), l'ethnométhodologie (Garfinkel était, à sa manière, aussi redevable à Durkheim que Parsons), l'ethnologie, la psychologie (aux refondations desquelles Mauss participera activement dans les années 1920).

Durkheim et Mauss cherchent à travers leurs emprunts du lien (transversalité) et de la rupture (décalage), par rapport à des conceptions qu'ils jugent formalistes, idéologiques, non-sociologiques, ou pas assez sociologiques. Par exemple, la famille est, selon Durkheim, un symbole qui découle du clan et qui rétroagit circulairement sur lui ; et il reproche constamment, de la *Division aux Formes*, à Waitz, à Tylor, à Wundt (qui ne fait selon lui que reprendre la théorie de Tylor), de penser la causalité inverse sans la prouver. Durkheim cherche à « dé-culturaliser » (et « dé-biologiser » : « la parenté n'est pas une simple résultante du fait physique de la consanguinité [...], condition ordinaire, adjuvante, mais non nécessaire », compte-rendu de Ciszewski [339] par Durkheim, 1899/1975 : 52) la famille, pour la re-socialiser dans une sociologie de la dynamique de l'ordre social et de ses regroupements (et éloignements) démographiques et morphologiques.

3. Le travail bordelais : ensemble, « pour soi » et durable

Il nous a semblé important de livrer ces conjectures qui, couplées avec les probabilités qui les autorisent, expriment, d'un certain point de vue, une sociologie compréhensive des relations Durkheim/Mauss, sur la base de leurs pratiques d'emprunt, qui la valident empiriquement ; c'est-à-dire, selon nous, qui offrent une meilleure compréhension de leur relation que celle du modèle finaliste et individualiste « concurrentiel-morbide » souvent mis en avant pour l'ensemble de l'École de sociologie : ils furent rivaux, et à la fin tous moururent. Les *Lettres à Mauss*, puis les morts de la guerre de 14, puis les autres, produisent un effet d'optique dû à la longévité relative mais réelle de Mauss, et laissent s'installer un schéma interprétatif objectiviste, basé sur des faits réels, mais selon

nous sur-valorisés et sur-interprétés. Contre celui-ci, un autre schéma se dessine peu à peu : celui illustré par des pratiques de travail intellectuel (d'emprunts et de consultations probables) communes, complémentaires, progressives, entre Durkheim et Mauss, traduisant un extraordinaire dynamisme, une détermination sans faille, et une croyance en la possibilité de la sociologie qui peut étonner. Travail ensemble, travail « pour soi », et travail durable. La liste des emprunts de Mauss entre 1890 et 1895 a bien sûr sa spécificité ; mais elle ne peut être comprise qu'en regard de celle de Durkheim. Et, si elle renseigne d'abord sur les pratiques de travail propres à Mauss, elle ne dit rien, ou peu, d'une éventuelle distance entre les deux sociologues. Ils sont préoccupés par la même conquête, celle d'un territoire pour la sociologie, dont ils sont également convaincus qu'il peut être immense, pour laquelle ils vont utiliser *grosso modo* les mêmes techniques, qu'ils maîtrisent chacun progressivement jusqu'à une forme de perfection, notamment due à leurs échanges et leur travail ensemble : lectures, écriture, critique, rhétorique... Ils sont prêts pour les mêmes découvertes, nourrissant leur pensée sociologique unique de l'infinie richesse des faits sociaux grâce au moteur apparemment inépuisable que constituent leurs imaginations réunies, pour reprendre l'argumentaire de Durkheim dans sa dissertation d'agrégation. Si l'imagination de Durkheim, nous l'avons vu dans notre article précédent, est méthodologique, celle de Mauss, bénéficiant du travail préparatoire extraordinaire de son oncle, collaborateur, *alter ego*, peut dès lors être qualifiée de sociologique.

Ce travail est durable. Les emprunts de Durkheim et de Mauss à Bordeaux, bien que respectivement terminés dix ans et dix-sept ans avant la parution des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, apportent des éclairages sur cet ouvrage, et sur l'ensemble de leur oeuvre. L'un des principaux constats après l'exploitation de la liste des emprunts de Durkheim, que l'on peut transposer sans réserve à la liste des emprunts de Mauss, est celui de la non-limitation des effets des emprunts à la période bordelaise. Autrement dit, Durkheim et Mauss empruntent à Bordeaux des références qui leur serviront pour toute leur oeuvre. La période bordelaise sera à la fois passagère et fondatrice. Durkheim ne travaille pas que pour la prochaine échéance, enfermé dans l'urgence, qui était pourtant son quotidien ; ni Mauss que pour l'échéance scolaire de fin d'année. Grâce à leur quête de la sociologie générale, toute urgence, tout quotidien, toute routine, toutes contraintes et échéances scolaires, ont pour eux un autre sens, une autre dimension que celle de l'immédiateté « enfermante ». Dans chacune de ses lectures, Durkheim classe, et investit, nous l'avons évoqué, pour autre chose que ce pour quoi il travaille *hic et nunc* ; et donne à tout ce travail immédiat un autre sens que ce pour quoi il est fait immédiatement. Par exemple, tout cours obéit à un programme, est destiné à un public, mais sert aussi son oeuvre de sociologie générale, que le programme et le public de ce cours-ci n'attendent pas nécessairement. Durkheim travaille aussi pour lui, pas seulement pour répondre à une contrainte institutionnelle. Mauss bénéficie du travail de

Durkheim, de toutes ses sélections, de tous ses investissements, travaille aussi au-delà de l'immédiateté, et construit avec lui son oeuvre, leur oeuvre, de sociologie générale.

Les *Formes* sont signées de Durkheim mais leur construction et leur finalisation doit beaucoup à Mauss, c'est connu. Nous allons jusqu'à défendre qu'elles doivent aussi au Mauss étudiant, membre fondateur à part entière de la sociologie des religions en 1893 à Bordeaux, au moment où, *via* le projet de thèse latine du premier, celle-ci a vraiment été lancée, avec Durkheim (et l'aide d'Hamelin, qui n'était cependant pas sociologue), avec la construction du cadre dans lequel tout le travail antérieur des deux hommes à propos de cette thématique va prendre son sens véritable. Un ouvrage comme les *Formes* peut avoir des origines anciennes, et une oeuvre comme celle de Durkheim et de Mauss peut avoir une densité inattendue, du simple fait que le temps qui relie leurs travaux semble se rétrécir quand on découvre les mécanismes de leur travail intellectuel.

Celui-ci est un travail « pour soi », qui se développe malgré celui que l'institution universitaire prescrit à ses enseignants, à ses chercheurs ou à ses étudiants ; il est le creuset de leur autonomie intellectuelle, de leur « hérésie » sociologique, l'espace rendant possible la transformation de leur habitus religieux en méthode scientifique. La sociologie deviendra leur « machine de guerre », contre toutes les « mythologies » intellectuelles, petites et grandes (pour reprendre la formule de N. Élias), au service de la réalisation de leur idéal scientifique, pédagogique, politique.

4. Bordeaux, un *blitzkrieg* symbolique

En ce début des années 1890, face à une philosophie qui apparaît si forte, surmontant toutes les critiques et se renouvelant, à une psychologie qui a pris tant d'avance, à une physiologie définitivement installée, à une anthropologie raciale qui paraît difficilement récupérable, voilà que la sociologie conquiert une place qui ne pouvait exister, *a priori*. Et ce, notamment, grâce à des auteurs et des arguments peu cités, caractéristiques de ce que nous avons appelé le travail « caché » de Durkheim, que complète le « travail parallèle » chez Mauss, qui lui, cache peu et (re)classe tout. Durkheim et Mauss n'ont pas cru à l'évidence, ils l'ont combattue, et ils ont cru à leur imagination. Pas un acte d'emprunt qui, chez Durkheim, ne s'inscrive dans une logique de diversité, un éclectisme apparent, un encyclopédisme ne visant qu'à sa propre disparition, une critique de l'existant, et simultanément une avancée vers la sociologie ; et pas un chez Mauss qui n'illustre une homogénéité déconcertante, une finalisation implacable, un développement de la sociologie qui dépasse l'existant, le spiritualisme, le racialisme, se détache de la philosophie, dépasse l'anthropologie en la critiquant, se rapproche de la psychologie en la sociologisant. Durkheim finit à peine de définir la sociologie que Mauss s'emploie aussitôt à en repousser les limites. En toute

osmose. Seul un tel *blitzkrieg* symbolique, une « guerre éclair » symbolique, préparée en toute confidentialité, localisée et limitée dans le temps, mais dont les vainqueurs recueillent longtemps les fruits de la victoire décisive initiale, pouvait produire l'autonomisation de la sociologie, moyen radical pour une fin idéale dont on peut mieux mesurer l'importance, nous semble-t-il, avec ce que les emprunts bordelais de Durkheim et de Mauss donnent à voir : une entreprise concertée, des pratiques aussi différentes que complémentaires, des résultats immédiats et durables (articles, livres, revue, comptes-rendus, postes, groupe de travail, réseaux, institutionnalisation), même si les critiques sont fortes, nombreuses, et les échecs, réels.

Si la période bordelaise est le début de la sociologie générale, il est aussi pour Mauss le début d'une trajectoire. « Cette année 1890 ne se signale pas seulement par des évènements universitaires français, c'est une sorte d'époque scientifique », affirme-t-il dans sa leçon d'ouverture à l'École pratique des hautes études (Mauss, 1902 : 37). Ce moment marque pour lui la genèse d'une activité intellectuelle « pour toujours » (Mauss, 1930/1979 : 214), qui se caractérisera, à son tour, comme pour Durkheim, par un éclectisme et un encyclopédisme trompeurs, une méthode de sélection et de totalisation éprouvée. Bilan en regard desquels les critiques, même les plus redoutables, même celles d'aujourd'hui, et les échecs, même les plus tragiques, même les plus frustrants, semblent avoir, aujourd'hui, peu compté, du point de vue de l'histoire de cette discipline qui est la nôtre ; son relâchement et parfois son éparpillement actuels constituent toutefois un nouveau défi.

Quant à Durkheim, en installant progressivement et inexorablement, dès le début de son oeuvre publiée, la sociologie dans l'idéal, son « domaine propre » (1911/1924/2010, 141), c'est-à-dire dans l'étude des processus d'« idéation » (1898/1924/2010, 45), il donne à ce concept majeur un rôle central, sur les plans politique, pédagogique et scientifique ; il lui permet de porter la « guerre » chez les religieux et les philosophes, mais aussi les psychologues et les pédagogues. Au scientifique revient la définition, et à l'enseignant la diffusion, de l'idéal : « La sociologie se place donc d'emblée dans l'idéal ; elle n'y parvient pas lentement, au terme de ses recherches ; elle en part. L'idéal est son domaine propre. Seulement [...], elle ne traite l'idéal que pour en faire la science [...] en vue, si c'est possible, d'aider les hommes à en régler le fonctionnement » (Durkheim, 1911/1924/2010, 141). L'idéal est la clé du dynamisme et de la circularité, de la dynamogénie et du sociomorphisme, du collectif et du politique : « L'idéal est une force » collective, qui « vient du réel tout en le dépassant » (1911/1924/2010, 136). Son rôle est décrit dès le discours aux lycéens de Sens sur « Le rôle des grands hommes dans l'histoire », prononcé en août 1883. Durkheim prend alors position entre Marx et Ferry : cinq mois seulement après la mort du premier, dont il critique le

rapport aux élites dans son discours ; et quatre mois avant la « Lettre aux instituteurs » du second, un peu plus d'un an après la promulgation de sa dernière loi sur l'école primaire. Il se situe dans une perspective diachronique, critique dans son discours la monarchie absolutiste, mais bientôt, aussi, « vieille morale de nos pères » et de l'émulation pédagogique. « Quel peut être cet idéal, interroge Durkheim, sinon l'achèvement de la raison et le règne de la vérité ? » (Durkheim, 1883/1967/1975, 410).

La même expression (« règne de la vérité ») se retrouve, contextualisée différemment, mais avec une continuité d'intérêt et d'analyse, jusque dans la conclusion des *Formes* (624). La « première intuition » de cet achèvement date, non des « grands penseurs de la Grèce », lus et relus par Durkheim, mais des formes élémentaires de la vie religieuse ; c'est parce que ce « règne » a été entrevu depuis longtemps, depuis la genèse de la pensée logique, qu'il est possible de le généraliser à tous, contre tout élitisme non « solidaire », toute élite non « partageuse ». Dans la suite de son discours de *Sens*, Durkheim s'attache surtout à décrire assez précisément les modalités pédagogiques de réalisation de cet idéal ; il y contribue par son travail d'enseignant, il souhaite que les lycéens, futurs enseignants ou autres, qu'il forme y contribuent aussi ; il y contribuera enfin par son travail scientifique de sociologue. « On dit que la vérité n'aime pas les foules. Mais pourquoi lui prêter ces dédains aristocratiques ? Pour moi, j'estime que la vérité n'a qu'une raison et qu'une manière d'être : c'est d'être connue », par « tout esprit humain », grâce à l'éducation (Durkheim, 1883/1967/1975, 412) ; et, particulièrement, au moyen de la pédagogie réaliste (*Évolution*, partie 2, chapitre 9). *L'Évolution pédagogique et l'Éducation morale* s'appuient sur l'« idéal pédagogique » (*Évolution*, 18 ; *Éducation*, 10) comme croyance dominante. Durkheim défend dans *l'Évolution* un idéal de la pédagogie réaliste, comme expression la plus conforme à l'évolution de la pensée scientifique. Mauss le rejoint et le prolonge avec sa propre pratique de la pédagogie.

La sociologie générale devient la sociologie de la société humaine : « Une société ne peut ni se créer ni se recréer sans, du même coup, créer de l'idéal » (conclusion, 603). Il y a deux moments privilégiés où « l'idéal tend alors à ne faire qu'un avec le réel » : d'abord « les moments d'effervescence », Durkheim et Mauss utiliseront aussi le terme « dynamogénique », « périodes créatrices ou novatrices », où « les hommes sont amenés à se rapprocher plus intimement » (Durkheim, 1911/1924/2010, 134), moments que Durkheim décrit d'une manière analogue à celle des cultes religieux positifs dans les *Formes* ; et ensuite ce que nous pourrions appeler les « moments pédagogiques », constitutifs de la pensée pédagogique religieuse puis républicaine, où l'homme qui s'instruit, c'est-à-dire potentiellement tout homme selon Durkheim (1883/1967/1975, 412), peut trouver en lui « cette chaleur » qui guide la « passion » pour la vérité (*Ibid.*, 412), notamment grâce à « l'effervescence salutaire » (1911/1922/1989, 89) que la situation pédagogique

peut susciter, du fait du groupe, du maître et/ou du savoir. Rappelons que Mauss donnera de l'éducation et de l'instruction, une définition aussi générale, aussi ambitieuse : « Une définition générale est donc seule utile. Les anciens cherchent à instruire chaque homme de tout ce qu'ils font, savent ou croient » (1934/1969).

5. Continuer

Nous allons continuer. Sur ce que nous avons déjà commencé à mettre au travail : les lectures naturalistes de Durkheim à Bordeaux ; Durkheim à la croisée des emprunts d'Hamelin, d'Espinas et de Richard ; le travail caché chez Durkheim ; l'édition critique de son cours sur *l'Évolution pédagogique en France* ; l'exploitation sociologique de ses emprunts normaliens ; ses résultats au lycée Louis-Le-Grand ; Mauss entre les emprunts de Cachin et de Bonnafous ; Durkheim, Mauss et le magnétisme animal ; l'Hdr que nous n'avons pas voulu faire sur les politiques publiques d'éducation dans une perspective de *New public management*, et le regard de sociologie générale qui peut néanmoins être porté sur les thématiques de la gouvernance des systèmes éducatifs (violence scolaire, campus universitaires, dispositif du « socle commun », « sans-domicile fixe » détenteurs d'un diplôme du Supérieur), sur lesquelles nous avons publié ou allons le faire. Sur ce que nous n'avons pas encore entamé, dans cette thématique du travail intellectuel : nous aimerions commencer à enquêter sur les quatre personnes les plus proches de Durkheim, outre Mauss : le travail illégitime de Moïse Durkheim, son père ; le travail invisible de Louise Durkheim, sa femme ; le travail scolaire d'André Durkheim, son fils ; le travail absent de Marie Durkheim, sa fille.

Bibliographie

Rappel : cette bibliographie regroupe les références des deux volumes, et présente à part mes publications, en suivant.

1. Références utilisées

Abdallah-Pretceille, M. 2004. *L'éducation interculturelle*, Paris : Puf.

Alexandre, P. 2015. « Le collège d'Épinal à l'époque de Durkheim », dans M. Fournier & C. Kraemer, *Durkheim avant Durkheim*, Paris : L'Harmattan, 205 – 38.

Aminoff, M. 2011. *Brown-Séguard. An improbable genius who transformed medicine*, Oxford : Oup.

Ananian, S., Bonnaud, A., Lambertyn, A. & Vercambre, M-N. 2005. « Les disparités d'orientation au lycée », *Education et formations (DEP)*, 72, 101 – 112.

Ansaldi, S. 2005. « Un nouvel art d'aimer. Descartes, Léon L'Hébreu et Spinoza », dans C. Jacquet, P. Sévérac & A. Suhamy, *Spinoza, philosophe de l'amour*, Saint-Étienne : PUSE, 23 – 40.

Artières & Bert J.-F. (dir.). 2011. « Michel Foucault », *Cahiers de l'Herne*, Paris : L'Herne.

Aron, R. 1967. *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris : Gallimard.

Baciocchi, S. 2012. « Document. Les recensions des *Formes du vivant* de leur auteur (1912-1917) », *Archives de sciences sociales des religions*, 159, 17 – 27.

Balazs, G. & Christin, R. 1993. « Avec un professeur de lettres d'un collègue », dans P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris : Seuil, 655 – 672.

Bange, C. 1995. « Le rôle des faits expérimentaux et des concepts dans l'élaboration de la connaissance scientifique, selon le physiologiste Eugène Gley (1857-1930) », dans M. Panza & J.-C. Pont, *Les savants et l'épistémologie vers la fin du XIX^{ème} siècle*, Paris : A. Blanchard, 245 – 262.

Barrère, A. 2002. *Les enseignants au travail. Routines incertaines*, Paris : L'Harmattan.

Baubérot, J. 1990. « Notes sur Durkheim et la laïcité », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 69, 151 – 156.

Baudelot, C. & Establet, R. 1992/2006. *Allez les filles !*, Paris : Le Seuil.

— 2007. *Quoi de neuf chez les filles ?*, Paris : Nathan.

Beck, L.-J. 1935. *La méthode synthétique d'Hamelin*, Paris : Aubier.

Becker H. 1962/1985. *Outsiders*. Paris : Métaillié.

- Behrent, M. 2008. « Le débat Guyau-Durkheim sur la théorie sociologique de la religion. Une nouvelle querelle des universaux ? », *Archives de sciences sociales des religions*, 142, 9 – 26.
- Benmakhlouf, A. 2015. *Pourquoi lire les philosophes arabes*, Paris : A. Michel.
- Benquet, M. 2006. « Sujet », dans J-P. Cazier (dir.), *Abécédaire de Pierre Bourdieu*, Mons : Sils Maria, 190-192 .
- Béra, M. 2014. *Émile Durkheim à Bordeaux (1887–1902)*, Bordeaux : Confluences.
- 2013a. « Les requêtes de Durkheim à Bordeaux », *Durkheimian studies*, 19, 72 – 74.
- 2013b. « Les Formes à l'honneur », *Archives de sciences sociales des religions*, 164, 25 – 41.
- Berger, P. & Luckmann, T. 1966/1986. *La construction sociale de la réalité*, Paris : Klincksieck.
- Bernard, C. 1865. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris : J.-B. Baillière (réédité, Flammarion, 2008).
- Bernoux, P. 1981. *Un travail à soi*, Toulouse : Privat.
- Bert, J.-F. 2015. « Présentation de "Réduction des divers éléments de la magie à la notion de pouvoir et de force" de Marcel Mauss », *Revue du MAUSS*, 1, 257 – 65.
- 2012a. *L'atelier de Mauss*, Paris : Éditions du CNRS.
- 2012b. *La bibliothèque de Marcel Mauss. Note de recherche*, Paris : Musée du quai Branly.
- Berthoz A. 2009. *La simplicité*, Paris : O. Jacob.
- Besnard, P. 2003. *Études durkheimiennes*, Paris : Droz.
- 2003. « De quand datent les cours pédagogiques de Durkheim ? », dans P. Besnard, *Études durkheimiennes*, 55 – 64.
- 1993. « De la datation des cours pédagogiques de Durkheim à la recherche du thème dominant de son œuvre », pp. 120-132 dans F. Cardi & J. Plantier (dir.), *Durkheim, sociologue de l'éducation*, Paris : L'Harmattan.
- Binet, M. 2011. « Journal de Madeleine Binet. Mon père et nous », *Recherches & éducations*, Hors-série 2, 37 – 101.
- Blanckaert, C. 2004. *La Nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIX^{ème} siècle*, Paris : L'Harmattan.
- Boltanski, L. 2009. *De la critique : précis de sociologie de l'émancipation*, Paris : Gallimard.
- Borlandi, M. 2012. « La méthode de Durkheim à l'épreuve des *Formes élémentaires* », *L'Année sociologique*, 2, 367 – 385.
- 2011. « Durkheim et la psychologie », dans R. Boudon (éd.), *Durkheim fut-il durkheimien ?* Paris : A. Colin, 55 – 80.
- 2005. « Richard Gaston, 1860-1945 », dans M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui & B. Valade (éd.), *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris : Puf, 604-605.

- 2000. « Lire ce que Durkheim a lu. Enquête sur les sources statistiques et médicales du *Suicide*, dans M. Borlandi & M. Cherkaoui, *Le Suicide, un siècle après Durkheim*, Paris : Puf, 9 – 46.
- 1998. « Durkheim, les durkheimiens et la sociologie générale. De la première section de *L'Année* à la reconstruction d'une problématique perdue », *L'Année sociologique*, 48, 27 – 65.
- 1993. « Durkheim lecteur de Spencer », dans P. Besnard, M. Borlandi & P. Vogt (eds), *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, Paris : Presses Universitaires de France, 67–109.
- Borlandi M. & Mucchielli L. 1995. *La sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*, Paris : L'Harmattan.
- Borzeix, A. & Rot G. 2010. *Sociologie du travail, genèse d'une discipline, naissance d'une revue*, Nanterre : PUP, 10.
- Boudon, R. 1979. *La logique du social*, Paris : Hachette Pluriel.
- Bourdieu, P. 2013. *Manet. Une révolution symbolique*, Paris : Raisons d'agir/Seuil.
- 2001. *Science de la science et réflexivité*, Paris : Raisons d'agir.
- 2001/2008. « Voir avec l'objectif de la photographie », entretien avec Franz Schulteis, *Esquisses algériennes*, Paris : Le Seuil, 363 – 374.
- 2001/2004. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris : Raisons d'agir.
- 2000a. « Inconscients d'école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 135, 3 – 5.
- 2000b. *Les structures sociales de l'économie*, Paris : Le Seuil.
- 1998. *La domination masculine*, Paris : Le Seuil.
- 1997/2003. *Méditations pascaliennes*, Paris : Le Seuil.
- (dir.). 1993. *La misère du monde*, Paris : Le Seuil.
- 1991. « Un analyseur de l'inconscient » (préface), dans A. Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles : De Boeck, 5 – 9.
- 1989, *La Noblesse d'État*, Paris : Minuit.
- 1989/1991/2012. *Sur l'État*, Paris : Le Seuil/Raisons d'agir.
- 1988. *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris : Minuit.
- 1987. « L'assassinat de Maurice Halbwachs », *Lettre du Collège de France*, 6, 164 – 170.
- 1987. *Choses dites*, Paris : Minuit.
- 1985/2008. « Du bon usage de l'ethnologie » (2^{ème} dialogue avec M. Mammeri), *Esquisses algériennes*, Paris : Le Seuil, 285 – 319.
- 1984 /1987. *Homo academicus*, Paris : Minuit.
- 1982. *Ce que parler veut dire*, Paris : Fayard.
- 1982. *Leçon sur la leçon*, Paris : Minuit.
- 1980. *Le sens pratique*, Paris : Minuit.

- 1979, *La Distinction*, Paris : Minuit.
- 1978. « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 23, 67 – 9.
- 1978/2008. « Dialogue sur la poésie orale en Kabylie » (1er dialogue avec M. Mammeri), *Esquisses algériennes*, Paris : Le Seuil/Raisons d'agir, 265 – 83.
- 1975/1996. « La double vérité du travail », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 114, 89-90.
- 1966. « Champ intellectuel et projet créateur », *Les temps modernes*, nov., 865 – 906.
- Bourdieu, P. & Boltanski, L. 1976. « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, 3 – 73.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C. & Passeron, J.-C. 1968/1988/2005. *Le métier de sociologue*, Paris/La Haye : Mouton.
- Bourdieu, P. & Passeron, J.-C. 1975. « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, 68 – 93.
- 1970. *La Reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris : Minuit.
- 1965. « Langage et rapport au langage dans la situation pédagogique », dans P. Bourdieu, J.-C. Passeron, & M. De Saint-Martin (dir.), *Rapport pédagogique et communication*, Paris : La Haye/Mouton. 9 – 36.
- 1964. *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris : Minuit.
- Bourdieu, P., Passeron, J.-C. & De Saint-Martin, M. (dir.). 1965. *Rapport pédagogique et communication*, Paris : La Haye/Mouton.
- Boutroux, É. 1877. « E. Zeller et sa théorie de l'histoire de la philosophie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 4, 1 – 16.
- 1875. *De la contingence des lois de la nature*, Paris : Germer Baillière (réédité, Puf, 1991).
- Braid, J. 1843/2004. *Hypnose, ou traité du sommeil nerveux*, Paris : L'Harmattan.
- Bréhier, É. 1907. *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, Paris : Picard.
- Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique (BAMIP)*, 1127, 15 septembre 1894, p. 347.
- Brian, É. 2012. « Où en est la sociologie générale ? », *Revue de synthèse* 1, 47–74.
- Brown-Séguard, C.-É. 1882. « Recherches expérimentales et cliniques sur l'inhibition et la dynamogénie. Application des connaissances fournies par les recherches aux phénomènes principaux de l'hypnotisme, de l'extase et du transfert », *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 3, 35 – 36 ; 4, 53 – 55 ; 5, 75 – 77 ; 7, 105 – 107 ; 9, 136 – 138.

- Caille, J-P. & O'Prey, S. 2005. « Estime de soi et réussite scolaire sept ans après l'entrée en 6^{ème} », *Éducation et formations* (DEP), 72, 25-52.
- Callède, J.-P. 2011. « Contribution à l'étude des modalités de diffusion des sciences sociales en France. Livres et autres publications des enseignants et anciens étudiants de sociologie de la Faculté des Lettres de Bordeaux (1880-1945) », *Revue française d'histoire du livre*, 132, 287 – 390.
- Carbonel, F. 2008. « Au-delà de Paris et Nancy, "l'école de Charles Richet" selon Pierre Janet : son impact et ses réseaux, ses membres et son hétérodoxie, de l'appel à un congrès international de psychologie (1881) à la fondation d'un Institut psychique (1900), *Janetian studies*, 5, non paginé.
- Cardi, F. 2007. « Durkheim, les paysans, l'école », *Revue française de pédagogie*, 158, 21 – 30.
- Carroy, J. 2013. « L'homme qui dort est-il un homme ? », dans J. Carroy, N. Richard, F. Vatin, *L'homme des sciences de l'homme, une histoire transdisciplinaire*, Paris : PUPO.
- Chamboredon J.-C. 1984. « Émile Durkheim : le social objet de science. Du moral au politique ? », *Critique*.
- Chapoulie, J.-M. 2010. *L'école d'État conquiert la France : deux siècles de politique scolaire*, Rennes : PUR.
- Chapoulie, J-M. 1987. *Les professeurs de l'enseignement secondaire, un métier de classe moyenne*, Paris : Ed. de la MSH.
- Charlot, B., Bautier É., Rochex J.-Y. 1991. *École et savoirs dans les banlieues et ailleurs*, Paris : A. Colin.
- Chartier R. 1985/2003. *Pratiques de lecture*. Paris : Payot.
- Cherkaoui, M. 1976. « Socialisation et conflit : les systèmes éducatifs et leur histoire selon Durkheim », *Revue française de sociologie*, 197 – 212.
- Chervel, A. 1993. *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris : Kimé.
- Chevalier, A. 2008. « Pour le regard incorfortable et productif de Galilée. Distanciation et critique de la représentation chez Brecht et chez Bourdieu », *MethIS*, 129-140.
- Christin, R. 1993. « Une double vie », dans P. Bourdieu (dir.). *La misère du monde*, Paris : Seuil, 649 – 654.
- Clark, B. 1961/1974. « Les stratégies de refroidissement dans l'enseignement supérieur », dans A. Gras & H. Janne, *Sociologie de l'éducation : textes fondamentaux*, Paris : Larousse.
- Clark, B. 1974. « The cooling-out function in Higher Education », *American Journal of Sociology*, may 1960, 569 – 576 ; traduit dans A. Gras & H. Janne, *Sociologie de l'éducation : textes fondamentaux*, Paris : Larousse.
- Clot, Y. 1995. *Le travail sans l'homme?*, Paris : La Découverte.

- Cohen A., Lacroix B., Riutort P. 2015. *Nouveau manuel de science politique*, Paris : La Découverte.
- Conein B. 2001. « Le sociologue dans la nature, pourquoi pas ? », *Revue du Mauss*, 293 – 301.
- Couchoud, P.-L. 1902/1924. *Benoit de Spinoza*, Paris : Alcan.
- Coulon, A. 1993. *Ethnométhodologie et éducation*, Paris : Puf.
- Cuin, C.-H. 2000. Ce que font (et ne font pas) les sociologues, Genève : Droz.
- Cuin, C.-H. 2011. « Durkheim et Mauss à Bordeaux : une entreprise familiale », dans C.-H. Cuin, *Durkheim, modernité d'un classique*, Paris : Hermann, 23 – 40.
- 1995. « Durkheim et Mauss à Bordeaux : naissance de l'ethnologie scientifique française », *Mémoires des cahiers ethnologiques*, 6, 129 – 39 (repris dans Cuin, 2011).
- Dagron, T. 2006. « Introduction » à Léon L'Hébreu, *Dialogues d'amour*, Paris : Vrin, 7 – 39.
- Davisse, A. Rochex, J-Y. & alii. 2002. *Pourvu qu'ils écoutent... Discipline et autorité dans la classe*, Créteil : CRDP.
- 1998. *Pourvu qu'ils apprennent... Face à la diversité des élèves*, Créteil : CRDP.
- Davy, G. 1919. « Émile Durkheim. 1. L'Homme », *Revue de métaphysique et de morale*, 2, 181 – 98.
- Delsaut, Y. 1992. *La place du maître. Une chronique des Écoles normales d'instituteurs*, Paris : L'Harmattan.
- Delsaut, Y. & Rivière, M.-C. 2002. *Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu*, Pantin : Le temps des cerises.
- Desroche, H. 1969. « Retour à Durkheim ? D'un texte peu connu à quelques thèses méconnues », *Archives de sociologie des religions*, 27, 79 – 88.
- Dianteill, E. (éd), *Marcel Mauss, en théorie et en pratique. Anthropologie, sociologie, philosophie*, Paris : Archives Karéline.
- Didi-Huberman, G. 2002. *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris : Minuit.
- Dosse, F. 2007. *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, Paris : La Découverte.
- Dubar, C. 1969. « La méthode de Marcel Mauss », *Revue française de sociologie*, 515 – 21.
- Dubar, C. & Tripiet, P. 1998. *Sociologie des professions*, Paris : A.Colin.
- Dubet, F. 2002. « Pourquoi ne croit-on pas les sociologues ? », *Éducatifs et sociétés*, 9, 27-38.
- 1999. Préface, dans M. Tardif & C. Lessard, *Le travail enseignant au quotidien. Expérience, interactions humaines et dilemmes professionnels*, Laval : De Boeck, IX-XIII.
- Dubet, F. & Martuccelli, D. 1996. *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris : Le Seuil.
- Duclert, V. 2003. « La pensée de Spinoza et la naissance de l'intellectuel démocratique dans la

- France du tournant du siècle », *Archives juives*, 36, 2, 20 – 42.
- Durkheim, É. 1917/1975. « Notice biographique sur André Durkheim », *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris : Minuit, 446 – 52.
- 1914/1970/2010. « L'avenir de la religion », dans *La science sociale et l'action*, Paris : Puf, 307 – 315.
- 1913/1975. « Le problème religieux et la dualité de la nature humaine », *Textes*, tome 2, Paris : Minuit, 23 – 59.
- 1913/1955. *Pragmatisme et sociologie*, Paris : Vrin.
- 1912/1925/1960/1985. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : Puf.
- 1911/1975. « Préface » (à l'ouvrage d'O. Hamelin, *Le système de Descartes*), *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris : Minuit, 433 – 38.
- 1911/1924/2010. « Jugements de valeur et jugements de réalité », dans *Sociologie et philosophie*, Paris : Puf, 117 – 141.
- 1911/1975. « Enfance », dans É. Durkheim, *Textes*, tome 3, Paris : Minuit, 363 – 369.
- 1905/1922/1989. *Éducation et sociologie*, Paris : Puf.
- 1909-1910/1991. « L'enseignement de la morale à l'école primaire », *Revue française de sociologie*, 611 – 23.
- 1907/2010. « Compte-rendu de W. James, *L'expérience religieuse. Étude de psychologie descriptive*. Bulletin des bibliothèques populaires », *Durkheimian studies*, 16, 15 – 16.
- 1904-1905/1938/1990. *L'Évolution pédagogique en France*, Paris : Puf.
- 1903-1917/2003. *L'Évaluation en comité. Textes et rapports de souscription au Comité des travaux historiques et scientifiques 1903-1917*, édités et présentés par S. Baciocchi & J. Mergy, Oxford/New York, Durkheim Press / Berghahn Books.
- 1902-1903/1925/1963/1992. *L'éducation morale*, Paris : Puf.
- 1902/1975. « Civilisation en général et types de civilisation », *Textes*, tome 1, 53 – 4.
- 1899/1998. « Ce que devrait être la sociologie générale » (présenté par M. Borlandi), *L'année sociologique*, 48, 66 – 75.
- 1899/1969. « De la définition des phénomènes religieux », *Journal sociologique* (édité par J. Duvignaud), Paris : Puf, 140 – 65.
- 1899/1975. « Compte rendu de Ciszewski » (sur la parenté artificielle chez les slaves du Sud), dans É. Durkheim, tome 3, 50 – 2.
- 1898-1911/1924/2010. *Sociologie et philosophie*, C. Bouglé (ed). Paris : Alcan.
- 1898/1924/2010. « Représentations individuelles et représentations collectives », *Sociologie et philosophie*, Paris : Puf, 1 – 48.

- 1897. *Le Suicide*. Paris : Alcan.
- 1895/1975. « L'enseignement philosophique et l'agrégation de philosophie », *Textes*, tome 3, 403 – 436.
- 1894/1895/1937/1992. *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Puf.
- 1893-1917/1998. *Lettres à Marcel Mauss* (présentation par P. Besnard & M. Fournier), Paris : Puf.
- 1893. « Gaston Richard. Essai sur l'origine de l'idée de droit », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 18, 290 – 96.
- 1893/1986. *De la division du travail social*, Paris : Puf.
- 1892/1997. *Montesquieu. Quid secundatus politicae scientiae instituendae contulerit*, édition scientifique W. Watts Miller. Oxford : Durkheim Press.
- 1887/1975a. « La philosophie dans les universités allemandes », dans É. Durkheim, tome 3, 437 – 86.
- 1887/1975b. « La science positive de la morale en Allemagne », dans É. Durkheim, tome 1, 267 – 343.
- 1887a/1975. « La nécrologie de Victor Hommay », *Textes*, tome 1, Paris : Minuit, 418 – 24.
- 1887b/1975. « De l'irréligion de l'avenir », *Textes*, tome 2, Paris : Minuit, 149 – 65.
- 1885/1970/2010. « Propriété sociale et démocratie », *La science sociale et l'action*, Paris : Puf, 174 – 85.
- 1885/1975. « La sociologie selon Gumplowicz », *Textes*, tome 1, Paris : Minuit, 344 – 54.
- 1883/1967/1975. « Le rôle des grands hommes dans l'histoire », *Textes*, tome 1, Paris : Minuit, 409 – 17.
- 1882a/1993. « Rapports de l'imagination et de la pensée », dans A. Chervel, *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris : Kimé, 270 – 74.
- 1882b/1993. « Exposer et apprécier la théorie moderne de l'évolutionnisme », dans A. Chervel, *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris : Kimé, 274 – 79.
- Durkheim, É. & Mauss, M. 1913/1969. « Note sur la notion de civilisation », *Oeuvres*, tome 2, 451 – 55.
- 1913/1969. Compte-rendu de Endle, « Les Katcharis », dans M. Mauss, *Oeuvres*, tome 1, 594 – 97.
- 1910/1969. Compte-rendu de Strehlow, « Aranda und Loritja », dans M. Mauss, *Oeuvres*, tome 2, 434 – 39.
- 1903/1974. « De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », dans M. Mauss, *Oeuvres*, tome 2, Paris : Minuit, 13 – 89.

- Duru-Bellat, M. 2010. « Ce que la mixité fait aux élèves », *Revue de l'Ofce*, 3, 197-212.
- 2002. *Les inégalités sociales à l'école*, Paris : Puf.
- 1995. « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue Française de Pédagogie*, 110, 75-110.
- 1994. « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue Française de Pédagogie*, 109, 111-141.
- 1990/2004. *L'école des filles*, Paris : L'Harmattan.
- Élias, N. 1970/1985/1993. *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris : Presses Pocket.
- Espinas A. 1877/1878. *Les sociétés animales*. Paris : G. Baillière
- Ellenberger, H. 1970/1994. *Histoire de la découverte de l'inconscient*. Paris : Fayard.
- Espagne, M. 2004. *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^{ème} siècle*, Paris : Cerf.
- Espinas, A. 1884. *Du sommeil provoqué chez les hystériques*, Bordeaux : Bellier.
- 1882. « Les études sociologiques en France. Les colonies animales », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 13, 2, 565 – 607.
- Fabiani, J.-L. 2013. « Par la porte étroite de la pédagogie. Émile Durkheim ou de l'éducation », *Durkheimian studies*, 19, 125 – 40.
- 2011. « Savoirs en situations extrêmes », dans C. Jacob, *Lieux de savoir. Les mains de l'intellect*, Paris : A. Michel, tome 2, 866 – 71.
- 2003. « Clore enfin l'ère des généralités », dans É. Durkheim, 151–89.
- Faustini, P. 2015. « Les racines d'Émile Durkheim. Migrations dans l'espace rhénan (1400-1800) », dans M. Fournier & C. Kraemer, *Durkheim avant Durkheim. Une jeunesse vosgienne*, Paris : L'Harmattan, 13 – 22.
- Felouzis, G. 1994. « Le bon prof : la construction de l'autorité dans les lycées », *Sociologie du travail*, 3, 361 – 76.
- Féré, C. 1885. « Sensations et mouvements », *Revue philosophique*, 20, 2, 337 – 68.
- Ferry, J. 1883/2015. *Lettre aux instituteurs*, Paris : Laffont.
- Feuerhahn W. 2011. « Les "sociétés animales" : un défi à l'ordre savant », *Romantisme*, 154, 35 – 51.
- Figuier, L. 1860-1861. *Histoire du merveilleux*, Paris : Hachette (4 tomes).
- Fournier, M. 2014. « Le jeune et le vieux Marcel Mauss : une distinction pertinente ? », dans E. Dianteill (éd), *Marcel Mauss, en théorie et en pratique. Anthropologie, sociologie, philosophie*,

- Paris : Archives Karéline.
- 2007. *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris : Fayard.
- 1996. « L'élection de Marcel Mauss au Collège de France », *Genèses*, 22, 160 – 65.
- 1994. *Marcel Mauss*, Paris : Fayard.
- Fraisse, P. 1989. « La psychologie il y a un siècle », *L'Année psychologique*, 171 – 79.
- Freud S. & Bernays M. 2015. *Correspondance (1882-1968)*, Paris : Seuil.
- FRIEDMANN, G. 1964. *Le travail en miettes*, Paris : Gallimard.
- 1946. *Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris : Gallimard.
- Freyssenet, M. 1977. *La division capitaliste du travail*, Paris : Savelli.
- Frommer, F. 2010. *La pensée* PowerPoint. Paris : La Découverte.
- Garrigou, A. 1989. « Le politologue aux Archives », *Politix*, 6, 41 – 5.
- Garrigou, A., Lacroix B. 1997. *Norbert Élias. La politique et l'histoire*, Paris : La Découverte.
- Gauchet, M. 1992. *L'inconscient cérébral*, Paris : Seuil.
- Gaudemar, P. de. 1969. « É. Durkheim, sociologue de l'éducation », *Annales, Homo VIII*, Faculté des LSH de Toulouse, 129 – 42.
- Gaulejac, V. de, Taboada-Léonetti I. 1994. *La lutte des places*, Paris : Desclée de Brouwer, 1994.
- Gautherin, J. 2002. *Une Discipline pour la République. La Science de l'éducation en France (1882–1914)*, Berne : Peter Lang.
- 1991. «Durkheim à Auteuil : la science morale d'un point de vue pragmatique », *Revue française de sociologie*, 625 – 39.
- Geay, B. 2012. « Éducation et culture. La nouvelle infrastructure ? », dans F. Lebaron & G. Mauger (dir.). *Lectures de Bourdieu*, Paris : Ellipses, 95 – 110.
- 1999. *Profession : instituteurs. Mémoire professionnelle et action syndicale*, Paris : Seuil.
- Geiger, R. 1979. « La sociologie dans les écoles normales primaires. Histoire d'une controverse », *Revue française de sociologie*, 257 – 67.
- Gley, E. 1911. « Le néo-vitalisme et la physiologie générale », *Revue scientifique*, 49, 1, 257 – 65.
- 1909. « Les sciences biologiques et la biologie générale. Leçon d'ouverture du Cours de biologie générale, faite au Collège de France, le 8 décembre 1908 », *Revue scientifique*, 47, 1, 1 – 11.
- 1903. *Études de psychologie physiologique et pathologique*, Paris : Alcan.
- 1901. « Influence du positivisme sur le développement des sciences biologiques en France », 5^{ème} section, Histoire des sciences, *Annales internationales d'histoire/Congrès de Paris 1900*, Paris : A. Colin, 164 – 170.
- 1900. *Essais de philosophie et d'histoire de la biologie*, Paris : Masson et Cie.
- 1885. « Le sens musculaire et les sensations musculaires » *Revue philosophique*, 20, 2, 601 –

610.

—1884. « Sur les mouvements musculaires inconscients en rapport avec les images ou représentations mentales », *Comptes-rendus de la Société de biologie*, juillet, XXXVI, 450 – 54.

— 1883. « Compte-rendu de J. Braid, *Neurypnologie. Traité du sommeil nerveux ou hypnotisme* », *Revue philosophique*, XVI, 537 – 39.

— 1881a. « Étude expérimentale sur l'état du pouls carotidien pendant le travail intellectuel », Nancy : Faculté de Médecine, 63 p.

— 1881b. « Essai critique sur les conditions physiologiques de la pensée. État du pouls carotidien pendant le travail intellectuel. *Archives de physiologie normale et pathologique*, VIII, 742 – 59.

Gley, E., Richet, C. & Rondeau P. 1886. « Notes sur le haschisch », *Bulletin de la Société de psychologie physiologique*, 30 mars 1885, 9 – 13.

Gley, E. & Marillier L. 1887. « Expériences sur le sens musculaire », *Revue philosophique*, 23, 441 – 43.

Ginzburg C. 1989. *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris : Flammarion.

Goffman, E. 1989. « Calmer le jobard : quelques aspects de l'adaptation à l'échec », dans *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 277 – 300.

Goffman, E. 1987. *Façons de parler*, Paris : Minuit.

Goffman, E. 1959/1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 : *Les relations en public*, Paris : Minuit.

Gonthier, F. 2004. « Weber et la notion de compréhension », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Vol. CXVI, 35-54.

Goody, J. 2007. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris : La Dispute.

Granovetter, M. 1973. « The strenght of weak ties », *American journal of sociology*, 78, 6, 1360 – 80.

Grignon, C. 1971. *L'ordre des choses*, Paris : Minuit.

Guillo, D. 2006. «La place de la biologie dans les premiers textes de Durkheim : un paradigme oublié?» *Revue française de sociologie*, 507 – 35.

Gumpper S. & Rausky F. 2013. *Dictionnaire de psychologie et de psychopathologie des religions*, Paris : Bayard.

Gusdorf, G. 1993. *Le romantisme*, tome 2, Paris : Payot.

Guttman, J. 1933/1994. *Histoire des philosophies juives. De l'époque biblique à Franz Rosenzweig*, Paris : Gallimard.

Hamelin, O. 1906 (?)/1953. *La théorie de l'intellect d'après Aristote et ses commentateurs*, Paris :

Vrin (éd. Barbotin).

— 1900. « Sur une des origines du spinozisme » », *L'Année philosophique*, 15 – 28.

Hamès, C. 1969. « Le sentiment religieux à l'heure actuelle. Un texte peu connu de Durkheim. À propos de la parution des *Formes élémentaires de la vie religieuse* », *Archives de sociologie des religions*, 27, 71 – 72.

Hartmann, É. von. 1877. *La religion de l'avenir*, Paris : Germer Baillière.

Hasselhof, G. 2009. « Manuel Joël and the neo-maimonidean discovery of Kant », dans J. Robinson (eds), *The cultures of Maimonideanism : New Approaches to the History of Jewish Thought*, Leyde : Brill, 289 – 307.

Héran, F. 1987. « L'institution démotivée. De Fustel de Coulanges à Durkheim et au-delà », *Revue française de sociologie*, 28, 67 – 97.

Hesnard, O. 1921. *Fr.-Th. Vischer*, Paris : Alcan.

Hombres E d'. 2009. « "Un organisme est une société, et réciproquement ?" La délimitation des champs d'extension des sciences de la vie et des sciences sociales chez Alfred Espinas », *Revue d'histoire des sciences*, 395 – 422.

Hume, D. 1758/1878. *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou de l'entendement*, Paris : Bureau de la Critique philosophique..

Hirsch, T. 2012. « Maurice Halbwachs et la sociologie religieuse. Des *Formes* aux *Cadres sociaux de la mémoire* », *Archives de sciences sociales des religions*, 159, 225 – 245.

Hughes, E. 1996, *Le regard sociologique*, Paris : Ed. de l'EHESS.

Ihl, O. 2007. *Le mérite et la République : essai sur la société des émules*, Paris : Gallimard.

Isambert, F.-A. 1993. « La naissance de l'individu », pp. 113-133 dans P. Besnard, M. Borlandi & P. Vogt, *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, Paris : Puf ;

— 1982. *Le sens du sacré*, Paris : Minuit (coll. Le sens commun).

Jacob, C. 2011. « Cheminement », dans C. Jacob (dir.), *Lieux de savoir. Les mains de l'intellect*, Paris : A. Michel, tome 2, 738 – 43.

— 2011. *Lieux de savoir. Les mains de l'intellect*, Paris : A. Michel, tome 2.

— (dir.). 2007. *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris : A. Michel, tome 1.

— 1992. *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris : A. Michel.

Janet, P. 1878. « Préface » à Spinoza, *Dieu, l'homme, la béatitude*, I – LXI, Paris : Germer Baillière.

Jones, R.A. 1993. « La science positive de la morale en France : les sources allemandes de la

Division du travail social », dans P. Besnard, M. Borlandi & P. Vogt, *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, Paris : Puf, 11 – 41.

Karady, V. 1975. « Bibliographie des travaux d'Émile Durkheim », dans É. Durkheim, 1975, tome 3 : 487–539.

— 1975. « Avant-propos », pp. 7-9, dans É. Durkheim, *Textes*, tome 1, Paris : Minuit.

Karpe, S. 1901. *Étude sur les origines et la nature du Zohar, précédée d'une étude sur l'histoire de la Kabbale*, Paris : Alcan.

Karsenti, B. 1997/2011. *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*. Paris : Puf.

— 1995. « De Durkheim à Mauss. La spécificité psychologique de la sociologie », dans M. Borlandi & L. Mucchielli, *La Sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*, Paris : L'Harmattan, 297 – 319.

Kraemer, *Durkheim avant Durkheim*, Paris, L'Harmattan, 205 – 38.

Lacour, C. & Dumas J. 1983. *Politique contractuelle et planification décentralisée : harmonie nécessaire ou conflits permanents*, Bordeaux.

Lacroix, B. 1997. « Portrait sociologique de l'auteur », dans A. Garrigou & B. Lacroix, *Norbert Élias, la politique et l'histoire*, Paris : La Découverte, 31 – 51.

— 1986/1995. « Durkheim Émile, 1858-1917. Leçons de sociologie, 1950 », *Dictionnaire des oeuvres politiques*, F. Chatelet, O. Duhamel, É. Pisier (dir.), Paris : Puf.

— 1982. « Durkheim et Marx », *Études dédiées à Madeleine Grawitz*, Paris : Dalloz.

— 1981. *Durkheim et le politique*, Paris : Pfnsp/Pum.

— 1981. *L'utopie communautaire*, Paris : Puf.

Lagroye, J. 1973. *Société et politique : J. Chaban-Delmas à Bordeaux*, Paris : Pedone.

Lahire, B. 2008. « Postface. Les mots de l'histoire ou comment lutter contre l'enfermement dans le présent et les conceptions essentialistes », dans B. Falaize & alii, *Enseigner l'histoire de l'immigration à l'école*, Paris : INRP/CNHI, 224-229.

— 2005. *L'esprit sociologique*, chap.10, Paris : La Découverte.

— 2005. « Vers une utopie réaliste : enseigner des sciences du monde social dès l'école primaire », *L'esprit sociologique*, Paris : La Découverte, 388-402.

Lassave, P. 2012a. « Introduction : des controverses aux héritages », *Archives de sciences sociales des religions*, 159, 9 – 16.

— 2012b. « Les Formes dans les Archives : filiation, refondation, référence », *Archives de sciences*

sociales des religions, 159, 89 – 111.

Lemaire, S. 2005. « Les premiers bacheliers du panel : aspirations, image de soi et choix d'orientation », *Éducation et formations (DEP)*, 72, 137-153.

Le Prévost, M. 2010. « Hétérogénéité, diversité, différences : vers quelle égalité des élèves ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 9, 55-66.

Le Strat, C. & Pelletier, W. 2006. *La canonisation libérale de Tocqueville*, Paris : Syllepse.

Lévi, S. 1911. « Les études orientales, leurs leçons, leurs résultats », *Annales du Musée Guimet*, 36, 167 – 89.

— 1892/1937. « Les sciences des religions et les religions de l'Inde », dans *Mémorial Sylvain Lévi*, Paris : P. Hartmann, 16 – 23.

— 1892. « La science des religions et les religions de l'Inde », Paris : Imprimerie Nationale, 1 – 11. (repris dans le *Mémorial Sylvain Lévi*, 1937, réédité, Motilal Banarsidass, 1996).

L'Hébreu, L. 1551/2006. *Dialogues d'amour*, Paris : Vrin.

Les études philosophiques. 1957, 12, 2, avril-juin (Numéro consacré à O. Hamelin).

Libera, A. de. 1997. « Préface » à E. Renan, *Averroès et l'averroïsme*, Maisonneuve et Larose, 7 – 19.

Le Maléfan, P. 2005. « Léon Marillier, figure de la psychologie naissante », *Bulletin de psychologie*, 476, 267 – 80.

Lieury, A. & Fenouillet, F. 1996/2013. *Motivation et réussite sociale*, Paris : Dunod.

Löwy, I. 2006. *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, Paris : La Dispute.

Lüdtke, A. 1995. « Ouvriers, *Eigensinn* et politique dans l'Allemagne du XX^{ème} siècle », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 108, 91 – 101.

— 1990. « La domination au quotidien. "Sens de soi" et individualité des travailleurs avant et après 1933 en Allemagne », *Politix*, 13, 68 – 78.

Malet, R. 2008. *La formation des enseignants comparée : identité, apprentissage et exercice professionnels en France et en Grande-Bretagne*, Francfort : P. Lang.

Marcel, J.-F. 2004. « Mauss au travail autour de 1925 », *L'Année sociologique*, 54, 1, 37 – 64.

Marillier, L. 1895. « Du rôle de la psychologie dans les études de mythologie comparée », *Revue de l'histoire des religions* 32 : 116 – 141.

— 1894. « Une nouvelle philosophie de la religion. E. Caird, *The evolution of religion* (partie 1) », *Revue de l'histoire des religions* 30 : 243 – 318.

— 1892. « M. Frazer et la Diane de Nemi », *Revue de l'histoire des religions* 25 : 71 – 99.

— 1889. « Le Congrès de psychologie physiologique de Paris de 1889 », *Revue philosophique*, 28,

539 – 46.

Maroy, C. 2006. *École, régulation, marché : une comparaison de six espaces scolaires locaux en Europe*, Paris : Puf.

Marry, C. 2001. « Filles et garçons à l'école : du discours muet aux controverses des années 1990 », dans J. Laufer, C. Marry & M. Maruani (dir.), *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris : Puf, 25-41.

Marx, K. 1867/2008. *Le capital, livre 1*, Paris : Gallimard.

Mary, A. 2012. « Retour aux choses sacrées : emblèmes, empreintes et fétiches », *Archives de sciences sociales des religions*, 159, 203 – 223.

Maublanc R. 1934/2011. « Marx et Durkheim », *Durkheimian studies*, 17, 8 – 54.

Mauger, G. 2006. « Sur la violence symbolique », dans H.-P. Müller & Y. Sintomer (dir.), *Pierre Bourdieu, théorie et pratique*, Paris : La Découverte, 84 - 100.

— 2005. « Rencontres avec Pierre Bourdieu », dans G. Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant, 15 – 21.

Mauger, G., Pinto, L. & Rosat, J.-J. 2000. « Questions à Pierre Bourdieu », dans G. Mauger & L. Pinto, *Lire les sciences sociales*, Paris : Hermès, 190 – 217.

Mauss, M. 1950/1993. *Sociologie et anthropologie*, (édité par C. Lévi-Strauss), Paris : Puf.

— 1947/1967/2002. *Manuel d'ethnographie*, Paris : Payot.

— 1934/1969. « Fragments d'un plan de sociologie générale descriptive », dans *Oeuvres*, 3, 302 – 54.

— 1928/1997. « Lucien Herr », dans M. Fournier, *Écrits politiques*, Paris : Fayard, 740 – 43.

— 1928/1971. « Introduction », à É. Durkheim, *Le socialisme*, Paris : Puf, 1971, 27 – 31.

— 1927/1969. « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », *Œuvres*, tome 3, Paris : Minuit, 178 – 245.

— 1927/1969. « Note de méthode sur l'extension de la sociologie, énoncé de quelques principes à propos d'un livre récent », *Œuvres* 3, 283 – 97.

— 1927/1969. « Notices biographiques », *L'Année sociologique*, 2, 3–9, dans M. Mauss, *Oeuvres*, tome 3, 517–24.

— 1927/1997. « Comme si... », présenté par M. Fournier, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 116-117, 105 – 06.

— 1925/2007. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris : Puf.

— 1925/1997. « Socialisme et bolchévisme », dans *Écrits politiques* (M. Fournier éd.), Paris : Fayard, 1997, 699 – 721.

- 1925/1969. « L'oeuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs », *Oeuvres*, 3. *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Karady, V. (éd.), Paris : Minuit, 473 – 99.
- 1904/1974. « L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes », dans *Oeuvres*, tome 2, Paris : Minuit, 319 – 69.
- 1902/1969. « L'enseignement de l'histoire des religions des peuples non-civilisés à l'École des Hautes Études. Leçon d'ouverture », *Revue de l'histoire des religions* 45, dans M. Mauss, tome 3, 36 – 55.
- Mauss, M. & Bert, J-F. 1931/2012. « Leçon d'ouverture de Marcel Mauss » (23 février 1931), dans J-F. Bert, *L'atelier de Mauss*, Paris : CNRS éditions, 249 – 64.
- Mauss, M. & Besnard, P. 1930/1979. « L'œuvre de Mauss par lui-même », *Revue française de sociologie*, 20, 209 – 20.
- Mauss, M. & Durkheim, É. 1913. « Compte-rendu de *Totemism and exogamy* de Frazer et des *Formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim, *L'année sociologique*, 10, 91 – 98. repris dans É. Durkheim, *Journal sociologique* (édité par J. Duvignaud), Paris : Puf, 1969. pp. 700-07.
- Mauss, M. & Fauconnet, P. 1901/1969. « Sociologie », dans M. Mauss, *Œuvres*, tome 3, Paris : Minuit, 139 – 77.
- Mauss M. & Hubert H. 1909/1929. *Mélanges d'histoire des religions*.
- Mauss M., Papilloud C. 2000. « Théorie de la liberté ou de l'action. De la possibilité de la vie intelligible » (texte non daté), *Revue du Mauss*, 15, 423 – 28.
- Meirieu, P. & Lessard, C. 2008. *L'obligation de résultats en éducation. Evolutions, perspectives et enjeux internationaux*, Bruxelles : De Boeck.
- 1991. *Le choix d'éduquer. Ethique et pédagogie*, Paris : Esf.
- Mény, Y. & Thoenig, J.-C. 1989. *Politiques publiques*, Paris : Puf.
- Merlié, D. 2010. « Cinq comptes-rendus de Durkheim à découvrir », *Durkheimian studies/Études durkheimiennes*, 16, 3 – 11.
- Michel, J. 1991. « Émile Durkheim et la naissance de la science sociale dans le milieu bernardien », dans J. Michel (éd.), *La nécessité de Claude Bernard*, Paris, L'Harmattan, 229 – 54.
- Miqueu, C. 2012. *Spinoza, Locke et l'idée de citoyenneté*, Paris, Garnier.
- Mosconi, N. 1989. *La mixité dans l'enseignement secondaire : un faux-semblant ?*, Paris : Puf.
- Mucchielli, L. 2010. « Introduction. Comment lire un "classique" des sciences sociales ? L'exemple des *Règles de la méthode sociologique* », dans É. Durkheim, 1895, 7 – 63.
- 1998a. « Les durkheimiens et la *Revue de l'histoire des religions* (1896-1916) : une zone d'influence méconnue », *Durkheimian studies/Études durkheimiennes*, 4, 51 – 72.
- 1998b. *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris : la

Découverte.

— 1998/2004. « La "révélation" d'Émile Durkheim », dans *Mythes et histoire des sciences humaines*, Paris : La Découverte, 297 – 319.

— 1993/2004. « La guerre n'a pas eu lieu : les sociologues français et l'Allemagne (1870-1940) », dans : *ibid.*, *Mythes et histoire des sciences humaines*, Paris : La Découverte.

Mucchielli, L. & Renneville, M. 2002. « Les causes du suicide : pathologie individuelle ou sociale ? Durkheim, Halbwachs et les psychiatres de leur temps (1830-1930) », *Déviance et société*, 22, 1, 3 – 36.

Muel-Dreyfus, F. 1977. *Le métier d'éducateur*, Paris : Minuit.

Munk S. 1859. *Mélanges de philosophie arabe*, Paris, A. Franck.

— 1847a. « Ibn Roschd » [Averroès] dans *Dictionnaire des sciences philosophiques*, tome 3, Paris : Hachette, 157 – 72.

— 1847b. « Léon L'Hébreu » dans *Dictionnaire des sciences philosophiques*, tome 3, Paris : Hachette, 544 – 549.

Negri, T. 2010. « Spinoza : une sociologie des affects », dans *Spinoza et nous*, Paris : Galilée, 123 – 41.

— 1992. « Valeur-travail : crise et problèmes de reconstruction dans le post-moderne », *Futur antérieur*, 10.

Nicolas, S. 2002. « La fondation de la psychophysique de Fechner : des présupposés métaphysiques aux écrits scientifiques de Weber », *L'Année psychologique*, 102, 255 – 98.

Pachon, V. 1912. « Leçon d'Inauguration du cours de M. le Professeur Victor PACHON. 14 mars 1912 », *La Presse Médicale*, 6 avril 1912, 42 p.

Paoletti, G., 2012a. « Les deux tournants, ou la religion dans l'œuvre de Durkheim avant *Les Formes élémentaires* », *L'Année sociologique*, 62, 289 – 311.

— 2012b. *Durkheim et la philosophie : représentation, réalité et lien social*, Paris : classiques Garnier.

— 2005. « Durkheim historien de la philosophie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 3, 275 – 301 (repris dans G. Paoletti, 2012b).

Papilloud, C. 2000. « Le Spinoza de Mauss. Présentation de "Théorie de la liberté ou de l'action" de M. Mauss », *Revue du Mauss*, 15, 419 – 22.

Passeron, J.-C., 2005. « Que reste-t-il des *Héritiers* et de *La Reproduction* (1964-1971) aujourd'hui ? Questions, méthodes, concepts et réception d'une sociologie de l'éducation », dans J-

- M. Chapoulie & alii (dir.), *Sociologues et sociologies. La France des années 60*, Paris : L'Harmattan, 35 – 64.
- Pastré, P. 2011. *La didactique professionnelle : approche anthropologique du développement chez les adultes*, Paris : Puf.
- Perrier E. 1888. *Anatomie et physiologie animales*, Paris : Hachette.
- 1888. *Le transformisme*, Paris : J.-B. Baillière.
- 1881. *Les colonies animales et la formation des organismes*, Paris : Masson.
- Pickering, W. 1993. « L'évolution de la religion », dans P. Besnard, M. Borlandi & P. Vogt (dir.), *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, Paris : Puf, 185 – 96.
- 1975. « A note on the life of Gaston Richard and certain aspects of his work », dans W. Pickering, *Durkheim on religion*, Boston : Routledge and Kegan Paul, 343 – 57.
- 1979. « Gaston Richard: collaborateur et adversaire », *Revue française de sociologie*, 20,1, 163 – 82.
- Pillon, T. & Vatin, F. 2007. *Traité de sociologie du travail*, Toulouse : Octarès.
- Pinto, L. 2012. « Pierre Bourdieu et la sociologie d'Émile Durkheim », dans F. Lebaron & G. Mauger, *Lectures de Bourdieu*, Paris : Éditions Ellipses, 61 – 74.
- Pinault, M. 2008. « Portrait de groupe d'universitaires parisiens en leur villégiature bretonne : L'Arcouest dans la première moitié du XX^{ème} siècle », *Revue européenne d'histoire sociale*, 25-26, 142 – 59.
- Pollak M. 1984/1992. *Vienne 1900*, Paris : Gallimard.
- Porqueres y Gené, E. 2012. « Religion et parenté dans les *Formes élémentaires* », *L'Année sociologique*, 62, 409 – 427.
- Prades, José. A., *Persistance et modernité du sacré : actualiser Durkheim et repenser la modernité*, Paris : Puf, 1987.
- Renan, E. 1852. *Averroès et l'averroïsme*, Paris : Durand.
- Renault, E. 2011. « Comment Marx se réfère-t-il au travail et à la domination ?, *Actuel Marx*, 49, 16-31.
- Revue du Mauss*, 2010. *Marcel Mauss vivant*, 36, Paris : La Découverte.
- Ribot, T. 1879. *La psychologie allemande contemporaine*, réédité par S. Nicolas, Paris : L'Harmattan, 2003.
- Ricardou, A. 1890. *De humanae mentis aeternitate apud Spinozam*, Paris : Alcan.
- Rosa, F. 1996. « Le mouvement "anthropologique" et ses représentants français (1884-1912) », *Archives européennes de sociologie*, 37, 2, 375 – 405.

- Roux, F. 2005. « Un autre rapport au savoir », dans G. Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant, 321 – 323.
- Schapkow, C. 2002. « L'œuvre et la vie de Spinoza comme paradigme scientifique et fondement d'une identité juive sécularisée chez Heinrich Graetz et Jacob Freudenthal », *Revue germanique internationale*, 193 – 202.
- Schlanger, J. 1997. *La vocation*, Paris : Le Seuil.
- Schön, D.A. 1994, *Le praticien réflexif. A la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, Montréal : Eds. Logiques.
- Schwartz, Y. 1988. *Expérience et connaissance du travail*, Paris : Messidor/Éditions sociales.
- Sembel, N. 1997. *Le travail et le métier*, Bordeaux, Thèse, chapitres 6 et 9.
- Sibony, D. 1998. *Violence : traversées*, Paris : Le Seuil.
- Smith, W.R. 1889/1894/1914. *Lectures on the religion of the Semites*, London : A. & C. Black.
 — 1885/1903. *Kindship and marriage in earlier Arabia*, London : A. & C. Black.
 — 1882/1895/1912. *The prophets of Israël and their place in history to the close of the eighth century b.c.*, London : A. & C. Black.
- Steiner P. 2015. « Les sociologues et les formes de la connaissance », dans B. Walliser, *La distinction des savoirs*, Paris : éd. de l'Ehess, 251 – 74.
 — 2012. « Religion et économie chez Durkheim : deux formes de cohésion sociale ? », *Archives de sciences sociales des religions*, 159, 247 – 263.
 — 2005. *L'École durkheimienne et l'économie*, Genève : Droz.
 — 2000. « Crise, effervescence sociale et socialisation », dans M. Borlandi & M. Cherkaoui, *Le Suicide. Un siècle après Durkheim*, Paris : Puf, 63 – 85.
 — 1998. *La Sociologie de Durkheim*. Paris : La découverte.
- Société de psychologie physiologique de Paris. 1890. *Congrès international de Psychologie physiologique*, Paris : Imprimerie Nationale (Bureau des Revues).
- Supiot, A. 2012. « Introduction », dans B. Trentin, *La cité du travail, le fordisme et la gauche*, Paris : Fayard, 13 – 31.
- Thélot, C. 2004. *Pour la réussite de tous les élèves*, Paris : La Documentation française / Cndp.
- Tiryakian, E. A. 1967, « Le premier message d'Émile Durkheim », *Cahiers internationaux de sociologie*, 14, 23 – 25.
- Topalov, C. 2015. *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris : Garnier.
 — 1999. « Le champ réformateur, 1880 - 1914 : un modèle », dans C. Topalov, *Laboratoires du*

nouveau siècle : la nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914, Paris : éd. de l'Ehess.

— « "Expériences sociologiques" : les faits et les preuves dans les thèses de Maurice Halbwachs (1909-1913), *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1, 11 – 46.

Touraine A. 1984. *Le retour de l'acteur*, Paris : Le Seuil.

— 1965. *Sociologie de l'action*, Paris : Le Seuil.

Troger, V. & Ruano-Borbalan, J.-C. 2010. *Histoire du système éducatif*, Paris : Puf.

Van Zanten, A. & Gropiron, M.F. 2001. Les carrières enseignantes dans les établissements difficiles, *Ville-École-Intégration*, 124, 224 – 268.

Vatin F. 2003. « À quoi rêvent les polypes ? Individuation et sociation d'A. Trembley à É. Durkheim », dans L. Fédi (dir.), *Les cigognes et la philosophie*, Paris : L'Harmattan.

Vischer F. 1887. « Das symbol », dans *Philosophische aufsatze : Eduard Zeller*, Leipzig, Fues, 151 – 193.

Wacquant, L. 1995/2004. « Lire *Le Capital* de Pierre Bourdieu », dans L. Pinto, G. Sapiro & P. Champagne (dir.), *Pierre Bourdieu, sociologue*, Paris : Fayard, 211 – 230.

Waller W. 1932/1965. *Sociology of teaching*, New York, Wiley & Sons.

Waquet, F. 2015. *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI^{ème}-XXI^{ème} siècles*, Paris : Cnrs Éditions.

Watts Miller, W. 2012. *A Durkheimian quest. Solidarity and the sacred*, Oxford : Berghahn Books.

— 2005. « Dynamogénique and élémentaire », *Durkheimian studies*, 11, 18 – 32.

Weber, F. 2015. *Brève histoire de l'anthropologie*. Paris : Flammarion.

— 2012. « De l'ethnologie de la France à l'ethnographie réflexive », *Genèses*, 89, 44 – 60.

— 2009. *Manuel de l'ethnologue*, Paris : Puf.

— 2007. « Vers une ethnographie des prestations sans marchés », Présentation de *l'Essai sur le don*, Paris : Puf, 1 – 59.

— 2005. *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, Montreuil : Aux lieux d'être.

— 1989/2009. *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*. Paris, Éditions de l'Ehess.

Weber, M. 1917/1992. *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Presses Pocket.

— 1904-1905/1995. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Pocket.

Wickham Steed, H. 1926. *Mes souvenirs, 1892-1914*, tome 1, Paris: Librairie Plon.

Willaime, J-P. 1912/1960/2013. « Introduction », pp. V-XVII, dans É. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : Puf.

Willis P. 1979/2011. *L'école des ouvriers*, Marseille : Agone.

Wolf, C.1886. *Les hypothèses cosmogoniques. Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes, suivi de la traduction de la Théorie du ciel de Kant*, Paris: Gauthier-Villars.

Woods, P. 1990. *L'ethnographie de l'école*, Paris : A. Colin.

Yacine, T. 2005. « Pierre Bourdieu, *amusnaw* kabyle ou intellectuel organique de l'humanité », dans G. Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Bellecombe-en-Bauges : Éditions du Croquant, 565 – 74.

2. Liste de mes publications sur Durkheim et Mauss (hors éducation)

Co-direction d'ouvrage :

- M. Béra et N. Sembel (éds), *Durkheim et la religion. Les Formes élémentaires de la vie religieuse d'hier à aujourd'hui (1912-2012)*, Paris : Garnier, 2015 (à paraître).

Chapitres dans des ouvrages collectifs :

- « Religion, éducation, connaissance : la méthode de Durkheim vers la sociologie générale (1882-1914) », dans M. Béra et N. Sembel (éds), *Durkheim et la religion. Les Formes élémentaires de la vie religieuse d'hier à aujourd'hui (1912-2012)*, Paris : Garnier, 2015 (à paraître).
- « Conclusion générale : clore aussi l'ère des spécialités », dans M. Béra et N. Sembel (éds), *Durkheim et la religion. Les Formes élémentaires de la vie religieuse d'hier à aujourd'hui (1912-2012)*, Paris : Garnier, 2015 (à paraître).

Articles :

- « Durkheim, Mauss, dynamogénie : le lien Gley (1857-1930) », *Durkheimian studies*, vol. 21, 2015 (à paraître).
- « La liste des emprunts de Mauss à la bibliothèque universitaire de Bordeaux : la genèse d'une "imagination sociologique" », *Durkheimian studies*, vol. 21, 2015 (à paraître).
- « Les emprunts de Mauss à la bibliothèque universitaire de Bordeaux (1890-1895) », *Durkheimian studies*, vol. 21, 2015 (à paraître).
- « Les emprunts "germaniques" de Gaston Richard à la bibliothèque universitaire de Bordeaux (1902-1945) », *Lendemains*, 140, 2015 (à paraître).
- « Une hypothèse sur l'arrivée de Durkheim à Bordeaux : les requêtes durkheimiennes d'Hamelin (mars-avril 1887) », *Durkheimian studies*, vol. 21, 2015 (à paraître).
- « Le centenaire atypique des *Formes élémentaires de la vie religieuse* », *Durkheimian studies*, vol. 20, 2014.

- « La liste des emprunts de Durkheim à la bibliothèque universitaire de Bordeaux : une "imagination sociologique" en acte », *Durkheimian studies*, vol. 19, 2013, 5 – 49.
- « Les emprunts de Durkheim à la bibliothèque universitaire de Bordeaux (1889-1902) » (avec l'aide de M. Béra), *Durkheimian studies*, vol. 19, 2013, 49 – 72.
- « Quoi de neuf sur Mauss ? *Quae tota nosta est* », *Durkheimian studies*, vol. 19, 2013, .

Notes de lecture :

- *Revue Européenne des Sciences Sociales*, n° 54-1, 2016 (W. Watts Miller, *A durkheimian quest*, Oxford/NewYork, Berghahn books, 2012) (à paraître).
- *Le mouvement social*, 2016, R. Hertz, *Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain (1912-1915)*, Puf/Quadrige, 2015) (à paraître).
- *Revue Européenne des Sciences Sociales*, n° 53-2, 2015 (G. Paoletti, *Durkheim et la philosophie*, Garnier, 2012) (à paraître).
- *Durkheimian studies*, n° 21, 2015 (M. Fournier et C. Kraemer, éd., *Durkheim avant Durkheim. Une jeunesse vosgienne*, L'Harmattan, 2015) (à paraître).

Communications :

- 2014 (juillet) : « *Durkheim et Mauss à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux : retour sur une exploitation sociologique des catalogues* », Bibliothèque universitaire de Lettres, Pessac.

2013 (février) : « *Les emprunts de Durkheim et de Mauss à Bordeaux* », colloque « *De Mauss à Lévi-Strauss, les bibliothèques des savants* » (dir. J.-F. Bert), Quai Branly, Paris

3. Liste de mes publications sur Durkheim, Mauss et l'éducation

Ouvrages :

- *Le travail scolaire*, Paris, Nathan Université, 2003 (chapitres 1 et 3).
- *Sociologie de l'éducation* (avec A. Barrère), Paris, Nathan, 1998 (chapitre 1).

Ouvrage en édition scientifique :

N. Sembel (éd.), *Histoire de l'enseignement secondaire en France* (É. Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris : Puf, [1904-1905]/1938 ; « La formation de l'enseignement secondaire en France », repris dans *Éducation et sociologie* [1906]/1922 *Émile Durkheim. Oeuvres complètes, tome X*, Genève : Droz, 2017, 400 p.

Chapitres dans des ouvrages collectifs :

- « Religion, éducation, connaissance : la méthode de Durkheim vers la sociologie générale (1882-1914) », dans M. Béra et N. Sembel (éd.), *Durkheim et la religion. Les Formes élémentaires de la vie religieuse d'hier à aujourd'hui (1912-2012)*, Paris : Garnier, 2015.

- « Engagement des corps et manifestation des émotions dans le travail intellectuel : la construction du sentiment d'appartenance collective par la magie d'État dans la classe, et ses limites », pp. 221-235 dans L. Jacquot (éd), *Religion(s), Culture(s). Actualité de Durkheim et de Mauss*, Nancy : PUN, 2014.
- « Deux logiques de la spécialisation du travail altruiste des Professeurs des Écoles : adaptation intégrée ou autonomie distanciée ? » (avec B. Gesson), pp. 251-266 dans *Travail et dons* (L. Jacquot & C. Kraemer, dir.), Nancy : PUN, 2011.

4. Liste des mes autres publications sur l'éducation

Ouvrage en nom propre :

- ***Le travail scolaire***, Paris, Nathan Université, 2003, 128 p. (Collection 128), 2^{ème} édition (2005).
Médaille de l'Académie Nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux (2003.)
Traduit en espagnol : *El trabajo escolar*, Mexico, Uribe e Ferrari (à paraître).

Ouvrage en collaboration :

- ***Sociologie de l'éducation*** (avec A. Barrère), Paris, Nathan, 1998, 128 p. (Collection 128), 3^{ème} édition (2005).
Traduit en portugais : *Sociologia da escola*, Sao Paolo, Ed. Loyola, 2006, 137 p.

Co-direction d'ouvrage :

- M. Estripeaut-Bourjac et N.Sembel (éds), ***Femmes, travail, métiers de l'enseignement. Rapports de genre, rapports de classe***, Mont-Saint-Aignan : PURH, 2014.

Chapitres dans des ouvrages collectifs :

- « "Sans transition" : le travail pour soi contre la séparation collège/lycée ? », dans M.-H. Jacques (éd.), *Les transitions scolaires*, Rennes : PUR, 2015 (sous presse).
- « Le déclassement atypique de diplômés du supérieur devenus "RMistes" et "SDF" » (avec P. Cordazzo), dans C. Bergouignan et I. Daugareilh (éds), *Exclusion, insertion : actualités, enjeux*, Bordeaux : PUB, 2015 (à paraître).
- « Normativité scolaire, conformisme et déviance. De l'utilité méthodologique et épistémologique de la sociologie de la déviance pour la sociologie de l'éducation », dans M. Boucher (éd.), *Enquêter sur les déviances et la délinquance. Enjeux scientifiques, politiques et idéologiques*, Paris : L'Harmattan, 2015.
- « Bourdieu et le travail enseignant : reconstruction d'un objet peu visible, transversal et

intime », pp. 135-157 dans M. Quijoux (éd.), *Bourdieu et le travail*, Rennes : PUR, 2015.

- « Inégalités de genre à l'école et travail enseignant : pour un accompagnement professionnel par "traduction" sociologique », pp. 359-371 dans M. Estripeaut-Bourjac et N.Sembel (éds), *Femmes, travail, métiers de l'enseignement. Rapports de genre, rapports de classe*, Mont-Saint-Aignan : PURH, 2014.
- « Introduction. Genre et rapports sociaux de sexe au travail et à l'école : les femmes entre contraintes et autonomie » (avec Marie Estripeaut-Bourjac), pp. 7-23 dans M. Estripeaut-Bourjac et N.Sembel (éds), *Femmes, travail, métiers de l'enseignement. Rapports de genre, rapports de classe*, Mont-Saint-Aignan : PURH, 2014.
- « Le travail enseignant au primaire : l'adaptation comme passage, l'autonomie comme rupture », pp. 41-55 dans P. Cordazzo et B. Fichet (éds), *Transition, passage en sciences sociales*, Strasbourg : Néothèque, 2013.
- « La définition du "bon" fonctionnaire comme enjeu de luttes : un exemple de tentative de bureaucratisation du travail enseignant par la norme, la compétence et la morale », pp. 43-55 dans J.-F. Dupeyron et C. Miqueu (éds), *Éthique et déontologie dans l'Éducation nationale*, Paris : A. Colin (Collection "Recherches"), 2013.
- « Les professeurs-documentalistes entre bi-métier et travail intellectuel : enjeux professionnels et politiques d'un trait d'union », pp. 49-65 dans I. Fabre (éd), *Professeur-documentaliste: un tiers métier*, Dijon : Educagri, 2011.
- « La professionnalisation des enseignants en IUFM entre idéal et critique : de l'utilitarisme à la satisfaction intellectuelle » (avec F. Léonard, IUFM Aquitaine, B.Gesson & B. Teruel, LAPSAC, Université Bordeaux 2), pp. 133-146 dans E. Quenson et S. Coursaget (éds), *La professionnalisation dans l'Enseignement Supérieur*, Paris : Octarès, 2012.
- « Points de vue et pratiques des partenaires du travail hors la classe : enseignants, parents, élèves" (avec V. Caillet) dans P. Rayou (éd), *Faire ses devoirs. Enjeux cognitifs et sociaux d'une pratique ordinaire*, Rennes, PUR, 2010, pp. 33-70.
- « L'entrée dans la carrière d'une cohorte de Professeurs des écoles en Gironde. La construction de l'identité au travail entre adaptation et autonomie." (avec F.Léonard, B. Teruel et B. Gesson), pp. 135-147 dans R. Goigoux, L. Ria et M.-C. Toczec-Capelle (éds), *Les parcours de formation des enseignants débutants*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2009, 372 p.
- « Travail et travaux d'élèves » dans *Dictionnaire de l'éducation*, (dir. A. Van Zanten), Paris, Presses Universitaires de France, 2008, pp. 662-664.
- « Le travail scolaire » dans *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, (dir. Ch. Etévé, J.C. Forquin et A. Robert), Paris, Retz, 2005, pp. 705-707.
- « Sociologie des activités cognitives en éducation », pp. 12-39 dans *Les sciences cognitives en éducation* (avec R. La Borderie et J. Paty), Paris, Nathan, 2000, 128 p. (Collection 128).
Traduction en portugais : *As ciencias cognitivas em Educação*, éd. Loyola, 2007.

Articles :

- « Le "désordre" des catégories : déclassement statutaire atypique de diplômés du supérieur devenus sans-domicile », (avec P. Cordazzo), n° spécial Enquête Sans-Domicile, **Économie et statistique**, 2016 (à paraître).
- « De la réification à l'autonomie, les difficultés à penser le travail collectif des enseignants », n° thématique sur « Le travail collectif des enseignants en question » (J.-F. Marcel et T.Piot, eds), **Questions vives**, n° 21, 2014, pp. 157-173.
- « Du Master à l'aide sociale : déclassement statutaire immédiat, piège statutaire, nouvelles trajectoires de précarisation », **L'orientation scolaire et professionnelle**, 41, 1, 2012, pp. 99-123.
- « Le travail scolaire : histoire et moteurs d'une évolution », n° sur le travail scolaire (dir. O. Maulini, Université de Genève), **Recherches en Éducation**, 10, 2011, pp.21-33.
- « La naissance du campus de Talence-Pessac-Gradignan dans la banlieue de Bordeaux : les étapes d'une innovation institutionnelle », **Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde**, n°13-14, 2008, pp. 157-170.
- « Être prof : pour une sociologie cognitive du travail enseignant », **Eduquer/Cahiers Alfred Binet**, n°10, oct. 2005, pp. 69-77.
- « Autour des mots : le travail scolaire », **Recherche et Formation**, n°44, 2003, pp.125-135.
- « La construction des projets personnels à l'Université » (avec G. Felouzis), **Formation-Emploi**, (Cereq), n°57, avr.-juin 1997, pp. 45-59.
- « Les étudiants, le campus et la ville » (avec F. Dubet), **Annales de la Recherche Urbaine**, n° 62-63, juin 1994, pp. 225-234.
- « La fin d'un modèle éducatif" (avec D. Martuccelli), **Journal du Droit des Jeunes**, n° 129, novembre 1993, pp. 9-13.

Notes de lecture :

- **Revue Européenne des Sciences Sociales**, n° 53-1, 2015 (R. Bodin et S. Orange, *L'université n'est pas en crise*, Le Croquant/Savoir Agir, 2013).
- **Revue Européenne des Sciences Sociales**, n° 52-2, 2014 (L.Mucchielli, *L'invention de la violence*, Fayard, 2011 ; et *Criminologie et lobby sécuritaire*, La Dispute, 2014).
- **Revue Européenne des Sciences Sociales**, n° 52-1, 2014 (D.Schnapper, *Travailler et aimer. Mémoires*, O. Jacob, 2013)

- **Revue Française de Sociologie**, n°4, 2007 (C. Maroy, éd., *Ecole, régulation, marché*, Puf, 2006.)
- **Revue Française de Sociologie**, n°4, 1996 (A. Renaut, *Les révolutions de l'université*, Calmann-Lévy, 1995.)
- **Sociologie du Travail** n° 1, 1996 (C. Browning, *Des hommes ordinaires*, Les Belles Lettres, 1994.)
- **Sociologie du Travail** n° 1, 1994 (M. S. Jankowski, *Islands in the streets. Gangs and American Urban Society*, University of California Press, 1991).

Autres publications :

- « La question du mémoire, de l'écrit et du travail sociologiques : exigences scientifiques minimales et transpositions didactiques maximales », *Bulletin de l'ASES*, n° 39, juin 2012, pp.6-12.
- « Avec les "non-sociologues", une posture d'enseignant-chercheur à la fois épistémologique, professionnalisante et pluridisciplinaire », *Bulletin de l'ASES*, n° 38, décembre 2011, pp. 12-15.
- « L'accompagnement sociologique des enseignants", *Esquisse*, n° 52-53, janvier 2009, pp. 63-74.
- « La laïcité comme opium des élites : de quelques apports de la socio-histoire à la question de la neutralité culturelle", *Esquisse*, n°48-50, avril-juin 2006, pp. 73-80.
- « La fabrique scolaire de l'adolescent occidental", *Esquisse*, n°37-38, sept. 2004, pp.5-8.
- « L'institution, le marché, les acteurs", n° spécial « Sociologie de l'éducation » (N. Sembel coord.), *Jonctions*, 5, 2001, pp.2-3.
- « Devenir enseignant : une expérience d'observation de la professionnalisation dans le Premier Degré en Gironde", *Jonctions*, n°5, 2001, pp. 4-23.
- « À propos du mémoire professionnel : un peu de polémique ne fait pas de mal", *Esquisse*, n°13, déc. 2000, pp. 5-7
- « À propos d'une hypothèse sur la détermination du travail étudiant par le mode de certification", *Archives Aquitaine de Recherche Sociale*, n° spécial, 1994, pp. 143-149.

Table des matières

Introduction	4
Chapitre 1.....	8
La sociologie générale de Durkheim et de Mauss.....	8
comme objet d'étude et pratique intellectuelle.....	8
1. Un exemple : la généralisation par croisement chez Durkheim.....	8
1.1. De la religion vers l'éducation : des formes élémentaires de la socialisation.....	9
1.2. De l'éducation vers la religion : des formes élémentaires de la pédagogie.....	11
1.3. Entre religion et éducation : vers des formes élémentaires de la connaissance.....	14
1.4. Une critique sociologique « généraliste » de la connaissance formelle.....	15
2. La sociologie générale de Durkheim.....	16
3. La sociologie générale de Mauss	20
Conclusion : une sociologie générale en acte.....	24
Chapitre 2.	26
De la méthode à la matière :	26
la logique du travail empirique.....	26
1. Du sociologue généraliste à l'objet d'étude.....	27
2. Le chercheur et le « terrain ».....	31
3. Le chercheur et sa lecture	35
3.1. La lecture du chercheur comme principe : hypothético-déductivité et indiciarité.....	35
3.2. Lire Durkheim.....	40
3.3. Lire les archives.....	42
4. Un « voyage au pays du papier » : une mise en ordre sociologique des archives.....	49
4.1. Un travail préparatoire classique sur archives.....	49
4.2. Un travail d'analyse sociologique.....	54
5. Un « voyage au pays des mots » : des citations représentatives.....	58
6. Une évaluation du lien faible entre emprunts et citations chez Durkheim.....	61
7. Une typologie des liens forts entre les emprunts de Mauss et ceux de Durkheim.....	66
7.1. Emprunts identiques	68
7.2. Emprunts proches.....	70
7.3. Emprunts proches : esthétique	72
7.4. Emprunts simultanés : psychologie.....	74
8. Faire de la sociologie du passé.....	76
Conclusion : s'éloigner du bricolage, s'approcher de la vérité.....	82
Chapitre 3.	84
Le travail intellectuel de Durkheim et de Mauss à Bordeaux.....	84
1. Durkheim, un travail caché.....	84
2. Mauss, un travail parallèle.....	94
3. Durkheim et Mauss, un travail sur soi.....	101
4. Durkheim et Mauss, un travail pour soi.....	106
4.1. Premier exemple : les interruptions momentanées d'emprunts de Durkheim, ou comment dégager du temps pour écrire	107
4.2. Deuxième exemple : les requêtes durkheimiennes de Hamelin (mars-avril 1887), ou comment travailler son poste avant sa nomination.....	108
4.3. Un troisième exemple : le travail « pour soi », et pour la vie, de Mauss.....	111
4.4. Retour sur le dualisme du travail intellectuel	111
5. Durkheim et Mauss, un travail ensemble (et non à deux).....	116
5.1. Deux positions.....	117
5.2. Deux sociologues.....	120
5.3. Une sociologie.....	122

Chapitre 4.....	126
Une méthode pour généraliser la sociologie.....	126
1. Lectures en pratiques.....	126
1.1. Durkheim et Mauss lecteurs.....	126
1.2. Durkheim et Mauss cartographes.....	130
2. Une pratique faite méthode.....	133
3. Étape 1 : une « sélection sociale » systématique.....	137
4. Étape 2 : une hiérarchisation sociologique.....	141
4.1. Le « thème dominant et permanent » (Besnard, 1993) de l'œuvre.....	141
4.2. Délire hiérarchisant et sacré hiérarchisé ?.....	143
5. Étape 3 : une dynamisation circulaire.....	146
5.1. Par dynamogénie.....	147
5.2. Par sociomorphisme.....	149
5.3. Par connaissance.....	151
6. La sociologie est un « sport de combat ».....	155
6.1. Étape 4 : généraliser la sociologie par décalage structural.....	155
6.2. Un exemple de controverse « disciplinaire » avec Espinas.....	158
6.3. Un exemple de controverse « structurale » avec Richard.....	165
Chapitre 5.....	173
La construction d'un horizon intellectuel nouveau.....	173
1. Les prémisses du fait social total.....	173
2. Une théorie générale de l'action	176
3. Une sociologie physiologique ?.....	182
3.1. L'année 1885.....	183
3.2. Le Congrès international de psychologie physiologique (1889).....	184
3.3. Deux Congrès satellites (1889, 1895)	187
3.4. Intégration et régulation : une problématique socio-physiologique ?	188
4. Aux confins de la configuration : les liens faibles du champ réformateur (1880-1914).....	191
4.1. Un contexte de force des liens faibles.....	191
4.2. Le champ réformateur, espace de liens faibles.....	193
4.3. Un exemple : le « lien Gley ».....	195
4.4. Un réseau de liens faibles aux confins de la configuration.....	204
Conclusion générale :.....	211
le blitzkrieg symbolique de Durkheim et de Mauss.....	211
1. Bordeaux, le moment fondateur.....	211
2. La sociologie générale.....	214
3. Le travail bordelais : ensemble, « pour soi » et durable.....	216
4. Bordeaux, un blitzkrieg symbolique.....	218
5. Continuer.....	221
Bibliographie.....	222
1. Références utilisées.....	222
2. Liste de mes publications sur Durkheim et Mauss (hors éducation).....	242
3. Liste de mes publications sur Durkheim, Mauss et l'éducation.....	243
4. Liste des mes autres publications sur l'éducation.....	244
ANNEXES.....	251

Annexe 1 : Liste des lieux de recherche

Annexe 2 : Journal de recherche

Annexe 3 : Textes de Durkheim, dossiers administratifs

Annexe 4 :

4.1. Fonds Mauss : bibliothèque personnelle, correspondance, cours, notes d'étudiant, dossiers administratifs

4.2. Textes de Mauss, lettres de Durkheim à Mauss

Annexe 5 : Les emprunts de Durkheim à la bibliothèque universitaire de Bordeaux

Annexe 6 : Les emprunts de Mauss à la bibliothèque universitaire de Bordeaux

ANNEXES

SOMMAIRE :

ANNEXE 1 : Liste des lieux de recherche (2012-2015)

ANNEXE 2 : Journal de recherche

ANNEXE 3 : Textes de Durkheim, dossiers administratifs

ANNEXE 4 :

**ANNEXE 4.1. Fonds Mauss : bibliothèque personnelle, correspondance,
cours, notes d'étudiant, dossiers administratifs**

ANNEXE 4.2. Textes de Mauss, lettres de Durkheim à Mauss

**ANNEXE 5 : Les emprunts de Durkheim
à la bibliothèque universitaire de Bordeaux (1889-1902)**

**ANNEXE 6 : Les emprunts de Mauss
à la bibliothèque universitaire de Bordeaux (1890-1895)**

ANNEXE 1

Liste des lieux de recherche (2012 - 2015)

À Bordeaux et Région Aquitaine :

Bibliothèque de Lettres,
Bibliothèque de Bordeaux (municipale, quartier Mériadeck),
Bibliothèque de Droit (ex-Bordeaux 4, site Campus),
Bibliothèque de Sciences (Bordeaux 1, site Campus),
Bibliothèque de l'Observatoire d'astrophysique (ex-Bordeaux 1, site de Floirac)
Bibliothèque des Sciences de la vie et de la santé (ex-Bordeaux 2, site Carreire),
Bibliothèque des Sciences humaines et sociales (ex-Bordeaux 2, site Victoire)
Bibliothèque de Sciences et techniques des activités physiques et sportives
Bibliothèques de section (Histoire du droit, Histoire de l'art, Langues étrangères H. Guillemin)
Archives départementales de la Gironde
Centre des archives du personnel militaire (Pau)

À Paris et Région Île-de-France :

Bibliothèque de Droit (Paris 1)
Bibliothèque de la Sorbonne
Bibliothèque Sainte-Geneviève
Bibliothèque du Collège de France
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine
Bibliothèque de l'École pratique des hautes études
Bibliothèque de l'Institut de paléontologie humaine
Médiathèque du Museum d'histoire naturelle
Médiathèque du Musée du quai Branly
Archives de Paris
Archives Nationales (site de Pierrefitte)
Site Leonore de la Légion d'Honneur

Nous remercions tous les personnels, en particulier Mesdames Juvé (Victoire), Delamarre (Carreire), Pomiès (Floirac) et Bosc (Museum) pour l'accueil qui nous a été réservé.

Compte tenu de l'orientation que nous avons donnée à notre recherche, nous remercions également :

Madame Charrier-Arrighi, de la médiathèque du Museum d'Histoire Naturelle de Paris,
Monsieur Bernard et Madame Silva, de la médiathèque du Musée du Quai Branly à Paris,
Monsieur Labaune et Madame Guttierrez, du Collège de France ;
Madame Giry, des Archives Nationales, site de Pierrefitte-sur-Seine,
Monsieur Gallou, de la bibliothèque de Droit de Bordeaux,
Madame Desos-Warnier et Monsieur Niziers, de la bibliothèque de Paris 1,
Monsieur Fourgeaud, de la bibliothèque municipale de Bordeaux,
Monsieur Berchon et Madame Valencia, de la bibliothèque de l'École pratique des hautes études.
Madame Bader du CAPM de Pau,
Madame Bernard des Archives de Paris,
Monsieur Miura de la bibliothèque de Lettres de Bordeaux.

Nous remercions également tous les « mags » (magasinières) de ces institutions, anonymes (sauf la dénommée « La Goule » qui hante, paraît-il, le 10ème étage de la bibliothèque de Lettres de Bordeaux).

Enfin, nous exprimons notre plus profonde gratitude à Monsieur Allioux et à Madame Didier, de la bibliothèque de Lettres de Bordeaux, sans qui rien n'aurait été possible.

ANNEXE 2

Journal de recherche

Travailler sur le XIX^{ème} siècle suppose parfois l'achat de livres introuvables en bibliothèque et sur les sites documentaires, et aussi de livres qu'il est nécessaire de posséder en bibliothèque, pour des consultations régulières. Nous avons acquis quelques numéros de *l'Année sociologique*, aussi rares qu'onéreux, âprement négociés sur internet, et la collection complète des *Durkheimian studies/Études durkheimiennes*. Nous possédons presque autant de cartes de photocopie que de cartes de lecteur. Les séries de photocopies les plus importantes ont concerné des extraits des ouvrages personnels de Mauss à la médiathèque du Quai Branly, et et les numéros des *Études durkheimiennes*, première série, de 1977 à 1995, à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Le centralisme français a été la raison principale de nos déplacements et du regroupement de nos lieux d'investigation. Nous avons, de ce point de vue, bénéficié du retour récent du fonds Mauss de l'Imec de Caen sur Paris, quelques mois avant que nous n'envisagions ce déplacement, un peu plus compliqué que les autres, en Normandie.

Faire de la recherche seul a des avantages et des inconvénients. La recherche en solitaire nécessite une détermination particulière : financement quasiment impossible à obtenir, pas d'entraînement collectif ; mais nous n'avons pas le souvenir d'avoir rencontré une quelconque période de doute ; en y repensant, nous avons vécu la même chose pendant notre thèse. Le recueil des données, la construction des faits, les travaux d'écriture, toutes opérations parfois délicates et nécessitant un travail conséquent, se sont chaque fois déroulées sans heurts.

En fait, cette détermination constitue l'élément le plus important pour le fondement d'une recherche réussie : la construction de la relation et la réalisation efficace des objectifs en dépendent. Nous avons l'impression d'avoir passé beaucoup de temps à contacter des personnes, à échanger en vue de faire progresser des « dossiers », obtenir des garanties, remercier ; attendre des ouvrages et autres documents commandés ; et encore plus de temps à calculer ce qui était le plus efficace pour tout réaliser. Beaucoup de temps à nous déplacer aussi, et beaucoup de courses ; lors d'une journée parisienne très dense nous avons pris trois fois le taxi pour pouvoir concilier plusieurs contraintes ; nous n'avons jamais raté un train, aucun de nos trains n'a pris du retard, nous y avons souvent travaillé, quasiment chaque fois en seconde classe, quasiment sans dormir ; aucun rendez-vous n'a été raté. Parfois les « choses » s'accélèrent ; parfois elles semblent bloquées ; mais « en moyenne » elles se sont faites ; et chacune, une fois réalisée, sonnait comme une victoire.

Dans ce contexte positif, la chance et les émerveillements étaient régulièrement au rendez-

vous. La chance, c'est de tomber sur des choses que l'on cherche depuis longtemps, mais aussi non voulues, non cherchées *hic et nunc* et qui pourtant surgissent. Un dossier, comme celui du contentieux épique de Mauss avec la bibliothèque Sainte-Geneviève et son directeur Ruelle autour des emprunts de l'ouvrage central pour sa thèse, les *Dialogues d'amour* de Léon l'Hébreu ; une lettre, comme celle de Gley à Mauss classée dans les « correspondances anonymes » de ce dernier ; les exemples pourraient être multipliés. Ils diraient tous que la chance se provoque, autrement dit qu'il faut influencer le plus possible sur une structure d'opportunités pour que des opportunités puissent survenir. Ou encore, en une formule qui ressemble à un adage populaire de la recherche : donner une chance à la chance.

Les émerveillements, ce sont des relations peu durables mais pas totalement formelles ; peut-être ce que Granovetter appelle la force des liens faibles. Nous pensons à toutes les personnes qui ont débloqué les situations parfois atypiques que nos demandes provoquaient : telle consultation des registres non référencés d'entrées des dons au Musée de l'Homme, rendue possible et dans les meilleures conditions grâce à Madame B. ; telle autre consultation de la neuvième édition de *l'Encyclopaedia Britannica* non répertoriée à la bibliothèque de Paris 1, réservation à l'avance par internet impossible, mais rendue possible par Madame D.-W. et une responsable de « mags » ; une autre consultation encore, d'une demande d'accès à plusieurs dizaines d'ouvrages de la bibliothèque personnelle de Mauss à la médiathèque du Musée du Quai Branly, commandés à l'avance mais non préparés, rendue possible *in extremis* par Madame S. et son équipe de « mags ».

Nous pensons aussi, en particulier, à notre relation avec la petite-fille d'Eugène Gley, l'ami d'enfance de Durkheim. Quatorze mois de correspondance (en cours) par téléphone et mails, et cinq rencontres de plusieurs heures, qui se sont passés de la façon la plus naturelle en apparence, la plus tacite et la plus travaillée en réalité, avec deux sentiments réciproques : le respect et la confiance. Nous pensons également aux éléments décisifs communiqués par Madame G. des Archives nationales, qui nous a rendu ce lieu familier dès la première fois, insistant sur notre nécessaire rencontre directe avec l'archive, rencontre émotionnelle avec sa consistance, et nous a facilité le travail de recherche sur place et dans plusieurs autres lieux décisifs ; sans que nous ne nous soyons rencontrés. Nous pensons encore à la disponibilité immédiate de Madame G., et permanente de Monsieur L., du Collège de France. Et enfin, par là où tout a commencé, les privilèges maximaux que m'ont offert Monsieur A. (prêt des registres) et Madame D. (accès aux magasins), de l'actuelle bibliothèque de Lettres de Bordeaux. Rien de tout cela n'était formellement possible, ou « programmable » ; tout cela s'est pourtant réalisé.

ANNEXE 3

Textes de Durkheim, dossiers administratifs

Outre les dossiers administratifs de Durkheim (aux Archives Nationales, et départementales de la Gironde), qui doivent être signalés car nous les avons utilisés, il existe aussi les textes de Durkheim récemment découverts (depuis 1967). L'enjeu est le suivant : suite à l'exploitation des registres d'emprunts, produire des résultats qui permettent d'anticiper toute nouvelle découverte de textes de Durkheim, au lieu que de telles découvertes invalident l'analyse. Ce qui suppose déjà d'intégrer tous les textes existants dans le modèle d'analyse produit ; nous ne les avons pas tous lus, mais constatons que chaque coup de sonde dans l'oeuvre n'a pour l'instant pas invalidé, et au contraire confirmé, nos résultats. Nous pouvons même confirmer que nos résultats intègrent les principales découvertes de textes depuis quelques décennies (1967 et le discours aux lycéens de Sens, daté de 1883, par E. Tiryakian). Le texte publié en 1967 confirme le lien entre la thématique de l'éducation et la sociologie générale, et partant l'unité de l'oeuvre de Durkheim, que Tiryakian souligne dans sa présentation des *Cahiers internationaux de sociologie*. Le texte sur « L'enseignement de la morale à l'école primaire », datant probablement de 1909-1910, publié en 1991, proposée par J. Gautherin, peut donner l'impression d'une oeuvre qui aurait la structure d'un « millefeuille », mais nous essayons de montrer au contraire que les textes sur l'éducation ne contribuent pas à renforcer une telle analyse. Les deux textes de copies de dissertation de Durkheim au concours de l'agrégation de 1882, découverts et publiés par A. Chervel en 1993, ont étonné plusieurs spécialistes éminents de l'époque ; Fournier s'interroge : « Durkheim, spécialiste de l'imagination ? », et Mucchielli, dans *Le cas Spencer*, se demande comment classer ces textes. Les *Lettres à Mauss*, datées de 1893 à 1917, publiées en 1998 par P. Besnard et M. Fournier, sont un document exceptionnel, dont la lecture devrait toutefois être commandée par la plus extrême prudence du fait que cette correspondance est à sens unique. En particulier, les informations qui apparaissent doivent être soigneusement séparées des jugements et opinions, *a fortiori* des questions, exprimés par Durkheim en attente d'un retour, d'une réponse de Mauss. Un exemple. Dans une lettre à Mauss datée de décembre 1899, Durkheim réclame : « Tu as à moi, depuis juin 1898 [en fait le 26 juillet], les deux volumes de Bergaigne [le maître indianiste de Sylvain Lévi]. Il est nécessaire que je les remette à la Bibliothèque. Il faudra donc me les renvoyer instamment ». Si l'on en croit les registres d'emprunt, Mauss s'exécute, pour les faire réemprunter aussitôt par Durkheim ; pour les récupérer tout aussitôt, car il ne les avait pas lus ou pas terminés ? Si cette hypothèse est la bonne, cela signifie aussi que le ton apparemment impérieux de Durkheim envers

Mauss dans ce cas (et probablement dans d'autres) est en décalage avec leurs modes de fonctionnement beaucoup plus « souples » : oui, il faut rendre « instamment » les ouvrages (au bout d'un an et demi, cependant), et oui, j'accepte de te les réemprunter (pour au moins sept mois, retour un 27 juillet, probablement 1900). Cet exemple montre à quel point les deux hommes travaillent ensemble à Bordeaux.

L'article de 1899 pour la *Rvue italienne de sociologie*, retrouvé et publié par M. Borlandi en 1998, est d'abord replacé par ce dernier dans une contextualisation très précise de la sociologie générale dans l'*Année sociologique*. Ce texte est déroutant car il précise clairement « C que devrait être la sociologie générale », selon le titre on ne peut plus explicite que lui a donné Durkheim, qui le relie en outre aussi bien à sa thèse de 1893 qu'aux *Formes* à venir. Il amène à interpréter différemment la position d'un Durkheim méfiant vis-à-vis de la sociologie générale qui dominait jusque-à, et que Gaston Richard avait reprise pour la critiquer vigoureusement, comme s'il ne connaissait pas ce texte lui non plus. Enfin, la découverte par D. Merlié de 5 comptes-rendus de Durkheim, datés de 1907 à 1910, publiés en 2010, confirme notamment que le terme de dynamogénie n'a pas été découvert entre la publication des *Formes* en 1912 et celle du compte-rendu de Mauss et de Durkheim en 1913, ce qui était notre hypothèse et que nous avons validée dans notre article sur le « lien Gley ». Mais le terme figure dans la thèse d'O. Hamelin, le meilleur ami de Durkheim, déposée en novemvre 1906...

ANNEXE 4

ANNEXE 4.1.

Fonds Mauss (bibliothèque personnelle, correspondance, cours, notes d'étudiant, dossiers administratifs)

Si le « fonds Durkheim » n'existe pas, toutes ses archives personnelles ayant disparu, peut-être dispersées en effet par les allemands en 1940, selon un témoignage rapporté comme étant direct, et outre les dossiers administratifs de Durkheim aux archives nationales et départementales, il existe dans la bibliothèque personnelle de Mauss, telle que nous la connaissons (4000 références recensées dans les registres du Musée de l'Homme, 8 à 10000 titres possibles selon l'estimation de J.-F. Bert), des ouvrages ayant appartenu à Durkheim ; la correspondance la plus fournie de Mauss est constituée par les lettres de Durkheim, éditées par M. Fournier et P. Besnard ; les cours pris en note par Mauss sont aussi, d'abord ceux de Durkheim ; les leçons et dissertations d'agrégation sont d'abord celles passées devant, et corrigées par, Durkheim. Mais seul le fonds Mauss reste dédié aujourd'hui.

Le fonds Mauss est d'abord constitué de sa bibliothèque personnelle, qui a été transférée au Musée de l'Homme en 1942 lorsque son appartement a été réquisitionné par les allemands. Tous ses ouvrages sont répertoriés sur les registres d'entrée du Musée, qui ont commencé à être exploités par Jean-François Bert, présentés dans son ouvrage *l'Atelier de Mauss*, et également dans un rapport de recherche disponible sur internet, *La bibliothèque de Marcel Mauss* (Musée du Quai Branly, juillet 2012). Bert a opéré par classement thématique dans son rapport, et de façon plus synthétique dans son ouvrage. Nous avons pour notre part comparé les registres du Musée de l'Homme (environ 4000 titres recensés) et le tableur du Musée du Quai Branly (un peu plus de 1000, quasiment tous, peut-être tous, issus des registres du Musée de l'Homme), qui comporte toutefois nombre de références issues d'autres fonds (par exemple Lévi-Strauss) ou d'exemplaires qui n'appartenaient pas à Mauss. Nous avons ensuite procédé par sondages, pour consulter environ une centaine de titres, représentant environ 150 volumes, certains en plusieurs éditions. Nous avons également consulté des ouvrages anciens dont certains ont appartenu à Durkheim. Nous avons également consulté une trentaine de volumes au Museum d'Histoire Naturelle, et poussé jusqu'au Musée de Paléontologie ; mais les exemplaires conservés ne sont pas ceux ayant appartenu à Mauss, le tampon « Fonds Mauss » ne figurant pas sur une des pages de garde. Le problème est que la plupart des ouvrages qui ne sont pas au Quai Branly ne sont pas disponibles ; peut-être est-ce dû au dépôt provisoire des

fonds du Musée de l'Homme au Museum d'Histoire Naturelle, de nombreux ouvrages étant inaccessibles ? Nous cherchions à consulter environ 80 ouvrages supplémentaires. Notre critère principal était la consultation d'ouvrages liés à la religion, au mysticisme, à l'ethnologie... pour reconstituer une partie de l'horizon intellectuel de Mauss. Nous avons beaucoup parcouru, sélectionné des citations représentatives, photocopié nombre de passages, parfois très courts, des introductions, des conclusions, des tables des matières, des dédicaces, etc.

Le fonds Mauss est ensuite celui de l'Imec récemment transféré au Collège de France. C'est le fonds bien connu qui regroupe les correspondances de toute une vie, ainsi que les cours de Mauss étudiant, et de très nombreux exemples de ses fiches de travail, sur des thèmes, des ouvrages, des sujets de leçon, de dissertation, etc. Ce fonds a été exploité par M. Fournier, par J.-F. Bert. Nous l'avons repris pour cerner et prolonger le travail de Mauss étudiant à Bordeaux ; pour cerner également des relations à travers des correspondances, en consultant systématiquement les plus anciennes, les plus durables (Delacroix, Tanret, Bode, etc), ainsi que toutes les « non-identifiées », et certaines pour d'autres exploitations (Essertier, Bastide, etc).

Enfin, le fonds Mauss est constitué par des dossiers administratifs, qui se trouvent en divers lieux : archives nationales, départementales, Ephe, archives de la Défense, de la Légion d'honneur...

ANNEXE 4.2.

Textes de Mauss, lettres de Durkheim à Mauss

Comme pour Durkheim, nous avons travaillé sur les tomes édités par Karady, Fournier, les lettres de Durkheim, sur les index. Les textes retrouvés depuis sont également pris en compte. Nous pensons au texte de Mauss sur la théorie de l'action chez Spinoza, édité par C. Papilloud, pour lequel notre hypothèse est qu'il s'agit d'un cours de Hamelin pris en note par Mauss ; au texte non publié sur « Spinoza et les docteurs juifs », découvert par R. Benthien, qui est selon notre hypothèse un cours d'Hamelin, publié dans la revue de Renouvier, la *Critique philosophique* ; ou encore le court texte publié par M. Fournier intitulé « Comme si... », important pour sa note sur la définition de la méthode scientifique pour Durkheim et pour Mauss. Et, enfin, tout le travail éditorial relativement récent de J.-F. Bert, avec le texte de Mauss le plus important selon nous, la Leçon inaugurale au Collège de France datant de 1931, récemment communiquée par la famille à J.-F. Bert et publiée dans l'*Atelier*. Le *review article* que nous avons publié au sujet de cet ouvrage, dont nous avons utilisé des extraits pour composer ce mémoire d'Hdr, nous a permis de reprendre toute une

série de texte de et sur Mauss, pour cerner les principales lectures qui sont faites de ses travaux.

L'enjeu est ici le même que pour le matériau de Durkheim : parvenir, à partir des emprunts, analysés dans le cas de Mauss en lien direct avec ceux de Durkheim, pour constituer un modèle d'analyse susceptible d'intégrer l'ensemble de l'oeuvre, textes nouveaux et à venir inclus, en partant de l'hypothèse qu'il n'y a aucun texte perdu, c'est-à-dire écrit par hasard, déconnecté du reste ; ni de grands blocs thématiques séparés les uns des autres. Tout le travail de Mauss débute sur des bases d'homogénéisation, qui se prolongent, se fortifient, se développent par la suite, tout au long de sa vie intellectuelle, nous y reviendrons avec les résultats de nos investigations.

ANNEXE 5

Les emprunts de Durkheim à la bibliothèque universitaire de Bordeaux

Document établi par Nicolas Sembel,

avec l'aide de Matthieu Béra (pour le 1er balayage sur la période mi-1898/mi-1902 et la participation à la saisie brute des données sur le tableau initial).

Les entrées sont classées pour chaque année universitaire dans l'ordre chronologique des emprunts par Durkheim, de la façon suivante : numéro de l'entrée ; patronyme auteur ; titre simple ; numéro de tome (np = non précisé) ; année de publication ; date d'emprunt – date de retour ; durée de l'emprunt (j. = jours) ; type de texte (lv. = livre, rv. = revue, th. = thèse) ; cote.

1889-1890

1. Mayr, *Die Gesetzmässigkeit im Gesellschaftsleben* (1877) [05/11/89-15/03/90 (130j.); lv.37780]
2. Gebhart, *Rabelais. La renaissance et la réforme* (1877) [07/11/89-25/02/90 (110j.) lv.31157]
3. Schmidt-Rottluff, *Geschichte der Pädagogik*, t. np (1876-1890) [07/11/89-03/07/90 (238j.) lv.37655]
4. Rébitté, *Guillaume Budé restaurateur des études grecques en France* (1846) [08/11/89-25/02/90 (109j.) th.7136]
5. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen-Âge* (1850) [08/11/89-25/02/90 (109j.) th.7136]
6. Feugère, *Érasme. Étude sur sa vie et ses ouvrages* (1874) [08/11/89-17/03/90 (129j.) lv.37075]
7. Lunier, *De la production et de la consommation des boissons alcoolisées en France et de leur influence sur la santé physique et intellectuelle des populations* (1877) [23/11/89-28/03/90 (125j.) lv.37782]
8. Ligier, *La politique de Rabelais* (1880) [27/11/89-15/01/90 (49j.) th.7142]
9. Barthélémy-Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion* (1862) [09/12/89-17/03/90 (98j.) lv.30359]
10. *Annales du Bureau des Longitudes* [Observatoire astronomique de Montsouris] (1888) [27/01/90-01/03/90 (33j.) rv.8066]
11. Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885) [06/02/90-02/02/91 (361j.) lv.36852]
12. *La Revue scientifique de la France et de l'étranger*, t.16 (1879) [17/02/90-26/03/90 (37j.) rv.7061]
13. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. np (1867-1871) [25/02/90-28/04/90 (62j.) lv.31200]

14. St Jean Chrysostome, *Opera omnia* [éd. Migne], t.1 (1852) [28/02/90-06/03/90 (6j.) lv.11038]
15. Zeller, *Die Philosophie der Griechen. Allgemeine Einleitung, vorsokratische Philosophie*, t.1 (1888) [03/03/90-26/03/90 (23j.) lv.36328]
16. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses* [de 'Guises' à 'Ipérius'], t.6 (1879) [03/03/90-26/03/90 (23j.) lv.37307]
17. Girard, *L'éducation athénienne aux Vème et IVème siècles avant J.-C.* (1889) [26/03/90-18/06/90 (84j.) lv.13960]
18. Aristote, *The Politics of Aristotle. Introduction* [éd. Newman], t.1 (1887) [26/03/90-17/12/90 (266j.) lv.38817]
19. Aristote, *Morale d'Aristote. Morale à Nicomaque. Livres 3-10* [éd. Barthélémy-Saint-Hilaire] [tome indisponible], t.2 (1856) [28/03/90-30/07/90 (124j.) lv.35855]
20. Aristote, *Politique* [éd. Barthélémy-Saint-Hilaire] (1848) [28/03/90-09/11/90 (226j.) lv.30337]
21. Zeller, *Die Philosophie der Griechen. Sokrates und die Sokratiker, Plato und die alte Akademie*, t. 2-1 (1875) [28/03/90-17/07/90 (111j.) lv.36328]
22. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 1-6* [éd. Cousin], t.7 (1822) [28/03/90-30/07/90 (124j.) lv.30612]
23. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 7-12* [éd. Cousin], t.8 (1822) [28/03/90-30/07/90 (124j.) lv.30612]
24. Platon, *Œuvres. La République. Livres 6-10* [éd. Cousin], t.10 (1822) [28/03/90-30/07/90 (124j.) lv.30612]
25. Aristote, *Aristotelis Graecae* [éd. Bekker], t.1 (1831) [16/04/90-30/07/90 (105j.) lv.13744]
26. Aristote, *Aristotelis Graecae* [éd. Bekker], t.2 (1831) [16/04/90-30/07/90 (105j.) lv.13744]
27. Aristote, *Opera. Scholia in Aristotelem* [éd. Brandis], t.4 (1836) [16/04/90-30/07/90 (105j.) lv.13744]
28. Aristote, *Opera. Aristotelis qui ferebantur librorum fragmenta* [éd. Rose]. *Scholiorum in Aristotelem supplementarum* [éd. Brandis]. *Index Aristotelicus* [éd. Bonitz], t.5 (1870) [16/04/90-30/07/90 (105j.) lv.13744]
29. Platon, *Œuvres. Euthyphron. Apologie de Socrate. Criton* [éd. Cousin], t.1 (1822) [18/04/90-30/07/90 (103j.) lv.30612]
30. Platon, *Œuvres. Théétète. Philèbe* [éd. Cousin], t.2 (1822) [18/04/90-30/07/90 (103j.) lv.30612]
31. Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* [Darwin, Goethe, Lamarck] (1874) [22/04/90-17/11/90 (209j.) lv.32226]
32. Platon, *Œuvres. Cratyle. Le Sophiste. Le Politique* [éd. Cousin], t.11 (1822) [22/04/90-30/07/90

- (99j.) lv.30612]
33. Haeckel, *Ziele und Wege der heutigen Entwicklungsgeschichte* (1875) [22/04/90-07/07/90 (76j.) lv.32223]
34. Haussoullier, *La vie municipale Attique* (1884) [26/04/90-07/07/90 (72j.) th.7136]
35. Bain, *Les sens et l'intelligence* [éd. Cazelles] (1874) [26/04/90-29/04/90 (3j.) lv.35861]
36. Darwin, *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale* (1882) [29/04/90-05/05/90 (6j.) lv.35812]
37. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. 1. L'Empire romain. Les Germains. La Royauté mérovingienne* (1877) [01/05/90-22/05/90 (21j.) lv.35869]
38. Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes étudiée dans les rapports de la doctrine cartésienne avec la littérature classique française au XVIIe s.* (1882) [08/05/90-07/08/90 (91j.) th.7136]
39. Taine, *Philosophie de l'art* (1872) [08/05/90-07/08/90 (91j.) lv.30663]
40. Aristote, *Morale d'Aristote. Préface. Sommaire. Morale à Nicomaque. Livres 1-2* [éd. Barthélémy-Saint-Hilaire], t.1 (1856) [09/05/90-30/07/90 (82j.) lv.35855]
41. Zeller, *La philosophie des Grecs. Avant Socrate* [Héraclite, Empédocle, Les sophistes...], t.2 (1882) [14/05/90-01/07/90 (48j.) lv.10176]
42. Fischer, *Geschichte der Neuern Philosophie* [Kant...], t.3 (1882) [20/05/90-30/07/90 (71j.) lv.30450]
43. Kant, *Sämmtliche werke in chronologischen reihenfolge. 1757-1778* [éd. Hartenstein], t.2 (1867) [20/05/90-30/07/90 (71j.) lv.38676]
44. Kant, *Sämmtliche werke in chronologischen reihenfolge. 1781* [éd. Hartenstein], t.3 (1867) [20/05/90-30/07/90 (71j.) lv.38676]
45. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. np (1867-1871) [22/05/90-22/05/91 (365j.) lv.31200]
46. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. np (1867-1871) [22/05/90-22/05/91 (365j.) lv.31200]
47. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. np (1867-1871) [22/05/90-22/05/91 (365j.) lv.31200]
48. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. np (1867-1871) [22/05/90-22/05/91 (365j.) lv.31200]
49. Perrier, *Les colonies animales et la formation des organismes* (1881) [28/05/90-22/07/90 (55j.) lv.13148]
50. Marion, *De la Solidarité morale. Essai de psychologie appliquée* (1879) [06/06/90-29/05/91 (357j.) th.39613]
51. Plass, *Die Tyrannis in ihren beiden Perioden bei den alten Griechen* (1859) [11/06/90-30/07/90 (49j.) lv.38669]
52. Kant, *Sämmtliche werke in chronologischen reihenfolge. 1783-1791* [éd. Hartenstein], t.4

- (1867) [11/06/90-30/07/90 (49j.) lv.38676]
53. Hanoteau & Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t.2 (1873) [18/06/90-09/04/91 (295j.) lv.10123]
54. Hanoteau & Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t.3 (1873) [18/06/90-09/04/91 (295j.) lv.10123]
55. Taine, *Essais de critique et d'histoire* (1887) [26/06/90-03/07/90 (7j.) lv.35754]
56. Bernard, *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux* [Propriétés générales, en 27 leçons], t.1 (1858) [01/07/90-07/07/90 (6j.) lv.32189]
57. Bernard, *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux* [Histoires particulières, en 16 leçons], t.2 (1858) [01/07/90-07/07/90 (6j.) lv.32189]
58. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française* [Descartes, Pascal, Voltaire, Rousseau...], t.3 (1887) [05/07/90-10/07/90 (5j.) lv.36253]
59. Kant, *Anthropologie. Fragments sur les rapports du physique et du moral. Fragments sur le commerce des esprits d'un monde à l'autre* [éd. Tissot] (1863) [07/07/90-30/07/90 (23j.) lv.30523]
60. Fouillée, *La science sociale contemporaine* (1880) [10/07/90-17/02/91 (222j.) lv.36003]
61. Taine, *De l'idéal dans l'art* [Leçons] (1867) [10/07/90-17/02/91 (222j.) lv.30662]
62. Galton, *Natural Inheritance* (1889) [30/07/90-21/03/91 (234j.) lv.38916]

1890-1891

63. Fénelon, *Œuvres. Seconde classe. Ouvrages de morale et de spiritualité* [Éducation des filles, Sermons...], t.17 (1823) [06/11/90-10/01/91 (65j.) lv.33375]
64. de Maintenon, *Extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes sur l'éducation* (1885) [06/11/90-12/02/91 (98j.) lv.36851]
65. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr (1686-1793)* (1853) [06/11/90-09/02/91 (95j.) lv.10063]
66. Berthelot, *La synthèse chimique* (1876) [06/11/90-11/11/90 (5j.) lv.33043]
67. Spencer, *Principes de sociologie*, t. np (1878-1887) [17/11/90-14/02/91 (89j.) lv.30652]
68. Romanes, *L'intelligence des animaux. Les animaux inférieurs*, t.1 (1887) [Préface de Perrier] [24/11/90-07/01/91 (44j.) lv.37359]
69. Evellin, *Infini et quantité. Étude sur le concept de l'infini en philosophie et dans les sciences* (1881) [27/11/90-19/12/90 (22j.) th.7136]
70. Fustel de Coulanges, *Recherches sur quelques problèmes d'histoire. Le colonat romain. Du régime des terres en Germanie. De la marche germanique. L'organisation judiciaire du royaume*

- des Francs* (1885) [09/12/90-22/07/91 (225j.) lv.13410]
71. *Revue internationale de l'enseignement*, t.2 (1890) [09/12/90-21/03/91 (102j.) rv.8137]
72. Tournier, *Némésis et la jalousie des Dieux* (1863) [07/01/91-18/02/91 (42j.) th.7136]
73. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, t. np (1883) [12/01/91-24/07/91 (193j.) lv.36212]
74. Høffding, *Psychologie in Umrissen auf Grundlage der Erfahrung* (1887) [24/01/91-03/08/91 (191j.) lv.39379]
75. Wallace, *La sélection naturelle. Essais* [éd. de Candolle] (1872) [24/01/91-24/07/91 (181j.) lv.39367]
76. von Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient. Phénoménologie de l'inconscient* [éd. Nolen], t.1 (1877) [09/02/91-21/03/91 (40j.) lv.30478]
77. von Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient. Métaphysique de l'Inconscient* [éd. Nolen], t.2 (1877) [09/02/91-21/03/91 (40j.) lv.30478]
78. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte* [deutschen Volkes, ältesten Zeit], t.1 (1880) [12/02/91-09/04/91 (56j.) lv.35545]
79. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte* [frankisher Reichs, Merovingische Zeit], t.2 (1870) [12/02/91-09/04/91 (56j.) lv.35545]
80. César et alii, *Œuvres complètes de Jules César, Salluste, Velleius Paterculus et Annaeus Florus* [éd. Nisard] (1840) [12/02/91-09/03/91 (25j.) lv.10378]
81. Marquardt & Mommsen, *Handbuch der römischen Alterthümer. Römische Staatverwaltung*, t.4 (1873) [16/02/91-24/07/91 (158j.) lv.35548]
82. Friedländer, *Mœurs romaines du règne d'Auguste à la fin des Antonins. Les belles lettres, la situation religieuse et l'état de la philosophie*, t.4 (1874) [16/02/91-18/02/91 (2j.) lv.31049]
83. Brochard, *De l'erreur* (1879) [16/02/91-25/07/91 (159j.) th.7136]
84. Gourmy, *Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre* (1859) [18/02/91-04/03/91 (14j.) th.7136]
85. Rousseau, *Œuvres complètes. Émile. Partie 1*, t.3 (1830) [04/03/91-12/10/91 (222j.) lv.31333]
86. Saint-Marc-Girardin, *Jean-Jacques Rousseau. Sa vie et ses ouvrages*, t.2 (1875) [04/03/91-22/03/91 (18j.) lv.31836]
87. Marquardt & Mommsen, *Handbuch der römischen Alterthümer. Das Privatleben des Römer*, t.7 (1879) [09/03/91-21/03/91 (12j.) lv.35548]
88. Inama-Sternegg, *Deutsche Wirthschaftsgeschichte bis zum Schluss der Karolingerperiode*, t.1 (1879) [12/03/91-22/06/91 (102j.) lv.36940]
89. Fustel de Coulanges, *La cité antique. Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et*

- de Rome* (1879) [16/03/91-21/07/91 (127j.) lv.31896]
90. Schmidt-Rottluff, *Geschichte der Pädagogik. Vorschriftlichen Zeit*, t.1 (1890) [16/03/91-21/07/91 (127j.) lv.37655]
91. Schmidt-Rottluff, *Geschichte der Pädagogik. Von Christus bis zur Reformation*, t.2 (1878) [16/03/91-21/07/91 (127j.) lv.37655]
92. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient* [Chou-King, Sse-Chou/Confucius, Lois de Manou/Inde, Koran], (1842) [16/03/91-09/04/91 (127j.) lv.11054]
93. Aristote, *Opera. Scholia in Aristotelem* [éd. Brandis], t.4 (1836) [16/03/91-04/08/91 (141j.) lv.13744]
94. Girod, *Les sociétés chez les animaux* (1891) [18/03/91-24/07/91 (128j.) lv.39431]
95. Ellis, *The Ewe-speaking Peoples of the Slave Coast of West Africa. Their Religion, Manners, Customs, Laws, Languages* (1890) [18/03/91-03/07/91 (107j.) lv.39407]
96. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 1-6* [éd. Cousin], t.7 (1822) [21/03/91-24/07/91 (125j.) lv.30612]
97. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 7-12* [éd. Cousin], t.8 (1822) [21/03/91-24/07/91 (125j.) lv.30612]
98. Aristote, *The Politics of Aristotle. Prefatory Essays. Books I and II* [éd. Newman], t.2 (1887) [21/03/91-08/12/91 (262j.) lv.38817]
99. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique. Livres 3-6.* [éd. Minot], t.2 (1834) [08/05/91-15/05/91 (7j.) lv.30751]
100. Schömann & Meier, *Der attische Process* [en 4 livres, 1 vol.] [éd. Lipsius], (1883) [11/05/91-24/07/91 (74j.) lv.36509]
101. Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines* (1886) [12/05/91-11/07/91 (60j.) lv.36983]
102. Xénophon, *Cyropaedia*. 1, 2, 3 [éd. Weisse], t.1 (1827) [15/05/91-24/07/91 (70j.) lv.38596]
103. Xénophon, *Cyropaedia*. 4, 5, 6 [éd. Weisse], t.2 (1827) [15/05/91-24/07/91 (70j.) lv.38596]
104. Aristote, *Morale d'Aristote. Préface, sommaire, Morale à Nicomaque. Livres 1-2* [éd. Barthélémy-Saint-Hilaire], t.1 (1856) [22/05/91-24/07/91 (63j.) lv.35855]
105. Stapfer, *Rabelais. Sa personne, son génie, son œuvre* (1889) [11/06/91-27/07/91 (46j.) lv.37758]
106. Malebranche, *Œuvres complètes. De la recherche de la vérité. Traité de morale* [éd. Genoude & Lourdoueix], t.1 (1837) [04/07/91-24/07/91 (20j.) lv.10172]
107. Malebranche, *Œuvres 1-2. Entretiens sur la métaphysique. Méditations* [éd. Simon], t.1 (1871) [04/07/91-24/07/91 (20j.) lv.37901]
108. Ollé-Laprune, *La philosophie de Malebranche* [tome 1 : Malebranche (tome 2 : disciples et

- critiques)], t.1 (1870) [04/07/91-24/07/91 (20j.) lv.30603]
109. Platon, *The Sophistes and Politicus of Plato* [éd. Campbell] (1867) [07/07/91-08/04/92 (276j.) lv.37415]
110. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Text* [éd. Munro], t.1 (1886) [16/07/91-17/12/91 (154j.) lv.37126]
111. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Explanatory* [éd. Munro], t.2 (1886) [16/07/91-17/12/91 (154j.) lv.37126]
112. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Translation* [éd. Munro], t.3 (1886) [16/07/91-17/12/91 (154j.) lv.37126]
113. Leibniz, *Œuvres philosophiques*. [Notions innées, Idées, Mots, Connaissance, avec une partie sur l'erreur] [éd. Janet], t.1 (1866) [16/07/91-29/03/92 (257j.) lv.30538]
114. Platon, *Opera. Phaedonem* [éd. Stallbaum], t.2 (1834) [16/07/91-17/12/91 (154j.) lv.30792]
115. Hume, *Traité de la nature humaine et essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [20/07/91-08/12/91 (141j.) lv.30718]
116. Descartes, *Œuvres. Les principes de la philosophie* [éd. Cousin], t.3 (1824) [23/07/91-09/12/91 (139j.) lv.30430]
117. Cicéron, *Œuvres complètes. Académiques. Des biens et des maux* [éd. du Rozoir & Guérault], t.27 (1833) [23/07/91-09/12/91 (139j.) lv.31725]
118. Taine, *De l'intelligence. Les éléments de la connaissance*, t.1 (1878) [25/07/91-12/11/91 (110j.) lv.30661]
119. Ribot, *Les maladies de la personnalité* (1885) [25/07/91-30/10/91 (97j.) lv.36853]
120. Ribot, *Psychologie de l'attention* (1889) [25/07/91-30/10/91 (97j.) lv.37674]
121. Luchaire, *Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs* (1890) [25/07/91-30/10/91 (97j.) lv.38868]

1891-1892

122. Condorcet, *Œuvres. Politique [suite]* [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t.11 (1847) [06/11/91-22/07/92 (259j.) lv.30412]
123. Girard, *L'éducation athénienne au x Vème et IVème siècles avant J.-C.* (1889) [18/11/91-14/03/92 (117j.) lv.13960]
124. Floquet, *Bossuet. Précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV, et évêque à la Cour (1670-1682)* (1864) [18/11/91-04/08/92 (260j.) lv.31151]
125. Homère, *Iliade et Odyssée* [éd. Couat] (1886) [18/11/91-09/12/91 (21j.) lv.37072]
126. Homère, *Iliade [usuel]* [éd. Pessonneaux] (1861) [18/11/91-23/11/91 (5j.) lv.30771]

127. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr (1686-1793)* (1853) [19/11/91-07/01/92 (49j.) lv.10063]
128. de Maintenon, *Extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes sur l'éducation* (1885) [19/11/91-07/01/92 (49j.) lv.36851]
129. Inama-Sternegg, *Deutsche Wirthschaftsgeschichte. 10 bis 12 jahrhunderts*, t.2 (1891) [24/11/91-22/07/92 (241j.) lv.36940]
130. Espinas, *Des Sociétés animales. Étude de psychologie comparée* (1877) [04/12/91-02/02/92 (60j.) th.7136]
131. Tylor, *La civilisation primitive* [Civilisation, mythologie, animisme...], t.1 (1876) [08/12/91-15/01/92 (38j.) lv.32282]
132. Tylor, *La civilisation primitive* [tome indisponible], t.2 (1878) [08/12/91-15/01/92 (38j.) lv.32282]
133. Homère, *Odyssée* [usuel] [éd. Leconte de Lisle] (1868) [09/12/91-06/01/92 (28j.) lv.44136]
134. Bossuet, *Œuvres. De la connaissance de Dieu et de soi-même. La logique. Traité du libre arbitre. Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte* [éd. Lachat], t.23 (1864) [10/12/91-04/08/92 (238j.) lv.36075]
135. Démosthène, *Plaidoyers politiques* [éd. Dareste], t.1 (1879) [22/12/91-09/04/92 (109j.) lv.36051]
136. Démosthène, *Plaidoyers politiques* [éd. Dareste], t.2 (1879) [22/12/91-09/04/92 (109j.) lv.36051]
137. Aristote, *Schrift vom Staatswesen der Athener* [éd. Kaibel & Kiessling] (1891) [05/01/92-29/02/92 (55j.) lv.39776]
138. Schömann, *Antiquités grecques* [Fêtes, Religion...], t.2 (1885) [11/01/92-04/02/92 (24j.) lv.13298]
139. *Rheinisches museum für philologie*, t.32 (1877) [11/01/92-15/02/92 (35j.) rv.8027]
140. Schömann & Meier, *Der attische Process* [en 4 livres, 1 vol.] [éd. Lipsius], (1883) [12/01/92-19/03/92 (67j.) lv.36509]
141. *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* [tome indisponible], t.10 (1876) [12/01/92-26/02/92 (45j.) rv.8026]
142. Antiphon et alii, *Oratores attici* [éd. Baiter, Hunziker & Müller], t. np (1847-1848) [14/01/92-09/04/92 (86j.) lv.10343]
143. Plaute, *Comediae. Amphitryo. Captivos. Militem gloriosum. Rudentem. Trinummum. Compectens* [éd. Fleckeisen] (1863) [15/01/92-02/02/92 (18j.) lv.36364]
144. Terence, *Comoediae* [éd. Umpfenbach] (1870) [15/01/92-02/02/92 (18j.) lv.37015]

145. Hermann & Stark, *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten. Die gottesdienstlichen Alterthümer enthaltend*, t.2 (1858) [18/01/92-29/02/92 (42j.) lv.30906]
146. James, *The Principles of Psychology* [Habitudes, associations...], t.1 (1890) [20/01/92-17/02/92 (28j.) lv.39409]
147. Haussoullier, *La vie municipale en Attique. Essai sur l'organisation des dèmes au IVème siècle. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t.38 (1884) [25/01/92-08/03/92 (43j.) rv.8017]
148. Marquardt & Mommsen, *Handbuch der römischen Alterthümer*, t. np (1873-1879) [25/01/92-09/04/92 (75j.) lv.35548]
149. Aristophane, *Œuvres complètes* [éd. Poyard] (1892) [26/01/92-09/06/92 (135j.) lv.36785]
150. Couat, *Aristophane et l'ancienne comédie attique. Gouvernement. Religion. Éducation. Mœurs* (1889) [26/01/92-09/06/92 (135j.) lv.37779]
151. Xénophon, *Œuvres complètes* [Socrate, Histoire grecque...] [éd. Talbot], t.1 (1867) [01/02/92-10/02/92 (9j.) lv.30809]
152. Denys d'Halicarnasse, *Opera omnia graece et latine. Antiquitatum Romanarum. Libres I, II, III* [éd. Casaubon & Estienne], t.1 (1774) [01/02/92-15/02/92 (14j.) lv.30752]
153. Zeller, *La philosophie des Grecs. Avant Socrate* [Héraclite, Empédocle, Les Sophistes...], t.2 (1882) [03/02/92-04/02/92 (1j.) lv.10176]
154. Couat, *Aristophane et l'ancienne comédie attique. Gouvernement. Religion. Éducation. Mœurs* (1889) [03/02/92-22/02/92 (19j.) lv.38162]
155. Platon, *Œuvres. Protagoras. Gorgias* [éd. Cousin], t.3 (1822) [04/02/92-08/02/92 (4j.) lv.30612]
156. Platon, *Œuvres. Alcibiade. Hipparque. Les rivaux. Théagès. Charmide. Lachès* [éd. Cousin], t.5 (1822) [04/02/92-08/02/92 (4j.) lv.30612]
157. Xénophon, *Œuvres complètes. Expédition de Cyrus. Éducation de Cyrus. Agésilas. Le gouvernement des Lacédémoniens. Le gouvernement des Athéniens* [éd. Talbot], t.2 (1867) [06/02/92-09/04/92 (63j.) lv.30809]
158. Platon, *Œuvres. Protagoras, Gorgias* [éd. Cousin], t.3 (1822) [10/02/92-12/02/92 (2j.) lv.30612]
159. Platon, *Œuvres. Alcibiade, Hipparque, Les rivaux, Théagès, Charmide, Lachès* [éd. Cousin], t.5 (1822) [10/02/92-12/02/92 (2j.) lv.30612]
160. Zeller, *La philosophie des Grecs. Avant Socrate* [Héraclite, Empédocle, Les Sophistes...], t.2 (1882) [10/02/92-12/02/92 (2j.) lv.10176]
161. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 1-6* [éd. Cousin], t.7 (1822) [15/02/92-09/04/92 (54j.)

- lv.30612]
162. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 7-12* [éd. Cousin], t.8 (1822) [15/02/92-09/04/92 (54j.)
lv.30612]
163. Müller, *Die Dorier. Drittes und viertes Buch*, t.2 (1844) [15/02/92-09/04/92 (54j.) lv.30824]
164. de Harlez, *Avesta. Le livre sacré du zoroastrisme* (1881) [16/02/92-19/02/92 (3j.) lv.13107]
165. Marquardt & Mommsen, *Handbuch der römischen Alterthümer. Römische Staatverwaltung*, t.4
(1873) [19/02/92-22/07/92 (154j.) lv.35548]
166. Pottier, *Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t.30 (1883) [22/02/92-22/02/92 (0j.) rv.8017]
167. Schömann, *Antiquités grecques [Fêtes, Religion...]*, t.2 (1885) [25/02/92-29/02/92 (4j.)
lv.13298]
168. Schömann, *Antiquités grecques [Politique, Éducation...]*, t.1 (1884) [29/02/92-25/03/92 (25j.)
lv.13298]
169. Aristote, *La République athénienne* [éd.
Reinach] (1891) [29/02/92-28/07/92 (150j.) lv.39832]
170. Tite-Live, *Œuvres. Histoire romaine* [éd. Nisard], t.1 (1838) [02/03/92-22/07/92 (142j.)
lv.10384]
171. Schömann & Meier, *Der attische Process* [en 4 livres, 1 vol.] [éd. Lipsius], (1883) [07/03/92-
21/03/92 (14j.) lv.36509]
172. Plaute, *Comediae. Amphitryo. Captivos. Militem gloriosum. Rudentem. Trinummum.
Compectens* [éd. Fleckeisen], t.1 (1863) [07/03/92-09/04/92 (33j.) lv.36364]
173. Lallier, *De la condition de la femme dans la famille athénienne aux Vème et IVème siècles*
[thèse indisponible] (1875) [14/03/92-21/03/92 (7j.) th.7136]
174. Xénophon, *Œuvres complètes [Socrate, Histoire grecque...]* [éd. Talbot], t.1 (1867) [15/03/92-
09/04/92 (25j.) lv.30809]
175. Schmid, *Die Gesetze der Angelsachsen* (1858) [21/03/92-09/04/92 (19j.) lv.39378]
176. Weinhold, *Die deutschen Frauen in dem Mittelalter*, t.1 (1882) [25/03/92-29/04/92 (35j.)
lv.37646]
177. Weinhold, *Die deutschen Frauen in dem Mittelalter*, t.2 (1882) [25/03/92-29/04/92 (35j.)
lv.37646]
178. Langlois, *Lectures historiques. Programme du 22 janvier 1890 pour la classe de troisième.
Histoire du moyen âge (395-1270)* (1890) [26/03/92-18/08/92 (145j.) lv.39401]
179. Spinoza, *Œuvres. Introduction. Vie de Spinoza* (Colérus). *Théologie* [éd. Saisset], t.1 (1842)
[31/03/92-04/04/92 (4j.) lv.30642]

180. Spinoza, *Œuvres. Éthique. Réforme de l'entendement. Correspondance* [éd. Saisset], t.2 (1842) [31/03/92-04/04/92 (4j.) lv.30642]
181. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des romains, et de leur décadence. Dialogue de Sylla et d'Eucrate. Vie de l'auteur* [éd. Delalain] (1820) [05/04/92-28/07/92 (114j.) lv.33931]
182. Vico, *Œuvres choisies. Mémoires. La science nouvelle. Les opuscules. Lettres, etc* [éd. Michelet], t.1 (1835) [07/04/92-22/07/92 (106j.) lv.30684]
183. Vico, *Œuvres choisies. Mémoires. La science nouvelle. Les opuscules. Lettres, etc* [éd. Michelet], t.2 (1835) [07/04/92-22/07/92 (106j.) lv.30684]
184. Montesquieu, *Œuvres complètes. De l'esprit des lois. Livres I-X* [éd. Laboulaye], t.3 (1876) [08/04/92-28/07/92 (111j.) lv.31319]
185. Espinas, *Des Sociétés animales. Étude de psychologie comparée* (1877) [26/04/92-22/07/92 (87j.) th.7136]
186. Aristote, *The Politics of Aristotle. Introduction* [éd. Newman], t.1 (1887) [27/04/92-22/07/92 (86j.) lv.38817]
187. Xénophon, *Œuvres complètes. Expédition de Cyrus. Éducation de Cyrus. Agésilas. Le gouvernement des Lacédémoniens. Le gouvernement des Athéniens* [éd. Talbot], t.2 (1867) [27/04/92-22/07/92 (86j.) lv.30809]
188. Platon, *Opera. Theaetetus* [éd. Stallbaum], t.13 (1834) [27/04/92-28/07/92 (92j.) lv.30792]
189. Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive* (1877) [29/04/92-22/07/92 (84j.) lv.30552]
190. Spencer, *Classification des sciences* [Réponses à Bain et Comte] (1881) [29/04/92-22/07/92 (84j.) lv.36412]
191. Montesquieu, *Œuvres complètes. Lettres persanes* [éd. Laboulaye], t.1 (1875) [23/05/92-22/07/92 (60j.) lv.31319]
192. Montesquieu, *Œuvres complètes. Discours. Lettres. Voyage à Paphos* [éd. Laboulaye], t.7 (1879) [23/05/92-22/07/92 (60j.) lv.31319]
193. Zeller, *Die philosophie der Griechen. Die nacharistotelische Philosophie*, t.3 (1880) [07/06/92-22/07/92 (45j.) lv.36328]
194. Marquardt & Mommsen, *Handbuch der römischen Alterthümer*, t. np (1873-1879) [15/06/92-22/07/92 (37j.) lv.35548]
195. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.31 (1891) [16/06/92-16/07/92 (30j.) rv.8009]
196. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Text* [éd. Munro], t.1 (1886) [19/07/92-08/07/93 (354j.) lv.37126]

197. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Explanatory* [éd. Munro], t.2 (1886) [19/07/92-08/07/93 (354j.) lv.37126]
198. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex. Translation* [éd. Munro], t.3 (1886) [19/07/92-08/07/93 (354j.) lv.37126]
199. Kant, *Prolegomena zu einer jeden künftigen metaphysik* [éd. Erdmann] (1878) [23/07/92-31/07/92 (8j.) lv.36067]
200. Malebranche, *Œuvres complètes. De la recherche de la vérité. Traité de morale* [éd. Genoude & Lourdoueix], t.1 (1837) [23/07/92-28/07/92 (5j.) lv.10172]
201. Bain, *Les sens et l'intelligence* [éd. Cazelles] (1874) [04/08/92-08/11/92 (96j.) lv.35861]
202. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. 1. L'Empire romain. Les Germains. La Royauté mérovingienne* (1877) [04/08/92-08/11/92 (96j.) lv.38216]
203. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. 5. Les origines du système féodal. Le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne* [éd. Jullian] (1890) [04/08/92-08/11/92 (96j.) lv.39802]

1892-1893

204. James, *The Principles of Psychology* [Volonté...], t.2 (1890) [15/11/92-28/07/93 (255j.) lv.39409]
205. Maudsley, *Le crime et la folie* (1876) [19/11/92-31/07/93 (254j.) lv.30581]
206. Sainte-Beuve, *Port-Royal. Origines et renaissance. Le Port-Royal de M. de Saint-Cyran*, t.1 (1867) [24/11/92-22/12/92 (28j.) lv.31200]
207. Sainte-Beuve, *Port-Royal. Le Port-Royal de M. de Saint-Cyran* [suite]. *Pascal*, t.2 (1867) [24/11/92-22/12/92 (28j.) lv.31200]
208. Sainte-Beuve, *Port-Royal. Pascal* [suite]. *Écoles de Port-Royal*, t.3 (1867) [24/11/92-22/12/92 (28j.) lv.31200]
209. Beccaria, *Des délits et des peines* (1821) [28/11/92-05/12/92 (7j.) lv.39921]
210. *Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t.24 (1885) [28/11/92-05/12/92 (7j.) rv.8001]
211. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie* [Descartes suite, Spinoza...], t.2 (1880) [22/12/92-28/07/93 (218j.) lv.30450]
212. Aristote, *Aristotle's Psychology* [Books I, II, III] [éd. Wallace] (1882) [22/12/92-28/07/93 (218j.) lv.36761]
213. Pollock, *Spinoza. His life and Philosophy* (1880) [22/12/92-28/07/93 (218j.) lv.37333]
214. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.1 (1876) [23/12/92-02/02/93 (41j.)

rv.8009]

215. Sully, *The Human Mind. A Text-book of Psychology* [Introductory, General view of mind, Intellection], t.1 (1892) [04/01/93-20/01/93 (16j.) lv.40017]
216. Fröbel, *Mutter und Koselieder [...] Ein Familienbuch*, t.3 (1883) [04/01/93-28/07/93 (205j.) lv.40021]
217. Renan, *Averroès et l'averroïsme* (1852) [07/01/93-28/07/93 (202j.) th.7136]
218. Joël, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie* [Mose Maimonide, Lewi ben Gerson...], t.1 (1876) [07/01/93-28/07/93 (202j.) lv.40025]
219. Joël, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie* [Dom Chasdai Creskas, Spinoza...], t.2 (1876) [07/01/93-28/07/93 (202j.) lv.40025]
220. Tylor, *La civilisation primitive* [Civilisation, mythologie, animisme...], t.1 (1876) [19/01/93-30/07/93 (192j.) lv.32282]
221. *Annuaire du Bureau des Longitudes* (1874) [24/01/93-31/07/93 (188j.) rv.8065]
222. Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* [Darwin, Goethe, Lamarck] (1874) [26/01/93-02/02/93 (7j.) lv.32226]
223. *Annales du Bureau des Longitudes* (1888) [Observatoire astronomique de montsouris] [08/02/93-31/07/93 (173j.) rv.8066]
224. Lunier, *De la production et de la consommation des boissons alcooliques en France et de leur influence sur la santé physique et intellectuelle des populations* (1877) [20/02/93-31/07/93 (161j.) lv.37782]
225. Mayr, *Die Gesetzmässigkeit im Gesellschaftsleben* (1877) [20/02/93-31/07/93 (161j.) lv.37780]
226. Aristote, *Politique* [éd. Barthélémy-Saint-Hilaire] (1848) [24/02/93-13/06/93 (109j.) lv.30337]
227. Descartes, *Œuvres. Les principes de la philosophie* [éd. Cousin], t.3 (1824) [24/02/93-06/03/93 (10j.) lv.30430]
228. Descartes, *Œuvres. Traités* [des passions, de la lumière, de l'homme, de la formation du fœtus] [éd. Cousin], t.4 (1824) [24/02/93-06/03/93 (10j.) lv.30430]
229. Ferri, *La Sociologie criminelle* (1893) [16/03/93-30/07/93 (136j.) lv.40165]
230. Jeannel, *La morale de Molière* (1867) [18/03/93-22/04/93 (35j.) th.7136]
231. Stuart Mill, *Mes mémoires. Histoire de ma vie et de mes idées* (1875) [24/03/93-31/07/93 (129j.) lv.30586]
232. Comte, *Lettres à John Stuart Mill (1841-1846)* (1877) [24/03/93-31/07/93 (129j.) lv.30409]
233. Ribot, *La psychologie anglaise contemporaine. École expérimentale* [Spencer, Bain, J. Mill...] (1875) [01/05/93-31/07/93 (91j.) lv.30631]
234. Mill, *Analysis of the Phenomena of the Human Mind* [éd. Bain, Findlater, Grote & Stuart Mill],

- t.1 (1869) [01/05/93-31/07/93 (91j.) lv.30584]
235. Mill, *Analysis of the Phenomena of the Human Mind* [éd. Bain, Findlater, Grote & Stuart Mill],
t.2 (1869) [01/05/93-31/07/93 (91j.) lv.30584]
236. Jaurès, *De la réalité du monde sensible* (1892) [08/05/93-28/07/93 (81j.) th.7136]
237. Necker de Saussure, *L'éducation progressive ou étude du cours de la vie. Livres 1-4*, t.1 (1865)
[08/06/93-31/07/93 (53j.) lv.36803]
238. Necker de Saussure, *L'éducation progressive ou étude du cours de la vie. Livres 5-7. Étude de
la vie des femmes*, t.2 (1865) [08/06/93-31/07/93 (53j.) lv.36803]
239. Diesterweg, *Œuvres choisies* [éd. Goy](1881) [Pédagogie] [08/06/93-27/07/93 (49j.)
lv.36802]
240. Berthelot, *Les origines de l'alchimie* (1885) [13/06/93-30/07/93 (47j.) lv.36854]
241. Spencer, *Principes de sociologie*, t. np (1878-1887) [11/07/93-27/07/93 (16j.) lv.30652]
242. Spencer, *Introduction à la science sociale* (1875) [11/07/93-30/07/93 (19j.) lv.30653]
243. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique 1-2* [Âme, Sensations], t.1 (1886) [26/07/93-
22/12/93 (149j.) lv.36965]
244. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique 3-6* [Représentations, volonté, développement
intellectuel], t.2 (1886) [26/07/93-22/12/93 (149j.) lv.36965]
245. Sully, *Le pessimisme. Histoire et critique* [Schopenhauer, von Hartmann, Plaisir, Bonheur,
Tempérament] (1882) [26/07/93-22/12/93 (149j.) lv.35660]
246. Ribot, *Les maladies de la personnalité* (1885) [26/07/93-22/12/93 (149j.) lv.36853]
247. Sully, *Les illusions des sens et de l'esprit* (1883) [26/07/93-22/12/93 (149j.) lv.36000]

1893-1894

248. Sully, *The Human Mind. A Text-book of Psychology* [Feelings, Conation, Volition], t.2 (1892)
[15/11/93-20/01/94 (66j.) lv.40017]
249. Perrier, *Les colonies animales et la formation des organismes* (1881) [21/12/93-30/07/94
(221j.) lv.13148]
250. de Maistre, *Les soirées de Saint-Pétersbourg, ou entretiens sur le gouvernement temporel de la
Providence. Entretiens 1-6*, t.1 (1854) [12/02/94-30/07/94 (168j.) lv.30573]
251. de Maistre, *Les soirées de Saint-Pétersbourg, ou entretiens sur le gouvernement temporel de la
Providence. Entretiens 7-11. Éclaircissements sur les sacrifices*, t.2 (1854) [12/02/94-30/07/94
(168j.) lv.30573]
252. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement dans l'université de Paris au Moyen-Âge* (1850)
[13/02/94-30/07/94 (167j.) th.7136]

253. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient* [Chou-King, Sse-chou/Confucius, Lois de Manou/Inde, Koran], (1842) [13/02/94-27/07/94 (164j.) lv.11054]
254. Lachelier, *Du fondement de l'induction* (1871) [21/02/94-14/03/94 (21j.) th.7136]
255. Mailet, *De l'essence des passions. Étude psychologique et de morale* (1877) [08/03/94-15/05/94 (68j.) th.7136]
256. Janet, *Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes* (1879) [08/03/94-15/05/94 (68j.) lv.30500]
257. Janet & Séailles, *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles* (1887) [08/03/94-30/05/94 (83j.) lv.37680]
258. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.1 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
259. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.2 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
260. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.3 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
261. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.4 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
262. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.5 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
263. Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, t.6 (1876) [15/03/94-30/04/94 (46j.) lv.35903]
264. Démosthène, *Opera* [éd. Voemel] (1857) [02/04/94-25/05/94 (53j.) lv.10324]
265. Schömann, *Griechische Alterthümer. Das Staatwesen*, t.1 (1871) [02/04/94-25/05/94 (53j.) lv.35501]
266. Paulhan, *Les caractères* (1894) [07/05/94-15/06/94 (39j.) lv.40272]
267. Boutroux, *De la contingence des lois de la nature* (1875) [15/05/94-25/07/94 (71j.) th.7136]
268. Brochard, *De l'erreur* (1879) [15/05/94-25/07/94 (71j.) th.39621]
269. *La Critique philosophique, politique, scientifique et littéraire*, t.2 (1880) [17/05/94-30/07/94 (74j.) rv.46436]
270. *La Critique philosophique, politique, scientifique et littéraire*, t.1 (1882) [17/05/94-30/07/94 (74j.) rv.46436]
271. Oldenberg, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté* (1894) [23/05/94-27/07/94 (65j.) lv.40273]
272. Spencer, *La morale des différents peuples et la morale personnelle* (1893) [23/05/94-30/07/94 (68j.) lv.40269]
273. Münsterberg, *Beiträge zur experimentellen Psychologie* [fascicules 1-4, 1 vol.] (1889-1892) [23/05/94-30/07/94 (68j.) lv.45596]
274. Schömann & Meier, *Der attische Process* [en 4 livres, 1 vol.] [éd. Lipsius], (1883) [15/06/94-30/07/94 (45j.) lv.36509]
275. Réville, *Prolégomènes de l'histoire des religions* (1881) [02/07/94-27/07/94 (25j.) lv.35631]

276. Réville, *Les religions des peuples non-civilisés* [Africains, Amérindiens], t.1 (1883) [02/07/94-30/04/95 (302j.) lv.36212]
277. Réville, *Les religions des peuples non-civilisés* [Océaniens, Finno-Tartares], t.2 (1883) [02/07/94-30/04/95 (302j.) lv.36212]
278. Boutroux, *De la contingence des lois de la nature* (1875) [28/07/94-15/11/94 (110j.) th.7136]
279. *Revue de métaphysique et de morale* [mars-juillet], t.2 (1894) [28/07/94-20/11/94 (115j.) rv.8062]
280. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization* (1878) [30/07/94-28/07/95 (363j.) lv.39872]
281. Tylor, *La civilisation primitive* [tome indisponible], t.2 (1878) [30/07/94-27/07/95 (362j.) lv.32282]

1894-1895

282. Luchaire, *Manuel des institutions françaises*, t.1 (1892) [17/10/94-06/12/94 (50j.) lv.40210]
283. Luchaire, *Manuel des institutions françaises*, t.2 (1892) [17/10/94-06/12/94 (50j.) lv.40210]
284. Cousin, *Défense de l'Université et de la philosophie. Discours prononcés à la Chambre des Pairs dans la discussion de la loi sur l'instruction secondaire (Avril et Mai 1844)* (1845) [12/11/94-27/07/95 (257j.) lv.33285]
285. *Revue de l'Histoire des religions*, t. 25-26 (1892) [14/11/94-17/12/94 (33j.) rv.8093]
286. Bain, *Les sens et l'intelligence* [éd. Cazelles] (1874) [27/11/94-27/07/95 (242j.) lv.35861]
287. Vallier, *De l'intention morale* (1882) [29/11/94-16/07/95 (229j.) th.7136]
288. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses* [de "Guises" à "Ipérius"], t.6 (1879) [11/12/94-27/07/95 (228j.) lv.37307]
289. Barthélémy-Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion* (1862) [11/12/94-27/07/95 (228j.) lv.30359]
290. Spencer, *Principes de sociologie. 6. Institutions ecclésiastiques*, t.4 (1887) [15/12/94-27/07/95 (224j.) lv.30652]
291. Lubbock, *L'homme avant l'histoire. Suivi d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes* [éd. Barbier] (1867) [15/12/94-27/07/95 (224j.) lv.32238]
292. *Revue de l'Histoire des religions*, t.4 (1881) [17/12/94-27/07/95 (222j.) rv.8093]
293. Kant, *Principes métaphysiques du droit. Projet de paix perpétuelle* [éd. Tissot] (1853) [17/12/94-30/07/95 (225j.) lv.30520]
294. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker* [tome indisponible], t.2 (1860) [17/12/94-18/12/94 (1j.)

- lv.37463]
295. Lévêque, *Le premier moteur et la nature dans le système d'Aristote* (1852) [24/01/95-12/03/95 (47j.) th.7136]
296. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.4 (1879) [24/01/95-16/07/95 (173j.) rv.8009]
297. Platon, *Opera. Politiae. Libr. VI-X* [éd. Stallbaum], t.7 (1830) [28/01/95-04/05/95 (96j.) lv.30792]
298. Platon, *Opera. Phaedrum. Menexum. Lysidem. Hippiam. Ionem* [éd. Stallbaum], t.8 (1832-1833) [28/01/95-04/05/95 (96j.) lv.30792]
299. Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, t.1 (1868) [08/02/95-10/07/95 (152j.) lv.30383]
300. Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, t.2 (1868) [08/02/95-10/07/95 (152j.) lv.30383]
301. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie* [Descartes...], t.1 (1878) [15/02/95-16/07/95 (151j.) lv.30450]
302. Thomas, *La philosophie de Gassendi* (1889) [19/02/95-27/07/95 (158j.) th.7136]
303. Münsterberg, *Beiträge zur experimentellen Psychologie* [fascicules 1-4, 1 vol.] (1889-1892) [19/02/95-30/07/95 (161j.) lv.45596]
304. Robertson Smith (éd.), *Encyclopaedia Britannica (T-Uppsala)* [tome indisponible], t.23 (1888) [28/02/95-08/03/95 (8j.) lv.13741]
305. Saglio & Daremberg, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. 2-2 [*Fasti*, fascicule 17] (1895) [08/03/95-09/03/95 (1j.) lv.7124]
306. Baynes (éd.), *Encyclopaedia Britannica (Rothe-Siam)* [tome indisponible], t.21 (1886) [11/03/95-05/04/95 (25j.) lv.13741]
307. *Revue de l'Histoire des religions*, t.2 (1880) [26/03/95-27/07/95 (123j.) rv.8093]
308. Robertson, *Hobbes* (1886) [06/04/95-30/07/95 (115j.) lv.37251]
309. Gratacap, *Théorie de la mémoire* (1866) [26/04/95-26/07/95 (91j.) th.7136]
310. Hobbes, *Opera philosophica* [éd. Molesworth], t. np (1839-1845) [30/04/95-30/07/95 (91j.) lv.40467]
311. Hobbes, *Opera philosophica* [éd. Molesworth], t. np (1839-1845) [30/04/95-30/07/95 (91j.) lv.40467]
312. Hobbes, *Opera philosophica* [éd. Molesworth], t. np (1839-1845) [30/04/95-30/07/95 (91j.) lv.40467]
313. Hobbes, *The English Works* [éd. Molesworth], t. np (1839-1845) [30/04/95-31/07/95 (92j.)

lv.40466]

314. Hobbes, *The English Works* [éd. Molesworth], t. np (1839-1845) [30/04/95-31/07/95 (92j.)

lv.40466]

315. *Annuaire du Bureau des Longitudes* (1893) [01/05/95-27/07/95 (87j.) rv.8065]

316. Couat, *Étude sur Catulle* (1875) [25/06/95-16/07/95 (21j.) th.7136]

317. Cicéron, *De Natura deorum. Libri tres* [éd. Mayor & Swainson], t.1 (1880) [28/06/95-27/07/95 (29j.) lv.37282]

318. Cicéron, *De Natura deorum. Libri tres* [éd. Mayor & Swainson], t.2 (1883) [28/06/95-27/07/95 (29j.) lv.37282]

319. Kant, *Critique de la raison pratique* [ouvrage indisponible] (1848) [16/07/95-12/12/95 (149j.) lv.30513]

320. Lachelier, *Du fondement de l'induction* (1871) [16/07/95-04/03/96 (232j.) th.7136]

1895-1896

321. Ravaisson, *De l'habitude* (1838) [15/11/95-10/04/96 (147j.) th.7136]

322. Picavet, *Les idéologues. Essai sur l'histoire des idées et théories scientifiques religieuses, philosophies, etc., depuis 1789* (1891) [23/11/95-30/07/96 (250j.) th.7136]

323. Lunier, *De la production et de la consommation des boissons alcooliques en France et de leur influence sur la santé physique et intellectuelle des populations* (1877) [30/11/95-30/01/96 (61j.) lv.37782]

324. Robertson Smith (éd.), *Encyclopaedia Britannica (Sibbald-Szolnok)* [tome indisponible], t.22 (1887) [30/11/95-10/03/96 (101j.) lv.13741]

325. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.1 (1859) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

326. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.2 (1859) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

327. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.3 (1861) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

328. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.4 (1862) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

329. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.5 (1863) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

330. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.6 (1864) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

331. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.7 (1865) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

332. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.8 (1866) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

333. D'Argenson, *Journal et mémoires*, t.9 (1867) [20/12/95-31/07/96 (224j.) lv.8922]

334. Stuart Mill, *Système de logique déductive et inductive. Livres 1-3* [Noms et propositions, Raisonnement, Induction], t.1 (1866) [10/03/96-30/07/96 (142j.) lv.30589]

335. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.1 (1876) [11/03/96-30/07/96 (141j.)

rv.8009]

336. Martin, *La perception extérieure de la science positive. Essai de philosophie des sciences* (1894) [12/03/96-12/11/96 (245j.) th.7136]
337. Montesquieu, *Œuvres complètes. De l'esprit des lois. Livres I-X* [éd. Laboulaye], t.3 (1876) [18/04/96-30/07/96 (103j.) lv.31319]
338. Montesquieu, *Œuvres complètes. Discours. Lettres. Voyages à Paphos* [éd. Laboulaye], t.7 (1879) [20/04/96-30/07/96 (101j.) lv.31319]
339. Montesquieu, *Œuvres complètes. Lettres persannes* [éd. Laboulaye], t.1 (1875) [22/04/96-30/07/96 (99j.) lv.31319]
340. Montesquieu, *Œuvres complètes. Le temple de Gnide. Grandeur et décadence des Romains, etc.* [éd. Laboulaye], t.2 (1876) [22/04/96-30/07/96 (99j.) lv.31319]
341. Vian, *Histoire de Montesquieu, sa vie, ses Œuvres* [Préface de Laboulaye] (1877) [22/04/96-30/07/96 (99j.) lv.35519]
342. Sorel, *Montesquieu* (1889) [22/04/96-30/07/96 (99j.) lv.37448]
343. Flint, *La philosophie de l'histoire en France* [éd. Carrau] (1878) [24/04/96-30/07/96 (97j.) lv.36211]
344. Tarde, *La logique sociale* (1895) [05/05/96-30/07/96 (86j.) lv.40460]
345. *La Revue scientifique de la France et de l'étranger*, t.16 (1879) [12/05/96-30/07/96 (79j.) rv.7061]
346. *Atlas* [tome indisponible], t.16 (année np) [12/05/96-12/05/96 (0j.) lv.6001]
347. von Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient. Métaphysique de l'Inconscient* [éd. Nolen], t.2 (1877) [05/06/96-30/07/96 (55j.) lv.30478]
348. Renouvier, *Manuel de philosophie moderne* (1842) [28/07/96-08/12/96 (133j.) lv.30627]
349. Ritter, *Histoire de la philosophie moderne* [Descartes, Spinoza, Pascal, Malebranche...], t.1 (1861) [28/07/96-08/12/96 (133j.) lv.30637]
350. Ritter, *Histoire de la philosophie moderne* [Locke, Leibniz...], t.2 (1861) [28/07/96-08/12/96 (133j.) lv.30637]
351. Ritter, *Histoire de la philosophie moderne* [Hume, Montesquieu, Rousseau...], t.3 (1861) [28/07/96-08/12/96 (133j.) lv.30637]

1896-1897

352. Kant, *Principes métaphysiques de la morale 1-3* [Mœurs, Pédagogie, Morale] [éd. Tissot] (1854) [14/11/96-30/07/97 (258j.) lv.30519]
353. Kant, *Principes métaphysiques du droit. Projet de paix perpétuelle* [éd. Tissot] (1853)

- [14/11/96-30/07/97 (258j.) lv.30520]
354. Baynes (éd.), *Encyclopaedia Britannica (Prudentius-Roswitha)* [tome indisponible], t.20 (1886) [18/11/96-10/02/97 (84j.) lv.13741]
355. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex* [éd. Munro], t. np (1886) [30/11/96-15/12/96 (15j.) lv.37126]
356. Lucrèce, *De rerum natura. Libri sex* [éd. Munro], t. np (1886) [30/11/96-15/12/96 (15j.) lv.37126]
357. Boileau, *Œuvres poétiques* [éd. Aubertin] (1885) [07/12/96-23/02/97 (78j.) lv.38021]
358. Quintilien, *De institutione oratoria. Declamationes. Rethorum minorum*, t.6 (1829) [18/01/97-30/07/97 (193j.) lv.31803]
359. Aristote, *Opera omnia. Ethica. Naturalem auscultationem. De Coelo. De Generatione et Metaphysica* [éd. Bussemaker, Dubner & Heitz], t.2 (1850) [10/02/97-03/02/98 (358j.) lv.10322]
360. Aristote, *Opera omnia. Indicem nominum et rerum* [éd. Bussemaker, Dubner & Heitz], t.5 (1874) [10/02/97-03/02/98 (358j.) lv.10322]
361. Réville, *Les religions des peuples non-civilisés* [Africains, Amérindiens], t.1 (1883) [10/02/97-30/07/97 (170j.) lv.36212]
362. Robertson Smith (éd.), *Encyclopaedia Britannica (T-Uppsala)* [tome indisponible], t.23 (1888) [10/02/97-20/06/97 (130j.) lv.13741]
363. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker* [Mikronesien, Polynésien...], t.5 (1870) [16/02/97-28/07/97 (162j.) lv.37463]
364. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker* [Polynésien, Melanesien und Australien, Australien und Tasmanien...], t.6 (1872) [16/02/97-28/07/97 (162j.) lv.37463]
365. Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines* (1886) [20/02/97-23/02/97 (3j.) lv.36983]
366. Goethe, *Œuvres. Poèmes. Le jeune Werther. Affinités électives*, t.5 (1870) [24/02/97-30/07/97 (156j.) lv.35866]
367. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient* [Chou-King, Sse-chou/Confucius, Lois de Manou/Inde, Koran], (1842) [05/03/97-30/07/97 (147j.) lv.11054]
368. Xénophon, *Œuvres complètes* [Socrate, Histoire grecque...] [éd. Talbot], t.1 (1867) [03/04/97-30/07/97 (118j.) lv.30809]
369. Pomponius Mela, *Géographie* [éd. Baudet] (1843) [26/04/97-30/07/97 (95j.) lv.31753]
370. Athénée, *Deipnosophistae. Libri XV*, t.1 (1834) [03/05/97-30/07/97 (88j.) lv.40088]
371. Libanius, *Orationes et declamationes. 1* [éd. Reiske], t.4 (1797) [15/05/97-30/07/97 (76j.) lv.36716]
372. Libanius, *Orationes et declamationes. 2* [éd. Reiske], t.5 (1797) [15/05/97-30/07/97 (76j.)

lv.36716]

373. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.22 (1886) [20/05/97-30/07/97 (71j.)
rv.8009]

374. *Revue internationale de l'enseignement*, t. 29-30 (1895) [20/05/97-30/07/97 (71j.) rv.7044]

375. Rousseau, *Œuvres complètes. Du Contrat social*, t.5 (1832) [28/05/97-28/06/97 (31j.)
lv.31333]

376. Rousseau, *Œuvres complètes. Théâtre. Poésies diverses. Mélanges* [tome indisponible], t.2
(1830) [28/05/97-28/06/97 (31j.) lv.31333]

377. Rousseau, *Œuvres complètes. Émile. Partie 1*, t.3 (1830) [05/06/97-30/07/97 (55j.) lv.31333]

378. Hume, *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier
ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [28/06/97-20/07/97 (22j.) lv.30718]

379. Descartes, *Discours sur la méthode. Méditations philosophiques. Les passions de l'âme.
Règles pour la direction de l'esprit. De la vérité par les lumières naturelles* [éd. L.-A. Martin]
(1844) [12/07/97-15/11/97 (126j.) lv.30431]

380. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote. 4 : Histoire de la métaphysique d'Aristote.
Livre 1 : dans l'Antiquité*, t.2 (1846) [12/07/97-12/12/97 (153j.) lv.35554]

381. Chuquet, J.-J. *Rousseau* (1893) [31/07/97-10/12/97 (132j.) lv.40211]

1897-1898

382. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France. Depuis les origines jusqu'à la fin du XVème
siècle*, t.1 (1885) [11/10/97-15/12/97 (65j.) lv.36791]

383. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France. Le XVIème siècle. Henri IV. Richelieu*, t.2
(1889) [11/10/97-15/12/97 (65j.) lv.36791]

384. Ronsard, *Poésies choisies* [éd. Becq de Fouquières] (1875) [11/10/97-20/11/97 (40j.) lv.35517]

385. Biot, *Essai de géométrie analytique. Appliquée aux courbes et aux surfaces du second ordre*
(1834) [11/10/97-25/10/97 (14j.) lv.37519]

386. *Revue internationale de sociologie* [mars] [tome indisponible], t.5 (1897) [09/11/97-28/07/98
(261j.) rv.8221]

387. *La Critique philosophique, politique, scientifique et littéraire*, t.2 (1880) [15/11/97-28/07/98
(255j.) rv.46436]

388. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.15 (1883) [18/11/97-28/07/98 (252j.)
rv.8009]

389. Maudsley, *Le crime et la folie* (1876) [18/11/97-12/11/98 (359j.) lv.30581]

390. *Revue de métaphysique et de morale*, t.3 (1895) [18/11/97-23/12/97 (35j.) rv.8062]

391. *Revue de métaphysique et de morale*, t.2 (1894) [18/11/97-23/12/97 (35j.) rv.8062]
392. Schneider, *Der thierische Wille* (1880) [02/12/97-28/07/98 (238j.) lv.36294]
393. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 1-6* [éd. Cousin], t.7 (1822) [05/01/98-28/07/98 (204j.) lv.30612]
394. Platon, *Œuvres. Les lois. Livres 7-12* [éd. Cousin], t.8 (1822) [05/01/98-28/07/98 (204j.) lv.30612]
395. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.9 (1880) [17/01/98-28/07/98 (192j.) rv.8009]
396. Fustel de Coulanges, *La cité antique. Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome* (1879) [21/01/98-28/07/98 (188j.) lv.31896]
397. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.1 (1876) [17/02/98-28/07/98 (161j.) rv.8009]
398. Regnard, *Œuvres 3-4. Les Ménechmes ou les jumeaux. Les souhaits*, t.2 (1821) [24/03/98-28/07/98 (126j.) lv.38524]
399. Ciszewski, *Künstliche verwandtschaft bei den Südslaven* (1897) [07/05/98-08/07/98 (62j.) th.7173]
400. von Amira, *Grundriss des germanischen Rechts* (1897) [07/05/98-08/12/98 (215j.) lv.40888]
401. Sainte-Beuve, *Port-Royal. Le Port-Royal finissant* [suite], t.6 (1867) [16/05/98-21/05/98 (5j.) lv.31200]
402. Malebranche, *Œuvres 1-2. Entretiens sur la métaphysique. Méditations* [éd. Simon], t.1 (1871) [16/05/98-27/07/98 (72j.) lv.37901]
403. *L'Année philosophique* [suite de *La Critique philosophique*], t. 4 (1893) [03/06/98-10/11/98 (160j.) rv.46436]
404. *L'Année philosophique*, t.5 (1894)[03/06/98-10/11/98 (160j.) rv.46436]
405. *La Critique philosophique, politique, scientifique et littéraire*, t.2 (1879) [03/06/98-10/11/98 (160j.) rv.46436]
406. Brunot, *Précis de grammaire historique de la langue française. Introduction sur les origines et le développement de cette langue. Notice bibliographique* (1894) [23/06/98-10/04/99 (291j.) lv.38380]
407. Arfert, *Das Motiv von der unterschobenen Braut in der internationalen Erzählungslitteratur* (1897) [08/07/98-28/07/98 (20j.) th.7189]
408. Renouvier, *Essais de critique générale. Premier essai. Traité de logique générale et de logique formelle. Analyse des lois fondamentales (suite). De la limite extrême de la connaissance*, t.2 (1875) [édition indisponible] [20/07/98-29/11/98 (132j.) lv.46705]

409. Renouvier, *Essai de critique générale. Deuxième essai. Traité de psychologie rationnelle d'après les principes du criticisme*, t.3 (1875) [édition indisponible] [20/07/98-25/11/98 (128j.) lv.46705]
410. Malebranche, *Œuvres complètes. De la recherche de la vérité. Traité de morale* [éd. Genoude & Lourdoueix], t.1 (1837) [20/07/98-12/11/98 (115j.) lv.10172]
411. Malebranche, *Œuvres complètes. Entretiens sur la métaphysique. Méditations et conversations chrétiennes, etc...* [éd. Genoude & Lourdoueix], t.2 (1837) [20/07/98-12/11/98 (115j.) lv.10172]
412. Leibniz, *Die Philosophischen Schriften. Scientia generalis. Characteristica. Philosophische Abhandlungen. Correspondenzen* [éd. Gerhardt], t.6 (1890) [20/07/98-12/11/98 (115j.) lv.13088]
413. Bergaigne, *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda. Tome II. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, t.53 (1883) [26/07/98-20/12/98 (147j.) rv.7012]
414. Bergaigne, *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda. Tome III. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, t.54 (1883) [26/07/98-20/12/98 (147j.) rv.7012]
415. Ploss, *Das Weib in der Natur und Völkerkunde. Anthropologische Studien. Des Organismus des Weibes*, t.1 (1897) [28/07/98-28/07/99 (365j.) lv.14796]
416. Ploss, *Das Weib in der Natur und Völkerkunde. Anthropologische Studien. Der Leben des Weibes*, t.2 (1897) [28/07/98-28/07/99 (365j.) lv.14796]

1898-1899

417. Fouillée, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les race* (1895) [ouvrage indisponible] [22/12/98-03/03/99 (71j.) lv.40532]
418. Bloomfield & Bergaigne, *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda. Index. Tome IV. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, t.117 (1897) [09/01/99-28/07/99 (200j.) rv.7012]
419. Oldenberg, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté* (1894) [16/02/99-28/07/99 (162j.) lv.40273]
420. Kant, *Principes métaphysiques du droit. Projet de paix perpétuelle* [éd. Tissot] (1853) [21/02/99-28/07/99 (157j.) lv.30520]
421. Spencer, *Les bases de la morale évolutionniste* (1881) [22/02/99-20/12/99 (301j.) lv.35810]
422. Spencer, *La morale des différents peuples et la morale personnelle* [2ème éd.] (1896) [22/02/99-20/12/99 (301j.) lv.40269]
423. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker* [Polynésien, Melanesien und Australien, Australien und

- Tasmanien...], t.6 (1872) [28/02/99-28/07/99 (150j.) lv.37463]
424. Ribot, *Les Maladies de la mémoire* (1883) [03/03/99-04/05/99 (62j.) lv.36144]
425. Réville, *Les religions des peuples non civilisés* [Africains, Amérindiens], t.1 (1883) [04/03/99-15/03/99 (11j.) lv.36212]
426. Réville, *Les religions des peuples non civilisés* [Océaniens, Finno-Tartares], t.2 (1883) [04/03/99-15/03/99 (11j.) lv.36212]
427. Fustel de Coulanges, *La cité antique. Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome* (1879) [11/03/99-16/03/99 (5j.) lv.31896]
428. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.12 (1881) [13/03/99-25/11/99 (257j.) rv.8009]
429. Galton, *Natural Inheritance* (1889) [15/03/99-16/03/99 (1j.) lv.38916]
430. Galton, *Inquiries into Human Faculty and its Development* (1883) [20/03/99-28/07/99 (130j.) lv.36913]
431. Condorcet, *Œuvres* [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t. np (1847-1849) [24/03/99-28/07/99 (126j.) lv.30412]
432. Lévy-Bruhl, *L'idée de responsabilité* (1885) [17/04/99-18/11/99 (215j.) th.7136]
433. Condorcet, *Œuvres. Mélanges de littérature et de philosophie* [suite] [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t.5 (1847) [17/04/99-28/07/99 (102j.) lv.30412]
434. Condorcet, *Œuvres. Mélanges de littérature et de philosophie* [fin] [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t.6 (1847) [17/04/99-28/07/99 (102j.) lv.30412]
435. *Revue celtique*, t.7 (1886) [19/04/99-28/07/99 (100j.) rv.8022]
436. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* [fascicules 3 et 4], t.8 (1898) [25/04/99-28/07/99 (94j.) rv.8249]
437. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* [fascicule 1], t.9 (1899) [25/04/99-28/07/99 (94j.) rv.8249]
438. Condorcet, *Œuvres. Biographie, correspondance et Œuvres diverses* [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t.1 (1847) [10/05/99-28/07/99 (79j.) lv.30412]
439. *Literarisches centralblatt für Deutschland* (1898) [10/05/99-28/07/99 (79j.) rv.7101]
440. Spencer, *Principes de psychologie. Parties 1-5*, t.1 (1874) [18/05/99-10/11/99 (176j.) lv.30656]
441. Spencer, *Principes de psychologie. Parties 6-8*, t.2 (1875) [18/05/99-10/11/99 (176j.) lv.30656]
442. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique 1-2* [Âme, Sensations], t.1 (1886) [18/05/99-10/11/99 (176j.) lv.36965]
443. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique 3-6* [Représentations, volonté, développement

- intellectuel], t.2 (1886) [18/05/99-10/11/99 (176j.) lv.36965]
444. Payot, *L'éducation de la volonté* (1894) [18/05/99-10/11/99 (176j.) lv.40503]
445. *Annales des Sciences Politiques* [janvier], t.14 (1899) [23/05/99-25/05/99 (2j.) rv.8144]
446. Aristote, *La République athénienne* [éd. Reinach] (1891) [23/05/99-20/12/99 (211j.) lv.39832]
447. Plehn, *Beiträge zur völkerkunde des Togo-Gebietes* (1898) [12/06/99-20/12/99 (191j.) th.7169]
448. Spencer, *Classification des sciences* [Réponses à Bain et Comte] (1881) [27/07/99-17/10/99 (82j.) lv.36412]
449. von Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient. Phénoménologie de l'Inconscient* [éd. Nolen], t.1 (1877) [27/07/99-06/11/99 (102j.) lv.30478]
450. von Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient. Métaphysique de l'Inconscient* [éd. Nolen], t.2 (1877) [27/07/99-06/11/99 (102j.) lv.30478]
451. Ribot, *La psychologie allemande contemporaine* [Herbart, Fechner, Wundt, Waitz...] (1879) [27/07/99-06/11/99 (102j.) lv.30632]
452. Delboeuf, *La psychologie comme science naturelle. Son présent et son avenir* (1876) [27/07/99-17/10/99 (82j.) lv.30429]
453. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1890) [27/07/99-17/10/99 (82j.) th.7136]

1899-1900

454. Lavis, *Questions d'enseignement national* (1885) [28/09/99-10/11/99 (43j.) lv.36798]
455. Marion, *L'éducation dans l'université* (1891) [28/09/99-10/11/99 (43j.) lv.40092]
456. Martin, *Les Doctrines pédagogiques des Grecs* (1881) [28/09/99-10/11/99 (43j.) lv.36800]
457. Paroz, *Histoire universelle de la pédagogie* (1879) [28/09/99-10/11/99 (43j.) lv.36799]
458. Girard, *L'éducation athénienne au Vème et IVème siècles avant J.-C.* (1889) [28/09/99-10/11/99 (43j.) lv.13960]
459. Platon, *Œuvres. Protagoras. Gorgias* [éd. Cousin], t.3 (1822) [02/12/99-15/12/99 (13j.) lv.30612]
460. Aristote, *La République athénienne* [éd. Reinach] (1891) [20/12/99-17/07/00 (209j.) lv.39832]
461. Bergaigne, *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda. Tome II. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, t.53 (1883) [20/12/99-27/07/00 (219j.) rv.7012]
462. Bergaigne, *La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda. Tome III. Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques*, t.54 (1883) [20/12/99-27/07/00 (219j.) rv.7012]

463. Corneille, *Le Cid* [éd. Larroumet] (1880) [11/01/00-18/06/00 (159j.) lv.37932]
464. Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences. Livres 1-3, t.1* (1861) [28/03/00-27/07/00 (121j.) lv.30416]
465. Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences. Livres 4-5, t.2* (1861) [28/03/00-27/07/00 (121j.) lv.30416]
466. Tarde, *La logique sociale* (1895) [23/04/00-25/06/00 (63j.) lv.40460]
467. *Annales des Sciences Politiques* [mai], t.15 (1900) [26/05/00-18/07/00 (53j.) rv.8144]
468. Kornemann, *Zur Stadtenstehung in den ehemals keltischen und germanischen Gebieten des Römmerreichs* (1899) [04/07/00-04/06/01 (335j.) th.7166]

1900-1901

469. Leibniz, *Philosophische Schriften (1663-1671). Leibniz gegen Descartes (1677-1702). Philosophische Abhandlungen (1684-1703)* [éd. Gerhardt], t.4 (1880) [15/11/00-19/08/01 (277j.) lv.13088]
470. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann], t.1 (1839) [15/11/00-29/08/01 (287j.) lv.10171]
471. Anonyme, *La Chanson de Roland* [éd. Petit de Julleville] (1878) [20/11/00-28/07/01 (250j.) lv.31237]
472. La Bruyère, *Les Caractères. Discours à l'académie française. Caractère de Théophraste. Lettres* [éd. Louandre] (1800) [15/01/01-12/02/01 (28j.) lv.35942]
473. Tylor, *La civilisation primitive* [Civilisation, mythologie, animisme...], t.1 (1876) [19/01/01-15/12/01 (330j.) lv.32282]
474. Tylor, *La civilisation primitive* [tome indisponible], t.2 (1878) [19/01/01-15/12/01 (330j.) lv.32282]
475. Bossert, *La littérature allemande au Moyen Âge et les origines de l'épopée germanique* (1882) [08/02/01-27/06/01 (139j.) lv.36900]
476. Bossert, *Goethe, ses précurseurs et ses contemporains. Klopstock, Lessing, Herder, Wieland, Lavater. La jeunesse de Goethe* (1882) [11/02/01-28/02/01 (17j.) lv.36053]
477. Comte, *Traité philosophique d'astronomie populaire* (1844) [08/05/01-27/06/01 (50j.) lv.40814]
478. Waitz, *Anthropologie der Naturvölker* [Polynésien, Melanesien und Australien, Australien und Tasmanien...], t.6 (1872) [18/06/01-27/07/01 (39j.) lv.37463]
479. César, *Belli gallici. Libri VII* [éd. Hirtius & Holder] (1882) [06/07/01-27/07/01 (21j.) lv.38738]
480. *L'Année sociologique*, t.1 (1898) [06/07/01-10/07/01 (4j.) rv.8259]

481. *L'Année sociologique*, t.2 (1899) [06/07/01-10/07/01 (4j.) rv.8259]
482. *L'Année sociologique*, t.3 (1900) [06/07/01-10/07/01 (4j.) rv.8259]
483. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t.2 (1874) [15/07/01-27/07/01 (12j.) lv.31031]
484. Espinas, *Des Sociétés animales. Étude de psychologie comparée* (1877) [27/07/01-30/07/01 (3j.) th.7136]

1901-1902

485. Comte, *Traité philosophique d'astronomie populaire* (1844) [20/11/01-30/07/02 (252j.) lv.40814]
486. Vico, *Œuvres choisies. Mémoires. La science nouvelle. Les opuscules. Lettres, etc* [éd. Michelet], t.1 (1835) [30/11/01-30/07/02 (242j.) lv.30684]
487. Vico, *Œuvres choisies. Mémoires. La science nouvelle. Les opuscules. Lettres, etc* [éd. Michelet], t.2 (1835) [30/11/01-30/07/02 (242j.) lv.30684]
488. Nisard, *Histoire de la littérature française* [Balzac, Descartes, Corneille, Pascal, Port-Royal, Boileau...], t.2 (1877) [12/12/01-16/12/01 (4j.) lv.31830]
489. Lévy-Bruhl, *La philosophie d'Auguste Comte* (1900) [16/12/01-30/07/02 (226j.) lv.41699]
490. Bossert, *La littérature allemande au Moyen Âge et les origines de l'épopée germanique* (1882) [16/12/01-30/07/02 (226j.) lv.36900]
491. Gresset, *Œuvres choisies* [éd. La Harpe] (1866) [27/12/01-30/07/02 (215j.) lv.38131]
492. Hobbes, *Opera philosophica. Elementorum philosophicae 2 [De Homine] et 3 [De Cive]* [éd. Molesworth], t.2 (1839) [27/12/01-10/03/02 (73j.) lv.40467]
493. Zeller, *La philosophie des Grecs. Introduction générale. Les anciens ioniens. Les pythagoriciens*, t.1 (1877) [09/01/02-10/07/02 (182j.) lv.10176]
494. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t.20 (1885) [29/01/02-30/07/02 (182j.) rv.8009]
495. Hobbes, *Opera philosophica. Leviathan* [éd. Molesworth], t.3 (1841) [07/02/02-15/01/03 (173j.) lv.40467]
496. Locke, *Two Treatises on Civil Government* (1887) [13/02/02-30/07/02 (167j.) lv.39571]
497. Marion, *Locke. Sa vie et son œuvre d'après des documents nouveaux* (1878) [13/02/02-30/07/02 (139j.) lv.30563]
498. Taine, *Les origines de la France contemporaine. L'ancien régime* (1885) [20/02/02-30/07/02 (160j.) lv.30328]
499. Spinoza, *Opera. Tractatus de Intellectus. Emendatione. Ethica. Tractatus politicus.*

- Annotationes in Tractatum theologico-politica* [éd. van Vloten & Land], t.1 (1882) [19/03/02-30/07/02 (133j.) lv.39584]
500. Spinoza, *Œuvres. Introduction. Vie de Spinoza* (Colérus). *Théologie* [éd. Saisset], t.1 (1842) [19/03/02-30/07/02 (133j.) lv.30642]
501. Spinoza, *Œuvres. Éthique. Réforme de l'entendement. Correspondance* [éd. Saisset], t.2 (1842) [19/03/02-30/07/02 (133j.) lv.30642]
502. Fénelon, *Œuvres. Télémaque. Odysée. Discours de réception à l'Académie. Mémoire sur les occupations de l'Académie. Correspondance littéraire. Poésies. Fables. Abrégé des vies des anciens philosophes* [éd. Vivès], t.5 (1854) [19/03/02-30/07/02 (133j.) lv.31310]
503. Condorcet, *Œuvres. Biographie. Correspondance. Œuvres diverses* [éd. Arago & O'Connor Condorcet], t.1 (1847) [24/04/02-02/05/02 (8j.) lv.30412]
504. Pollock, *Spinoza. His Life and Philosophy* (1880) [25/04/02-30/07/02 (96j.) lv.37333]
505. Stuart Mill, *Système de logique déductive et inductive. Livres 3-6* [Induction suite, Sophismes, Sciences morales], t.2 (1866) [28/05/02-30/07/02 (63j.) lv.30589]

ANNEXE 6

Les emprunts de Mauss à la bibliothèque universitaire de Bordeaux

Document établi par Nicolas Sembel.

Les entrées sont classées pour chaque année universitaire dans l'ordre chronologique des emprunts par Mauss, de la façon suivante : numéro de l'entrée ; patronyme auteur ; titre simple ; numéro de tome (np = non précisé) ; année de publication ; date d'emprunt – date de retour ; durée de l'emprunt (j. = jours) ; cote.

1890-1891

1. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, t. np (1880-1887) [13/11/90-25/11/90 (12j.) 36253]
2. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, t. np (1880-1887) [13/11/90-25/11/90 (12j.) 36023]
3. Kant, *Sämmlichte werke (1781)* [éd. Hartenstein], t.3 (1867) [25/11/90-19/12/90 (24j.) 38676]
4. von Hartmann, *La religion de l'avenir* [éd. anonyme] (1877) [01/12/90-12/01/91 (42j.) 30480]
5. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes...], t.1 (1878) [15/12/90-22/01/91 (38j.) 30450]
6. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, t. np (1867-1882) [22/01/91-04/03/91 (41j.) 30450]
7. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes...], t.1 (1878) [04/03/91-11/03/91 (7j.) 30450]
8. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes suite, Spinoza...], t.2 (1867) [13/03/91-10/04/91 (28j.) 30450]
9. Lucien de Samosate, *Œuvres* [éd. Talbot], t.2 (1857) [16/03/91-15/04/91 (30j.) 37712]
10. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, t. np (1867-1882) [13/04/91-14/05/91 (31j.) 30450]
11. Lucien de Samosate, *Œuvres* [éd. Talbot], t.2 (1857) [17/04/91-24/04/91 (7j.) 37712]
12. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, t. np (1867-1882) [15/05/91-17/06/91 (33j.) 30450]
13. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, t. np (1867-1882) [17/06/91-03/07/91 (16j.) 30450]

1891-1892

14. Spinoza, *Opera* [éd. van Vloten & Land], t.1 (1882) [11/11/91-12/11/91 (1j.) 39584]
15. Spinoza, *Opera* [éd. van Vloten & Land], t.2 (1883) [11/11/91-12/11/91 (1j.) 39584]
16. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes...], t.1 (1878)

- [16/11/91-19/12/91 (33j.) 30450]
17. Fischer , *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes suite, Spinoza...], t.2 (1867) [16/11/91-19/12/91 (33j.) 30450]
18. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [28/11/91-19/12/91 (21j.) 36974]
19. Spinoza, *Œuvres. Introduction. Vie (Colérus). Théologie* [éd. Saisset], t.1 (1842) [30/11/91-01/12/91 (1j.) 30642]
20. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [19/12/91-15/01/92 (27j.) 36974]
21. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*, t. np (1867-1882) [19/12/91-15/01/92 (27j.) 30450]
22. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.1 (1876) [09/01/92-06/02/92 (28j.) 36867]
23. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.2 (1876) [09/01/92-06/02/92 (28j.) 36867]
24. Pascal, *Les Pensées* [éd. Molinier], t.1 (1877) [04/02/92-19/02/92 (15j.) 35504]
25. Pascal, *Les Pensées* [éd. Molinier], t.2 (1879) [04/02/92-19/02/92 (15j.) 35504]
26. Bain, *Logique déductive et inductive. Déduction*, t.1 (1875) [02/03/92-10/03/92 (8j.) 30354]
27. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.1 (1876) [03/03/92-10/03/92 (7j.) 36867]
28. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.2 (1876) [03/03/92-10/03/92 (7j.) 36867]
29. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.1 (1876) [18/03/92-04/04/92 (17j.) 36867]
30. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.2 (1876) [18/03/92-04/04/92 (17j.) 36867]
31. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [18/03/92-08/04/92 (21j.) 36974]
32. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes suite, Spinoza...], t.2 (1867) [18/03/92-08/04/92 (21j.) 30450]
33. Bain, *Logique déductive et inductive. Induction*, t.2 (1875) [18/03/92-08/04/92 (21j.) 30354]
34. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [27/04/92-13/07/92 (77j.) 36974]
35. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.1 (1876) [07/05/92-17/06/92 (41j.) 36867]
36. Fechner, *Vorschule des aesthetik*, t.2 (1876) [07/05/92-17/06/92 (41j.) 36867]
37. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Descartes suite, Spinoza...], t.2 (1867) [07/05/92-17/06/92 (41j.) 30450]
38. Stuart Mill, *La philosophie de Hamilton* [éd. Cazelles] (1869) [18/05/92-13/07/92 (56j.) 30587]
39. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann] (1840) [24/05/92-13/07/92 (50j.) 10171]
40. Hérodote, *Thalia. Melpomene. Excursus* [éd. Creuzeri & Baehr], t.2 (1857) [24/05/92-03/06/92 (10j.) 30761]

1892-1893

41. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Kant...], t.3 (1882) [04/11/92-07/12/92 (33j.) 30450]
42. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [12/11/92-07/12/92 (25j.) 36974]
43. Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) [29/11/92-24/12/92 (25j.) 32182]
44. Liebig, *Lord Bacon et les sciences d'observation au Moyen-Age* [éd. de Tchihatcheff] (1877) [29/11/92-24/12/92 (25j.) 30551]
45. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Kant...] t.3 (1882) [07/12/92-24/12/92 (17j.) 30450]
46. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [07/12/92-24/12/92 (17j.) 36974]
47. Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) [06/01/93-16/01/93 (10j.) 32181]
48. Liebig, *Lord Bacon et les sciences d'observation au Moyen-Age* [éd. de Tchihatcheff] (1877) [06/01/93-12/01/93 (6j.) 30551]
49. Fischer, *Geschichte der neuern Philosophie*. [Kant...], t.3 (1882) [06/01/93-12/01/93 (6j.) 30450]
50. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [06/01/93-12/01/93 (6j.) 36974]
51. Spinoza, *Die Ethik 1-2* [éd. Ginsberg], t.1 (1875 [03/02/93-13/03/93 (38j.) 39560]
52. Spinoza, *Der Theologisch-politische tractat 3-4* [éd. Ginsberg], t.2 (1877) [03/02/93-13/03/93 (38j.) 39560]
53. Spinoza, *Dieu, l'homme béatitude* [éd. Janet] (1878) [03/02/93-13/03/93 (38j.) 35709]
54. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann] (1840) [18/02/93-13/03/93 (23j.) 10171]
55. Spinoza, *Die Ethik 1-2* [éd. Ginsberg], t.1 (1875) [13/03/93-10/04/93 (28j.) 39560]
56. Spinoza, *Der Theologisch-politische tractat 3-4* [éd. Ginsberg], t.2 (1877) [13/03/93-10/04/93 (28j.) 39560]
57. Spinoza, *Dieu, l'homme béatitude* [éd. Janet] (1878) [13/03/93-10/04/93 (28j.) 35709]
58. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann] (1840) [13/03/93-10/04/93 (28j.) 10171]
59. Hume, *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [20/03/93-10/04/93 (21j.) 30718]

60. Spinoza, *Ethik ou Tractat* [éd. Ginsberg], t. np (1875-1877) [22/04/93-30/05/93 (38j.) 39560]
61. Spinoza, *Dieu, l'homme béatitude* [éd. Janet] (1878) [22/04/93-30/05/93 (38j.) 35709]
62. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann] (1840) [22/04/93-30/05/93 (38j.) 10171]
63. Hume, *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [22/04/93-30/05/93 (38j.) 30718]
64. Sully, *The human mind. A text-book of psychology*, t.1 [Introductory, General view of mind, Intellection] (1892) [28/04/93-31/05/93 (33j.) 40017]
65. Sully, *The human mind. A text-book of psychology*, t.2 [Feelings, Conation, Volition] (1892) [28/04/93-31/05/93 (33j.) 40017]
66. Sully, *The human mind. A text-book of psychology*, t. np (1892) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 40017]
67. Spinoza, *Die Ethik 1-2* [éd. Ginsberg], t.1 (1875) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 39560]
68. Spinoza, *Der Theologisch-politische tractat 3-4* [éd. Ginsberg], t.2 (1877) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 39560]
69. Spinoza, *Dieu, l'homme béatitude* [éd. Janet] (1878) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 35709]
70. Leibniz, *Opera philosophica omnia* [éd. Erdmann] (1840) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 10171]
71. Hume, *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [31/05/93-28/07/93 (58j.) 30718]
72. Spencer, *L'individu contre l'État* (1885)[20/06/93-28/07/93 (38j.) 37121]
73. Hume, *Traité de la nature humaine. Essais philosophiques sur l'entendement. Livre premier ou De l'entendement* [éd. Mérian & Renouvier] (1878) [28/07/93-27/11/93 (122j.) 30718]
74. Spinoza, *Ethik ou Tractat* [éd. Ginsberg], t. np (1875-1877) [28/07/93-07/09/93 (41j.) 39560]

1893-1894

Pas d'emprunts, Mauss est étudiant à Paris

1894-1895

75. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867) [26/11/94-15/12/94 (19j.) 13781]
76. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.1 [Maimonide, Gerson...] (1876) [29/11/94-20/12/94 (21j.) 40025]
77. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.2 [Creskas, Spinoza...] (1876) [29/11/94-20/12/94 (21j.) 40025]
78. Zeller, *Philosophische Aufsätze* [contributions Vischer, Erdmann, Gomperz, Helmholtz, Dilthey...] (1887) [29/11/94-20/12/94 (21j.)

40098]

79. Platon, *The sophistes and Politicus of Plato* [éd. Rev. Campbell] (1867) [29/11/94-20/12/94 (21j.) 37415]

80. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867) [04/01/95-10/02/95 (37j.) 13781]

81. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.1 [Maimonide, Gerson...] (1876) [04/01/95-10/02/95 (37j.) 40025]

82. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.2 [Creskas, Spinoza...] (1876) [04/01/95-10/02/95 (37j.) 40025]

83. Zeller, *Philosophische Aufsätze*

[contributions Vischer, Erdmann, Gomperz, Helmholtz, Dilthey...] (1887) [04/01/95-10/02/95 (37j.) 40098]

84. Platon, *The sophistes and Politicus of Plato* [éd. Rev. Campbell] (1867) [04/01/95-10/02/95 (37j.) 37415]

85. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867) [15/02/95-20/03/95 (33j.) 13781]

86. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.1 [Maimonide, Gerson...] (1876) [15/02/95-20/03/95 (33j.) 40025]

87. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.2 [Creskas, Spinoza...] (1876) [15/02/95-20/03/95 (33j.) 40025]

88. Zeller, *Philosophische Aufsätze*

[contributions Vischer, Erdmann, Gomperz, Helmholtz, Dilthey...] (1887) [15/02/95-20/03/95 (33j.) 40098]

89. Platon, *The sophistes and Politicus of Plato* [éd. Rev. Campbell] (1867) [15/02/95-20/03/95 (33j.) 37415]

90. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [14/03/95-20/03/95 (6j.) 36974]

91. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867) [27/03/95-20/04/95 (24j.) 13781]

92. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.1 [Maimonide, Gerson...] (1876) [27/03/95-25/04/95 (29j.) 40025]

93. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.2 [Creskas, Spinoza...] (1876) [27/03/95-25/04/95 (29j.) 40025]

94. Zeller, *Philosophische Aufsätze*

[contributions Vischer, Erdmann, Gomperz, Helmholtz, Dilthey...] (1887) [27/03/95-25/04/95 (29j.)

40098]

95. Platon, *The sophistes and Politicus of Plato* [éd. Rev. Campbell] (1867) [27/03/95-25/04/95 (29j.) 37415]

96. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [27/03/95-25/04/95 (29j.) 36974]

97. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles* (1867) [29/06/95-16/07/95 (17j.) 13781]

98. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.1 [Maimonide, Gerson...] (1876) [29/06/95-16/07/95 (17j.) 40025]

99. Joël, *Beitrage zur Geschichte der philosophie*, t.2 [Creskas, Spinoza...] (1876) [29/06/95-16/07/95 (17j.) 40025]

100. Zeller, *Philosophische Aufsätze* [contributions Vischer, Erdmann, Gomperz, Helmholtz, Dilthey...] (1887) [29/06/95-16/07/95 (17j.) 40098]

101. Platon, *The sophistes and Politicus of Plato* [éd. Rev. Campbell] (1867) [29/06/95-22/07/95 (23j.) 37415]

102. Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz* (1875) [29/06/95-22/07/95 (23j.) 36974]